

Histoires à rebours

histoires à rebours

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

A REBOURS

Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral



LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

HISTOIRES À REBOURS

Présentées par

GÉRARD KLEIN

Jacques Goimard et Demètre Ioakimidis

(1978)

LE LIVRE DE POCHE

INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi

magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquivé tous

les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un

Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les Histoires d'Extraterrestres ou dans les Histoires de Robots ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après

l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par-là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

EN LONG, EN LARGE ET À REBOURS.

Les onze premiers volumes de cette anthologie constituent une exploration de la science-fiction par l'intermédiaire de ses principaux thèmes. Nous croyons que cette approche est la plus féconde, et que c'est elle en particulier qui montre le mieux comment naissent les histoires, comment elles se répondent l'une l'autre, comment elles se situent dans la continuité de ce qu'il faut bien appeler une culture. Mais ce n'est pas la seule.

Parmi les autres approches possibles, une autre nous a dès l'abord intéressés, ne serait-ce que par sa difficulté : l'approche par les tons. La science-fiction adopte tous les styles, tous les registres, toutes les manières, tous les niveaux de langue, tous les goûts. On pourrait concevoir une anthologie épique où *l'heroic fantasy* et le *space opera* se tailleraient la part du lion ; une anthologie tragique avec Kuttner, Matheson, Brown et Ballard ; une anthologie lyrique avec Bradbury, Sturgeon et des modernes, beaucoup de modernes ; une anthologie élégiaque avec Silverberg et des dames, beaucoup de dames ; une anthologie paranoïaque avec Van Vogt, Galouye, Dick et Brunner ; une anthologie réaliste avec... (glissons) ; une anthologie claustrophile avec Frank Herbert et Cordwainer Smith ; une anthologie précieuse avec Zelazny, Zelazny et Zelazny ; une anthologie baroque avec Leiber ; une anthologie de l'esprit de géométrie avec Clarke ; une anthologie de l'esprit de finesse avec Clarke ; une anthologie frénétique avec Spinrad ; une anthologie gluante avec Farmer ; et par-dessus tout une anthologie du délire avec Lafferty en solo et toute la troupe à l'accompagnement.

Beau rêve, mais est-il réalisable ? Tous les auteurs ou presque ont plusieurs cordes à leur arc, et passent d'un ton à l'autre au gré de leurs besoins, souvent à l'intérieur d'une même nouvelle ; en sorte qu'une

anthologie de la déprime serait fatalement aussi, au détour d'une page, une anthologie de l'hystérie, ou d'autre chose. Le temps n'est plus où les rhéteurs antiques assignaient un style à chaque genre – le style sublime pour la tragédie, l'ode, l'épopée ; le style tempéré pour la vulgarisation scientifique, la philosophie, l'histoire, la comédie ; le style simple pour la correspondance et le dialogue. La science-fiction n'a jamais connu cela, et il n'y a pas lieu de le regretter. Mais du coup, les anthologies auxquelles nous songions sont impossibles – à moins qu'on ne se résolve, *proh pudor !* à faire des anthologies de morceaux choisis. Or Lagarde et Michard ne se sont pas penchés sur la science-fiction jusqu'à présent, et l'on veut croire que ces deux duettistes resteront désormais sur les terres qu'ils occupent, et où l'herbe ne repoussera plus, sans venir nous provoquer sur les nôtres.

Une fois éliminées ces fausses pistes, il ne reste que bien peu de choses. La terreur, d'abord. On a publié dans les pays anglo-saxons plusieurs recueils de « récits de science-fiction d'épouvante ». Nous les avons lus, ils ne nous ont pas convaincus. Il est vrai que beaucoup d'auteurs de science-fiction ont fait leurs premières armes dans le fantastique et ne se sont rabattus sur la science-fiction que parce que cela se vendait mieux : c'est le cas notamment pour Catherine Moore, Robert Bloch, Henry Kuttner, Théodore Sturgeon, Fritz Leiber – c'est-à-dire, à 90 p. 100, ce que les années 40 ont produit de mieux en science-fiction. Contrairement à la tradition pieusement recueillie, génération après génération, qui veut que la science-fiction soit devenue une littérature grâce à Campbell, nous croyons qu'elle l'est devenue contre lui et grâce à une injection de riche sang fantastique.

Mais justement le succès a été tel que c'est un peu la science-fiction tout entière qui a été bénéficiaire de la transfusion. Si le grand public distingue mal la science-fiction du fantastique, c'est que les deux genres lui font une peur bleue – au point qu'il est tenté, justement, de les définir par la peur, ce qui revient à définir la position du méridien de Greenwich par celle d'une frégate nommée *Greenwich*, et faisant chaque année le tour des sept mers. Au contraire les aficionados n'ont jamais peur, et si l'on prend au sérieux le critère précédent, il faut en conclure qu'ils ne lisent jamais leur genre préféré. Que conclure ? Que toutes les anthologies d'épouvante sont arbitraires, qu'on peut y mettre n'importe quel récit et qu'il se trouvera toujours des lecteurs pour avoir peur.

Du coup il ne reste vraiment plus qu'une seule piste, une dernière, bien mince : l'humour. D'emblée elle apparaît terriblement fragile et vulnérable, aussi vulnérable en un sens que la précédente. Le véritable amateur de science-fiction aime ce qu'il appelle les *bonnes idées* et ces bonnes idées ont toujours une dimension humoristique la preuve, c'est qu'elles le font rire aux éclats. Par suite, la science-fiction tout entière

apparaît comme un énorme canular, un spectacle de cirque, un jeu de société, et n'importe quel récit est apte à figurer dans une anthologie humoristique.

Voire. Car, tout de même, les deux attitudes ne sont pas symétriques. La terreur est le lot du grand nombre, le rire est l'apanage des *happy few*. Ce qui vient nous rappeler à propos que le rire est une forme atténuée de l'épouvante. Avez-vous remarqué que les amateurs du genre sont presque tous des mordus, et que pour beaucoup d'entre eux la lecture de la science-fiction tourne à la monoculture intellectuelle ? La vérité, c'est qu'ils se mithridatisent. Ils s'inoculent les démons de l'épouvante sous une forme atténuée, et finalement essuient l'attaque des farfadets de la rigolade.

Il en résulte que la peur est à la périphérie de la science-fiction et que le rire est au centre. Il est plus civilisé, plus policé ; on peut y distinguer des gradations, des hiérarchies, des procédures. Si la science-fiction n'a pas sa Carte du Tendre, on pourrait certainement en dresser la Carte du Rire. La gaieté du lecteur peut être contrôlée, endormie, feintée, biaisée ou au contraire excitée, encouragée. Il y a un ton franchement comique avec ses auteurs spécialisés, un Richard Wilson, une Evelyn Smith, un John T. Sladek, un Richard Lupoff ; un ton pince-sans-rire, élégant et détaché, qui suscite le rire en souplesse, comme en se jouant, chez Sheckley ou Brown ; une verve rigolarde chez Kuttner et Leiber ; un bagou transcendantal et mirobolant, débordant toujours le sujet, qui apparaît dans le dialogue chez Bester, dans le commentaire chez Tenn et Kornbluth. Et par-dessus tout il y a la méchanceté, le besoin de faire mal, de témoigner sur les tares de la société ou même de l'univers ; et le désir de l'exagération, de l'hyperbole, de l'élucubration totalisante qui est au cœur de l'humour comme de la science-fiction.

On peut s'étonner, en un sens, qu'il n'y ait pas plus d'humour dans la science-fiction ; car enfin c'est par l'humour qu'elle a commencé. Lucien, Rabelais, Swift, Voltaire, voilà de vrais plaisantins. Tout le mal est venu du « stupide XIX^e siècle », qui a fait de la science-fiction un genre voué à l'aventure et tout juste bon pour les pré-pré-adolescents. Nous en sortons, mais à peine ; et il serait injuste de ne pas rendre ici hommage à Horace L. Gold, rédacteur en chef de la revue *Galaxy* de 1950, année de sa fondation, à 1961. C'est lui qui réinjecta le ton de l'humour dans un genre qui en avait perdu l'habitude, en s'inspirant, surtout au début, du *New Yorker*. La plupart des grandes nouvelles comiques de science-fiction ont paru dans *Galaxy* sous son principat, et si ce volume n'en contient pas davantage, c'est à cause de ses dimensions limitées ; nous en avons d'ailleurs profité pour étoffer d'autres volumes de la même série, où ces mêmes nouvelles se classaient tout naturellement de par leur

thème.

Un dernier mot pour noter que ce recueil, qui recoupe et survole tous les autres, ne pouvait pas être construit sur le même modèle qu'eux. Inévitablement, nous y retrouvons les onze thèmes précédents, avec d'autres thèmes plus rares, que nous avons d'ailleurs l'intention d'explorer un jour. Présenter les nouvelles retenues selon un ordre systématique, ce serait admettre que cet ordre idéal existe quelque part, ce serait entreprendre de couronner l'édifice ; or, ce recueil *d'histoires à rebours* ne vise pas à couronner l'édifice, mais bien à le démantibuler. L'humour est le royaume du second degré : faire une nouvelle humoristique, c'est toujours reprendre à l'envers une nouvelle qui a déjà été faite. Par conséquent les nouvelles humoristiques ne peuvent pas former un ensemble systématique ; à supposer que cet ensemble existe ailleurs, elles n'en laissent pas pierre sur pierre. Leur seul point commun, c'est de renverser. Dans ces conditions, on a adopté un ordre, puisqu'il le fallait bien (le livre est un espace à une dimension allant du titre au mot *fin*), mais pour mieux le briser. À la fin du livre, il ne restera au lecteur que des morceaux – et le souvenir du vent de l'explosion.

JACQUES GOIMARD.

LE GREGORY DE GLADYS

Par John Anthony West

Le thème le plus connu de la science-fiction, c'est le futur, et plus précisément la société future. En rêvant sur les possibles, on finit par trouver des choses faciles à réaliser – si faciles, même, que l'auteur n'a pas besoin d'inventer le moindre gadget pour les rendre plausibles. Il y a dans notre univers des dévoreuses d'hommes qui n'appartiennent pas au M.L.F. – elles en sont, en fait, aux antipodes – et qui rêvent de nous infliger le sort que Gladys réserve à Gregory. Seul un fragile édifice de coutumes nous sépare de ce destin, et il ne faut pas faire un gros effort pour le concevoir. Tout est, comme on le verra, une question de grossissement.

MESSIEURS,

Je suis très honorée d'avoir, aujourd'hui, à annoncer aux membres du club les résultats de la compétition de cette année et le nom du vainqueur : le Gregory de Gladys. Et je tiens à vous remercier toutes de votre intérêt et de votre attention.

Il me faut, tout d'abord, porter à votre connaissance les statistiques que je tire des annales médicales. Voici ce qu'était le Gregory de Gladys à son arrivée dans notre communauté.

Hauteur : 2 m.

Poids : 110 kg.

Tour de poitrine : 1,24 m.

Tour de taille : 0,91 m.

Tour de cou : 0,47 m.

Je devine tout de suite votre admiration, mesdames. Seulement, laissez-moi vous dévoiler sans tarder le revers de la médaille. Gregory, à son arrivée, avait 28 ans. Et cependant, son poids n'avait pas varié depuis ses années de collège, quand il jouait au football avec assiduité. Cela faisait trois ans *révolus* qu'il était marié. Membres du club ! je vous en prie, ne vous hâtez pas de conclure. Écoutez-moi avant de

rejeter le blâme sur Gladys. N'oubliez pas que nous avons ici au départ 110 kg de matière première. Mais n'oublions pas non plus que ce chiffre n'avait pas monté depuis huit ans.

Malheureusement, je le confesse, les femmes de notre communauté ne considérèrent pas le problème avec objectivité. « C'est la faute à Gladys », déclarèrent-elles, et l'indignation fit lentement son chemin.

Nous pensions toutes à Beth Shaefer qui avait amené son Milton du poids ridicule de 82 kg à 156 kg en moins de trois ans. Sally O'Leary, bien que handicapée au départ par trois grèves, avait amené son Jamie, un ex-jockey, à 121 kg grâce à un effort acharné. Jane Grantz avait choyé son Marvin jusqu'à le faire peser 216 kg, obtenant ainsi un 2^e prix, bien qu'il fût cardiaque. Certes vous êtes toutes à même de comprendre ce que nous ressentions.

À l'époque, le Gregory de Gladys était entraîneur de football et, un jour, comme je passais devant le stade, j'eus la première révélation de la terrible vérité. Le Gregory de Gladys participait lui-même aux exercices.

Je l'ai vu se précipiter à plusieurs reprises contre un mannequin, je l'ai vu se livrer à quantité d'exercices épuisants, puis entraîner fougueusement son équipe dans une course autour du terrain. Les ennemis les plus acharnés de Gladys auraient été forcés de reconnaître que ce n'était pas entièrement sa faute. Jamais je n'ai oublié que j'ai vu les calories nécessaires au soutien de la chair sortir des pores du Gregory de Gladys en une transpiration abondante.

Le lendemain matin, j'allai rendre visite à Gladys. Elle était jeune et charmante et n'avait rien de la mégère acariâtre que dépeignait la rumeur publique. Je lui relatai la scène du stade mais la pauvre Gladys ne la connaissait que trop bien. Elle pouvait même me raconter des histoires plus étranges encore. Il tondait la pelouse avec une tondeuse à main, jouait au ballon à tout bout de champ, faisait en courant le trajet de son école à la maison. La jeune femme était au désespoir.

Nous parlâmes de son régime et là, je fus scandalisée au-delà de toute expression. De la viande rouge ! Elle le nourrissait de viande rouge et de poisson et d'œufs et de légumes verts !

Je me mis à crier : « Des éclairs ! Des pommes de terre ! Du gâteau fourré au chocolat ! De la bière ! Du beurre ! »

Mais non, Gregory détestait tout cela et refusait d'y toucher.

« Il ne vous aime pas, dis-je.

— Mais si, gémit Gladys, la voix tremblante, il m'aime à sa manière. »

Je suggérai un stratagème qui s'était révélé efficace à une époque où les compétitions n'avaient pas la popularité qu'elles ont maintenant, et où l'opposition était plus forte qu'aujourd'hui.

Nulle d'entre nous n'ignore que nous avons plus de résistance sexuelle que nos partenaires. Aussi une épouse peut-elle adroitement cacher ses véritables mobiles sous les dehors flatteurs de la passion et amener son mari à un état d'intense fatigue en quelques semaines. Et un mari sexuellement satisfait peut être manié facilement par une femme intelligente. Soir après soir, il demeure assis immobile. Il mange. Il garde toute son énergie pour la nuit, et, graduellement, prend du poids. Il y a un moment où son obésité fait échec à sa virilité et c'est là que la femme commence à demander moins. Le mari, déjà noyé dans un confortable amas de graisse, est trop heureux qu'on le laisse tranquille. Alors la femme réduit ses exigences à rien et le mari, qui n'a plus la possibilité de brûler ses calories, commence à préparer la compétition.

Avec le Gregory de Gladys, cette méthode se révéla vaine. Après un mois d'essai, Gladys était l'ombre d'elle-même, tandis qu'on voyait Gregory partout avec son équipe, ou en train de tondre le gazon. Ses muscles saillant sous la peau offusquaient la vue et il arborait un sourire suffisant.

Au cours d'une réunion spéciale, nous mîmes sur pied un plan ingénieux. Nous allions faire de Gladys et Gregory un des couples les plus en vue de la communauté. Bientôt, ils furent invités partout : dîners, breakfasts, cocktails, pique-niques... Gregory se trouva assis tous les jours devant des tables regorgeant d'hydrates de carbone. On ne le quittait pas des yeux. Il n'avait pas plus tôt essuyé la crème fouettée de ses lèvres qu'on poussait devant lui une assiette débordante de crème glacée truffée de macarons. Sa chope de bière ne descendait jamais au-dessous de la moitié sans qu'une épouse vigilante vienne la remplir.

À cette époque, mesdames, je dois le dire, Gregory n'avait rien du rebelle ; il n'avait aucune intention subversive, aucune idée mauvaise ; il faut oublier ses théories stupides sur la culture physique et le voir tel qu'il était, c'est-à-dire un homme charmant et un mari idéal, affable, timide et absolument inintelligent. La furieuse vague d'agressivité des femmes de notre communauté s'apaisa bientôt pour faire place à une sollicitude sincère. Et bientôt Gladys, rayonnante, annonça qu'il avait desserré sa ceinture de deux crans.

Dûment chapitrée, Gladys mena alors une guerre psychologique. Elle laissa traîner des revues ouvertes aux pages où des annonces alléchantes parlaient d'aliments riches en calories. Dans les réunions, elle flirtait ostensiblement avec les plus gros des hommes à qui on permettait encore de sortir.

Au printemps, Gregory pesait à l'estime dans les 145 kilos. Stupéfait, il restait encore accroché à ses anciens principes. « Il faut que je me garde en forme pour l'entraînement de printemps »,

bafoillait-il parfois, la bouche pleine de mousse au chocolat.

À 155 kilos, on vit faiblir l'esprit d'entraide. Brusquement les femmes de la communauté réalisèrent ce qu'elles avaient mis en branle et furent horrifiées à la pensée de ce qui se préparait par leur faute.

Pendant ce temps, Gladys avait repris confiance et menait sa campagne avec habileté. Elle alla voir une cartomancienne qui lui suggéra que, si l'occasion lui en était donnée, Gregory se précipiterait sur les noix du Brésil. Elle en acheta une livre pour essayer et elles disparurent en cinq minutes.

Qu'en dites-vous, Mesdames ? Des noix du Brésil ! Bourrées de calories jusqu'à la masse critique ! L'esprit communautaire se transforma en hostilité et en envieuse virulence. Il n'arrêtait pas de manger des noix du Brésil ; les yeux épiaient intensément sur sa personne les signes bien connus de l'arrêt de l'embonpoint : la peau tendue et les yeux vitreux qui annoncent qu'un mari a atteint son maximum même s'il a l'air de pouvoir encore grossir. Nous cherchions en vain les horribles bouffissures, mais, à 160 kilos Gregory continuait à prendre du poids. De lui-même, il commença à aimer les bonbons.

Cette année-là, la compétition fut morne. Le Peter de Jenny Schultz remporta le prix à 210 kilos, mais chacun songeait au prodigieux Gregory.

C'est peu de temps après que Gladys, contre toute attente, enferma son Gregory. On commença à espérer. Elle était sans doute allée trop loin et avait sacrifié la prudence à l'impétuosité de la jeunesse. Mais son assurance irritait au plus haut point les femmes de la communauté.

Pour la première fois dans l'histoire, nos femmes se réunirent toutes en un effort commun pour barrer la route de la victoire à Gladys. Il est hors de doute que les sentiments qui les poussèrent à agir ainsi ne sont pas des plus louables, mais, mesdames, mettez-vous à notre place. Vous plairait-il de vous être donné tant de peine, d'avoir fourni tant d'efforts, d'avoir assumé de telles dépenses pour préparer votre mari à une compétition dont le résultat est fixé d'avance ?

Combien de temps lui faudrait-il pour préparer son Gregory ? Telle était la question brûlante. Pour un mari moyen, il faut trois ou quatre ans, comme nous le savons toutes. Indubitablement, Gregory était un cas spécial. Quatre ans pour lui signifieraient un excès de graisse. Trois ans seraient plus logiques, mais avec Gregory deux ans ne semblaient pas impossibles et Gladys ne cachait ni son espoir ni son impatience. Après y avoir mûrement réfléchi, les femmes conclurent d'un commun accord que Gladys présenterait Gregory en deux ans. Le problème était donc pour les rivales d'exhiber leurs maris une autre année. Si Gregory était présenté seul, sa victoire n'aurait pas grand

sens.

Notre plan était audacieux mais solide. Les femmes firent un pacte par lequel elles s'engageaient à présenter leurs maris l'année suivante, même si nombre d'entre eux n'avaient pas atteint alors leur maximum. Mais on se rendait compte qu'un plan établi sur trois années pourrait très bien ne pas réussir (indiscrétions, disputes, mille raisons pourraient amener son échec), et alors quatre ou cinq années de réclusion seraient insupportables pour toutes les femmes. D'autre part, les maris risquent fort de décliner rapidement quand ils ont atteint leur maximum. Les femmes dont le mari était enfermé depuis moins d'un an furent autorisées à ne pas signer le pacte.

Ce fut alors une curieuse période de tension. Gladys dissimulait son arrogance sous le couvert d'un vif intérêt pour les affaires de la communauté tandis que les autres femmes cachaient leur haine et leur complicité sous le couvert d'une franche camaraderie dans une saine compétition.

Gladys se mit à se faire livrer des provisions : caisses de bière, sacs de pommes de terre, sacs de farine. Oh ! oui, elle le présenterait dans deux ans, mais sa victoire serait vaine.

Peut-être d'ailleurs allait-elle trop en faire. Nous nous souvenions toutes du Darius d'Elizabeth Bent qui, quelques années auparavant, avait presque la valeur d'un Gregory et désirait gagner la compétition, mais il était allé trop loin et était mort six semaines avant le grand jour. Un poids sensationnel de 310 kilos, mais disqualifié.

Un mois avant la compétition, on oublia Gregory. Il était vrai que la compétition cette année-là était sans surprise. Tout le monde (excepté Gladys) savait quels maris seraient présentés. On pouvait deviner sans trop de peine qui serait le vainqueur ; cependant, une compétition est une compétition et l'air était chargé de l'habituelle excitation.

Le jour de la compétition arriva. Il faisait chaud et le soleil était étincelant. Une foule excitée se rassembla sur le stade. Cette année-là, naturellement, il n'y avait pas de ces questions brûlantes telles que : qui va présenter son mari contre toute attente ? Ou bien : qui va le garder enfermé un an de plus ?

Mais, cinq minutes avant la procession, une question lut sur toutes les lèvres : « Avait-on vu Gladys ? » L'excitation monta. On tendait le cou, on fouillait le stade des yeux. Mais on ne la voyait pas. Un murmure de colère parcourut les rangs. Se pouvait-il qu'elle eût préparé son Gregory *en un an* ? Non, non, c'était impossible.

L'orchestre attaqua et, lentement, les camions peints de couleurs vives et drapés d'étoffes voyantes passèrent devant le stade. Il y en avait vingt-six. Combien de femmes avaient-elles signé le pacte ? Vingt-cinq ? Vingt-six ? Personne ne s'en souvenait.

Les camions firent le tour du terrain. L'attention de la foule se portait tantôt sur le défilé, tantôt sur l'entrée du stade pour ne pas manquer l'arrivée tant attendue de Gladys.

La fanfare se fit plus éclatante et les camions s'arrêtèrent. Les femmes sortirent et se tinrent devant leur véhicule. Nous connaissons toutes la tension de ce moment. Nous savons que les spectateurs, d'un seul regard, englobent toute la rangée de femmes, et qu'ils sont capables d'en voir deux douzaines ou même davantage vêtues de leurs plus belles toilettes tout en gardant en tête les noms de celles qui auraient dû se trouver là et ne s'y trouvent pas. Moment d'émotion intense, hélas trop court, où des années de calculs, d'espoirs, de travail, de planification sont étalées devant nos yeux. Mais, durant cette demi-seconde, tous les yeux se posèrent sur une seule personne : c'était Gladys.

Elle était là, debout devant son camion, éblouissante dans une robe d'organdi blanc, fraîche comme une rose. Rien ne laissait déceler qu'elle était en train de subir une épreuve. Pas une ride d'anxiété, pas une mèche de cheveux pour dépasser l'autre. Je sentais la haine couvrir comme un orage.

Les autres femmes de la compétition regardaient Gladys d'un air résigné. Les trompettes sonnèrent et les femmes ouvrirent les bâches de leurs camions. C'était l'instant crucial où les maris étaient enfin révélés. Mais, cette fois, tous les yeux restèrent fixés sur le camion n° 17 : le Gregory de Gladys.

Il n'y eut ni applaudissements ni acclamations, contrairement à l'habitude. Rien qu'un silence de mort. À ce moment, toutes les femmes surent qu'elles devaient dire adieu à tout espoir. Car, jamais, jamais, au cours de leurs rêves les plus fous, elles n'avaient imaginé Gregory tel qu'elles le voyaient maintenant.

Il était là comme cloué au dossier de son siège. Monolithique. Son visage n'était pas bouffi comme celui de la plupart des maris, arrivés à un stade qu'on pourrait qualifier d'éléphantésque. De lourds plis de chair s'étagaient sur son front ; ses joues, qui n'étaient ni flasques ni molles, pendaient en riches bajoues épaisses comme des biftecks. Son cou était un cône épais de la tête aux épaules, sans rétrécissement, et si gigantesque qu'au lieu de se terminer par l'inévitable panse, il semblait qu'il n'y eût ici qu'une seule masse. Il était parfait, c'était un pilier, un bloc, une montagne. Solide et immobile. Il se tourna lentement avec orgueil. De face, de profil, de dos, de face de nouveau. Son poids était incalculable. C'était bien le plus lourd, le plus gros, le plus immense, le plus beau que nous ayons jamais vu. La haine de l'assistance s'était transformée en désespoir. Nos petites filles réclameraient peut-être l'histoire du Gregory de Gladys, mais nous, nous l'avions vu. Pour nous, il n'y aurait plus jamais de compétition.

Personne ne pensait plus aux tourments subis par Gladys au début, pendant les années d'ostracisme social. Mais comment aurions-nous pu ?

La pesée commença. Les spectateurs s'agitaient et murmuraient. Il y en avait seize avant Gregory. Les treuils montaient les maris sur la plate-forme et les résultats étaient annoncés. 157 kilos, 170,111 (il y eut un rire dans la foule), 189,195 (là, quelqu'un applaudit, sans doute un parent), 175,156. Mais cela ne suscitait pas le moindre intérêt. Consternées, les femmes qui, depuis des années, travaillaient et calculaient pour ce moment, et qui ne demandaient qu'une compétition honnête, pleuraient sans retenue. L'attente sembla durer des siècles... 183... 142...

C'était maintenant le tour de Gregory, mais Gladys nous avait réservé une surprise. Comme les hommes arrivaient pour ajuster les cordes des treuils sur Gregory, Gladys les écarta. Elle accrocha une solide échelle d'acier au camion et, lourdement, mais sans hésitation, Gregory descendit.

Il était encore capable de marcher !

Les épaules rejetées en arrière pour équilibrer sa magnifique stature, il avançait à pas irréguliers vers l'escalier qui conduisait à la plate-forme de pesée. Il toucha la rampe mince et elle se rompit. Il prit un des morceaux pour s'en taire une canne et monta, tandis que, le souffle coupé, les spectateurs attendaient le craquement des planches. Les marches gémirent, mais tinrent bon. Et Gregory s'approcha de la bascule.

Mesdames, que signifient les chiffres ? Qu'apportent-ils de nouveau ? Tout était fini. Pour qui a vu Gregory, les statistiques n'ont pas de sens. Pourtant je vous dirai que le chiffre était de 337 kilos.

Lentement, majestueusement, Gregory se tourna vers la foule et sourit. Il n'y eut pas d'applaudissements mais, d'abord individuellement, puis en groupe, puis en masse, les spectateurs se levèrent. Même la jalousie et la haine cédaient le pas devant un concurrent qui se dressait comme un monument à Gladys, à notre communauté, comme un chef-d'œuvre offert au monde entier.

Et maintenant, mesdames, je dois vous avouer que j'aurais aimé terminer ce compte rendu sur la note que mérite une telle performance, mais, hélas ! un incident regrettable est venu ternir la perfection de la victoire du Gregory de Gladys.

Notre club, comme tous les autres, a toujours respecté une loi tacite mais passée dans les mœurs : *Le vainqueur de la compétition a le droit de choisir la manière dont il sera servi.*

Le Gregory de Gladys, lui, soit par pure méchanceté (on en discute encore avec âpreté), soit par une sorte d'attirance pour les coutumes primitives, demanda à être servi cru.

Comme nous n'avions pas de précédent auquel nous référer, et comme nous craignons de rompre avec une coutume en honneur depuis si longtemps parmi nous, nous obtempérâmes. Ce ne fut pas sans répugnance, car nombreuses sont celles chez qui cela provoque des troubles physiologiques, et, de toute façon, cela ne peut manquer d'éveiller un profond dégoût chez n'importe qui. Une motion est donc maintenant à l'ordre du jour ; il s'agirait, à l'avenir, de relever le vainqueur de cette responsabilité. Devant notre malheureuse expérience, mesdames, c'est un devoir pour moi de vous demander, aujourd'hui, à vous, à votre club et à tous les clubs de passer un tel amendement dès que cela vous sera possible.

Il me reste, mesdames, à vous remercier d'avance de votre soutien.

Traduit par CHRISTINE RENARD.

Gladys's Gregory

© John Anthony West, 1963.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

QU'EST-CE QU'IL FABRIQUE DONC LÀ-DEDANS ?

Par Fritz Leiber

Le personnage de science-fiction qui remue le mieux les foules, c'est l'extraterrestre. On n'a pas oublié l'énorme panique provoquée en 1938 par l'émission radiophonique d'Orson Welles d'après La Guerre des mondes. On sait que rien n'a fait couler plus d'encre que les soucoupes volantes depuis leur apparition (?) en 1947. L'extraterrestre, c'est le croquemitaine du monde actuel, le dernier successeur des démons, des loups-garous et des vampires. Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, les écrivains de science-fiction ne mangent pas de ce pain-là ; toutes les fois qu'ils en ont l'occasion, ils dénoncent les simplifications xénophobes et s'efforcent de montrer, à l'instar des anthropologues, que le contact est possible entre cultures étrangères. Naturellement ils savent bien que ce n'est pas pour autant facile, et que la bonne volonté ne suffit pas ; chaque culture a des tabous, des sujets auxquels il ne faut pas faire allusion sous peine de manquer à tous les usages, et c'est sur ce terrain que l'échec nous guette. Qu'y a-t-il de plus ridicule, je vous le demande un peu, qu'un homme de bonne volonté qui découvre que sa bonne volonté n'est qu'un vernis, derrière lequel les conventions pèsent de tout leur poids ?

LE professeur congratulait le premier visiteur d'une autre planète venu sur Terre. Quelle sagesse d'avoir contacté un anthropologue de préférence à tout autre savant (ou, à Dieu ne plaise, un gouvernement) ! Quelle bonne idée d'avoir, depuis sa fusée en orbite autour de notre planète, appris l'anglais par la radio et la télévision ! C'est alors que le Martien se leva et demanda d'une voix hésitante : « Excusez-moi, s'il vous plaît, mais où est-ce ? »

La question décontenança le professeur, et le Martien parut

soudain angoissé – ou du moins ses lèvres se retroussèrent vers le haut (il avait expliqué un peu plus tôt que, pour lui, le sourire se manifestait par un mouvement des lèvres en sens inverse) – et il répéta : « S'il vous plaît, où est-ce ? »

Il était extraordinairement humanoïde sur toute la ligne, mais son teint était aussi sombre que le cuir du somptueux fauteuil dans lequel il avait été installé jusque-là, en sorte que le costume gris à chevrons du professeur, qu'il avait accepté sans difficulté de revêtir, semblait créer un hiatus arbitraire entre le siège et lui. On eût dit un ectoplasme issu du cuir du siège et revêtu d'un habit d'Arlequin.

La femme du professeur, hôtesse toujours attentive, vint au secours de son mari en répondant sur un rythme uniformément rapide : « En haut des escaliers, au fond du couloir, la dernière porte. »

La bouche du Martien s'incurva joyeusement vers le bas et il répondit : « Merci beaucoup », avant de s'éloigner.

D'un seul coup, le professeur réalisa la situation. Il rattrapa son invité au pied des escaliers.

« Par ici, je vais vous montrer le chemin.

— Non, merci, je trouverai bien moi-même », assura le Martien.

*
* *

Quelque chose d'assez définitif dans le ton du Martien incita le professeur à ne pas insister ; il observa son visiteur qui gravissait les marches dans un mouvement sinueux, quasi hypnotique, il rejoignit sa femme dans le studio, remarquant d'un ton émerveillé :

« Par saint Georges ! qui aurait pu penser cela ? Des tabous fonctionnels aussi stricts que les nôtres !

— Je serais heureuse que certains de tes confrères aient la même attitude, coupa d'un ton sec son épouse.

— Mais celui-ci vient de Mars, ma chérie, et découvrir qu'il est, ma foi, semblable à nous par un aspect au moins de son existence, c'est aussi passionnant que de découvrir que l'eau est, en réalité, de la cendre d'hydrogène. Quand je songe au moment pas si lointain où j'ajouterai ces nouvelles entrées à l'Index intercultures... »

Le professeur en rêvait encore lorsque son petit garçon apparut en courant :

« Papa, le Martien, il est entré dans la salle de bain !

— Tais-toi, mon chéri, un peu d'éducation.

— Mais c'est parfaitement naturel, mamour, que cet enfant ait noté la chose et qu'il soit excité. C'est vrai, fiston, le Martien n'est pas très différent de nous.

— Oh ! certainement, remarqua la femme du professeur avec un soupçon d'amertume. Je ne pense pas que son teint turquoise suscitera

le moindre commentaire lorsque tu l'accompagneras à une réception de l'Université. Ils s'imagineront seulement qu'il a passé une mauvaise nuit et qu'il exhibe cette trompe de bébé éléphant à seule fin de flairer les places d'assistants disponibles.

— Mon Dieu, mamour, il juge certainement que nos nez sont disharmonieusement amputés et inertes.

— Eh bien, papa, de toute façon il est dans la salle de bain. Je l'ai suivi pendant qu'il grimpait l'escalier en se dandinant.

— Fiston, tu n'aurais pas dû faire ça. Il se trouve sur une planète étrangère et cela pourrait le rendre nerveux s'il savait que nous l'espionnons. Nous devons être aussi courtois que possible avec lui. Par saint Georges, je ne peux pas attendre de discuter de tout cela avec Ackerly-Ramsbottom ! Quand je pense à tout ce que cette rencontre ouvre de perspectives à l'anthropologie bien plus qu'à la physique ou à l'astronomie... »

Il attaquait sa deuxième rhapsodie *fortissimo* lorsqu'il fut interrompu par une nouvelle irruption. C'était la primesautière fille du professeur.

« M'man ! P'pa ! le Martien...

— Tais-toi, ma chérie, nous savons très bien. »

La fille du professeur retrouva son aplomb juvénile, qui était plutôt développé.

« Eh bien, il est encore là-dedans, dit-elle. Je viens juste d'essayer d'ouvrir la porte et elle est verrouillée.

— Je suis fort heureux qu'elle le soit ! » s'exclama le professeur, tandis que sa femme ajoutait : « Moi aussi. On ne peut jamais être sûr avec-ces... », puis elle se reprit : « Vraiment, ma chérie, c'est très mal élevé !

— Je croyais qu'il était redescendu depuis longtemps, expliqua la fille. Il est enfermé là-dedans depuis une éternité. Ça fait au moins une demi-heure que je l'ai vu grimper en se tortillant et en tourbillonnant, avec sa dégaîne d'ivrogne, suivi de près par Toto Fouinard. »

L'exubérante fille du professeur était imprégnée tout à la fois d'*Alice au pays des Merveilles* et des derniers tubes à la mode.

*

* *

Le professeur regarda sa montre et son visage prit une expression troublée :

« Par saint Georges, il prend son temps, quoique évidemment nous ne savons pas combien de temps il faut aux Martiens... Malgré tout, je me demande...

— J'ai écouté un moment, papa, avoua son fils, il avait l'air de faire drôlement couler l'eau.

— Faire couler l'eau, hein ? Nous savons que Mars est une planète désertique. Je suppose que devant l'eau à volonté, il a peut-être été pris par une sorte de folie... mais il semblait si équilibré ! »

Puis sa femme prit la parole, exprimant à haute voix la question que tous se posaient. Son point de vue sur la vie lui donnait une voix naturellement sépulcrale.

« *Qu'est-ce qu'il fabrique donc là-dedans ?* »

Vingt minutes plus tard et après au moins autant de suggestions fantastiques, le professeur regarda de nouveau sa montre et fit appel à tout son courage. Écartant de son chemin sa famille, il monta l'escalier et parcourut le couloir sur la pointe des pieds.

Il ne s'arrêta qu'une fois pour secouer la tête et murmurer entre ses dents : « Par saint Georges, j'aimerais bien avoir avec moi Fenchurch et von Gottsschalk. Ils sont un peu plus calés que moi sur les contacts interculturels, tout particulièrement sur le viol des tabous et sur les offenses... »

Sa famille le suivait à courte distance.

Le professeur s'arrêta face à la porte de la salle d'eau. Il régnait un silence de mort.

Il écouta pendant une minute, puis frappa d'un doigt hésitant, stoppant les tremblements de sa main en soutenant un bras avec l'autre. Il y eut un faible clapotis, puis le silence revint.

Une autre minute s'écoula. Le professeur frappa de nouveau. Cette fois, rien ne se produisit. Avec précaution, il essaya de tourner le bouton de la porte. Celle-ci resta fermée.

Lorsqu'ils se furent repliés dans l'escalier, ce fut la femme du professeur, qui une fois de plus, exprima leur commune préoccupation. Maintenant, sa voix trahissait un sentiment d'horreur indicible.

« *Qu'est-ce qu'il fabrique donc là-dedans ?* »

— Il est peut-être mort ou en train de mourir, suggéra allègrement la primesautière fille du professeur. Peut-être devrions-nous appeler les pompiers comme on l'a fait pour la vieille M^{me} Frisbee. »

Le professeur eut une grimace :

« Je crains que tu n'aies pas songé aux complications, ma chérie... dit-il gentiment. En dehors de nous-mêmes, personne ne sait qu'un Martien est sur Terre et l'on ne soupçonne même pas la possibilité d'un tel voyage. Quoi que nous fassions, nous ne pourrions compter que sur nous-mêmes, mais interférer avec une créature engagée dans on ne sait quelle activité primordiale, ah ! c'est contre tous les principes de l'anthropologie. Cependant...

— Mourir est sans doute une activité primordiale, fit remarquer aigrement sa fille.

— Ainsi que le bain rituel avant les meurtres collectifs, ajouta sa

femme.

— Je vous en prie. Comme j'allais vous le dire, au cas où, comme vous le suggérez si raisonnablement, il aurait été la victime d'un microbe, d'un virus, ou plus simplement d'un facteur naturel de notre environnement, tel qu'une forte pesanteur, nous avons le devoir moral de le secourir.

— J'ai trouvé, papa ! je peux regarder dans la salle de bain par la fenêtre pour voir ce qu'il est en train de faire. Pour ça, je n'ai qu'à longer la gouttière entre ma chambre et la salle d'eau. C'est simple comme bonjour. »

*
* *

Le professeur étouffa la question qui lui montait aux lèvres : « Fils, comment se fait-il que tu sois si bien renseigné ? » et évita de remarquer les paroles silencieuses que sa fille adressait à son frère. Il jeta un coup d'œil au visage de sa femme, sardonique et composé, songea une fois de plus aux pompiers et aux autres corps constitués plus importants, plus jaloux encore, ou peut-être plus sceptiques ? Et il s'accrocha à la perche qu'on lui tendait.

Dix minutes plus tard, il prêtait bien inutilement son assistance à son fils qui repassait par la fenêtre de sa chambre.

« Dis, papa, je n'ai pas réussi à le voir. C'est pourquoi ça m'a pris aussi longtemps. Hé ! papa, ne prends pas cet air-là. Il est bien là-dedans, c'est certain. Mais la baignoire est placée juste en dessous de la fenêtre et il faut vraiment se démenier pour réussir à voir quelque chose.

— Le Martien est en train de prendre un bain ?

— Ouais. La baignoire est pleine à ras bord et il n'y a de visible que le bout de son schnorkel qui dépasse. Ton costume, papa, est sur un cintre, accroché à la porte. »

Le seul mot que prononça alors la femme du professeur avait tout d'une condamnation à mort.

« Noyé !

— Non, m'man, je ne crois pas. Son espèce de trompe s'ouvre et se ferme régulièrement.

— Peut-être est-ce un métamorphe, suggéra la primesautière fille du professeur, dans un accès d'imagination macabre. Peut-être fait-il ramollir sa peau dans l'eau pour pouvoir se transformer en anguille et partir à l'aventure au fil des canalisations d'égout. Ça serait tordant s'il passait sous la rue et soulevait le bouchon de la baignoire pour aller chatouiller les pieds du président Rexford ou de M^{me} la présidente Rexford, ou même se faufiler dans le bain moussant hyper-sexy de Jane Rexford !

— S'il te plaît ! » Le professeur se massait pensivement le front, sa main gauche soutenant au coude son avant-bras droit.

« Eh bien, as-tu une idée à proposer ? lui demanda au bout d'un moment sa femme. Que comptes-tu faire ? »

Le professeur laissa choir sa main, ses yeux papillonnèrent désespérément et il inspira profondément.

« Télégraphier à Fenchurch et à Ackerly-Ramsbottom et les mettre au courant, annonça-t-il d'une voix résignée, dans laquelle cependant on décelait quand même une note d'espoir. Mais d'abord, je vais attendre ici jusqu'au matin. »

Et il s'assit en tailleur dans le couloir à quelques mètres de la porte de la salle de bain, et croisa les bras.

*
* *

C'est ainsi que commença la Longue Veillée. La famille du professeur voulut la partager et il n'émit aucune objection. Des hommes différents et plus sévères, se dit-il, pourraient se dire capables d'envoyer leurs enfants au lit lorsqu'un Martien était enfermé dans leur salle de bain, mais il aurait bien aimé les voir face à la situation dans laquelle il se trouvait.

Finalement, les premières lueurs de l'aube leur parvinrent par les fenêtres des chambres à coucher. Lorsque l'ampoule du couloir parut pâlir, le professeur décroisa ses bras.

À ce moment précis, il y eut dans la salle de bain un grand remue-ménage. Les regards de la famille du professeur se dirigèrent vers la porte. Le bruit de barbotage s'arrêta et ils entendirent le Martien qui se déplaçait dans la pièce. Puis la porte s'ouvrit et il apparut dans le costume gris clair à chevrons du professeur. Sa bouche s'incurva brusquement vers le bas en un large sourire extraterrestre, lorsqu'il vit le professeur.

« Bonjour, dit joyeusement le Martien. Je n'ai jamais si bien dormi de ma vie, même dans mon petit lit humide de Mars. »

Il jeta un œil alentour et ses lèvres se redressèrent soudain.

« Mais où avez-vous tous dormi ? demanda-t-il. Ne me dites pas que vous êtes restés au sec toute la nuit ! Vous ne m'avez quand même pas donné votre unique lit ? »

Sa bouche s'incurva vers le haut, trahissant sa compassion. « Oh ! mon Dieu ! dit-il, je crois bien que j'ai gaffé. Pourtant, je ne comprends pas comment. Avant d'avoir étudié votre race, j'ignorais quelles étaient vos habitudes nocturnes, mais la réponse me fut promptement fournie – en réalité, cela me parut très proche de notre propre comportement – lorsque j'ai vu ces brefs spots télévisés avec vos femelles prêtes à s'endormir dans leurs petites baignoires. Bien

sûr, chez nous, seuls les gens riches ont les moyens de s'assurer régulièrement un sommeil aquatique, mais ici, avec l'abondance de l'eau, je pensais que tout le monde pouvait bénéficier d'un tel luxe. »

Il s'interrompit.

« C'est vrai qu'hier soir j'avais eu quelques doutes, me demandant si je m'étais correctement exprimé, mais quand vous avez gratté à ma porte en signe de bonne nuit, je vous ai rendu la politesse par un clapotis et me suis endormi en un clin d'œil. Mais je crains bien d'avoir, d'une façon ou d'une autre, commis une bétise et...

— Mais non, mais non, cher ami », parvint à dire le professeur. Depuis un moment, il faisait de petits cercles amicaux avec ses mains pour signifier qu'il voulait prendre la parole. « Tout s'est parfaitement passé. Il est vrai que nous avons tous passé la nuit ici, mais considérez qu'il s'agissait d'une garde – une haie d'honneur, par saint Georges ! – que nous avons tenu à monter pour vous témoigner notre haute considération.

Traduit par R. CHOMET.

What's he doing here ?

© Galaxy Publishing Corporation, 1957.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

UNE LEÇON D'ÉCRITURE

Par Arthur Porges

Pour dédramatiser encore le thème de l'invasion martienne cher à Wells, voici l'histoire d'un Martien qui est le type même de l'antihéros. Si nous succombions à un tel envahisseur, nous serions tombés bien bas. Mais qu'on se rassure, nous ne succomberons pas : Porges veille. La nouvelle précédente nous a montré que les anthropologues ne sont pas spécialement doués pour la communication. Celle-ci va plus loin : elle montre, proh pudor ! que les « spécialistes » de science-fiction ne valent pas mieux. Pour la petite histoire, on notera que la revue répondant au nom de Science-fiction positive ressemble comme deux gouttes d'eau à Astounding sous la férule de John W. Campbell Jr., et que si la revue Aventures galactiques n'a jamais existé, il y avait par contre, à l'époque où fut écrite cette histoire, une revue intitulée Planet Stories où les auteurs publiaient notamment des nouvelles que Campbell ne jugeait pas assez « scientifiques ». Bradbury notamment y fit paraître une partie de ses Chroniques martiennes.

ON a beau être Martien, il faut manger.

Depuis bientôt un an, le Martien était naufragé sur la Terre, étranger infortuné au sein d'une société dont l'agressivité dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer sur sa planète natale. Au début, il avait pensé, avec une touchante naïveté, à se présenter comme le premier visiteur de Mars et à accepter de bonne grâce l'hommage enthousiaste des humains. Une meilleure connaissance des affaires internationales avait modifié cette idée née dans un esprit brillant et capable. Dans le monde actuel, travaillé par la peur, xénophobe, méfiant à l'extrême envers ses propres non-conformistes, un Martien isolé pouvait facilement échouer dans une de ces oubliettes dont le XX^e siècle se montre si friand.

Si le Martien avait possédé le dixième de l'immense culture

technique de son père, il aurait pu devenir d'emblée l'ingénieur le plus remarquable de la Terre, mais une telle formation lui faisait totalement défaut. Quand l'astronave de reconnaissance de son père s'était écrasé dans les Hautes Sierras, le jeune Martien échappant seul à la catastrophe, le Destin avait dû sourire de l'ironie, car le malheureux naufragé était par excellence l'être le plus dépourvu de sens pratique, sur Mars comme ailleurs : un poète.

Certes sa dernière œuvre était, aux yeux des critiques martiens, si atrabilaires qu'ils fussent comme tous leurs pareils, ce que *L'Embarquement pour Byzance* était à ceux de la Terre, un véritable feu d'artifice de beauté et de puissance ; pourtant, vivre de ses poésies n'était pas plus facile sur la Terre que sur Mars. Même les revues les plus modestes avaient refusé ses offres de service, préférant leurs équipes personnelles d'écrivains obscurantistes.

C'est ainsi que, pendant un an, le Martien subvint comme il put à ses besoins, acceptant les tâches rebutantes ou serviles généralement réservées par les Américains de race blanche à ceux de race noire, et par les Russes à leurs déviationnistes.

Mais pour lui tout cela serait bientôt du passé. En cet instant même, il tenait en main une lettre qui pouvait signifier le salut. Dès le moment où il avait vu la couverture du magazine *Super-Espace*, sur laquelle une fille à demi dévêtue était aux prises avec une créature de cauchemar aux membres d'araignée et au teint couleur de plâtre moisi, le monde lui avait paru s'illuminer. Le titre du récit (quel choc il lui avait causé, malgré sa connaissance imparfaite de l'anglais !), *Le Naufragé de Mars*, lui avait semblé un message personnel de réconfort.

Pendant des semaines, il avait acheté et dévoré une bonne douzaine de publications spécialisées dans la science-fiction. Pour commencer, elles ne lui avaient procuré qu'un simple dérivatif à sa nostalgie et à ses corvées, mais bientôt, son esprit vif ayant appris à goûter les choses bien écrites, il avait eu une inspiration. Une personne capable d'écrire au sujet de Mars de la science-fiction *authentique* devrait obligatoirement avoir le pas sur tous ses concurrents. Quelques spécialistes médiocres étaient réputés gagner cinq *cents* par mot ; lui, avec sa connaissance unique de la vie martienne, devait réussir à doubler ce chiffre. Cela pulvérisait tous les records de la plonge.

Et voilà comment, quelques semaines après avoir envoyé sa première histoire, il tenait dans sa paume moite une courte note d'un directeur de publication convoquant « Mr. Smith » pour un entretien. Bombant le torse et aspirant une grande bouffée d'air, le Martien frappa discrètement à la porte sur laquelle on lisait : SCIENCE-FICTION POSITIVE. Quelques secondes plus tard, il était assis en face d'un homme corpulent, affable, à la chevelure rebelle et à l'œil malin.

Le débutant attendait, songeant par avance à l'issue heureuse que promettait cette entrevue ; peut-être obtiendrait-il quinze *cents* par mot ; un travail sérieux ne pouvait manquer de retenir l'attention quand il se publiait tant d'inepties.

« Mr. Smith, commença le directeur avec chaleur, vous ne manquez pas de talent. Votre histoire est excellemment conçue. On y trouve de l'action, une bonne dose de suspense, et les personnages sont finement et remarquablement dépeints. J'aime la façon dont vous faites avec les mots des combinaisons inédites ; presque comme un étranger, mais sans gaucherie. »

Une lueur de satisfaction passa dans les yeux bleus mélancoliques de l'auteur.

« Mon histoire vous a plu ? demanda-t-il.

— Oui et non. Il ne me serait pas possible de l'utiliser.

— Je ne comprends pas. Vous disiez à l'instant que...

— C'est exact. Elle a beaucoup de qualités ; je viens de les énumérer. Mais pour nos lecteurs il ne saurait en être question. » Il pencha en avant sa masse imposante. « Il faut vous dire que *Science-Fiction Positive* s'adresse à un public d'élite. Ceux qui l'achètent apprécient évidemment l'intrigue, l'action et la psychologie des personnages – en fait, ce sont des connaisseurs en matière littéraire – mais ils sont absolument *intraitables* sur le chapitre de la science. Or, vous, Smith, si je puis me permettre de vous parler franchement, vous ignorez exactement tout de l'astronomie, de la biologie ou de la physique. » Il hocha tristement la tête. « Pourquoi vous avez choisi d'écrire dans le seul domaine où de solides connaissances techniques sont une condition *sine qua non*, c'est ce que je ne parviens pas à comprendre ; mais nous avons ici un style brillant (il frappa sur le manuscrit pour donner plus de poids à ses paroles) gâché par une ignorance totale de la science la plus élémentaire. »

Smith était abasourdi. Il passa ses doigts dans le col de sa chemise, sa peau blême s'empourprant bizarrement.

« J'ai apporté le plus grand soin aux détails, protesta-t-il comme le directeur levait les sourcils. Je ne vois réellement pas où...

— Évidemment ! Les détails ! Il s'agit bien des détails ! » Le directeur prit un ton compatissant. « C'est pour cela que j'ai pris cette décision assez inhabituelle de vous expliquer les choses de vive voix. Vous avez un incontestable talent, et *Science-Fiction Positive* est une revue qui est constamment à la recherche de nouveaux écrivains prometteurs. Peut-être pouvez-vous être sauvé pour la littérature. Je le pense, pour ma part, si vous n'êtes pas imperméable aux conseils.

— Vous voulez dire, fit Smith, la mine navrée, que si le côté scientifique de mon histoire était... euh... sérieux, elle serait acceptable ?

— Oui. Encore que, rectifia le directeur, avançant les lèvres en une moue critique, je ne puisse vous donner une assurance formelle. Je voudrais d'abord voir l'amélioration qui en résulterait, c'est normal.

— J'ai une autre histoire ici même. Elle contient des détails sur Mars qui...

— Non, pas pour l'instant ; pas le temps. Jetons un coup d'œil sur celle que vous m'avez envoyée. » Il tapota les feuillets, fronçant les sourcils. « Pour commencer, voilà une planète où il n'y a même pas assez d'eau pour humecter une brosse à dents et vous faites de votre héros un nageur accompli ! Et comme si cela ne suffisait pas, toutes les cinq minutes il trouve une rivière, un lac ou un étang où piquer une tête. Sur Mars ! Voyons, c'est tout simplement ridicule ! L'hilarité de nos lecteurs nous balaierait des kiosques.

— Vous voulez dire, bredouilla Smith, qu'il n'y a *pas d'eau* sur Mars ?

— Oh ! Dieu du Ciel ! Vous voyez ? Vous n'avez même pas pris la peine de vérifier, n'est-ce pas ? Le professeur Spencer Jones (*La Conquête de l'espace*, vous ne connaissez pas ?)...

— Mais qu'en sait-on ? Personne n'y est allé.

— De mieux en mieux ! explosa le directeur. Vous êtes encore plus rebelle à la science que je n'imaginai. Grands dieux ! Smith, n'avez-vous jamais entendu parler d'un truc appelé spectroscopie ? C'est un instrument... non, commençons par le télescope, c'est plus simple. » Il porta sa main en cornet devant son œil et, faisant le geste de mettre au point, considéra d'un œil rond l'écrivain hébété. « Écoutez, dit-il d'un ton navré, s'il est une chose dont les astronomes sont certains, c'est que Mars est plus sèche que... que... » Il hésitait, cherchant une comparaison judicieuse. « ...que l'histoire-vedette du numéro du mois dernier de *Super-Espace* ! » conclut-il avec un accent de triomphe.

« Eh bien, dit Smith sans enthousiasme, si vous avez des preuves, je suppose que...

— Des preuves irréfutables. Mars est froide et sèche – aussi sûr que Jane Russell est un mammifère ! Inutile de mettre en doute des faits établis une fois pour toutes. Voyons, *même* un lecteur d'*Aventures galactiques* connaît tout sur Mars. Si vous choisissez une planète de Sirius, personne ne réclamera, quand bien même vous feriez s'ébattre les indigènes dans un océan de cognac d'un millier d'années. »

Il passa sa langue sur ses lèvres.

« Cependant, on peut certainement supposer...

— En ce qui concerne nos lecteurs, vous ne pouvez pas faire la moindre supposition. Ils sont tous techniciens eux-mêmes. Un de mes auteurs a imaginé une histoire qui se passe sur une planète où l'atmosphère est un mélange d'hydrogène et de chlore. Avec un joli soleil comme le nôtre encore ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour

laisser passer ça... mais nous avons eu deux cent quarante-six résiliations d'abonnements ! dit-il d'un air sombre. Pour trente-cinq malheureux *cents*, il y a des gens qui attendent de nous de la distraction avec en plus la matière des *Annales de physique et chimie*. Vous savez que même les techniciens de la physique nucléaire d'Oak Ridge lisent SFP. Pourquoi ? Parce qu'ils y trouvent de la science sérieuse. Bon. Prenons un autre aspect de la question, biologique, cette fois.

« Il y a quelques années, vous pouviez représenter un Martien comme une masse de couleur cramoisie affectant une forme à donner le cauchemar à un topologiste, avec des antennes, des ailes, des dents saillantes et faisant d'un métal comme l'yttrium sa nourriture préférée. Tout ça, c'est du passé. Les organismes, aujourd'hui, doivent former un tout conséquent. Par exemple, votre héros, Uryzzit Ptrafnick... et au fait, pendant que j'y suis : ce nom. Ça ne colle pas. Pourquoi une société dont la technologie est tellement en avance sur la nôtre tolérerait-elle des noms si absurdes, avec une prononciation à vous décrocher la mâchoire ? On y utiliserait probablement des chiffres ou des lettres, ou un mélange des deux. Appelez votre bonhomme BT-65-LS/MFT ou quelque chose comme ça. Les esprits scientifiques aiment les choses de ce genre, comme tout ce qui est systématique. Ou si vous trouvez que cela commence à dater, adoptez la tendance moderne : des noms courts et euphoniques rappelant l'américain. Smit pour Smith, C'nor pour Connor... et n'oubliez pas : *Jon*, jamais *John*. » Il fit une pause et parut étonné. « À l'oreille, c'est exactement pareil, au fond. Je ne les avais jamais prononcés tout haut. Mais rappelez-vous : ne mettez *jamais de h* à *Jon*. »

Smith approuva de la tête.

« Mais un peuple pourrait dépasser le stade des lettres et des chiffres, objecta-t-il. Il existe des raisons personnelles et psychologiques à l'emploi des noms de famille ; il n'y a pas que des raisons bureaucratiques. Et si les noms ont de profondes racines culturelles et sociales, on ne peut pas les changer ou les remplacer par des formes abrégées et dégénérées. Mais tout cela peut se rectifier facilement si vous le désirez. Revenons-en à cette question de vraisemblance biologique...

— À qui le dites-vous ! Prenons ce Ptrafnick – j'ai connu un marchand de *delicatessen* qui portait un nom presque aussi impossible que celui-là ; personne ne pouvait le prononcer non plus ; on l'appelait Max. En tout cas, nous avons là ce Mr. P..., aux neuf dixièmes anthropomorphe. Or, que faites-vous subir au pauvre diable ? Vous le dotez d'un troisième œil qui ne rime absolument à rien et d'un tentacule vert tout bonnement impossible. Évolutionnellement parlant, c'est inexcusable. Pourquoi aurait-il un œil dépareillé entre deux yeux

parfaitement normaux, et avec le même champ de vision, particulièrement dans un organisme conçu de toute évidence pour être symétrique ? Quel rôle cet œil peut-il remplir qui ne puisse être rempli par les deux autres ? Je parie que vous n'y avez même pas songé... Vous avez simplement ajouté un œil et un joli tentacule vert pour faire bon poids, et hop ! voilà un Martien. Si vous parcouriez un livre sur l'anatomie comparée ou si vous vous renseigniez sur l'évolution des vertébrés, vous ne feriez pas des bourdes de cette envergure, Smith.

— Je croyais avoir expliqué, risqua l'auteur d'une voix un peu aiguë, mais qu'il avait rendue précise au prix d'un gros effort, que ce troisième œil était sensible aux rayons infrarouges. »

Le directeur émit un grognement d'impatience.

« C'est encore plus stupide. Cette explication vient là uniquement pour justifier ce troisième œil. Mais il est impossible à un tel organe, placé à mi-distance de deux yeux normaux, de développer une fonction fondamentale différente de celle de ses voisins tout en leur étant si semblable par sa structure. Si encore il était sur le sommet de la tête, comme chez ces grands lézards, les sphénodons, ou autre part sur son corps... Et puis non, même dans ce cas, nos lecteurs ne marcheraient pas. Pas sur une créature à ce point humanoïde.

— Ce troisième œil a aussi une fonction sociale, protesta Smith avec obstination. Il reflète la grande colère. Rappelez-vous : quand la jeune fille rompt avec lui, il lui fait une chose inhabituelle en lui lançant le « regard-de-haine-du-troisième-œil ». D'ordinaire, cet œil est presque invisible ; c'est juste une ligne blanchâtre.

— Bon, c'est une trouvaille intéressante, je l'admets. Mais vous devriez imaginer quelque chose avec les deux yeux normaux de préférence. Vous pouvez conserver le côté caractère qui n'est pas mal étudié ; vous vous tirez assez bien de la description d'un comportement non humain. Mais mettez un peu d'ordre dans l'astronomie et la biologie. Et balancez-moi ce sacré tentacule.

— Il est essentiel pour l'intrigue. Vous vous rappelez la forme de société...

— Non ! » Le directeur prit un ton bourru. « Il y a trente ans, c'était parfait. Chaque Martien ou Vénusien avait un droit inaliénable à posséder sa panoplie complète de tentacules frétillements. Plus maintenant. Un tentacule peut gâcher irrémédiablement une histoire de science-fiction remarquable à d'autres égards. Je le sais par expérience, vous pouvez me croire. Pourquoi un jeune homme bien de sa personne, presque humain, aurait-il un ignoble tentacule sur la poitrine ? L'explication par l'évolution ne tient pas debout.

— Dans l'histoire, dit l'auteur, tremblant légèrement, j'ai bien, spécifié comment, à partir d'une mutation, les Martiens ont modifié de

leur plein gré leur propre développement biologique. Après tout, quand une race est assez savante pour agir sur sa propre évolution...

— Je n'ai fait que parcourir ce passage, trancha le directeur. Je savais que les tentacules devaient sauter de toute façon, alors je ne me suis pas occupé des détails.

— Y avait-il autre chose à redire, du point de vue scientifique ?

— Beaucoup. » Le directeur prenait plaisir à donner son avis. « Mais nous n'avons pas le temps de voir toutes ces bévues. Vous m'avez compris. Étudiez la science. Procurez-vous des ouvrages de référence. Vérifiez tout – je dis bien *tout*. Ne faites des conjectures que lorsque vous n'avez pas de données précises et, dans ce cas, soyez très prudent. Appliquez le bon sens. Tenez : voyez votre idée extravagante sur la question des sexes. Deux sortes d'organes sexuels pour le mâle : l'un pour procréer des individus de son propre sexe, l'autre des femelles. Un embryologiste en mourrait de rire. Le développement des cellules ne peut pas produire une mutation dans ce sens, c'est clair. Ce que nous essayons de faire, Smith, c'est d'anticiper sur l'avenir. Un jour, nous débarquerons sur Mars et sur Vénus. Nos descendants *sauront* comment sont faites ces planètes. Jusque-là, nous nous livrons à des spéculations, mais uniquement et toujours sur la base de faits valables, objectifs et susceptibles de démonstration. » Il se laissa aller en arrière dans son fauteuil, l'air épuisé. « Je ne pense pas que cette histoire soit récupérable. Essayez autre chose, mais commencez par étudier. Suivez mon conseil et laissez Mars de côté ; il y a trop de petits faits perfides pour vous faire trébucher. Choisissez une planète hors du système solaire, dont le lecteur ne sache rien. Nous voyons pas mal de suppositions idiotes sur Mars, mais dans toute ma carrière de rédacteur en chef, je n'en avais pas encore vu d'aussi mauvaises et aussi inconsistantes que les vôtres. Juste Ciel ! Avec comme héroïne une créature mammifère qui pond des œufs !

— Mais il y en a sur la Terre ! Que faites-vous de l'ornithorynque ? Et de l'échidné ? »

Le directeur lui adressa un regard plein de commisération.

« Bien sûr, l'ornithorynque. J'aurais parié que vous iriez me le chercher, celui-là ! L'ornithorynque est un mammifère de transition, très bas dans l'échelle. Vérifiez vous-même ; je ne vous demande pas de me croire sur parole. Mais un mammifère ovipare *supérieur* n'est qu'une idée creuse, une contradiction en soi. Le cerveau se développe à peu près avec la même rapidité que le reste de l'organisme. Un mammifère supérieur pondant des œufs est aussi chimérique du point de vue biologique qu'un cafard faisant de l'algèbre. Compatibilité, vous comprenez ? Où diable avez-vous appris à manier un anglais si efficace, à présenter des personnages à la psychologie si convaincante, sans perdre votre ignorance incommensurable de la science... »

Il s'interrompt, alarmé.

« Ainsi ma science ne tient pas debout ! dit Smith avec un sifflement venimeux. Je suis un idiot, n'est-ce pas ? Et vous, vous en connaissez lourd, hein ! »

Il fit un pas en avant, tremblant de fureur.

« Hé là ! Un instant ! » cria le directeur, la gorge serrée. Il regarda autour de lui, l'air désespéré. Cette infernale secrétaire ! Il avait fallu qu'elle choisisse ce moment précis pour s'éclipser ! Ce type-là pouvait devenir violent. Avec ces auteurs susceptibles, sait-on jamais ?

« Il n'y avait rien de personnel dans mes remarques. Je ne voulais pas. : »

Il ouvrit une bouche incrédule devant trois yeux bleus dont le regard à l'éclat métallique plongeait féroce dans le sien.

« Bien sûr, rien de personnel ! gronda l'écrivain, railleur. Moi non plus ! » Le plastron de sa chemise s'entrouvrit pour livrer passage à un tentacule vert, rugueux et musclé. Comme la lanière d'un fouet, elle arracha le manuscrit des doigts paralysés du directeur.

« Vous avez de sacrées connaissances sur Mars, parlons-en ! rugit Smith. Sachez que je suis éclos là-bas – éclos d'un œuf ! Oui, j'ai dit d'un œuf, espèce de balourd ! » Il se recula. « Et apprenez encore autre chose : je m'appelle Gryzzll Pfratnick, et ce n'est pas un nom plus drôle que le vôtre. « Theobald A. Humperdinck, Directeur » ! Que veut dire ce A ? « Archimède », homme de science à la manque ? Une dernière remarque : sur Mars, je possède un cafard qui *peut* faire des problèmes d'algèbre ; en fait, il résout les équations différentielles ! »

Alors, campé solidement sur ses jambes, l'air triomphant, le Martien attendit l'effondrement du directeur. Sa colère dissipée par son explosion indignée, il se réjouissait déjà à l'idée de rejeter avec mépris toutes les excuses qui pourraient lui être faites, si plates fussent-elles. Même pour quarante *cents* par mot !

Pendant une dizaine de secondes, ce fut le silence. Quelque chose comme de la confusion passa en un éclair dans le regard du directeur, mais ce lut tout. Il fronça les sourcils.

« Mon cher Mr. Pfratnick, dit-il calmement, l'excuse la plus usée de l'écrivain débutant est : « Mais « cela m'est vraiment arrivé, à moi. » Les faits réels ne me regardent pas, pas plus qu'ils ne doivent regarder un artiste. La question est de convaincre le lecteur. Il se peut, mon cher monsieur, que vous soyez un Martien tel que vous le décrivez ; mais votre description ne dissipe nullement l'incrédulité. Par conséquent, votre travail est un échec. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

Il fit en direction de la porte un geste dont la signification était claire.

Et Gryzzll Pfratnick, le premier auteur à pouvoir écrire sur Mars de

première main, se retira, l'oreille basse.

Traduit par ROGER DURAND.

Story Conférence.

© Frederik Pohl, 1954.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LE MISOGYNE

Par James Gunn

Encore les extraterrestres ! Mais cette fois, l'humour trouve un nouveau détour. On se risquera à dire – sans aller jusqu'à révéler la chute – qu'il n'est pas mauvais d'avoir lu les deux nouvelles précédentes pour apprécier Le Misogyne. Alors il n'y aura plus de problème : on aura compris une bonne fois que la science-fiction est un genre pas sérieux, mais pas sérieux du tout ; et qu'on peut, comme le personnage central de cette histoire, se laisser aller sans crainte à la plus franche hilarité. Décidément, ces auteurs de science-fiction sont des humoristes à froid, toujours prêts à examiner imperturbablement les conséquences les plus extrêmes d'une hypothèse délirante ! Voire...

HARRY est un pince-sans-rire. On a défini le pince-sans-rire comme une personne capable de raconter l'histoire la plus drôle sans l'ombre d'un sourire. C'est tout Harry.

« Vous savez, nous dit un jour Steve au bureau, je parie qu'Harry serait capable d'aller jusqu'aux portes embrasées de l'Enfer sans cesser d'amuser le Diable en personne et sans jamais changer d'expression. »

Voilà comme il est, Harry. Formidable d'avoir un type comme ça au bureau. On rigole rien qu'à le voir, en pensant à la dernière qu'il nous a racontée. Et intelligent, avec ça. Il prépare ses coups, il bâche, amoncelant faits et preuves, et il vous sort enfin des choses qu'on n'avait jamais vues. Tout le monde dit qu'il sort beaucoup.

Mais les histoires qu'aime Harry – c'est le genre long. Elles commencent lentement, vous voyez, avec un petit truc marrant par-ci par-là, jusqu'à ce que chaque nouveau détail vous laisse complètement rétamé, à étouffer de rire. Le genre d'histoire qu'on raconte le soir à sa femme ; on arrive au milieu en riant à s'étouffer, et tout à coup on remarque qu'elle écoute raide comme la justice, avec l'air résigné du chrétien dans l'arène pensant peut-être au dîner du lendemain ou aux

soldes des grands magasins ; alors, on s'arrête de rire, on soupire et on dit : « Ça doit être sa façon de raconter » ou encore : « Personne ne sait raconter comme Harry. »

Mais il faut dire qu'Harry, les femmes ne le trouvent pas drôle.

Comme l'autre soir, par exemple. On était dans le salon d'Harry, lui et moi, pendant que les femmes – Lucile et Jane – étaient à la cuisine en train de concocter quelque chose, et Harry commença son histoire. Seulement au début, je ne savais pas que c'était une histoire. « As-tu jamais pris le temps de réfléchir, dit Harry, aux étranges créatures que sont les femmes ? Je veux dire, la façon dont elles changent après qu'on les a épousées. Elles cessent d'être suspendues à vos lèvres, elles cessent de tenir compte de ce que vous aimez ou détestez, elles cessent de rire de vos plaisanteries. »

J'ai moi-même une petite réputation d'humoriste – oh ! rien de comparable à Harry, mais j'ai de la répartie et le sens du calembour, si vous voyez ce que je veux dire. Je me mis donc à rire en disant : « Alors, comme ça, la lune de miel est terminée ! » Harry et Lucile n'étaient mariés que depuis environ un mois.

« Oui, dit Harry avec sérieux. Oui, c'est une façon de résumer les choses. La lune de miel est terminée.

— C'est moche, dis-je, plein de compassion pour lui. La jeune fille qu'on épouse et la femme qu'on a épousée sont deux personnes différentes.

— Oh ! non, protesta Harry en secouant la tête. Pas du tout. Et c'est bien à ça que je veux en venir.

— En venir ? demandai-je, soupçonnant que le visage pensif d'Harry cachait un propos rien moins que sérieux. Parce que tu veux en venir à quelque chose ?

— Évidemment. Vois-tu, ce n'est pas seulement une question de différences superficielles. C'est quelque chose de fondamental. Les femmes pensent différemment, leurs méthodes sont différentes, leurs buts sont différents. En fait, elles sont si différentes qu'elles en sont parfaitement incompréhensibles.

— Il y a longtemps que j'ai renoncé d'essayer à les comprendre.

— Et c'est là que tu fais erreur, dit Harry avec gravité. Nous acceptons alors que nous devrions essayer de comprendre. Nous devons comprendre pourquoi. Comme disent les Écossais : « Toutes les « jeunes filles sont gentilles, mais d'où sortent les « épouses acariâtres ? »

— Pourquoi ? demandai-je, un peu perplexe. Leur structure est différente, et pas seulement à l'extérieur. Leurs glandes, leurs grossesses – voilà toutes sortes de différences.

— Ça, c'est leur excuse, dit Harry avec un ricanement de mépris, et elle ne fait pas le poids. Elles devraient exceller dans les domaines

auxquels leurs différences mêmes les préparent. Mais leur plus commune carrière est le mariage – et c'est aussi leur plus grand échec. Pour elles, un homme n'est que le mal nécessaire qu'elles doivent tolérer avant de pouvoir obtenir tout ce qu'elles désirent.

— Comme la veuve noire, cette araignée qui dévore son mâle après l'accouplement ? suggérai-je.

— En un sens, oui. Mais pas tout à fait. *Au moins, les araignées appartiennent à la même espèce.* »

Je hochai la tête un moment avant de réaliser. « Et pas les hommes et les femmes ? hurlai-je, ou presque.

— Chut ! » fit-il en regardant nerveusement vers la porte de la cuisine.

C'est alors que je commençai à glousser de rire. Harry aurait dû faire du cinéma. Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer quand il tirait une plaisanterie de ce qui est – n'importe quel mari vous le dira – la plus grande et la plus secrète tragédie de la vie, et d'autant plus grande que personne ne peut en parler. Personne, sauf Harry.

Mon gloussement devait être une réaction adéquate, parce qu'il hocha la tête, se détendit et cessa de surveiller la porte de la cuisine du coin de l'œil. Ou peut-être cela ne survint-il qu'après que Lucile eut passé la tête par l'entrebâillement en disant : « Harry est reparti dans une de ses histoires ? Dites-moi quand il aura fini pour que j'apporte les rafraîchissements. »

Elle prenait ça avec bonne humeur, et on voyait bien que la plaisanterie faisait partie de la maison ; je ne pus m'empêcher de penser qu'Harry était vraiment veinard – veinard pour un homme marié, je veux dire, et la plupart de nous en sont là.

« La race extraterrestre ! » murmura Harry en se renversant dans son fauteuil.

La remarque était drôle et en situation, et j'éclatai de rire ; rien de forcé là-dedans non plus. « Quelle meilleure façon de conquérir une race, continua-t-il, que de se croiser avec elle jusqu'à complète absorption. Il y a bien longtemps que les Chinois le savent. Ils en ont eu des conquérants, ils les ont tous acceptés passivement, ont permis les intermariages, et tous les conquérants ont fini par disparaître. Seulement, dans le cas présent, c'est le contraire qui se passe. On pourrait appeler ça conquête par mariage. Reproduire le conquérant, éteindre la race de l'esclave. Reproduire l'extraterrestre, éteindre l'humanité. »

Je hochai la tête d'un air élogieux. « Pas bête ! »

« Comment cela a-t-il commencé ? demanda Harry. Et quand ? Si je connaissais ces réponses, je connaîtrais toute l'affaire. Mais je n'ai

qu'une théorie. Une race de femmes extraterrestres a atterri sur la Terre – quand l'homme vivait encore dans des cavernes, peut-être, mais ça a aussi pu se passer aux temps historiques – et je suppose que ce sont leurs hommes qui les y ont abandonnées. Larguées. Jetées. Pourquoi ? Pour s'en débarrasser, c'est évident.

— Mais alors, comment leurs hommes se sont-ils débrouillés ? fus-je obligé de demander pour amener la suite.

— Comment veux-tu que je le sache ? répliqua-t-il avec irritation. N'oublie pas que c'était des extraterrestres. Ils avaient peut-être une solution de rechange, un substitut reproducteur pour remplacer les femmes. Peut-être que ces femmes étaient les pires du lot et que les autres valaient mieux qu'elles. Peut-être aussi que les hommes s'en foutaient complètement et ont préféré le suicide racial à la reddition. »

Il poussa de côté avec colère la table basse, marmonnant quelque chose où il était question des idées des femmes sur l'ameublement, et rapprocha son fauteuil. « La reddition, oui. Elles ne pouvaient pas exterminer les hommes, non ? Qui possédait les armes, les connaissances militaires ? De plus, ce ne sont pas des façons de femmes. Elles ont l'esprit tortueux ; elles obtiennent ce qu'elles veulent par la ruse et la subtilité. C'est pourquoi elles ont pris des maris parmi les humains. »

Je pris l'air ahuri, ce qui est toujours une bonne façon de l'encourager à continuer.

« Prends par exemple, dit-il avec le plus grand sérieux, juste comme je l'avais escompté, les Amazones. Une fois par an, comme tu le sais, elles rendaient visite aux Gargaréens – la tribu voisine ; et elles mettaient à mort tous les enfants mâles résultant de ces unions. Ça n'a pas marché très longtemps, bien entendu. Leurs buts, leur caractère étranger même étaient trop évidents. Et les matriarcats – trop voyants, tu comprends – auraient pu faire découvrir le pot aux roses. De plus, les hommes ont des côtés utiles qui manquent aux femmes. Les hommes sont inventifs, artistes, créateurs – et en les cajolant ou en les asticotant, les femmes arrivent à leur faire faire ce qu'elles veulent. »

J'allumai une cigarette et cherchai un cendrier pour jeter mon allumette. Il poussa vers moi un petit objet aussi peu fonctionnel que possible, qui aurait asphyxié une cigarette à la seconde même où on l'y aurait posée. Pas de rainures, bien entendu.

« C'est ça que les femmes achètent quand on les laisse faire, remarqua-t-il d'un air dégoûté. Des lampes qu'elles trouvent jolies et qui te rendent aveugle ou qui te flanquent le torticolis quand tu veux lire dessous. On prend une maison exposée au sud pour avoir du soleil, et elles mettent des doubles rideaux pour empêcher les fauteuils de se faner. Mais ce n'est pas assez, alors elles mettent partout des

housses qui glissent et font des plis. Elles sèment les épingles neige comme si c'était des pellicules, mettent leurs bas à sécher sur les serviettes, ne revissent jamais un bouchon sur une bouteille ou sur un pot, de sorte qu'on les casse toutes les fois qu'on les attrape par le haut ; elles « mettent de l'ordre », comme elles disent, en fourrant tout dans des tiroirs où on n'arrive jamais à trouver ce qu'on cherche. »

Je sortis de derrière mon dos un coussin inconfortable et le jetai sur un autre fauteuil.

« Toutes ? demandai-je. Elles sont toutes pareilles ?

— Je me le suis demandé, admit-il en fronçant les sourcils. Il doit bien rester quelques femmes de race humaine. On entend quelquefois parler de mariages heureux, mais ce n'est peut-être qu'une propagande montée par les femmes. Je parle des femmes qui aiment lire et se servir de leur cerveau. Celles qui ne sont pas maniaques au point de se lever de leur lit de mort pour redresser un tableau. Les femmes qui comprennent les idées abstraites. Je ne crois pas que... que les extraterrestres le peuvent. »

Il leva les yeux, et son visage s'éclaira.

« Ça pourrait être un test pour détecter les extraterrestres. Enfin, ajouta-t-il en se rassombrissant, s'il est vrai qu'il existe encore des femmes de race humaine.

— Et celles, suggérai-je, qui préfèrent les hommes et détestent les autres femmes ? »

Il médita sérieusement ma remarque.

« *La plupart* des autres femmes. Il se pourrait qu'elles sentent mieux que nous la présence des extraterrestres et ne veuillent rien avoir à faire avec celles-ci. Oui, ce serait... non, il est plus probable que les extraterrestres sont toujours collées ensemble ; comme test, ça ne va pas.

— Mais il y a des femmes qui se satisfont d'une vie simplement confortable, suggérai-je. Celles qui ne poussent pas leurs maris à prendre une assurance-vie tellement astronomique qu'ils ont plus de valeur morts que vivants – pour après les faire bosser à mort. Ce serait un bon test. »

Harry haussa les épaules avec découragement. « Je suppose, mais nous ne connaissons jamais vraiment les réponses. Ou, si nous les découvrons, ce sera trop tard.

— Trop tard ?

— Mais certainement », dit-il en me tapant sur le genou. C'est mon point chatouilleux, et j'avais déjà assez de mal à garder mon sérieux. « C'est seulement avec les toutes dernières générations que leur plan a fait des progrès décisifs. Elles ont obtenu le droit de vote et l'égalité civique sans renoncer à aucun de leurs privilèges. Elles vivent plus longtemps que les hommes – et ce sont les hommes, bien entendu, qui

prolongent leur existence. Elles contrôlent environ quatre-vingt-dix pour cent des richesses. Et il y a autre chose que les hommes sont en train de faire pour elles. » Il baissa la voix et continua en un murmure. « Nous sommes en train de faire des expériences de fertilisation par l'eau de mer, par stimuli électriques, et ainsi de suite. Quand ce sera au point...

— On n'aura plus besoin de nous, bredouillai-je.

— C'est juste, acquiesça-t-il gravement. Elles refuseront tout simplement de se marier, ne produiront que des filles grâce à la détermination prénatale du sexe, et il n'y aura plus alors qu'une seule race – la race femelle. Je crois que c'est ça qu'elles veulent.

— Ça se tient », répondis-je, essayant d'écraser mon mégot dans le ridicule petit cendrier.

Il hocha la tête. « Ne va pas imaginer que je n'ai que de vagues présomptions. Mais j'ai eu du mal ; la conscience de la conspiration femelle s'est éteinte au cours des cinquante dernières années. Il n'y a même plus trace de cette connaissance inconsciente qui a maintenu les hommes sur le qui-vive pendant des siècles – ce corps de traditions et de folklore qui, chez un peuple, est une sorte de sagesse transmise d'âge en âge. On nous a appris à mépriser tout ça comme étant des superstitions. Et, bien entendu, cet enseignement est surtout transmis par des femmes.

— Avant notre époque, les hommes savaient ? »

Je lui servis la réplique sur un plateau.

« Oh ! oui, dit Harry. Homère, Ovide, Swift. *Une épouse morte sous la table est le plus enviable des biens dans la maison d'un homme*, a dit Swift. Antiphane, Ménandre, Caton – tiens, celui-là, c'était vraiment un sage : *Tolérez une seule fois que les femmes soient vos égales et elles deviendront bientôt vos supérieures*. Plaute, Clément d'Alexandrie, le Tasse, Shakespeare, Dekker, Fletcher, Thomas Browne – on pourrait continuer à l'infini. La Bible : *Comment peut-il être pur, celui qui est né de la femme ? Toute méchanceté n'est rien comparée à la méchanceté de la femme. – Je ne tolère pas qu'une femme enseigne ni n'usurpe l'autorité sur l'homme, mais seulement qu'elle garde le silence...* »

Il continua pendant un quart d'heure, citant les Grecs, les Romains, la Renaissance, et sa verve restait toujours intarissable. Il avait vraiment pensé son coup, et, même pour Harry, c'était vraiment du beau travail. *C'est Harry à son apogée*, me dis-je, médusé. *Il ne fera jamais rien de mieux.*

Puis Harry commença à se rapprocher des temps modernes.

« *Les femmes se ressemblent beaucoup plus entre elles que les hommes*, a dit Lord Chesterfield. Et Nietzsche : *Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas ton fouet*. Puis il y eut Strindberg, touché par l'aile d'une divine

folie qui lui révéla des vérités cachées. Shaw dissimula ses soupçons sous le rire pour échapper au lynchage...

— Ibsen ? » suggérai-je en gloussant, péchant dans mes souvenirs scolaires un nom dont j'avais vaguement l'impression qu'il avait quelque chose à voir avec le sujet.

Harry cracha, comme si ce nom lui avait souillé la bouche.

« Ibsen ! Ce traître ! Cet aveugle borné ! C'est lui qui le premier dramatisa l'insidieuse propagande qui conduisit enfin ce qu'il est convenu d'appeler l'émancipation des femmes, mais qui en réalité brisa les chaînes qui mettaient un frein à leurs débordements.

— Débordements, opinai-je. C'est le mot : débordements.

— Il faut en revenir à la sagesse des nations pour connaître la vérité vraie, continua Harry sur un ton plus calme. *Un homme n'est heureux que deux fois dans sa vie*, disent les Yougoslaves, *quand il prend femme et quand il l'enterre*. Ou les Roumains : *Quand un homme prend femme, il cesse de craindre l'Enfer*. Ou les Espagnols : *Quiconque a une femme a aussi un ennemi*. Ne crois jamais une femme, conseillent les paysans allemands, *pas même une femme morte*. Et la sagesse des Chinois : *Ne fais jamais confiance à une femme, même si elle t'a donné dix fils*. »

Il s'arrêta, non qu'il eût épuisé son matériel mais pour se mettre à ruminer.

« Est-ce que ça t'est déjà arrivé de chercher quelque chose, me demanda-t-il, un bouton de col, par exemple, ou une paire de socquettes bien déterminée ? Tu ne trouves rien et tu demandes à ta femme : pourquoi est-ce que chaque fois elle arrive et trouve tout de suite, et c'était juste sous ton nez ?

— Qu'est-ce qu'elles ont d'autre à penser ?

— On finit par avoir des doutes, reprit-il. On finit par avoir des doutes et par se demander si c'était bien là quand on a regardé. »

J'étais bien d'accord avec lui, et je me pris à penser : *Curieux les vérités banales dont Harry peut faire une histoire désopilante*.

« Elle n'ont aucun respect pour la logique, dit-il. Aucun respect pour tout ce qui est sacré à l'esprit masculin, pour les bases sur lesquelles nous construisons notre univers. Elles mènent les discussions à leur idée, faisant pleuvoir les contradictions et les inconséquences comme si c'était sans importance. Combien d'entre nous n'ont-ils pas leur Xanthippe⁽¹⁾ vouée pour la vie à nous arracher à la contemplation de la divine vérité pour nous ramener dans le tourbillon destructeur de la vie quotidienne ? C'est à devenir dingue, mais dingue ! »

Une idée me frappa. Jusque-là, Harry avait un certain nombre de thèmes amusants par eux-mêmes, mais il manquait une chute qui conclurait l'histoire par une explosion de rire.

« Que feraient-elles, demandai-je en souriant, si elles découvraient que quelqu'un a percé leur secret ? Elles ne pourraient pas laisser l'affaire s'ébruiter, non ? »

Harry me rendit mon sourire. Une seconde, je pensai étourdimement qu'il faiblissait, laissait tomber la plaisanterie.

« Là, tu as mis le doigt dessus, dit Harry. Si mes suppositions sont vraies, pourquoi personne ne les a-t-il faites avant moi ? Et ma réponse, c'est... qu'on les a déjà faites !

— On les a faites ? répétais-je, légèrement surpris.

— Eh oui, répondit Harry en hochant la tête. Et c'est ce qui me fournit mon argument massue. Les femmes seraient obligées de se débarrasser des indiscrets, bien entendu. De les réduire au silence. Et ça se verrait bien quelque part... si on savait où regarder.

— Où ? haletais-je.

— Eh bien, dit-il pointant sur moi son index, pourquoi y a-t-il plus d'hommes que de femmes dans les asiles de fous ?...

— Tu veux dire... ? »

Il acquiesça de la tête.

Je m'écroulai, achevé. J'étouffais de rire. Ce n'est qu'avec difficulté que je retrouvai la force de parler, un peu plus tard, quand les femmes entrèrent avec des chips et de la bière.

« Hello ! extraterrestre ! » lâchai-je – non sans mal – à la tête de Jane.

Et je repartis à rire, surtout en voyant l'air que se composait Harry pour la circonstance, horrifié, terrorisé, comme affaissé sur soi-même – mieux, bien mieux que tout ce que j'ai vu faire par des acteurs de cinéma professionnels.

Finalement, la tête des femmes me fit revenir à moi – la tête qu'on fait quand on s'ennuie – et j'essayai de les mettre dans le coup. Harry riait aussi, un peu jaune – chose surprenante, parce qu'il reste toujours impassible, avec juste une lueur d'intérêt quand une de ses histoires fait tordre tout le monde.

Alors je me mis à la raconter, je vins à bout de la première partie et... bon, vous savez comment ça finit. Je regardais Harry pour qu'il vienne à mon secours, mais il me laissait me débrouiller tout seul, et, petit à petit, je finis par rester en plan.

« Ce doit être sa façon de raconter, soupirai-je. Personne ne sait raconter comme Harry. »

Vous voyez ce que je veux dire. Harry, les femmes ne le trouvent pas drôle.

Pourtant, la soirée se termina bien. Un peu languissante vers la fin, comme toutes les soirées.

Comme nous sortions, j'entendis Lucile dire d'une voix un peu acide : « Harry, il faut m'arranger le chauffe-eau. Il y a des jours que

tu me promets de regarder ce qui ne va pas, mais il faut que tu t'y mettes ce soir-même, parce que je fais la lessive demain.» Et j'entendis Harry qui répondait : « Oui, chérie », sur un ton docile et obéissant, et je pensai : *Il faut bien qu'il se défoule d'une façon ou d'une autre*, et je me dis que j'aurais l'occasion de réentendre l'histoire au bureau.

Ce qui prouve à quel point on peut se tromper.

Le lendemain matin, Lucile téléphona pour dire qu'Harry était malade – apoplexie, crise cardiaque ou quelque chose comme ça – et ne viendrait pas travailler. J'appelai chez lui deux ou trois fois, mais Lucile me dit qu'il était trop malade pour recevoir des visites. Et je savais qu'Harry était vraiment malade, parce que Lucile avait fait venir le docteur Clarke, cette doctoresse, et qu'Harry m'avait dit qu'il ne lui laisserait même pas soigner son chien s'il tenait à celui-ci. Ainsi, je sus que l'état d'Harry était désespéré.

Ce que c'est que de nous, quand même ! Et je me dis que c'était vraiment dommage que la suprême trouvaille d'Harry, le plus beau fleuron de son esprit, si j'ose dire, dût partir avec lui, et comme c'est injuste que l'art du conteur périclite avec lui sans laisser de traces.

C'est pourquoi j'entrepris de rassembler mes souvenirs – et je ne me souvenais pas très bien, surtout des citations – alors j'entrepris moi-même quelques recherches, juste pour pouvoir en donner un échantillon. J'en trouvai deux qui avaient échappé à Harry.

La première, tout le monde la connaît. C'est celle de Kipling qui commence par : « La femelle de l'espèce... » L'autre, je la fis moi-même, rien qu'en réfléchissant. *Pourquoi*, me demandai-je un jour, y a-t-il plus de veuves que de veufs ? Naturellement je ne trouvai pas de réponse.

C'est quand même dommage pour Harry. Un type aussi formidable, un humoriste qui n'a jamais eu l'occasion de faire profiter le monde de son talent – si vous voulez mon avis, bien plus drôle que quiconque qui à la radio, à la télévision ou au théâtre, ou d'ailleurs n'importe où – et voilà qu'il se prépare à faire le grand saut. Le moins que je puisse faire, c'est de reproduire son plus grand gag, comme un monument élevé à sa mémoire.

Eh bien, c'est fini. Je montrerai ça aux copains du bureau demain. Ils vont vraiment bien se marrer. Pas la peine de faire lire ça aux femmes, même à Jane – comme je vous l'ai dit, Harry, les femmes ne l'ont jamais trouvé drôle.

Il a pourtant laissé quelque chose de côté, mais sans doute seulement parce qu'il n'a pas eu le temps de mijoter son histoire comme d'habitude. De quelle planète venaient ces extraterrestres ? Qu'est-ce qu'elle devait contenir comme oxyde de carbone ! Vous avez

déjà remarqué comme les femmes se plaignent dès qu'on ouvre une fenêtre ? Et aussi, ce doit être une planète chaude ; elles ont tout le temps froid, surtout aux pieds, qu'elles aiment poser contre les jambes de leur mari, le faisant presque sauter hors du lit, le pauvre. Et je parle en connaissance de cause – les orteils de Jane refroidiraient n'importe quel cocktail. Mais d'un autre côté, leur planète ne doit pas être trop chaude, parce que les femmes peuvent trotter dehors par les temps les plus froids, avec pratiquement rien sous leur manteau. Et leurs chaussures à bouts découverts ?

Tout ça ne se tient pas. Je suppose qu'Harry déclarerait avec un haussement d'épaules que c'est une preuve de plus qu'elles sont bien extraterrestres. Il dirait peut-être aussi que c'est seulement à *l'extérieur* que les femmes ont chaud ; et que c'est *dans la maison* qu'elles ont froid.

Bon, eh bien, j'ai fini – Jane m'appelle de la cave pour que je vienne arranger la chaudière. La chaudière fonctionne parfaitement. En fait, je transpire. Mais si je ne descends pas faire le guignol avec la grille et le tirage, j'en entendrai parler jusqu'à la fin de mes jours. Il vaut mieux que j'y aille, ne serait-ce que pour sauver la chaudière ; Jane tape dessus avec le tisonnier, hurlant à mon adresse qu'elle va l'arranger elle-même si je n'y vais pas.

Jane avec un tisonnier ; elle est bien bonne. Elle ne peut même pas remonter un réveil sans casser le ressort.

Traduit par SIMONE HILLING.

The Misogynist.

© James Gunn, 1969.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

UN PROBLÈME DE CHASSE

Par Robert Sheckley

Si en fin de compte l'extraterrestre est toujours en science-fiction le croquemitaine en chef, il y a un moyen bien simple de désamorcer cette menace : c'est d'inverser le trajet et de nous rendre chez lui. On est toujours l'extraterrestre de quelqu'un, alors soyons le sien ! Quelquefois, évidemment, cela ne va pas sans risques. On pourra s'en persuader à la lecture de cette nouvelle, à notre avis l'un des chefs-d'œuvre de Robert Sheckley – le champion du monde toutes catégories en matière d'humour conjectural. Ceux qui se passionnent pour l'Amérique relèveront au passage les allusions satiriques à la tradition des pionniers (chez les gens d'Elbonai) et à la tradition chevaleresque du Sud (chez les Terriens). Les autres se contenteront de rire, et ils auront bien raison.

C'ÉTAIT la dernière réunion avant le Grand Jamboree des scouts, et toutes les patrouilles étaient là. Ceux de la patrouille 22 – les Faucons – campaient dans un vallon ombragé, se tenant les tentacules autour d'un feu de camp. Ceux de la patrouille 31, les Braves Bisons, avaient fait halte près d'une petite rivière et s'exerçaient à boire des liquides ; la sensation bizarre que cela leur causait les faisait beaucoup rire.

Et la patrouille des Chasseurs de Mirash, la 19, attendait le scouter Drog, qui était en retard, comme d'habitude.

Drog piqua du niveau des trois mille mètres, se solidifia, et rampa à toute hâte vers le cercle de ses camarades. « Ça alors, dit-il, je suis vraiment désolé. Je ne m'étais pas rendu compte de l'heure... »

Le chef de patrouille lui lança un regard sévère.

« Et votre uniforme n'est pas en ordre, Drog.

— Excusez-moi, chef », dit Drog en se hâtant de sortir un tentacule qu'il avait oublié.

Les autres pouffèrent de rire, et Drog devint orange foncé. Il aurait

aimé se rendre invisible.

Mais cela n'eût pas été convenable.

« Pour commencer, je vais réciter le credo des scouts. » Le chef de patrouille s'éclaircit la gorge. « Nous, les jeunes scouts de la planète Elbonai, nous engageons solennellement à perpétuer les talents et les vertus de nos ancêtres pionniers. Dans ce but, nous, les scouts, revêtons la forme sous laquelle nos illustres prédécesseurs conquièrent la planète vierge d'Elbonai. Nous prenons la ferme résolution... »

Le scouter Drog ajusta ses récepteurs auditifs de façon à amplifier la faible voix du chef. Le credo lui faisait toujours une forte impression. Il lui était difficile de croire que ses lointains ancêtres étaient prisonniers de la surface de la planète. Aujourd'hui, les Elbonai étaient des créatures aériennes pourvues d'un minimum de corps matériel, se nourrissant de radiations cosmiques au niveau des sept mille mètres, et doués de perception directe non sensorielle ; ils ne descendaient plus à la surface que pour des raisons sentimentales ou religieuses. Ils avaient parcouru bien du chemin depuis l'Âge des Pionniers. L'époque moderne avait débuté par l'Âge du Contrôle Submoléculaire, auquel avait succédé l'âge actuel, celui du Contrôle Direct.

« ...honnêtes et sincères, disait le chef. Nous prenons également le ferme engagement de boire des liquides, comme le faisaient nos ancêtres pionniers, de manger comme eux des nourritures solides, et de nous exercer à l'usage de leurs outils et de leurs techniques. »

*

* *

Lorsque l'invocation fut terminée, les jeunes gens s'éparpillèrent dans la plaine. Le chef de patrouille s'approcha de Drog.

« C'était la dernière réunion avant le Jamboree, dit-il.

— Je sais, répondit Drog.

— Et tu es le seul scouter de deuxième classe de la patrouille des Chasseurs de Mirash. Tous les autres sont des première classe, ou au moins des pionniers juniors. Que va-t-on penser ?

— Je sais, dit Drog, gêné, mais ce n'est pas entièrement de ma faute. J'ai raté les épreuves de natation et de fabrication de bombes, mais vraiment, ce n'est pas mon fort. On ne peut pas me demander de tout savoir. Même parmi les pionniers, il y avait des spécialistes. Nul n'était censé savoir tout ce...

— Quel est ton fort, alors ? demanda le chef.

— Les Traditions des Forêts et des Montagnes, répondit Drog avec ardeur, et l'art de traquer et de chasser le gibier. »

Le chef l'examina attentivement un moment, puis lui dit :

« Drog, aimerais-tu avoir une dernière chance de passer première classe, avec une médaille du mérite par-dessus le marché ?

— Je ferais n'importe quoi pour cela !

— Fort bien. Comment s'appelle notre patrouille ?

— La patrouille des Chasseurs de Mirash.

— Et qu'est-ce qu'un mirash ?

— Un animal féroce de grande taille, répondit Drog sans hésiter. Jadis, ils habitaient une grande partie d'Elbonai, et nos ancêtres engagèrent de sauvages batailles contre eux. Mais maintenant, ils sont éteints.

— Pas entièrement, dit le chef. Un scoutier explorait les bois à cinq cents milles au nord d'ici, coordonnées S-233 par 482-W, quand il aperçut un groupe de trois magnifiques mirash, rien que des mâles – du gibier autorisé par conséquent. Drog, je veux que tu les dépistes et les traques en faisant appel aux traditions des Forêts et des Montagnes et que, en te servant exclusivement des outils et des techniques des pionniers, tu nous ramènes la dépouille de l'un d'eux. Penses-tu pouvoir le faire ?

— J'en suis certain, chef !

— Pars sans tarder ! Nous fixerons la dépouille au mât de notre drapeau. Nous serons la gloire du Jamboree.

— Oui, *chef !* »

Drog rassembla son équipement en toute hâte, emplît son bidon de liquide, prit quelques provisions solides et se mit en route.

*

* *

Quelques minutes plus tard, il s'était transporté par lévitation aux environs de S-233 par 482-W. C'était une région sauvage et romantique : rochers déchiquetés et arbres rabougris, taillis impénétrables dans les vallons, neiges sur les sommets. Drog examina tout cela, légèrement inquiet. Le fait était qu'il n'avait pas dit toute la vérité à son chef de patrouille.

En réalité, il n'était pas particulièrement calé en ce qui concernait les Traditions des Forêts et des Montagnes, et n'était qu'un médiocre chasseur. Son seul fort était de rêvasser de longues heures durant sur les nuages au niveau des quinze cents mètres. Et s'il ne trouvait pas de mirash ? Et si le mirash le trouvait le premier ?

Impossible, se dit-il pour se rassurer. Dans le pire des cas, il pourrait toujours gesticuler. Personne ne le saurait.

Peu après il sentit le fumet des mirash, et perçut, à une vingtaine de mètres de lui, un mouvement, près d'un curieux rocher en forme de T.

Serait-ce réellement aussi facile ? Chouette ! Silencieusement, il

adopta un camouflage approprié, et avança prudemment.

*
* *

Le sentier devenait de plus en plus raide, et le soleil tapait dur. Paxton était couvert de sueur, malgré sa combinaison climatisée. Et il en avait assez de jouer au bon camarade.

« Alors, quand est-ce qu'on quitte cette fichue planète ? » demanda-t-il.

Herrera lui tapa gaiement sur le dos.

« T'as pas envie de t'enrichir ? »

— Nous sommes riches, répondit Paxton.

— Mais pas assez », répondit Herrera en souriant de tout son long visage hâlé.

Stellman les rejoignit, haletant sous le poids de son équipement de dépistage. Il le posa précautionneusement au milieu du sentier et s'assit.

« Que diriez-vous d'une petite halte, messieurs ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? dit Herrera. Nous avons tout le temps. »

Il s'adossa à un gros rocher en forme de T.

Stellman alluma sa pipe et Herrera dénicha un cigare dans la poche étanche de sa combinaison. Paxton les regarda un moment en silence avant d'insister :

« J'aimerais quand même savoir quand nous partons. Vous ne comptez pas vous installer ici à demeure, quand même ? »

Herrera se contenta de sourire en grattant son allumette.

« Alors ? s'emporta Paxton.

— Calme-toi, dit Stellman. Tu es en minorité. Dans cette expédition, nous sommes trois partenaires égaux.

— Elle a été montée avec *mon* argent.

— Bien sûr. C'est pour ça qu'on t'a accepté. Herrera avait l'expérience de la prospection minière. Moi, une licence de pilotage. Et toi, l'argent.

— Mais on en a plein la fusée ! dit Paxton. Les soutes sont bourrées. Il serait temps de regagner un endroit civilisé et de se mettre à dépenser.

— Herrera et moi n'avons pas ton attitude aristocratique à l'égard de l'argent, expliqua Stellman avec une patience exagérée. Nous éprouvons le désir enfantin d'emplir de trésors le moindre recoin de la fusée. Des lingots d'or dans les réservoirs à carburants, des émeraudes dans le frigo, un mètre de diamants sur le pont. Et ici, c'est l'endroit rêvé. La planète est pleine de trésors qui n'attendent que nous pour les ramasser. Nous voulons être d'une richesse abyssale, répugnante, Paxton ! »

Mais Paxton ne l'écoutait pas. Il regardait fixement un point en contrebas de l'endroit où ils étaient installés.

« Cet arbre vient juste de bouger », murmura-t-il.

Herrera éclata d'un rire bruyant.

« Tu commences à voir des monstres, sans doute, dit-il sur un ton railleur.

— Du calme, mon garçon, dit Stellman en fronçant les sourcils. Je ne suis plus jeune, je commence à avoir de l'embonpoint et je suis excessivement peureux. Crois-tu que je resterais ici s'il y avait le moindre soupçon de danger ?

— Là ! Ça vient encore de bouger !

— En arrivant, il y a trois mois, nous avons inspecté cette planète à fond, dit Stellman. Et nous n'y avons trouvé ni êtres intelligents, ni animaux dangereux, ni végétaux vénéneux, tu te souviens ?

Rien que des forêts et des montagnes, de l'or et des lacs, des émeraudes et des fleuves et des diamants. S'il y avait quelque chose de dangereux ici, cela nous aurait attaqué depuis longtemps. N'est-ce pas ?

— Je te dis que je l'ai vu bouger », insista Paxton.

Herrera se leva.

« Cet arbre-là ? demanda-t-il.

— Oui. Et il ne ressemble pas vraiment aux autres en fait, tu vois ? La texture est différente... »

D'un seul mouvement parfaitement synchronisé, Herrera dégaina son atomiseur Mark III et le déchargea trois fois en direction de l'arbre. L'arbre, et avec lui toute la végétation dans un rayon de dix mètres, prirent feu et s'éparpillèrent.

« Et voilà ! » annonça-t-il.

Paxton se frotta le menton.

« J'ai entendu hurler quand tu as tiré.

— Pour sûr ! En tout cas, il est mort, maintenant, dit Herrera sur un ton consolateur. Si tu vois autre chose bouger, tu me le dis et je tire, d'accord ? Et maintenant, si on allait chercher quelques petites émeraudes ? »

Paxton et Stellman reprirent leur paquetage et suivirent Herrera. Stellman glissa à Paxton, sur un ton amusé :

« Il n'y va pas par deux chemins, hein ? »

*

* *

Lentement, Drog reprit connaissance. L'arme à feu du mirash l'avait pris par surprise, alors qu'il était en camouflage, et pratiquement sans protection. Il ne comprenait toujours pas comment cela avait pu se produire. Il n'y avait eu aucune odeur de peur

prémonitoire, aucun rugissement, aucun avertissement de quelque sorte que ce fût. Le mirash avait attaqué avec une brusquerie incroyable, sans même chercher à s'assurer s'il était ami ou ennemi.

Drog commençait à comprendre la nature de l'animal qu'il poursuivait.

Il attendit jusqu'à ce que le bruit des sabots des mirash se fût évanoui au loin puis tenta, péniblement, de sortir un récepteur visuel. Rien ne se passa. Il eut un moment de pure panique. Si son système nerveux central était endommagé, c'était la fin.

Il essaya de nouveau. Cette fois, un morceau de roc qui le recouvrait glissa de côté et il put se reconstituer.

Il pratiqua un rapide examen interne, et eut un soupir de soulagement. Il s'en était fallu de peu ! Instinctivement, il avait antécédé au moment de la décharge, et cela lui avait sauvé la vie.

Il essaya de réfléchir à ce qu'il fallait faire, mais le choc de cette attaque vicieuse lui avait fait oublier le peu qu'il savait des traditions des forêts et des montagnes. Et il n'avait pas la moindre envie de faire face une seconde fois à ces sauvages mirash.

Supposons qu'il revienne sans cette stupide dépouille ? Il pourrait dire au chef de patrouille que les mirash étaient tous des femelles et ne constituaient donc pas un gibier permis. La parole d'un jeune scoutier était honorée et personne ne mettrait son affirmation en doute.

Non, il n'en était pas question. Comment avait-il même pu y songer ?

Évidemment, il pouvait toujours démissionner des scouts pour en finir avec cette ridicule histoire... Finis les feux de camps, les chansons, la joyeuse camaraderie...

Non, se dit fermement Drog, se reprenant en main, non. Il agissait comme si les mirash étaient des adversaires susceptibles d'utiliser une tactique réfléchie contre lui, alors que les mirash n'étaient même pas des créatures douées d'intelligence ! Aucune créature dépourvue de tentacules n'avait jamais accédé à l'intelligence. C'était la loi d'Etlib, que nul n'avait jamais mise en défaut.

Dans une bataille entre l'intelligence et l'habileté instinctive, l'intelligence avait toujours le dessus. Forcément. Le tout était de trouver le bon moyen.

Drog se remit sur la piste des mirash, guidé par son odorat. Quelle arme de l'époque coloniale(2) allait-il utiliser ? Une petite bombe atomique ? Non, cela abîmerait sûrement la toison.

Soudain, il s'arrêta et éclata de rire. C'était tout simple, à condition de s'appliquer un peu ! Pourquoi rechercher un contact direct, et donc dangereux, avec les mirash ? C'était le moment où jamais d'utiliser sa cervelle, sa connaissance de la psychologie animale et de l'art des

Leurres et Appâts.

Au lieu de traquer les mirash, il allait se rendre à leur tanière.
Et leur tendre un piège.

*
* *

Ils avaient établi leur campement temporaire dans une grotte, où ils arrivèrent au coucher du soleil. Le moindre rocher projetait une ombre opaque nettement découpée. Dans la vallée, à cinq milles au-dessous d'eux, se dressait le vaisseau resplendissant de rouge et d'argent. Ils ramenaient dans leurs sacs une douzaine d'émeraudes, de taille modeste, mais de fort belle couleur.

L'heure était à la méditation. Paxton pensait à un bar dans une petite ville de l'Ohio, avec une fille aux cheveux resplendissants. Herrera souriait dans sa barbe en réfléchissant à la meilleure façon de dépenser un million de dollars avant de se consacrer sérieusement à l'élevage du bétail. Quant à Stellman, il rédigeait mentalement sa future thèse sur les gisements minéraux extraterrestres.

Ils étaient détendus et de bonne humeur. Même Paxton s'était calmé, et avait oublié ses peurs ; il en venait même à souhaiter qu'un monstre apparaisse réellement, un vert de préférence, et si possible lancé aux trousses d'une beauté court vêtue.

« Nous revoilà chez nous, dit Stellman en gravissant les derniers mètres qui les séparaient de l'entrée de la grotte. Que diriez-vous d'un ragoût de bœuf, ce soir ? »

C'était à son tour de faire la cuisine.

« Avec des oignons », précisa Paxton en le devançant.

Soudain, il fit un brusque saut en arrière et s'exclama : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Juste devant l'entrée de la grotte, se trouvaient un petit rosbif tout fumant, quatre gros diamants et une bouteille de whisky.

« Bizarre, constata Stellman. Et plutôt inquiétant. »

Paxton se pencha pour examiner le diamant, mais Herrera le tira vivement par la manche.

« Il est peut-être piégé !

— Je ne vois pas de fils », dit Paxton.

Herrera examina attentivement le rosbif, les diamants et la bouteille de whisky. Il avait l'air très malheureux.

« Cela ne me dit rien qui vaille, dit-il.

— Il y a peut-être des indigènes, après tout, intervint Stellman. Du genre timides, et ils sont venus nous apporter une offrande pour témoigner de leurs bonnes intentions.

— Ça paraît évident, dit Herrera. Ils ont même fait venir une bouteille d'Old Space Ranger de la Terre, exprès pour nous.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Paxton.

— Reculez-vous, dit Herrera. Il arracha une longue branche à un arbre proche et en toucha prudemment les diamants.

— Il ne se passe rien », constata Paxton.

Les longues herbes au milieu desquelles se tenait Herrera s'agitèrent et se fixèrent autour de ses chevilles. Le sol se souleva, se découpant en un disque aux bords nettement sectionnés, de cinq mètres de diamètre, laissant pendre quantité de racines, et commença à s'élever dans les airs. Herrera voulut sauter à terre, mais les herbes le maintenaient comme un millier de tentacules verts.

« Tiens bon ! » hurla stupidement Paxton, en se précipitant en avant. Il agrippa un coin du disque de terre, qui s'inclina fortement, s'immobilisa un instant, puis reprit lentement son ascension. Herrera avait sorti son coutelas et tailladait l'herbe qui emprisonnait ses chevilles.

En voyant Paxton s'élever au-dessus de sa tête, Stellman sortit de sa léthargie. Il l'agrippa par les chevilles, arrêtant de nouveau le mouvement du disque. Herrera parvint à libérer un de ses pieds, et se jeta vers le sol. L'herbe enserrant son autre cheville tint bon un moment, puis céda sous son poids. Herrera tomba la tête la première, mais réussit *in extremis* à atterrir sur les épaules. Paxton lâcha alors le disque ; sa chute fut amortie par le ventre de Stellman.

Le disque de terre, avec sa cargaison de rosbif, de diamants et de whisky, continua à s'élever et disparut bientôt à leurs regards.

Entre-temps, le soleil s'était couché. Sans un mot, les trois hommes entrèrent dans la grotte, leurs atomiseurs à la main. Ils allumèrent un grand feu devant l'entrée, puis allèrent se réfugier tout au fond.

« Cette nuit, nous allons veiller », dit Herrera.

Les deux autres acquiescèrent du chef.

« Je pense que tu as raison, Paxton, reprit Herrera. Nous sommes restés ici bien assez longtemps.

— Trop longtemps », dit Paxton.

Herrera haussa les épaules.

« Dès qu'il fera jour, nous regagnerons le vaisseau et partirons.

— Si nous arrivons jusqu'au vaisseau », conclut Stellman.

*

* *

Drog était au comble du découragement. Le cœur lourd, il avait assisté au déclenchement prématuré de son piège et à l'évasion du mirash. Et quel mirash ! Splendide, le plus grand des trois !

Il reconnut son erreur : il avait mis trop d'appâts dans son piège. Les minéraux auraient suffi ; il était notoire que les mirash avaient un minérotropisme positif. Mais non, il avait fallu qu'il essaie d'améliorer

les méthodes traditionnelles des pionniers en ajoutant de la nourriture ! Devant de si fortes sollicitations sensorielles, pas étonnant qu'ils aient réagi avec suspicion.

Maintenant, ils étaient enragés, sur la défensive, et manifestement dangereux.

Et il n'existait pas, dans toute la galaxie, de spectacle plus effroyable qu'un mirash en colère.

Drog se sentait très seul en regardant se lever, à l'ouest, les lunes jumelles d'Elbonai. Il voyait d'ici le feu que les mirash avaient allumé devant l'entrée de leur grotte. Et, par perception directe, il pouvait voir les trois mirash accroupis à l'intérieur, à l'affût du moindre danger, leurs armes à la main.

Une peau de mirash valait-elle réellement toute cette peine ?

Oh ! il était infiniment plus passionnant de flotter au niveau des quinze cents mètres, en sculptant des nuages ou tout simplement en rêvassant. Et bien plus agréable de se gorger de radiations, au lieu d'essayer de digérer de repoussantes nourritures solides. À quoi servaient toutes ces histoires de chasse et de pièges, de toute façon ? De vieilles méthodes artisanales sans intérêt, dépassées depuis longtemps.

Un instant, il réussit presque à se convaincre ; puis, dans un éclair de perception pure, il comprit tout.

Certes, les Elbonai avaient depuis longtemps dépassé le stade de la compétition, avec tous ses dangers. Mais l'univers était grand, et pouvait encore réserver bien des surprises à leur race. Comment pourrait-elle y faire face si l'instinct de la chasse s'était éteint ?

Non, il fallait soigneusement préserver les anciennes traditions, modèle précieux rappelant que la vie intelligente et pacifique était une création précaire au sein d'un Univers hostile.

Il aurait cette peau de mirash, fût-ce au prix de sa vie !

Le plus important était de les faire sortir de leur caverne. Il se souvenait maintenant de tout ce qu'il avait appris sur l'art de la chasse. Rapidement, habilement, il confectionna une trompe à mirash.

*
* *

« Vous avez entendu ? demanda Paxton.

— Il me semble avoir entendu quelque chose, en effet », dit Stelman.

Les trois hommes prêtèrent l'oreille. Le son recommença. C'était une voix qui criait : « Au secours ! Par pitié, aidez-moi ! »

« Mais c'est une fille ! s'exclama Paxton en se levant.

— On *dirait* que c'est une fille », précisa Stelman.

« Au secours, je vous en supplie ! gémit la voix. Je ne pourrai plus

tenir longtemps. N'y a-t-il personne qui puisse me venir en aide ? »

Le visage de Paxton s'empourpra. En un éclair, il se l'imagina, petite, exquise, debout à côté de l'épave de sa fusée de sport (quelle folie d'entreprendre ce voyage !), entourée d'un cercle de monstres verts et gluants. Et ensuite, il arrivait, repoussant, inhumain, dément, d'une laideur défiant l'imagination.

Paxton empoigna un atomiseur supplémentaire.

« J'y vais, annonça-t-il calmement.

— Assieds-toi, espèce d'idiot ! lui ordonna Herrera.

— Tu l'as pourtant entendue appeler à l'aide ?

— Impossible que ce soit une fille. Qu'est-ce qu'une fille ferait sur cette planète, hein ?

— C'est ce que je vais aller voir ! répondit Paxton, en brandissant ses deux atomiseurs. Peut-être un paquebot spatial s'est-il écrasé, ou bien elle faisait une excursion, ou bien...

— Tu vas t'asseoir, non ? » répéta Herrera sur un ton menaçant.

Stellman essaya de raisonner Paxton :

« Il a raison, tu sais. Et même s'il y avait une fille, ce qui m'étonnerait d'ailleurs énormément, je ne vois pas ce que nous pourrions faire. »

« Au secours ! Au secours ! hurla la fille. Il arrive ! »

« Écarte-toi de mon chemin, dit Paxton d'une voix lourde de menace.

— Tu y vas vraiment ? demanda Herrera, incrédule.

— Oui ! Et tu ne vas pas m'en empêcher, j'espère ? »

Herrera lui désigna l'entrée de la caverne.

« Vas-y. Qu'attends-tu ?

— On ne peut pas le laisser partir ! s'exclama Stellman avec effroi.

— Pourquoi pas ? répondit Herrera en étouffant un bâillement. C'est son enterrement, pas le mien.

— T'inquiète pas de mon sort, dit Paxton. Je suis de retour dans un quart d'heure, avec elle ! »

Il fit volte-face et se dirigea vers l'entrée. Herrera se pencha en avant et, avec une précision remarquable, le frappa derrière l'oreille avec un bout de bois à brûler. Stellman amortit sa chute.

Ils allongèrent Paxton dans le fond de la caverne et reprirent leur veille. La dame en détresse continua à gémir et à appeler au secours pendant les cinq heures qui suivirent. Paxton lui-même finit par admettre que c'était bien trop long, même pour un film à épisodes.

*

* *

Une aube triste et pluvieuse trouva Drog toujours installé à une centaine de mètres de la grotte. Il vit les mirash en sortir, formant un

groupe serré, leurs armes à la main, les yeux à l'affût du moindre mouvement suspect.

Pourquoi la trompe à mirash avait-elle été inefficace ? Le Manuel du scouter affirmait que c'était un moyen infaillible d'attirer les mirash mâles. Mais peut-être n'était-ce pas la saison du rut.

Ils avançaient en direction d'un ovoïde métallique ; Drog reconnut qu'il s'agissait d'un véhicule spatial primitif et grossier. Néanmoins, une fois à l'intérieur, les mirash seraient hors d'atteinte.

Évidemment, il pouvait les trévester, et le tour serait joué. Mais ce ne serait pas très humain. La bonté et la miséricorde des anciens Elbonai étaient proverbiales, et tout jeune scouter essayait d'être fidèle à leur image. De toute façon, la trévestation n'était pas une vraie méthode de pionnier.

Restait l'illitrocie : le truc le plus éculé du manuel, et qui, de plus, ne marchait que si l'on se mettait très près. Mais il n'avait rien à perdre.

Heureusement, les conditions climatiques étaient idéales.

*
* *

Au début, seuls quelques lambeaux de brume rampaient sur le sol. Puis, lorsqu'un soleil délavé monta dans le ciel couleur de plomb, un épais brouillard se forma.

Herrera lâcha un juron. « Il ne manquait plus que ça ! Ne nous perdons surtout pas de vue ! »

Bientôt, ils avancèrent à tâtons dans le brouillard impénétrable, se tenant par les épaules, prêts à tirer.

« Herrera ?

— Quoi ?

— Tu es sûr qu'on est dans la bonne direction ?

— Absolument. J'ai repéré la direction au compas juste avant que le brouillard se lève.

— Et si ton compas était faux ?

— Impossible. »

Ils continuèrent à marcher, prenant garde à ne pas tomber sur le sol rocailleux.

« Je crois que je vois le vaisseau, dit Paxton.

— Non, pas encore », répondit Herrera.

Stellman trébucha sur une grosse pierre, laissa tomber son atomiseur, le ramassa à tâtons, puis remit sa main sur l'épaule de Herrera.

« On devrait bientôt y être, annonça ce dernier.

— Je l'espère, dit Paxton. Je commence à en avoir soupé.

— Tu crois que la fille d'hier t'attend à bord ?

— Ça va, n'enfonce pas le fer dans la plaie.

— Dis donc, Stellman, reprit Herrera, tu ferais mieux de tenir mon épaule. Si on se perd c'est fichu.

— Mais je *tiens* ton épaule.

— Absolument pas.

— Mais si, je te dis !

— Je suis quand même capable de sentir si on me tient par l'épaule, non ?

— Paxton, est-ce que c'est ton épaule que je tiens ?

— Non, répondit Paxton.

— Mauvais, ça, dit Stellman à voix basse. Très mauvais.

— Pourquoi ?

— Parce que, ce qui est sûr et certain, c'est que je tiens *quelqu'un* par l'épaule !

— Baissez-vous ! hurla Herrera. Vite ! Donnez-moi du champ pour tirer ! »

Mais il était trop tard.

Une odeur aigre-douce se répandit dans l'air. Paxton et Stellman en aspirèrent une bouffée et s'écroulèrent sans connaissance. Herrera s'enfuit aveuglément, essayant de retenir sa respiration. Mais il tomba par-dessus une pierre, s'étala, essaya de se relever...

Et tout devint noir.

Le brouillard se dissipa instantanément. Drog était seul debout. Avec un sourire triomphal, il dégaina son couteau à dépouiller et, la longue lame en avant, se baissa vers le mirash le plus proche.

*

* *

Le vaisseau spatial faisait route vers Terra à une vitesse qui menaçait par moments de faire flamber le moteur transluminique. Herrera, penché au-dessus des commandes, finit par se contrôler et ramena la vitesse à la normale. Son visage habituellement bronzé était encore gris de peur, et ses mains tremblaient au-dessus des boutons.

Stellman sortit de la cabine et vint s'affaler sur le siège du copilote.

« Comment va Paxton ? lui demanda Herrera.

— Je lui ai administré du Drona-3. Il s'en tirera.

— C'est un brave gosse.

— Il souffre surtout du choc, dit Stellman. Quand il aura repris connaissance, je lui ferai compter les diamants. Je me suis laissé dire que c'est le meilleur traitement pour son cas. »

Herrera sourit, et son visage reprit un peu de sa couleur normale.

« Maintenant qu'on s'en est sorti, je pense que ça me ferait du bien à moi aussi. » Son long visage redevint sérieux : « Mais vraiment, Stellman, qui aurait pu s'y attendre ? Je ne comprends toujours pas ce

qui s'est passé ! »

*

* *

Le Grand Jamboree des scouts offrait un spectacle magnifique. La patrouille des Faucons, la 22, donna une courte pantomime montrant le défrichage des vastes espaces d'Elbonai. Les Bisons Courageux (la 31) étaient tous en vêtements de pionniers.

Et en tête de la patrouille 19, les Chasseurs de Mirash, venait Drog, devenu scout de première classe, et portant une étincelante médaille du mérite. Il avait, de plus, l'insigne honneur de porter le drapeau de sa patrouille, et tout le monde applaudissait et l'acclamait.

À la hampe, en effet, flottait la peau d'un mirash adulte, aisément reconnaissable à sa fine texture et à ses fermetures à glissière ; ses cadrans et ses boutons brillaient gaiement au soleil.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

Hunting Problem.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

L'EXILÉE DE MARS

Par Evelyn E. Smith

Les hommes à la conquête de l'espace, voilà un thème typiquement colonialiste. Et facile à inverser, comme tous les thèmes. Si le colon n'était qu'un travailleur immigré ? Si le fier planteur n'était qu'un pauvre Blanc ?

LES yeux de P'pa se plissèrent et sa figure prit une expression méchante.

« Maintenant, vous tous les jeunots, il y a une chose que je voudrais bien qui vous rentre dans la tête, lâcha-t-il d'une voix râpeuse. C'est pas parce que maintenant on est obligé de vivre sur Mars qu'on doit oublier que nous autres, on est des *vrais* gens.

— Non, P'pa », je dis d'une voix tremblante, au nom de tous les autres puisque c'était moi la plus vieille.

On était tous là, tous les quinze. Un pour chaque année de mariage de P'pa et M'man – y compris la première année.

M'man était morte maintenant – Dieu ait son âme – et nous, on était venus sur Mars, vu que P'pa, il pouvait pas avoir de travail sur la Terre. Cossard comme une loche, ils disaient qu'il était, et qu'il était mou, et qu'il buvait trop.

Et ils avaient raison. Y a pas plus cossard et plus mou que P'pa, et pour ce qui est de boire, il peut battre n'importe quel être vivant de toute la Galaxie. Quoique je devrais pas dire ça, vu que je suis sa propre fille. Les quatorze autres, P'pa pouvait être moins sûr qu'ils étaient de lui, mais avec moi, il avait pratiquement pas de doutes puisque c'était à cause de moi qu'il avait été obligé de se marier avec M'man. Plus tard, M'man, elle avait eu des vues plus larges, elle avait élargi le champ de ses connaissances, et on en était encore réduit à faire des paris pour savoir à qui revenait la paternité de mes quatorze frères et sœurs.

En tout cas, c'est ce que P'pa a toujours dit, quoique, à mon avis, il

aurait dû essayer d'avoir un peu plus de preuves avant d'aller pousser M'man dans le puits. Et ça, c'est une autre raison pourquoi on a été obligés de partir avec armes et bagages pour Mars. On pouvait plus se servir de l'eau du puits.

« ...et toi, petite Liza-Jane, continua P'pa, je veux pas te voir traîner avec un de ces marlous martiens. Rappelle-toi bien que nous, on est des vrais gens. Et ça veut dire qu'on vaut mieux qu'eux.

— Oui, P'pa, je promets. Je m'en souviendrai.

— Ils sont peut-être plus malins que nous autres, il dit, ils sont peut-être plus propres que nous autres, ils sont peut-être plus avancés que nous tech... tech...

— Techniquement ! » s'écria le petit Seymour.

Et pan ! P'pa lui donne une bonne claque sur le beignet en grognant :

« Ça t'apprendra à finir mes mots à ma place ! »

Là-dessus, les gosses se mettent à faire un raffut de tous les diables, et P'pa, pour les faire taire, il distribue des pêches à droite et à gauche. Quand le silence est revenu, sauf pour Seymour qui pleurniche, P'pa reprend :

« Ça m'est égal, ce qu'ils sont. Tout ce que je veux savoir, c'est que c'est pas des vrais gens comme nous. Et ça veut dire qu'ils valent moins que nous. Alors je veux pas te voir avec des Martiens en train de tourner autour de toi, petite Liza-Jane. Compris ?

— Bien sûr, bien sûr, P'pa, je dis. Et puis, qu'est-ce qu'un Martien pourrait me trouver ? »

J'avais seize ans cette année-là et j'étais jolie comme un cœur, avec mes longs cheveux blonds qui me descendaient presque jusqu'aux chevilles et mes yeux aussi bleus et aussi limpides qu'un lac de montagne brillant au soleil un matin de printemps. Mais ça faisait déjà cinq saisons que je portais sur moi le même vieux sac, et j'avais qu'une chaussure – que je portais accrochée à mon cou avec une ficelle. M'man me l'avait laissée. C'était tout ce qui me restait d'elle.

Oui, qu'est-ce que des Martiens auraient pu me trouver ? Surtout si on pense que c'est que des oiseaux.

« Oh ! j'sais pas, dit P'pa en me regardant comme un père devrait jamais regarder sa fille. Tu deviens une femme, tu sais, petite Liza-Jane.

— Et alors, qu'est-ce qu'ils peuvent trouver à une femme ? je lui demandai. J'ai pas de plumes. J'ai pas de bec. J'ai pas de jolies couleurs comme ils en ont, eux. Je pourrais pas les intéresser.

— Tant qu'ils t'intéressent pas, eux, c'est parfait. T'as tout de ta mère, petite Liza-Jane, et dans le genre volage, elle était réussie.

— Non, P'pa, je dis courageusement. Tu peux avoir confiance en moi. Je ferai jamais rien avec un Martien. Parce que l'homme que je

veux – celui qui sera le père de mes enfants, et peut-être même mon mari si tu sais toujours te servir de ton fusil – eh bien, il sera un vrai quelqu'un. Non, t'inquiète pas, P'pa, s'il est pas un vrai quelqu'un, il arrivera à rien avec moi.

— Fille, dit P'pa en mettant sa main sur mon épaule, je suis fier de toi ! T'es une vraie Kallikak !

— Oh ! P'pa, je dis – j'étais plutôt gênée parce que c'était pas souvent qu'il me disait quelque chose de gentil.

— C'est pas la peine d'en parler !

— Ah ! c'est pas la peine d'en parler ! »

Et v'lan ! il me flanque une bonne baffe.

« Ça t'apprendra à parler comme ça des compliments que te fait ton père. »

*
* *

Au bout d'un moment sur Mars, j'ai commencé à me trouver plutôt solitaire. Il y avait bien une ville martienne dans le voisinage, mais il n'y avait pas beaucoup de monde à habiter près de chez nous, en bordure du désert, sauf quelques mineurs comme P'pa. Quand les Martiens ont besoin de main-d'œuvre pour leurs mines, ils vont la chercher sur Terre, parce qu'il n'y a pas de Martien qui se considère comme un Martien pour vouloir faire ce genre de boulot. Et c'est seulement des déchets qui acceptent de venir travailler ici, parce qu'il n'y a pas un Terrien qui se considère comme un Terrien pour accepter de faire un travail dont ne veut aucun Martien qui se considère comme un Martien.

Les autres mineurs n'avaient pas de famille. Du reste, la famille, c'est la raison pour laquelle la plupart d'entre eux sont venus ici. Pour y échapper, je veux dire. Et ils étaient tous vieux, comme P'pa – dans les trente-cinq ans au moins.

Oh ! bien sûr, de temps en temps, il y en avait un qui m'attendait et qui me tripotait, mais c'est pas la même chose, oh non ! que quand c'est un gars de votre âge qui vous tripote.

Et le samedi soir, je regardais voler au-dessus de chez nous les couples de jeunes Martiens et Martiennes qui s'en allaient au bal – ils allaient danser l'Ulululu, aile contre aile, ils passaient dans un chatolement, un éblouissement de plumes irisées, et je refoulais mes larmes, et je me répétais courageusement :

« Je suis contente d'être une vraie personne, je suis contente... »

Mais tout au fond de moi-même, au cœur de mon cœur, je pensais que j'aurais bien voulu être un oiseau.

L'école posait quelques problèmes, parce que la loi martienne veut qu'un enfant aille à l'école jusqu'à trente ans. Les Martiens vivent plus

longtemps que nous, comme vous savez, et ils deviennent adultes bien plus tard que nous. Mais les règlements sont les règlements et sur Mars comme sur la Terre, on ne peut pas en faire un spécial pour chaque cas particulier.

Moi, remarquez, ça me plaisait d'aller à l'école parce que j'avais pas tellement eu l'occasion d'y aller sur Terre. P'pa est pas tellement chaud pour tout ce qui est bouquins. Moi, j'avais envie d'avoir une éducation. Et j'avais surtout envie de me retrouver avec des gosses de mon âge, oiseaux ou pas oiseaux.

Mais je me sentais pas à ma place. J'étais tellement différente des autres élèves. Oh ! ça, il faut dire qu'ils étaient gentils avec moi ; ils me laissaient prendre de leurs plumes pour que je puisse écrire vu que j'en avais pas, mais, quand même, je me sentais pas chez moi.

Finalement, je ne suis plus allée à l'école. Pour me permettre de ne pas y aller, ils ont trouvé une excuse vaseuse – déficience mentale, ou quelque chose d'aussi idiot.

À partir de ce moment-là, j'ai été condamnée à rester à la cabane toute la journée, à faire de l'ordre et à m'occuper des gosses. J'ai dû passer mon temps à tourner les boutons des machines domestiques, à regarder la TV en trois dimensions, à discuter avec ces imbéciles de robots martiens sur la meilleure façon de faire le ménage. Oh ! ça oui, je peux dire que j'ai mené une existence pénible et laborieuse, surtout pour une toute jeune fille comme je l'étais à l'époque.

Bien sûr, il y avait les distractions. Par exemple, les Martiens, ils avaient construit exprès pour nous autres un vrai bar avec toutes sortes de liqueurs et d'alcools, et du caviar et tout un tas de choses qu'ils importaient directement de la Terre. Ils voulaient que personne puisse leur reprocher de pas traiter parfaitement leurs employés, même si leurs employés n'étaient que des Terriens.

Les Martiens, ils ont une espèce de mépris pour les vrais gens, parce que, comme ils n'en sont pas, ils ne peuvent pas comprendre que ceux-ci valent mieux qu'eux. Comme P'pa disait toujours, qu'est-ce que vous voulez attendre d'une bande d'oiseaux, hein ?

Le soir où ça a mal tourné, j'étais au bar avec P'pa. Et P'pa, il était vraiment mauvais ce soir-là. Il avait bu trop d'alcool de grain – moi je m'en tiens aux jus de fruits parce que je suis contre l'intempérance – et dans ses yeux, j'avais vu s'allumer le vieux regard bien connu qui veut dire que l'inceste est dans l'air.

« Me tripote pas, P'pa ! je hurlai. Ou je t'assomme avec cette bouteille que tu vois là ! »

Parce que je savais que pour défendre son honneur, une jeune fille pure et innocente a le droit de cogner son vieux.

P'pa continua quand même à me tripoter ; alors j'ai bien été obligée de l'assommer. Il s'est éteint d'un seul coup, comme une

chandelle sur laquelle on aurait soufflé.

« P'pa ! Parle-moi ! je me suis mise à crier en le secouant comme un prunier. Écoute, P'pa ! Je suis désolée de t'avoir envoyé dans les pommes, mais aussi fallait bien que je t'empêche de me tripoter ! P'pa ! P'pa ! »

Mais il restait là, raide, sans bouger. Je me suis dit qu'il était mort, et que quand les Martiens s'en apercevraient, ils me renverraient sur Terre, vu que je pouvais pas leur servir à quoi que ce soit, à eux. À eux ni à personne, du reste. Personne voulait de moi... sauf les hommes.

« Il est pas mort, me dit gentiment le Vieux Zeke, l'un des mineurs. Simplement évanoui. T'as qu'à rentrer tranquillement chez toi, petite Liza-Jane, et quand ton P'pa reviendra à lui, on le fera tellement boire qu'à la fin de la soirée il se rappellera plus de rien. »

Et en me donnant une petite tape sur le postère, il me met à la porte du bar.

Et me v'là dans le désert en train de rentrer chez moi et de pleurer toutes les larmes de mon corps comme si mon cœur allait se briser, parce que mon propre P'pa à moi, il venait de me traiter avec si peu de respect, et surtout parce que le sable me faisait mal à mon pied. Il me faisait pas mal à l'autre, parce que l'autre, je l'avais mis dans la chaussure à M'man. Ah ! je sais bien que M'man elle aurait sûrement rien trouvé à y redire.

Tout d'un coup, j'entends un bruit d'ailes, et une voix qui vient d'en haut qui me dit : « Bonsoir, gamine. Je t'emmène ? » Moi, je regarde en l'air – et c'était Pp'eepi Rrrr-eep. C'était le délégué de la classe des grands à cette école martienne où j'avais été pendant un moment. Qu'est-ce qu'il était beau avec ses belles plumes de toutes les couleurs ! Toutes les petites Martiennes de l'école, elles en étaient folles.

« Oh ! mais c'est la petite Liza-Jane Kallikak ! » il s'écrie.

Il se souvenait de moi ! Il connaissait même mon nom ! J'aurais jamais cru qu'il m'aurait remarquée, moi, si misérable au milieu de ces magnifiques Martiennes. Mais il m'avait remarquée ! Oh ! oui. Oh ! oui.

Sur le moment, je savais pas trop quoi lui répondre au juste ; je me suis mise à rire, tout bêtement, en tortillant mes doigts de pied dans le sable.

« Petite Liza-Jane, qu'il me dit, pourquoi est-ce que tu as quitté l'école ?

— J'ai été renvoyée, je lui dis timidement. Vous avez vraiment remarqué que je n'étais plus là ?

— Remarqué ? il s'écrie. Oh là là ! j'ai fouillé tous les juchoirs, tous les perchoirs les uns après les autres ! Je t'ai cherchée partout, partout ! Ah ! petite Liza-Jane, tu as fait sur mon cœur une impression

indélébile ! Ah ! tu m'as rendu fou !

— C'est pas possible ! je dis, et mon cœur cognait tant qu'il pouvait dans ma poitrine.

— Et tu sais pourquoi je t'aime, petite Liza-Jane ? il me murmure en se rapprochant encore plus de moi.

— Non, franchement, je sais pas, Pp'eepi Rrrr-eep, je dis en le regardant dans les yeux – et mon cœur battait encore plus fort.

— C'est parce que tu n'es pas comme les autres, petite Liza-Jane. »

Moi ? Moi, la tout ordinaire, moi, la différente ? Personne m'avait jamais rien dit d'aussi joli. J'aurais pu m'en mettre à pleurer de bonheur ; et c'est ce que j'ai fait finalement. J'ai fondu en larmes tellement j'étais heureuse.

« Pleure pas, petite Liza-Jane, il me dit. Je suis là. »

Et ça, pour être là, il était là.

Et on se trouvait tout seuls dans le désert, avec autour de nous l'enchantement, le mystère de la nuit martienne avec ses deux lunes – qui comme chacun sait sont deux fois plus dangereuses qu'une seule – là-haut dans le ciel, si jolies, si romantiques. La folie m'emporta – et je... fis don de moi à Pp'eepi Rrrr-eep...

*

* *

Et quand ça a été fini, moi j'étais couchée sur le sable chaud du désert, et je pleurais et je pleurais et je pleurais.

« Oh ! Pp'eepi Rrrr-eep, je lui dis en sanglotant, comment vous avez pu faire une chose pareille à une pauvre misérable comme moi ?

— Je me le demande moi aussi, il me dit. Et je crois que mon professeur de biologie à l'Université trouverait ça curieux lui aussi... Bien sûr, il continua, l'air perdu dans ses pensées, vos légendes terrestres font bien mention de Leda et de son cygne.

— Si vous voulez parler de la Leda Proust qui habitait dans le comté à côté de chez nous, je dis en reniflant et en m'asseyant, vous n'y êtes pas du tout. Ce n'était pas un cygne, c'était un taureau de M. Lagrange, et M. Lagrange il était pas content, parce que c'était la bête qu'il devait présenter au Concours Agricole...

— Mais non, tu confonds, petite Liza-Jane, dit Pp'eepi Rrrr-eep. Tu veux parler d'Europe...

— Ben oui, j'ai bien dit qu'elle habitait dans le comté à côté de chez nous, je lui dis. Et c'est bien comme ça qu'il s'appelle – Europe. Oui, c'est comme ça qu'on l'appelle, le comté à côté de chez nous !... Oh ! Pp'eepi Rrrr-eep ! » Et je recommence à pleurer. « Oh ! non ! On ne va pas se mettre à discuter géographie dans un moment pareil !... Mais qu'est-ce qu'on va faire ? » je hurlai, les larmes dégoulinant sur ma figure comme s'il tombait une averse. « Si P'pa découvre jamais

que j'ai eu une aventure avec un Martien, il me tuera pour sûr !

— Mon père à moi ne va pas se mettre à croasser de joie, lui non plus, petite Liza-Jane. Il dit toujours que les humains doivent rester à leur place, et qu'il n'y a aucune raison pour que nous, on ait des relations avec eux. « Est-ce que vous aimeriez que votre fille épouse un humain ? », il répète toujours. Et il trouve que s'il s'agit de son fils, c'est exactement la même chose. »

Moi, je me mets à pleurer encore plus fort.

« Mais je vais lui dire que l'honneur exige que nous deux, on soit mariés tout de suite, et il comprendra parce que, nous autres Martiens, on est plutôt chatouilleux pour tout ce qui concerne l'honneur. Aussi, ne t'inquiète pas, petite Liza-Jane, je vais revenir te chercher et je t'emmènerai dans un joli nid d'amour. »

Et il bat des ailes en disparaissant au loin dans la splendeur rouge. Le ciel de Mars est rouge, comme vous savez.

Et moi, je me trouve encore une fois toute seule dans le désert. Mais ce n'était plus un désert : il y avait des fleurs et des arbres et tout un tas de plantes autour de moi ; j'avais pleuré si fort que mes larmes avaient arrosé le sol et que maintenant je me trouvais comme qui dirait au milieu d'une oasis.

*
* *

Tout ça s'est passé il y a déjà quelque temps et Pp'eepi Rrrr-eep n'est pas encore revenu. Mais je continue à l'attendre en espérant et à espérer en l'attendant. Il y a des moments où j'attends plus que j'espère, d'autres où j'espère plus que j'attends, mais en fin de compte, ça revient au même.

Je sais qu'un jour il me reviendra. Ça ne peut pas être autrement.

Parce que je ne pourrai plus garder bien longtemps mon secret : depuis ce matin, je sais que P'pa connaîtra forcément bientôt nos amours interdites. C'est juste une question d'heures peut-être maintenant avant qu'il découvre mon déshonneur, qu'il sache que je porte une tache – et une tache martienne par-dessus le marché.

Déjà, il m'a demandé ce que je faisais à rester assise dans ce coin depuis ce matin. Et moi, je dis des prières pour que Pp'eepi Rrrr-eep revienne aujourd'hui. Car s'il ne le fait pas, je sais que le rideau va être tiré sur ce qui fut la pauvre petite Liza-Jane.

Parce que ce matin je me suis pondu un œuf.

Et comme il en a toujours été depuis que l'amour a fait son apparition sur les planètes, je reste ici, abandonnée, en train de couvrir le doux souvenir de notre passion d'un instant.

Outcast of Mars.

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur et de l'agent de l'auteur, Henry
Morrison, Inc.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

MIMÉTISME DÉFENSIF

Par Algis Budrys

On trouve de tout sur les planètes. Et spécialement des monstres. Autrefois, le space opera faisait une grande consommation de bug-eyed monsters (« monstres aux yeux pédonculés »). Puis les temps ont changé, comme l'a montré Arthur Porges dans la troisième nouvelle de ce recueil. Il a fallu soigner l'écologie des monstres, et justifier les détails les plus extravagants. Du coup, la science-fiction est devenue non pas réaliste, mais plus délirante encore : dès lors qu'on avait une excuse, on pouvait y aller ! Voici un cas typique où il est très difficile de distinguer le texte humoristique du texte sérieux : celui-ci est à peine plus drôle que les autres. Il est vrai qu'il l'est de reste.

LA bande de fibre indestructible pénètre dans une fente à une extrémité de la machine. Elle passe entre des rouleaux, plonge dans des bains chimiques, est imprimée, teinte, analysée pour déceler les défauts, puis traverse une unité qui est détachée tous les soirs du corps principal de la machine et enfermée dans une chambre forte bien gardée. Finalement, la bande émerge, est découpée en morceaux de la longueur voulue et aboutit à un coffre d'où elle est transférée avec précaution dans des voitures blindées et distribuée. On l'appelle monnaie.

Outre qu'elle est indéformable, ininflammable, inattaquable par l'usure, les intempéries et l'eau, elle comporte également un schéma électronique imprimé dans la fibre par cette unité ultra-secrète. Quand vous la dépensez, on la passe sur une simple plaque qui lit le schéma. Si le numéro de série et le schéma correspondent, rien ne se produit. Mais si ce que vous présentez comme monnaie légale est de fabrication... disons artisanale, il se déclenche tant de sonneries que vous vous croiriez dans une fête foraine. La gravure, la composition chimique de l'encre et la fibre sont déjà difficiles à reproduire, mais le

schéma met la touche finale. Seul le gouvernement a le matériel nécessaire pour l'imprimer.

Tout ceci pourra concourir à expliquer pourquoi Saxegaard se mit à pousser des cris stridents lorsque j'étais sur son bureau les quatorze billets identiques.

*
* *

Outre ses fonctions d'inspecteur en chef à la Division des Enquêtes (section Monnaie) du ministère du Trésor des Fédérations Galactiques Unies, Saxegaard est un petit homme avec une grande gueule. Le genre de type qui attend toujours quatre-vingt-dix secondes entre ses cigarettes pour ne pas être accusé de fumer à la chaîne.

« Baumholtzer, où avez-vous eu ceux-ci ? » demanda-t-il après être retombé du plafond.

Ils étaient arrivés à la Caisse de Compensation de New York en provenance d'une succursale de Deneb XI. Là-bas le directeur avait explosé et nous avait téléphoné à la minute même où il les avait repérés. Je le dis à Saxegaard qui se mordilla le pouce pendant quelques minutes.

« Est-ce qu'il va aller le crier sur les toits ? » questionna-t-il finalement.

— Je lui ai fait peur de l'Unigalac.

— Bien. Au moins n'aurons-nous pas de panique financière... pour le moment. En tout cas, pas avant que là-bas le directeur ne résorbe le déficit. Vous avez vérifié ces billets au laboratoire ? interrogea-t-il avec espoir (probablement l'espoir d'une faille quelque part).

— L'encre et le papier appartiennent sans conteste au stock du gouvernement, et l'impression est conforme aux planches officielles. Les plaques électroniques ne tremblent même pas lorsqu'on les passe dessus. En fait, on peut les donner en paiement n'importe où pourvu qu'on ne présente qu'un billet à la fois.

— On n'aurait probablement même pas à prendre cette précaution. Est-ce que vous savez si tous les billets qu'il y a dans votre portefeuille ne portent pas le même numéro de série ? » questionna Saxegaard.

Je secouai la tête.

« J'ai vérifié. »

Saxegaard regarda encore un instant les billets, puis se renversa dans son fauteuil. Sa bouche se tordit dans un triste petit sourire.

« Baumholtzer, dit-il, vous savez quel travail ce service a effectué jusqu'ici. C'est une plaisanterie, une sinécure. Personne, vous m'entendez, personne ne peut logiquement espérer contrefaire un billet et s'en tirer. Notre service existe seulement parce qu'il y a dans l'Univers un certain pourcentage de gens qui sont prêts à essayer

n'importe quoi au moins une fois, et aussi un pourcentage correspondant d'abrutis à la vue basse qui acceptent n'importe quoi avec une gravure dessus comme si c'était la monnaie du royaume. J'ai vu arriver dans ce bureau des bons pour un cigare et des croquis au crayon. J'ai vu des bons-prime d'épicerie et des billets de correspondance airbus, mais uniquement parce que ces mêmes crétins microcéphales avaient négligé de passer le truc sur une plaque électronique.

« Croyez-vous que j'aie été heureux dans mon poste, Baumholtzer ? On me paie un bon salaire et rien n'arrive jamais qui m'oblige à me donner de la peine pour le gagner. Je ne devrais avoir aucun souci. » Il soupira. « Mais j'en ai un, Baumholtzer, j'en ai un. Depuis quinze ans que je siège dans ce bureau, j'attends que quelqu'un invente un duplicateur de matière. »

J'y avais pensé moi aussi, mais notre technicien de laboratoire à temps partiel avait marmonné quelque chose à propos de conservation de la matière et de l'énergie. Il avait pourtant eu du mal à soutenir sa théorie en présence de ces quatorze billets, identiques jusqu'à une tache de whisky dans un coin, et qui le narguaient.

Cela dit, une des premières choses qu'on apprend dans ce boulot, c'est qu'il ne faut pas agir avec précipitation. Saxegaard le savait aussi, car il dit : « Soit, Baumholtzer, filez à Deneb XI et découvrez si quelqu'un dans ce secteur a un duplicateur de matière ou, sinon, ce qu'il peut bien avoir qui y ressemble tellement. »

Il regarda sa montre et alluma une autre cigarette.

*
* *

J'allumai une cigarette et du premier coup je le regrettai. Le brouillard brûlant qui tient lieu d'atmosphère sur Deneb XI envahit mes poumons et donna à la fumée un goût d'humus bien décomposé. Je me passai une manche sur le visage, enlevant la sueur de mon front pour la remplacer par la sueur de mon bras.

Deneb XI est une jungle, avec un climat et des insectes dignes d'une jungle. J'appuyai mon corps las et ruisselant contre un mur et tapai mollement sur un spécimen d'insecte qui aurait rendu des points à un moustique brésilien. Je le maudis avec un enthousiasme moite et savourai ce que je pouvais voir de la capitale de Deneb XI.

Ce joyau dans le diadème de l'Unigalac était un assemblage hétéroclite de constructions qui semblaient avoir été déposées là par la dernière grande marée. Cette capitale – qui répondait, croyez-le si ça vous chante, au nom de Glou – était aussi l'unique ville de Deneb XI, et c'est bien la seule raison pour laquelle elle m'avait attiré.

Je soupçonne fort que les Denebiens ont encore à inventer la roue.

En tout cas, le seul moyen de se déplacer sur cette planète, c'est pratiquement la marche à pied. Non pas que faire le tour de toutes les banques et de tous les magasins de fournitures électroniques de Glou soit une promenade d'agrément. Mes pieds ne cessaient de me le rappeler.

L'insecte s'inséra à ce moment entre le mur et moi et me piqua dans le dos. Je vouai au même enfer poisseux les duplicateurs de matière, les boutiquiers surpris et les directeurs de banque prétentieux, écrasai l'insecte contre le mur et me dirigeai vers un bar.

Deneb a quelque chose de bon : les indigènes sont trop primitifs pour exploiter quoi que ce soit ; aussi, pratiquement, tous ceux qui font quelque chose d'important à Glou sont des Terrestres ou du moins des membres de la Fédération Terrestre, sur le territoire de qui se trouve Deneb. J'ai trouvé un barman qui non seulement parlait l'unigalac, mais qui savait même ce qu'est un Tom Collins. C'était une éclaircie dans une journée par ailleurs sinistre.

Je portai mon verre sur une table et m'étendis sur le siège à côté. J'aurais été un homme presque satisfait si je n'avais su que d'ici quelques minutes j'aurais à me lever et à recommencer mon stérile porte-à-porte. Il me restait toujours à découvrir un type achetant plus qu'une quantité normale de composants électroniques, ou l'ayant fait à un moment quelconque dans le passé récent.

Je n'étais pas plus avancé avec les banques. Personne ces temps derniers n'avait déposé sur leurs plaques d'importantes sommes d'argent ; personne n'avait apporté de billets identiques en vue d'examen ; personne n'avait déposé de billets avec des numéros de série correspondants. Si je demandais à un employé comment quatorze reproductions du même billet avaient passé à travers les contrôles, la réponse était que ça avait dû se produire pendant que Harry, Mos ou Maxie étaient de service. N'importe qui sauf celui que j'interrogeais. J'avais découvert sept plaques électroniques défectueuses dans cinq banques, mais ce n'est pas en rabattant le caquet de quelques directeurs de banque ramenards que j'allais trouver mon homme.

J'avalai une dernière gorgée du Tom Collins et j'étais sur le point de partir quand, levant les yeux, je vis un curieux spécimen d'individu planté devant ma table.

*

* *

C'était un Terrien, mais il vivait sur Deneb depuis longtemps, car il avait pour tout vêtement l'espèce de sac à farine que portent les indigènes. Ses cheveux gris comme un champ de patates étaient partagés par le milieu, bouclés autour des tempes et rejetés derrière les oreilles. Lesquelles oreilles s'adornaient de petites esquilles d'os.

Ses yeux étaient surmontés des plus énormes sourcils en corniche que j'aie jamais vus, et son nez semblable à une balle de ping-pong jaillissait d'un massif de moustaches. Il mesurait dans les un mètre quatre-vingts et devait peser une cinquantaine de kilos quand il était plein.

Je me carrai sur mon siège pour jouir du spectacle un instant. Il me rendit la pareille, mais je suppose qu'il se fatigua de jouer à « regarde-moi-dans-les-yeux », car les moustaches remuèrent et l'apparition parla.

« M. Baumholtzer ? s'enquit-elle d'une voix déplorablement normale.

— Exact, admis-je.

— Le même M. Baumholtzer qui a circulé en posant toutes ces questions sur des duplicata de billets unigalacs ?

— Probablement. Qu'est-ce qui vous tracasse, monsieur...? » Je laissai ma voix s'éteindre selon l'usage consacré.

« Munger, répondit-il. Duodecimus(3) Munger.

— Cela promet de devenir passionnant, dis-je, en me demandant qui de Moe ou de Maxie allait être blâmé d'avoir divulgué mon nom et ma mission. Ne voulez-vous pas prendre un siège, M. Munger ?

— Je crains de ne pas en avoir le temps, répliqua-t-il d'une voix nerveuse. Êtes-vous vraiment le M. Baumholtzer qui s'occupe de cette affaire pour le ministère des Finances ?

— Oui, certainement, répondis-je. Pourquoi ? Ce n'est pas vous qui fabriquez ces doubles, hein ? »

Il faut croire que j'avais posé la question de l'année, car Munger farfouilla dans les plis de sa toge et en sortit un coagulateur Mistral qu'il braqua alors sur ma tête.

« C'est bien moi », déclara-t-il.

Le barman heurta le sol avec fracas et je posai les mains sur le bord de la table.

« Ne prenons aucune décision inconsidérée, allons ! » dis-je en me demandant si je pourrais sortir mon propre pacificateur avant qu'il me solidifie la cervelle.

Munger secoua la tête.

« Je ne vois pas très bien comment je pourrais vous laisser vivre.

— Eh bien, voyons, vous n'avez qu'à essayer », rétorquai-je, et je fis basculer la table dans le creux de son estomac tout en plongeant vers le sol.

Le Mistral éructa et momifia une plante en pot derrière moi. La table s'écrasa par terre.

Munger eut le temps de dire : « Oh ! merde ! » et atterrit avec le bruit d'une queue de billard rebondissant sur du linoléum. Je rampai par-dessous la table et réussis à lever un bras pour le frapper à la

mâchoire. Je le manquai mais atteignis le Mistral qui vola à travers la pièce et s'ouvrit, immolant tous les insectes des parages mais se déchargeant par la même occasion.

Munger émit un son ennuyé et me frappa au menton. Je commençai à m'évanouir et il mit ses mains autour de mon cou, mais juste à ce moment le barman poussa un cri qui dut attirer l'attention car des pas précipités se firent entendre tout près.

Munger renouvela son expression de contrariété et me porta un autre coup. Cette fois, je mis les voiles pour le compte.

*
* *

Quelque chose d'humide me tamponnait la figure. J'ouvris les yeux : c'était le barman avec un chiffon mouillé.

« Ça va, où est-il ? » demandai-je.

Le barman me regarda d'un air affolé.

« Il est parti. Il s'est sauvé quand j'ai crié. J'ai accouru et je me suis mis à vous ranimer. Il s'est sauvé quand j'ai crié, vous comprenez.

— De quel côté est-il allé, Galaad(4) ?

— Je... je ne sais pas. Je n'ai pas eu le temps de voir après avoir crié et être accouru...

— La ferme ! » dis-je. Je le repoussai et sortis précipitamment par la porte de derrière.

Naturellement, il n'y avait pas la moindre trace de Munger. J'essayai la façade, mais un petit rassemblement s'y était formé et il n'était pas parti par-là.

Je revins au bar.

« Très bien, mon brave petit scout, dis-je, servez-moi un autre Collins. Et n'y fourrez pas le plus petit brin de menthe.

— Oh ! ce n'est pas une raison pour vous mettre en rogne », dit-il.

*
* *

« Vraiment, M. Baumholtzer, il n'est pas nécessaire de vous énerver pour ce malheureux incident », déclara l'inspecteur de police. Il se renfonça dans son fauteuil et contempla le bout de son cigare. « Cet homme était visiblement fou. Nous l'arrêterons dans un jour ou deux sur votre plainte, et il se retrouvera en fin de compte dans un asile psychiatrique. »

Je soupirai. J'aboutissais à moins que rien. Je fouillai dans ma poche et sortis ma ferblanterie. Je la lançai sur son bureau.

« Cet insigne indique que je suis un agent du Trésor, alors ne me traitez pas comme un contribuable ordinaire. Je suis ici pour enquêter

sur une affaire de fausse monnaie et ce type y est impliqué jusqu'au bout de ses remarquables oreilles. Et maintenant, au travail ! »

Je n'étais pas censé renseigner quiconque sur ma mission, mais la nouvelle s'était déjà répandue dans la ville entière ; les flics pouvaient donc être mis au courant eux aussi.

Les sourcils de l'inspecteur se haussèrent. « Fausse monnaie ? » J'entendais ses pensées battre la breloque sous son crâne. « Alaric ! s'écria-t-il soudain. Alaric ! Apportez-moi le dossier Munger ! » Il se retourna vers moi avec un sourire penaud sur le visage. « Je suis désolé, M. Baumholtzer. Je crains bien de vous avoir dit un petit mensonge.

« Voyez-vous, continua-t-il, nous recevons de nombreuses plaintes concernant Munger, mais c'est apparemment un homme très riche. Il est quelque chose comme négociant dans un village indigène de l'intérieur et une ou deux fois par an il en sort et fait un peu de chambard. Parfois, il effraie les gens et j'ai cru que c'était le cas. Mais de la fausse monnaie ? Ça alors !

— Eh oui », dis-je.

J'eus l'intuition que l'inspecteur redoutait quelque peu que l'argent de Munger ait atterri dans ses poches. Toutefois, je n'aurais pas de difficultés sérieuses avec lui. Il pouvait être acheté mais ne le resterait pas. En tout cas, pas s'il y avait de graves ennuis à la clef.

« Vous dites qu'il est négociant ? demandai-je pour occuper le temps jusqu'à l'arrivée du dossier. Quel rapport cela a-t-il avec un duplicateur de matière ?

— Duplicateur de matière ? » L'inspecteur pâlit. « Vous voulez dire que ses contrefaçons à lui sont des copies conformes de l'objet réel ?

— Mais oui.

— Pas possible ! »

Il se retenait avec peine de fouiller dans son portefeuille et d'y jeter un coup d'œil précis – et fébrile.

*
* *

Emplissez votre baignoire de boue. Allumez un feu dessous, ouvrez le robinet d'eau chaude de la douche et entrez-y. Baignez-vous. Faites cela et vous aurez une bonne idée de la jungle denebienne.

Ne parlons pas des arbres. L'inspecteur et moi avancions péniblement depuis une demi-journée et je n'avais pas encore vu *un* arbre... la pluie était trop dense. Je me cognais dedans mais ne les voyais toujours pas, peut-être parce que j'étais entièrement couvert de boue chaque fois que je me relevais. Je continuais à marcher en trébuchant jusqu'à ce que la pluie me nettoie, alors je heurtais un autre arbre et plouf !

L'inspecteur passait devant, s'arrêtant de temps à autre pour consulter une boussole et une carte. Il était plein d'entrain.

Finalement, il étendit la main et m'arrêta. Je levai les yeux et me rendis compte que je n'étais plus sous la pluie au moment même où je vis le toit de feuillage.

« Un abri contre la pluie, expliqua-t-il. Les indigènes les construisent. Celui-ci n'est pas très éloigné du village de Munger. Nous nous reposerons un moment et... »

La bouche de l'inspecteur resta grande ouverte.

Je me retournai et là, dans le coin opposé de l'abri, se tenait Munger et deux indigènes armés de lances.

« Coïncidence, non ? » demanda Munger avec un sourire déplaisant. Il se tourna vers les indigènes et dit quelque chose comme « chatouillis grattouillis » ; c'était bien le son, je peux le jurer – mais cela devait signifier : « Occupez-vous d'eux pour moi, les gars » ou quelque chose du même genre, car ils marchèrent droit sur nous.

L'un des types avait la pointe de sa lance posée sur mon estomac, sans quoi j'aurais tenté de prendre la fille de l'air, mais l'inspecteur eut plus de chance.

« Je vais chercher de l'aide », cria-t-il, et il fonça dans la boue comme une tortue à gros derrière.

L'indigène qui était censé le maîtriser courut à sa suite, mais l'inspecteur avait l'avantage grâce à ses pieds développés par des années de rondes.

L'indigène se rendit compte presque tout de suite qu'il avait affaire à plus fort que lui, lança son javelot pour la forme, et revint en pataugeant jusqu'à notre petit tableau.

« Eh bien, M. Baumholtzer, la conduite de votre compagnon vous a sauvé la vie pour un temps, dit Munger. Maintenant, nous devons vous garder comme otage pour le cas où des secours arriveraient.

— Merci », répliquai-je.

Je regardais le pagne de mon indigène. Il se composait de billets de mille crédits disposés avec goût.

« Chatouillis grattouillis promptissimo grouillis », dit Munger, et cette fois cela signifiait visiblement : « Emmenons ce mec au village, les gars », car c'est ce qu'ils firent.

*

* *

La jungle retentissait du tonnerre d'un énorme tambour. À la lumière tremblotante du feu, des silhouettes nues ondoyaient et bondissaient, et des pieds nus martelaient une plate-forme en rondins au centre, du village. Le rythme se transmettait à la plate-forme au point que l'air semblait trembler, et les trépidations secouaient mon

corps troussé comme volaille.

« *Brrroum ! Boum !* »

Une mélopée stridente s'éleva des gorges sauvages et des huttes lointaines renvoyèrent l'écho de cette lamentation primitive. La lueur du feu se reflétait sur la peau brillante de Duodecimus Munger, qui avait enlevé la toge officielle et revêtu le simple pagne de la jungle. Il se tenait debout, impassible, à côté de moi, les bras croisés, le regard de ses yeux méditatifs perdu dans le vide par-dessus le peuple qu'il gouvernait. À la lueur du feu, il était aussi sauvage qu'eux et la majesté de son attitude exprimait mieux qu'un long discours sa condition de souverain.

Il inclina la tête vers moi et parla.

« C'est incroyable de voir les âneries qu'il faut supporter avec ces gens-là, dit-il. Ce chahut, par exemple. Ils se concilient l'esprit de l'arbre. Pourquoi ? Je ne sais pas. Ce diable d'arbre n'a jamais failli jusqu'à présent. » Il désigna un majestueux géant de la jungle d'un signe de tête. « Mais non, il faut qu'ils se livrent à ce marathon chaque nuit avant que je fasse mon truc. Cela va nous obliger à veiller jusqu'à l'aube et je ne tiendrai plus debout demain mais nous devons en passer par cette satanée danse. » il secoua la tête d'un air dégoûté. « Bon Dieu, ce que je voudrais avoir une bouteille de whisky sous la main. J'en ai assez de boire cette lavasse indigène. »

Puis il revint à sa pose d'Indien de bureau de tabac(5)

Il avait raison. Nous restâmes mobilisés jusqu'au lever du soleil et ce tintamarre ne cessa pas un instant. J'eus tout ce temps-là pour essayer de trouver où Munger fabriquait ces faux billets et ce que cet arbre avait de si important. Inutile de dire que je n'arrivai à aucune conclusion valable. Ce tambour continuait à résonner furieusement. Si j'avais pu me libérer d'une manière quelconque, je me serais emparé de mon revolver, que Munger portait maintenant attaché à sa ceinture, et j'aurais tiré sur ce fou de tambourineur avant même de penser à filer.

Enfin le soleil se leva et les Denebiens cessèrent de hurler. Ni Munger ni moi n'étions plus d'humeur à échanger de menus propos ou à converser aimablement. Il me ramassa et me mit debout.

« Allons-y, Baumholtzer, dit-il. Vous allez maintenant découvrir comment cela se fait.

— Gentil à vous de me le montrer, répliquai-je. Je suppose que cela signifie que je ne vivrai pas pour en parler.

— Très judicieux de votre part. J'aime un homme qui sait regarder la réalité en face. »

*

* *

Nous avons traversé l'estrade de rondins jusqu'à la base de l'arbre énorme en l'honneur duquel avait eu lieu le récent tintamarre. Je ne voyais toujours pas le rapport, mais j'étais disposé à attendre.

Je n'eus pas à le faire. En tout cas, pas très longtemps. Munger fouilla dans un sac accroché à son pagne et en sortit un billet. Je lui jetai un coup d'œil. C'était ou bien un autre exemplaire des duplicata que j'avais apportés au bureau de Saxegaard ou bien c'était son frère.

« Je n'utilise le billet de mille que si les indigènes ont besoin de nouveaux pagnes, expliqua Munger par-dessus son épaule. Ces billets de cinquante sont bien plus faciles à écouler.

— Du diable s'ils le sont, dis-je. Comment croyez-vous que je vous ai découvert ?

— Il y a eu une erreur, répondit-il avec humeur. Dès que j'ai suffisamment de ceux-là, je les vends à certains... eh bien, à certains contacts à moi pour cinquante pour cent de la valeur nominale. Ce que vous avez saisi, c'était un paquet échantillon que l'un de mes précédents contacts avait dépensé par cupidité mal placée.

— Moins de paroles et plus d'action », déclarai-je. Je n'avais même pas besoin de deviner ce qui était arrivé à son « contact » et j'étais impatient de voir comment il allait faire copier son argent par un arbre.

« Très bien, dit-il en tirant mon revolver de sa ceinture. D'habitude, je fais faire beaucoup de bruit par les indigènes, mais ceci sera incomparablement plus efficace. »

Il avait plié le billet de cinquante crédits en forme d'avion de papier pendant que nous parlions. Il le tenait à présent dans sa main droite, prêt à le lancer vers l'arbre, tandis qu'il levait mon revolver dans sa main gauche. Derrière nous, les murmures des indigènes s'éteignirent. Les grosses feuilles de l'arbre bruissaient fortement dans le silence.

Boum ! Le revolver partit et le billet plié s'envola vers l'arbre. Il pénétra dans le feuillage.

Il y eut un bruit sec. Suivi par un autre. Et un autre. Encore un, encore, encore à l'infini, au point que je n'entendais plus que pop ! pop !

Le billet ressortit du feuillage. Immédiatement derrière lui en vint un autre, puis des escadrilles, des escadrons, des régiments, des armadas d'avions de papier qui étaient des billets de cinquante crédits. Ils jaillissaient du feuillage étrangement mouvant et s'éparpillaient dans toutes les directions, planant jusqu'au-dessus du village indigène.

« Eh bien, ça alors ! » dis-je, ahuri, la bouche grande ouverte. Un avion vint y atterrir. Je l'en tirai et le dépliai avec soin, tout en le considérant avec des yeux exorbités. Il était aussi authentique que le soleil. Tout autour de moi, les indigènes perdaient la tête, courant et

sautant, attrapant des avions en l'air et sur le sol, les fourrant dans de petits sacs qu'ils tenaient tout prêts.

Munger se retourna et me regarda.

« Sensationnel, n'est-ce pas ? demanda-t-il poliment.

— Mimétisme défensif ! » m'écriai-je, comprenant brusquement.

Il hocha la tête.

« Exactement. J'ai découvert cet arbre il y a six ans. Je m'étais perdu en essayant d'échapper aux griffes de la loi à la suite d'une condamnation pour escroquerie. J'ai donné un coup de hache à ce damné machin pour me frayer une piste et j'ai failli être scalpé. Cinquante haches ont rebondi vers moi.

— Mais comment ce mimétisme a-t-il pu se développer autant ? J'ai entendu parler d'animaux et d'insectes qui assument les apparences de formes de vie dangereuses comme camouflage, mais jamais à ce point.

— Est-ce que je sais ? répliqua Munger. Les Eglins ont pris contact avec ce monde il y a des siècles, avant que les Terriens leur enlèvent cette fédération. C'étaient de fameux petits expérimentateurs, les Eglins.

— Hem ! Ça paraît drôle, juste cet arbre comme ça. Peut-être était-ce une sorte de plante expérimentale. Il n'existe qu'un seul arbre, n'est-ce pas ? demandai-je vivement.

— Oui. Après m'être fait bien voir des indigènes et avoir installé ce village ici, je leur ai fait battre la jungle à la recherche d'un autre semblable à celui-ci, mais rien à faire.

— Diable, un seul suffit. Quelle combine ! On effraie l'arbre avec un grand tapage et il réagit en reproduisant ce qu'il croit être la menace. Fichtre !

— C'est ce que j'ai dit quand ces haches sont venues vers moi », répliqua Munger. Il était en face de moi, avec des billets de cinquante crédits qui se posaient tout autour de lui. Il leva alors mon revolver. « Eh bien, Baumholtzer, il semble que votre camarade n'a pas amené de secours, finalement. Votre compagnie me manquera. »

Il commença à presser la détente et je me mis à suer.

Tout à coup, il y eut une explosion de cris de l'autre côté du village. Un revolver partit et plusieurs javelots cinglèrent l'air.

« Les flics ! » Munger resta figé à regarder l'inspecteur et ses hommes qui débouchaient sur la lisière de la jungle. « Ils ont dû se faufiler jusqu'ici après avoir surpris mes guetteurs ! »

Munger braqua de nouveau mon revolver. « Je vous aurai tout de même, pourtant ! »

Je me jetai sur lui, espérant qu'il raterait le premier coup.

Je lui rentrai dedans avant qu'il l'ait tiré.

Nous roulâmes sur le sol et je voulus l'empoigner, mais il

m'échappa en jouant des pieds et des mains. Je reculai et trébuchai contre l'arbre à l'instant précis où il tira et me rata.

*

* *

Eh bien, c'est à peu près tout. Nous voilà assis à l'astroport de Deneb XI, attendant que le gouvernement s'arrange pour envoyer une fusée qui nous ramène tous.

Une fois que Munger eut manqué son coup, ce fut la fin du combat, pour des raisons évidentes. Il n'avait pas une chance contre nous.

Oui, nous. Pas moins de cent soixante-huit « moi ».

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

Protective Mimicry.

© Algis Budrys, 1955.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

TECHNIQUE DE SURVIE

Par Poul Anderson

Les explorateurs les plus hardis ne se contentent pas du voyage dans l'espace, et partent sur les ailes du temps. Un bon moyen de rencontrer nos ancêtres, qui sont d'autres sauvages, aussi faciles à coloniser que les Bantous et les Polynésiens. Sauf si la supériorité du civilisé n'est qu'un mythe, à ranger comme les autres au rayon des accessoires. Sur ce sujet, Poul Anderson a écrit la tragique histoire de L'Homme qui était arrivé trop tôt (Histoires de Voyages dans le Temps, Le Livre de Poche, n° 3772). On trouvera ici une variante comique du même thème, sous la plume d'un écrivain accompli qui sait se renouveler à peu près totalement d'un texte à l'autre.

EMPIRE STATE UNIVERSITY
New York 30, N.Y.
Collège Scientifique et Technologique
Section de Physique

20 mai 1967.

Mr. James K. Maury,
Club des Téméraires,
430, Hudson Street,
New York 14, N.Y.

Cher Mr. Maury,

Votre nom m'ayant été communiqué par Mr. Roger McIntyre, je vous écris pour vous demander s'il vous intéresserait de participer à une expédition d'un genre tout à fait nouveau organisée par notre Section et par la Section Histoire du Collège des Beaux-Arts grâce à une subvention de l'U.N.E.S.C.O.

Les comptes rendus des journaux et les rapports des techniciens ont

dû vous apprendre que la nouvelle formulation par Homolka de la théorie de la relativité générale a été triomphalement confirmée par les expériences de Goldberg sur la projection spatio-temporelle et que l'appareil vulgairement dénommé « machine à explorer le temps » est non seulement réalisable, mais effectivement construit dans nos laboratoires. Des prototypes ont déjà transporté des volontaires en des régions diverses de la Terre et dans des périodes du passé récent et les ont ramenés sains et saufs. Pour le dernier essai, une expédition dans la Rome d'Auguste, en l'an 1 de l'ère chrétienne, est en préparation et, sur la recommandation de Mr. McIntyre, nous serions heureux de pouvoir vous compter parmi les trois hommes qui la composeront.

Sans entrer dans la théorie de la projection, je voudrais vous exposer brièvement l'aspect pratique de l'entreprise. Nos trois explorateurs partiront de notre laboratoire et de l'année en cours à destination de Rome et du premier siècle. Il va de soi qu'on leur aura enseigné au préalable la langue et les coutumes latines, et qu'on leur fournira les vêtements appropriés et assez d'argent de l'époque pour un séjour de trois semaines. Au cours de celui-ci, ils ne révéleront pas leur identité, sauf en cas de danger extrême, d'ailleurs improbable – non pas que le passé puisse être « perturbé », mais cela compliquerait leur mission, laquelle consistera simplement à se mêler au peuple et à prendre des notes sur les petites questions de détail (mœurs, mentalité, etc.) qu'on ne trouve pas dans les chroniques du temps qui sont parvenues jusqu'à nous. Au terme de cette période, ils retourneront à l'endroit exact où ils s'étaient matérialisés et le champ projecteur sera de nouveau créé pour les faire revenir en ce point de l'espace-temps.

En réalité, ils rentreront trois semaines après leur départ, à cause de l'effet d'équilibre. En langage simple, les lois de la conservation de la matière exigent que lorsqu'une masse donnée est déplacée dans le passé, une masse identique soit amenée dans le présent ; en fait, toutes deux doivent être physiquement et chimiquement similaires, dans d'étroites limites de tolérance. Bref, quand nous enverrons nos trois hommes dans la Rome impériale, le champ projecteur choisira automatiquement dans l'espace avoisinant trois Romains à peu près semblables au physique et nous les amènera dans notre laboratoire. En questionnant ces Romains au cours de leur séjour parmi nous, nos historiens espèrent obtenir d'autres précieux renseignements. Cette période fixée arbitrairement à trois semaines terminée, ils repartiront pour leur voyage de retour tandis que nos hommes reviendront dans le présent.

Inutile de dire que notre équipe doit être sélectionnée avec soin. Ses membres seront pourvus de pistolets automatiques et de tout l'équipement jugé utile qu'ils pourront dissimuler sur eux – et dont ils

ne devront se servir qu'en dernier ressort. Toutes considérations humanitaires mises à part, l'emploi d'armes quelconques fausserait le but scientifique de l'expédition puisqu'il signalerait les explorateurs à l'attention, les ferait considérer avec terreur et les couperait par conséquent de la vie quotidienne que nous les envoyons observer. Nous avons besoin d'hommes non seulement courageux, débrouillards et bien entraînés, mais qui fassent preuve aussi de tact et de vivacité d'esprit.

Nous avons déjà désigné Mr. McIntyre, qui est, comme vous le savez, un brillant anthropologiste, et le professeur Simon Harbold, éminent historien de l'Antiquité. Il ne nous manque plus qu'un homme qui soit un athlète et ait une solide connaissance des cultures étrangères. Vos états de service comme soldat et comme explorateur font de vous l'homme tout indiqué.

J'ai donc le plaisir de vous offrir la place. Si cette proposition vous intéresse, je vous fournirai volontiers tous les détails complémentaires que vous désirerez et nous pourrons discuter de la question du salaire. J'espère recevoir de vous une réponse à une date prochaine.

Bien sincèrement à vous,
J. WORTHINGTON BARR,
Directeur d'Études de la Section.

*
* *

J. WORTHINGTON BARR = SECTION PHYSIQUE EMPIRE STATE
UNIVERSITY = NEW YORK NY = AVEC JOIE = MAURY

*
* *

*Transcription officielle de la bande magnétique enregistrée le 15 juillet
1967.*

LE PR. BARR. – En cette heure mémorable du progrès de l'humanité sur la voie qui la conduit vers des sommets dont on n'ose rêver, je crois, messieurs, qu'il est indiqué non seulement de filmer ce grand événement, mais aussi d'en enregistrer un commentaire à mesure qu'il se déroule. Bien que nous ayons parmi nous des représentants de la presse, la science nous dicte le devoir de conserver de ce moment historique une description faite par des observateurs exercés. Notez bien : *des observateurs exercés...* Je suis actuellement entouré de Mr. Johnson, recteur de notre grande Université ; de Mr. Clausewitz, doyen du Collège des Beaux-Arts ; du Dr. Langdon, professeur de latin, et, bien entendu, des divers techniciens et hommes de sciences, ainsi

que des représentants de... Ah ! Mr. Maury ! Voici venir Mr. Maury, Mr. McIntyre et le professeur Harbold, nos trois intrépides émissaires dans la Rome impériale. Approchez, messieurs. Le projecteur est prêt à vous emmener. Avez-vous quelque chose à nous dire avant votre départ ?

MAURY. – Oui. Comment diable dois-je faire pour que cette toge tombe droit ?

LE PR. BARR. – Ha ! ha ! Toujours aussi farceur.

MCINTYRE. – Une chose me tracasse. Je me sens assez fort en latin (c'est assez normal, après les cours qu'il nous a fallu suivre !) mais quelle assurance avons-nous que nos costumes sont authentiques ?

HARBOLD. – Je croyais que vous étiez au courant, Roger. Ils ne le sont probablement pas. Nous ne pouvons être sûrs de tous ces petits détails. C'est d'ailleurs le but de notre expédition, de découvrir de telles choses.

MCINTYRE. – C'est bon, c'est bon. Mais si nous ne devons pas révéler que nous sommes des voyageurs du temps...

MAURY. – Ce n'est qu'une précaution, Mac. Ils ne nous croiraient pas, voilà tout, et nous ne tenons pas à nous trouver bouclés avec les fous quand viendra le moment de rentrer.

HARBOLD. – Ne nous tourmentons pas trop pour les vêtements. Notre accent non plus n'est pas garanti. Mais nous ne nous ferons pas passer pour des Romains. Nous serons des étrangers, des Germains, à l'éducation rudimentaire, comme Arminius, vous comprenez. Rome comptait de nombreux étrangers.

MAURY. – Et si nous devons nous trouver en face d'un réel danger... eh bien quant à moi, je me suis déjà tiré de situations périlleuses. Une fois, dans le désert du Sin Kiang...

MCINTYRE. – C'est vous qui avez les revolvers. Je vous laisserai vous en servir.

MAURY. – Cela ne devrait pas être nécessaire. En réalité, avec toutes nos connaissances techniques, nous aurions pu subvenir facilement à nos besoins. En leur apportant des billards électriques, des machines à vapeur ou des tas d'autres choses. Ou bien Harbold pourrait s'établir comme prophète... Il saura ce que l'avenir contient en réserve.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. – C'est inutile. Vous avez largement assez d'argent.

MAURY. – Je sais, je sais. Nous nous contenterons de faire des recherches sur les coutumes... et je crois savoir que ces coutumes romaines étaient très intéressantes !

LE PR. BARR. – Hum ! Vous ne devez pas perdre de vue que la réputation de notre institution... la bienséance..

MAURY. – N'ayez crainte. Tout ne figurera pas dans le rapport

officiel.

LE PR. BARR. – Je crois que les représentants de la presse désireraient vous voir. Il vous reste dix minutes avant l'heure H.

MAURY. – Mais bien sûr. Et ne vous tourmentez pas pour nous. Nous avons deux mille ans de progrès derrière nous. Si vous devez vous faire du souci pour quelque chose, faites-vous-en pour Rome !...

LE PR. BARR. – Les voilà qui partent maintenant. Au revoir, messieurs ! Bonne chance !

LE DOYEN CLAUSEWITZ. – Attention ! Et voici les Romains qui arrivent.

LE RECTEUR JOHNSON. – Grands dieux... là, sous l'objectif... ils sont trois ! Les gardes sont-ils prêts à intervenir ?

LE PR. LANGDON. – Oui. Mais je ne pense pas que ces gens doivent se montrer violents. Regardez-les se serrer les uns contre les autres. Les pauvres, ils doivent être à demi fous de terreur. Il va falloir les protéger du choc psychique provoqué par le transport dans une culture aussi avancée que la nôtre par rapport à la leur.

LE PR. BARR. – Oh ! mais dites donc, il y a une jeune femme parmi eux !

LE RECTEUR JOHNSON. – C'est pourtant vrai ! Et elle ne manque pas de charme. Mais elle a l'air si misérable.

LE PR. BARR. – Ils le sont tous les trois. Regardez ces tuniques sales... en loques ! Et les deux hommes ont une barbe d'une semaine, je parierais. Regardez le grand... quelle brute !

LE DOYEN CLAUSEWITZ. – On devait s'y attendre, d'après la loi des probabilités. Prenez n'importe quel siècle de l'histoire, vous y trouverez plus de pauvres que d'aristocrates. Et naturellement, afin qu'on les remarque moins, nos hommes ont été envoyés dans ce que nous supposons avoir été une zone de taudis.

LE PR. BARR. – C'est exact. Et la machine a choisi les trois humains les plus proches pour équilibrer... Les voilà qui se lèvent ! Cet homme, là-bas, le plus petit, voyez-le descendre de la plateforme pour venir à nous.

LE PR. LANGDON. – Je crois qu'il serait bon que je les rassure.

LE PR. BARR. – Nous vivons une minute historique. Où est ce microphone ? Une minute historique dans la marche en avant de la science.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. – Je me demande comment nos hommes se débrouillent... ou se sont débrouillés... ma parole, il faudrait rajouter à tous les verbes des temps nouveaux adaptés aux voyages dans le temps.

LE PR. BARR. – Aucune raison de se tourmenter pour eux, Mr. Clausewitz. Ce ne sont pas seulement des hommes courageux et

ingénieux, mais ils ont été bien préparés... ils savent à quoi s'attendre... avantage non négligeable. Croyez-moi, j'ai prévu toutes les éventualités. Ce n'est pas l'imagination qui me fait défaut.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — Qu'est-ce qui arrive à ce vieux Langdon ? Il leur baragouine quelque chose et ils lui répondent, mais ni les uns ni les autres ne semblent se comprendre.

LE PR. BARR. — Se pourrait-il que ces gens-là ne soient pas des Romains eux non plus ? Qu'ils soient des étrangers de passage choisis par malchance ?

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — Sûrement pas. Ils ont l'air authentiques, très voisins des Italiens d'aujourd'hui... Hum ! Ils semblent recouvrer leur sang-froid. Regardez, la jeune femme sourit. Je parie que si vous lui laviez le visage et lui donniez de quoi se maquiller, elle serait tout simplement ravissante.

LE PR. LANGDON. — Messieurs !

LE PR. BARR. — Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

LE PR. LANGDON. — Ils ne me comprennent pas et je ne les comprends pas. Juste un mot par-ci par-là et c'est tout.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — Comment cela ?

LE PR. LANGDON. — Oh ! c'est assez simple. Le latin classique ne se prononçait pas comme nous le pensions. Après tout, nos érudits n'ont fait que des suppositions, et pour comble de malheur nous avons affaire à des habitants des bas quartiers. Ils parlent quelque chose comme l'équivalent du cockney.

LE DOYEN CLAUSEWITZ. — Bonté divine ! Voilà qui gâche toute l'entreprise ! En trois semaines nous ne pourrions pas découvrir...

LE RECTEUR JOHNSON. — Et que vont faire nos infortunés voyageurs ?

LE PR. BARR. — Oh ! ils se tireront d'affaire, je n'en doute pas. Mais nous, ici, nous voilà bien embarrassés.

MR. MORELLI. — Si vous voulez bien me permettre. Je crois connaître ce jargon.

LE PR. BARR. — Oh ! Mr. Morelli. Je vous présente Mr. Morelli, de notre Section de Physique. Vous n'allez pas me dire que vous les comprenez ?

MR. MORELLI. — En quelque sorte, si. Voyez-vous, je parle l'italien et je connais en outre un peu de latin d'église. J'arrive à « sentir » ce qu'ils veulent dire. Ils voudraient savoir ce qui leur est arrivé.

LE PR. LANGDON. — Parfait ! Entre nous, nous aurions dû... oui, évidemment, j'aurais dû deviner. L'italien dérive d'une forme de latin corrompu par le peuple au Moyen Âge. Eh bien, Mr. Morelli, nous allons voir ce que nous pouvons faire.

LE PR. BARR. — Bien. Emmenez dès que possible les... les sujets dans les locaux que nous avons fait préparer. Oh ! un moment, s'il vous

plaît : voici le photographe de *Life*. Voulez-vous me permettre de poser avec les Romains ? C'est un grand jour pour la science, un bien grand jour !

*
* *

Mémoire en date du 21 juillet 1967 :

Le Pr. Charles Langdon, Section des Langues mortes, au Pr. K. V. Clausewitz, doyen du Collège des Beaux-Arts.

OBJET : Rapport journalier sur la mission de recherches spatio-temporelle.

Nous faisons de rapides progrès maintenant que j'ai saisi leur « baragouin ». Tous trois sont pleins de bonne volonté et s'estiment satisfaits du traitement qu'ils ont reçu, à l'exception de ce que j'indique plus loin.

Le dénommé Publius se décrit comme un marin présentement sans emploi. Il a une ample provision d'anecdotes sur ses aventures passées ; franchement, je ne me porterais pas garant de leur stricte véracité mais, vraies ou non, ses histoires nous fournissent de précieux détails sur la vie quotidienne des Romains. Voici l'énigme de la trirème enfin résolue ! Nous enregistrons évidemment ses paroles et nous en préparons la transcription. Je serais toutefois d'avis que seuls quelques savants dûment autorisés aient accès à cette transcription, car ses histoires et son langage peuvent être qualifiés de grivois. En fait, je ne crois pas que même l'original serait admis à circuler par la poste, à plus forte raison une traduction⁽⁶⁾.

Jusqu'ici, l'autre homme, Julius, n'a répondu qu'évasivement aux questions que nous lui avons posées sur sa vie. Je crois comprendre qu'il a vécu d'expédients. Nous dirons brièvement et familièrement qu'il était un escroc ou un racketteur.

Quant à la jeune Quintilia, elle s'est montrée très disposée à nous aider, je dirais même d'une façon plutôt embarrassante. Cette fille de joie se croit apparemment dans l'obligation de payer son logement dans la seule monnaie qu'elle possède. Pour sauvegarder le bon renom de notre institution, bien que je ne veuille pas suggérer par-là qu'il ait eu jusqu'ici une conduite répréhensible, je proposerais d'éloigner le jeune Dr. Martens.

La discussion, aujourd'hui, a porté principalement sur leurs réclamations. La peur que nous leur inspirions a disparu avec une surprenante rapidité. Il est encore permis de douter qu'ils comprennent l'idée du transport spatio-temporel mais, en tout cas, le fait accompli ne les impressionne plus. Ils sont unanimes à réclamer qu'on les laisse sortir de leurs quartiers et qu'on leur procure des

distractions. Je leur ai donné des magazines, mais seules les illustrations semblent aiguïser leur appétit. Je proposerais que quelques films leur soient présentés, si possible de simples pantalonnières à leur portée. En outre, étant donné la profession de Quintilia, je pense qu'il serait souhaitable de fermer à clef chaque nuit les portes de leurs chambres séparées.

Demain, nous devons prendre les mesures anthropométriques.

*
* *

EMPIRE STATE UNIVERSITY
New York 30, N.Y.
Cabinet du Recteur.

22 juillet 1967.

Pr. J. Worthington Barr,
Section de Physique.

Monsieur,

Puisque c'est vous qui dirigez l'expérience de voyage dans le temps, je dois vous tenir pour responsable de la catastrophe qui s'est produite. Veuillez me donner toutes précisions sur celle-ci et me faire connaître les noms de tous les intéressés et les mesures envisagées pour faire face à la situation.

Sincères salutations,
JAMES M. JOHNSON.
Recteur.

EMPIRE STATE UNIVERSITY
New York 30,
N.Y. Collège Scientifique et Technique.
Section de Physique.

23 juillet 1967.

Pr. James M. Johnson,
Recteur.

Monsieur,

La présente lettre confirmera notre conversation d'hier et constituera mon explication officielle de ce fâcheux événement. Je

dois toutefois décliner toute responsabilité personnelle dans l'incident et affirmer que ma section n'est pas non plus en cause. Puis-je me permettre de faire remarquer qu'il s'agit d'une expérience mise au point en collaboration avec la Section d'Histoire ?

Brièvement donc, et autant que les faits puissent être établis avec précision, hier, à 13 h 30, les sujets romains furent convoqués dans la salle commune des locaux qui leur ont été assignés, aux fins d'études anthropométriques. Étaient présents le Pr. Langdon, servant d'interprète, et les Prs. Cabot et Simmons, de la Section d'Anthropologie. On remarqua que la fille Quintilia avait mis des vêtements modernes qui lui avaient été aimablement prêtés par Mrs. Langdon. Elle les avait demandés trois jours auparavant après avoir vu des illustrations dans la revue *Mademoiselle*.

Je suis obligé de conclure, et mes collègues partagent mon point de vue, que les Romains avaient préparé leur coup et qu'ils attendaient que les mesures de sécurité prises depuis le début par le service d'ordre de l'Université se soient relâchées. La relation de ce qui suivit souffre d'une déplorable rareté de détails précis, mais les témoins déclarent d'un commun accord que Publius s'offrit à être mesuré le premier. Julius et lui se dévêtirent. Le Dr. Langdon pria Quintilia de quitter la pièce, mais elle s'y refusa dans un langage de charretier. On doit se rappeler que le monde de l'Antiquité n'avait pas, sur la nudité, la même manière de penser que la civilisation chrétienne occidentale.

Publius prit place dans un fauteuil et les Prs. Cabot et Simmons se penchèrent sur lui avec leurs instruments de mesure et leurs carnets de notes. Publius, une sorte de géant, leva alors les mains et, j'imagine, leur cogna la tête l'une contre l'autre. Pendant ce temps, Julius fit une passe d'une variété de judo sur le Pr. Langdon. Avant que nos malheureux collègues aient eu le temps de reprendre leurs esprits, ils étaient déshabillés, ligotés et bâillonnés avec le linge de corps du Pr. Langdon. Publius et Julius mirent respectivement les vêtements du Pr. Cabot et du Pr. Simmons et nos trois sujets s'empressèrent de quitter la salle.

Nous n'avons pas trouvé de témoins de leurs faits et gestes ultérieurs. Ils ont dû simplement se mêler à la foule, puisque nous sommes dans une période de vacances après les classes d'été, et sortir de l'Université. Leurs mobiles restent incertains, mais le Pr. Oliver, de la Section de Psychologie, procède à une étude approfondie et a émis l'hypothèse, sous réserve de rectification, qu'ils ont agi sous l'effet de l'ennui, de la curiosité et de la cupidité. Après tout, il était permis à trois sous-prolétaires de ne pas envisager de gaieté de cœur le retour prévu à leur peu reluisant milieu. Cependant, le Pr. Hayward, s'appuyant sur la théorie de la Gestalt, conteste cette supposition. Tous deux remettront leurs rapports dès que possible.

Cette évasion est regrettable, mais il n'y a pas lieu de s'alarmer. Je désirerais particulièrement calmer vos appréhensions en ce qui touche Maury, McIntyre et Harbold. Il est exact que nous ne pouvons les faire revenir du passé sans projeter en retour dans ce même passé trois autres humains ; mais le cas échéant les cadavres de nos trois sujets suffiront.

Cependant ; un dénouement si tragique ne semble guère probable. Je viens d'avoir un entretien avec l'inspecteur Brannigan, des Forces de Police métropolitaines, qui m'a assuré que des étrangers d'une autre époque, totalement ignorants de notre langage et de nos mœurs, ne sauraient échapper longtemps aux recherches. À vrai dire, il semble fort probable que la crainte de choses aussi insolites pour eux que des gratte-ciel et des automobiles les fera revenir à nous de leur propre gré. En attendant, la police a tendu ses filets pour les reprendre ; dans leur intérêt d'ailleurs, car ces Romains, désorientés comme ils le sont certainement, pourraient être victimes d'un accident.

Je m'attends à voir revenir nos sujets d'un moment à l'autre, volontairement ou non. De ce qui précède, il apparaît clairement, ainsi que votre sens bien connu de l'équité vous le fera reconnaître, que ni moi ni ma section ne peuvent être tenus pour responsables en aucune façon ; mais il va de soi que nous vous offrons notre collaboration pleine et entière.

Votre tout dévoué,
J. WORTHINGTON BARR,
Directeur des Études de la Section.

*
* *

FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
Ministère de la Justice.
Washington, D.C.

30 juillet 1967.

Pr. James M. Johnson,
Recteur,
Empire State University,
New York 30, N.Y.

Monsieur,

Je suis en possession de votre télégramme du 30 courant concernant la disparition de trois Romains de l'ère d'Auguste et

l'impossibilité devant laquelle la police locale s'est trouvée de les appréhender.

Ces personnes n'ayant pas la citoyenneté américaine et n'ayant pas reçu de visa, leur cas devrait être normalement du ressort du Bureau de l'Immigration et de la Naturalisation, mais puisqu'une autorisation spéciale vous a été accordée pour votre expérience, notre service accepte de s'occuper de l'affaire. Nous aurions dû, en fait, être informés immédiatement, et le retard que vous avez mis à nous aviser devra lui-même faire l'objet d'une enquête.

D'ici là, notre bureau de New York se chargera des recherches.

Salutations empressées,
K. EDWARD WINDHOVER.

Mémorandum en date du 18 décembre 1967.

Le Pr. Alfred Morelli, Section de Physique, au Pr. J. Worthington Barr, directeur des Études de la section.

OBJET : Réalisation d'un appareil auxiliaire explorateur de champ pour le projecteur spatio-temporel.

J'ai le plaisir de vous informer que le prototype de l'appareil auxiliaire explorateur de champ a fait l'objet d'essais à ce point satisfaisants qu'un modèle à l'échelle normale peut maintenant être construit. J'estime que nous pouvons le tenir prêt d'ici six semaines environ, à condition que nous disposions des fonds nécessaires. En le réglant sur les caractéristiques physiques de Maury, McIntyre et Harbold, nous pourrions alors explorer toute la zone de la Méditerranée Centrale en l'an 1 de l'ère chrétienne (ou plutôt, d'ici là, en l'an 2) et les découvrir où qu'ils se trouvent, vivants ou morts.

Leur disparition, toutefois, ne m'inquiète pas outre mesure. Leurs connaissances scientifiques et leur équipement moderne ne leur permettent peut-être pas de modifier le passé, mais on pourrait fort bien s'apercevoir que César Auguste avait trois puissants ministres qui dirigeaient effectivement l'Empire et dont le nom n'avait jamais figuré auparavant dans les livres d'histoire !

La grosse difficulté, en dehors de la question des frais sera d'obtenir trois humains destinés à être échangés contre nos hommes, puisque ces maudits Romains n'ont pas encore reparu... les pauvres, ils doivent être au fond de l'East River maintenant. J'imagine qu'ils ont pris peur, qu'ils ont essayé de revenir jusqu'à nous, mais que, pour une raison inconnue, ils n'ont pas réussi. Bref, si nous ne les trouvons pas, nous devons nous résigner à utiliser trois corps non réclamés pris à la morgue. Pourriez-vous arranger cela avec la police ? Vous trouverez ci-joint une fiche de tabulatrice IBM sur les mensurations

nécessaires.

*
* *

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES MÉDECINS AMÉRICAINS

7 avril 1968.

Études des lésions physiques et psychiques provoquées par les voyages
dans le temps.

par C. Galen,

Docteur en Médecine, docteur en Philosophie,

École de Médecine, Empire State University

et E.S. Olivier,

docteur en Philosophie,

Section de Psychologie, Empire State University.

Les mésaventures des membres de l'expédition envoyée par l'Université dans la Rome d'Auguste sont maintenant connues de tous, mais on a pensé qu'une étude scientifique portant sur James K. Maury, Roger McIntyre et Simon Harbold ne manquerait pas d'intéresser ceux de nos collègues qui pourraient avoir à soigner à l'avenir des victimes d'accidents semblables. Les données qui suivent sont publiées avec l'autorisation des intéressés et des autorités de l'Université.

Pour résumer les faits, nous dirons que les trois hommes se sont matérialisés dans un quartier misérable de Rome, à minuit, comme il avait été prévu. Les rues de cette époque n'étant pas éclairées et peu de personnes se trouvant dehors, ils sont passés inaperçus. Encore tout fiers de leur succès, ils ont soigneusement étudié les lieux afin de pouvoir y revenir au moment fixé, puis ils se sont mis en campagne pour trouver un abri où passer le reste de la nuit.

Leur récit est assez confus. Il en ressort cependant que, au moment où ils passaient dans une ruelle sombre, ils furent assaillis par des voleurs, nombreux dans cette partie de la ville. Quatre hommes, croient-ils, les attaquèrent, et Harbold reçut un coup de couteau dans le haut du bras gauche. Maury tira son revolver et tua un des bandits. Le bruit attira l'attention d'une patrouille officielle qui, arrivée sur la scène de la bagarre, entreprit de calmer tout le monde à coups de matraques. Évidemment, Maury ne tira pas sur les défenseurs de l'ordre, mais tout ce qu'il gagna à s'en abstenir fut une contusion légère. Terrorisé, McIntyre s'enfuit et parvint à échapper aux hommes lancés à sa poursuite.

Enfermés dans des cellules séparées, bien qu'avec de nombreux autres prisonniers, Maury et Harbold passèrent des heures pitoyables, horriblement tourmentés par la vermine. Deux jours s'écoulèrent avant que le premier fût amené devant un magistrat. Pendant ce

temps, Harbold contracta apparemment une variété de peste, à la suite de piqûres de poux ; de plus, sa blessure s'infectait rapidement. Il semble bien que ses vaccins aient été inefficaces, ce qui laisse supposer un changement radical, par mutation, d'un certain nombre de virus au cours des deux millénaires écoulés et fait en outre ressortir la nécessité de procéder à des études bactériologiques poussées avant qu'une expédition semblable soit de nouveau organisée.

Maury avait été dépouillé de tout son attirail par la police et il ne put se le faire restituer pour prouver les grands pouvoirs dont il se prévalait. On le considéra, en fait, comme souffrant d'hallucinations – dans la mesure où l'on comprenait son latin – et de toute façon comme un étranger non immatriculé, appartenant vraisemblablement à une quelconque tribu germanique. Bien que ceci se passât avant la bataille de la forêt de Teutobourg⁽⁷⁾ les esprits étaient déjà très excités et les Germains tenus pour suspects. Le résultat, c'est que Maury fut condamné à l'esclavage et vendu au capitaine d'une galère faisant le commerce avec l'Égypte. Il passa le reste de son séjour de sept mois dans le passé à tirer sur une rame dans les pires conditions d'hygiène.

Cependant, l'affaire avait éveillé l'intérêt du questeur qui se fit amener Harbold. Bien qu'à moitié délirant de fièvre, celui-ci demanda sa trousse médicale et après les difficultés linguistiques habituelles on la lui rendit. Placé dans des conditions de détention moins rudes et grâce à des injections de pénicilline, il se rétablit lentement. Le questeur, que cette guérison ne laissait pas de surprendre, lui demanda finalement de lui faire une démonstration avec le reste de l'équipement du XX^e siècle pris à l'expédition, ce qu'il fit. Naturellement, il s'attendait à être traité comme un personnage important, aussi le choc psychique dut-il être considérable lorsqu'il se vit accusé de sorcellerie et assista à la destruction de tous ses appareils. Il semble que la magie ait été illégale au regard de la loi romaine ; et comme ce peuple était complètement dépourvu de curiosité scientifique et positivement hostile aux innovations technologiques – qui auraient pu bouleverser son économie reposant sur le travail forcé – il n'avait que faire de Harbold. Celui-ci fut donc condamné à être jeté aux lions dès qu'il serait suffisamment rétabli pour que le spectacle en valût la peine. L'explorateur de champ temporel fut terminé juste à temps pour l'arracher à son sort.

Pendant ce temps, McIntyre, ayant échappé à ses poursuivants, passa la nuit sans autre incident, mais le lendemain se fit subtiliser son argent par un coupeur de bourse. Il essaya de vendre son équipement, mais personne ne s'y intéressa suffisamment pour en offrir plus que le prix de la ferraille et il apprit par la suite que, même dans ces conditions, il s'était fait voler. En quelques jours, McIntyre se trouva être un étranger démuné de tout, incapable d'obtenir du travail parce

qu'il ne possédait pas l'habileté manuelle nécessaire à l'époque, et assurément incapable d'expliquer à quiconque de façon convaincante ce qui s'était passé. Il agit fort sagement d'ailleurs en ne s'y risquant pas et continua de mener une existence précaire en mendiant. Il était sur le point de mourir de faim quand on le secourut.

On pourra, évidemment, trouver une relation complète des faits dans d'autres documents. Pour ce qui est des examens médicaux et psychiatriques...

*
* *

FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
Ministère de la Justice,
Washington, D.C.

21 mai 1968.

Pr. James M. Johnson,
Recteur,
Empire State University,
New York 30, N.Y.

Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 15 courant concernant le cas des trois Romains disparus. Soyez assuré que notre service n'abandonnera pas l'affaire. Ce n'est pas dans nos habitudes. Nous vous aviserons quand les sujets en question auront été retrouvés et arrêtés.

Salutations empressées,
K. EDWARD WINDHOVER.

*
* *

Siège du Comité National du
PARTI PAN-AMÉRICAIN
Roosenhower Building.
Chicago 19, Illinois.

9 août 1993.

Mr. Julio Arminelli,
Anglosaxon Arms Hôtel.

Mon cher Julius,

C'est une sale corvée que d'avoir à t'écrire cette lettre, à cause de notre vieille amitié et de tout, et crois-moi, je te considère toujours comme mon vieux copain et dès que je pourrai je te reverrai et je n'oublierai pas non plus ta femme et les gosses. Mais pour l'instant il vaut mieux que nous cessions de nous voir. Les gens commencent à jaser et ça n'arrangerait pas mes affaires. Tu sais ce que c'est.

Sapristi, il me semble qu'il y a bougrement longtemps que nous sommes arrivés dans ces bons vieux États-Unis ! Sais-tu que ça va faire dans les vingt-six ans ? À l'heure qu'il est, il y a gros à parier que nous serions au chaud dans la pension de famille Pluton et Cie(8) après avoir récolté une sale maladie d'une sorte ou d'une autre, si cette machine à voyager dans le temps ne nous avait pas arrachés au passé. Les médecins de maintenant sont de fameux lapins, pas vrai, mon vieux ?

Tu te rappelles ce que nous avons pu avoir la frousse au début ? Même après leur avoir filé dans les pattes, on n'en menait pas large, avec les bagnoles et le reste. Je me rappelle que Quintilia voulait se carapater et qu'il a fallu que je lui explique que ces choses ne faisaient pas de mal aux autres gens et qu'il n'y avait donc pas de raison qu'elles nous en fassent. C'est toi qui as pigé le système des feux de la circulation, tu as toujours été dégourdi, Julius. Autrement, nous aurions été arrêtés aussitôt. Je crois que c'est nous trois ensemble qui avons trouvé un quartier mal famé de la ville. Nous avons le nez pour ça.

Simple coup de chance, je le reconnais, que ç'ait été ce quartier italien où nous pouvions nous faire comprendre et dégoter un hôtel borgne où l'on ne pose pas de questions. Non pas que nous ayons couru beaucoup de dangers depuis que nous sommes devenus célèbres. Les seules personnes qui nous aient examinés de près avant notre évasion furent ces types de l'Université et ils sont cloches au point qu'ils ne reconnaîtraient pas leur grand-mère dans une file de suspects.

Tu te rappelles comment Quintilia s'est mise au travail ? Tu parles d'une poupée, et son boulot qui n'a pas changé depuis deux mille ans ! Quant à moi, je ne suis pas fâché que tu m'aies forcé à m'arrêter après que j'aie attaqué ce type dans Central Park. Ça nous a rapporté deux cents dollars, mais tu as raison, le crime ne paie pas.

Et ensuite, ce racket de diseur de bonne aventure que tu as lancé. Qu'est-ce qu'on a pu plumer comme pigeons ! Quand on a sauvé les meubles la première fois et qu'on s'est mis en règle en baptisant ça

une religion orphique, on les a possédés, hein, vieux, drôlement possédés ! Ces religions de maintenant ignorent l'A B C des spectacles forains. Et n'oublie pas aussi que c'est moi qui ai réussi le fameux coup du jeu de crap et qui nous ai amassé notre capital. J'y suis encore expert. Quand on a appris la science du lancer de dés sur le pont d'une foutue galère en plein mistral, on n'oublie jamais plus, même si la forme des dés vient à changer.

Je ne crois pas que tu aies eu raison, dans ta dernière lettre, de dire que c'est par chance que Quintilia a fait une touche avec ce rupin de Park Avenue qui l'a installée dans un chic appartement avec tout ce qu'il faut. Cette même-là connaît son affaire, c'est moi qui te le dis. Si nous étions restés à Rome, elle aurait fini par tomber César. C'est mieux comme ça pourtant ; les femmes légitimes n'empoisonnent plus les maîtresses de leurs maris de nos jours. Pas aussi souvent. Évidemment, ça nous a bien servi d'avoir des relations par l'intermédiaire de son petit ami ; ça nous a permis d'abord de nous procurer les faux papiers. Dans ce siècle-ci, c'est presque aussi moche qu'à Rome quand on a besoin de papiers officiels en triple exemplaire. Quand je me vois, moi, Publius, le marin, avec un certificat de naissance de Boston !

À propos, que penses-tu de mon anglais ? Je l'essaie sur toi cette fois-ci. Je n'ai jamais appris à l'écrire potablement, et pourtant tu sais que j'ai un accent de Brooklyn sur lequel tout le monde se méprend. Je me rappelle que les italiens chez qui nous nous sommes cachés au début étaient étonnés de voir avec quelle rapidité nous apprenions tous la langue. Mais, crénom ! quand on sait qu'on parlait une centaine de langues dans l'Empire romain, il fallait bien être capable de les piger, si on voulait se défendre, pas vrai ? Toi, tu écris comme un professeur, tu peux m'en croire.

À vrai dire, notre évasion n'a été que notre deuxième coup de veine par ordre d'importance. Le premier fut d'être nés dans les bas quartiers de Rome, ou sur les quais d'Ostie dans mon cas. Ça te paraît drôle ? Eh bien, voyons, c'était la bonne vieille École des Coups durs. C'est là-bas qu'on a appris à se débrouiller avec les gens, parce que celui qui ne savait pas se retrouvait à tirer sur une rame ou face aux lions, ce qui ne nous tentait guère. Et les gens ne changent pas beaucoup en deux mille ans, pas dans les bas quartiers des grandes villes en tout cas.

Mais je t'en écris trop sur les jours d'autrefois. C'est juste pour te montrer que je pense toujours bien à toi et que je ne t'oublierai pas, même si nous ne pouvons pas nous voir pendant quelque temps. Tu vois, je fais partie du Comité national maintenant, et je peux me payer le luxe de choisir les prochains candidats pour le poste de gouverneur des trois États que tu connais... et les faire élire, par l'œil droit de

Jupiter ! Avant que nos gars soient bien en place, avec moi par-derrière tirant toutes les ficelles, il ne serait pas prudent que Big John Brutto, l'Ami des Travailleurs, soit vu en compagnie de Julio Arminelli qui, comme chacun le sait, dirige tous les rackets de New York, même si on ne peut arriver à l'épingler pour cette activité. Une fois les élections passées, tu peux être sûr que j'irai te rendre visite, parce qu'il y a pas mal de choses que tu peux faire pour nous et je ne pense pas que ça te déplairait d'avoir des filons par nous pour la peine.

Et maintenant il faut que je termine. J'ai reçu l'autre jour une lettre de Quintilia. Elle s'est fait construire une nouvelle maison à Beverly Hills et après avoir plaqué son mari numéro six – ou est-ce sept ? – elle est sur le point de tourner un nouveau film. Elle a peut-être plus de quarante ans maintenant, mais, *mammis Veneris*(9) voilà une fille qui sait encore s'y prendre avec les mâles !

Ton vieux copain,
PUBLIUS (BIG JOHN).

Traduit par ROGER DURAND.
Survival technique.

© The Magazine of Fantasy, 1956.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

CESSE DONC DE FAIRE L'AVION AVEC TES MAINS !

Par Jack Finney

Décidément, les hommes du passé nous sont supérieurs sur bien des points. Cette fois, ce sont eux qui inventent la machine à explorer le temps, et notre technologie n'a pas de secrets pour eux, même s'ils restent des esprits simples et s'expriment en termes peu choisis. Nous avons hésité à reproduire cette nouvelle qui contient de nombreuses allusions à l'histoire des États-Unis ; en fin de compte, la saveur de ces aventures dignes du baron de Crac nous a décidés. Ceux qui veulent tout savoir n'auront qu'à lire les notes que nous avons rajoutées en bas de page à leur intention ; les autres s'en passeront, croyons-nous, sans grand dommage.

HÉ, gamin, cesse donc de faire l'avion avec tes mains ! Je sais bien que t'étais aviateur pendant la guerre. Même que t'as été *bon*, hein ? Manquerait plus que ça ! Toi, mon petit-fils ! Mais va pas croire que tu connais tout sur la guerre ni même sur les machines volantes. Hein ! Celle que nous on a terminée en 65, c'était quand même la plus dure, et ça, s'agirait pas de l'oublier ! C'était une grande guerre, faite par de grands bonshommes, et tes Patton, tes Arnold et tes Stilwell⁽¹⁰⁾ ils étaient bons, gamin, je dis pas le contraire, mais Grant⁽¹¹⁾, ça c'était un général ! Ce que je vais te dire, j'en ai jamais parlé à personne avant – c'est le général lui-même qui m'avait fait jurer de jamais le répéter – mais maintenant je crois que je peux, vu qu'y a plus besoin de garder le secret. Alors, écoute et tais-toi !

Cette nuit-là, la nuit où j'ai rencontré le général en chair et en os, je savais pas que j'allais le voir. Je savais rien sauf que le commandant et moi on descendait Pennsylvania Avenue⁽¹²⁾ à cheval – pas de danger qu'il me dise où on allait, et pourquoi – non, il était là, trotinant à côté de moi, sans dire un mot, tenant les rênes d'une

main, avec une assez grosse boîte noire attachée au pommeau de sa selle. D'où j'étais, je voyais sa petite barbiche pointue en ombre chinoise qui montait et descendait à chaque pas.

Il était tard, plus de 10 heures. Tout le monde était endormi. La lune était haute et pleine, apparaissant et disparaissant entre les arbres. C'était beau. Les ombres de nos chevaux se découpaient nettement, glissant à côté de nous. Aucun bruit, sauf le martèlement sourd des sabots sur la terre battue. Y avait deux jours qu'on chevauchait comme ça. J'avais libéré un cruchon de gnôle – sauf qu'à l'époque on parlait pas de libération mais de pillage – bref, je roupillais peinard sur ma selle avec mon clairon pendu à mon ceinturon quand le commandant me pousse du coude. J'me réveille, « À vos ordres », j'y dis. Et devant moi, qu'est-ce que je vois ? La Maison Blanche !

Il me regarde – ses épaulettes dorées brillaient sous le clair de lune – et il me dit, on ne peut plus tranquillement :

« Ce soir, gamin, nous pouvons gagner la guerre. Nous deux, toi et moi. »

Il ajoute, avec un petit sourire mystérieux, en tapotant la boîte noire :

« Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ?

— Oui, mon commandant.

— Non, tu ne le sais pas. Je suis professeur. Je suis professeur à l'Université Harvard. Ou du moins, je l'étais. Parce que maintenant je suis officier. Et fier de l'être. Il y a une belle bande d'idiots là-bas : incapables de voir plus loin que le bout de leur nez. Bon, eh bien, ce soir, nous pouvons gagner la guerre.

— À vos ordres », je réponds. J'avais remarqué qu'il y avait pas mal d'officiers au-dessus du grade de capitaine qui étaient un peu siphonnés, surtout parmi les commandants. C'était comme ça à l'époque et on dirait que ça n'a pas tellement changé depuis... même dans l'aviation.

Alors on s'arrête à côté de la Maison Blanche, au bord de la pelouse, et on reste comme ça à la regarder. Une grande maison ancienne, presque argentée tellement elle était blanche, et la lumière au-dessus de l'entrée qui brillait, et éclairait la colonnade sur le devant. Au rez-de-chaussée, dans l'aile orientale, il y avait une fenêtre allumée. Je croyais que je verrais peut-être le président, mais je l'ai pas vu. Le commandant ouvre sa boîte.

« Tu sais ce que c'est, gamin ?

— Non, mon commandant.

— C'est mon invention. Je l'ai construite à partir de mes théories à moi... pas celles d'un autre. Là-bas, ils pensaient que j'étais fou, mais moi je sais que ça va marcher. Penses-y, gamin, on va gagner la

guerre. »

Il se met à tripoter une petite manette à l'intérieur de la boîte.

« Faut pas que je nous envoie trop en avance, quand les progrès techniques seront trop loin de nous. Disons dans quatre-vingt-cinq ans à peu près. Tu crois que ça ira ?

— Oui, mon commandant.

— Très bien. » Il posa son pouce sur un petit bouton dans la boîte et appuya. Il y eut une sorte de grésillement qui se mit à amplifier progressivement, à tel point que j'en avais mal aux oreilles. À ce moment, le commandant enlève sa main.

« Eh bien, il me dit, on est maintenant quatre-vingts ans plus tard.

Sa barbiche était pointée vers la Maison Blanche.

« Content de voir qu'elle est toujours là. »

Je regarde à mon tour. La Maison Blanche était toujours là, absolument la même, avec la lumière devant qui éclairait les hautes colonnes blanches. Mais moi j'ai rien dit.

Le commandant reprit ses rênes. « Eh bien, gamin, on a du travail devant nous. En route. » Et là-dessus, il part au trot dans Pennsylvania Avenue, moi à ses côtés.

Un peu après on a obliqué vers le sud. Le commandant se retourne sur sa selle et me dit :

« Maintenant, la question qui se pose est de savoir ce qu'ils ont dans le futur. »

Il leva un doigt, exactement comme un maître d'école – ça devait être vrai son histoire de professeur.

« Nous l'ignorons, continua-t-il, mais nous savons où nous pourrions le découvrir. Dans un musée. On va aller à la Smithsonian Institution(13) si elle est toujours debout. Nous y trouverons tout ce que le futur a pu inventer. »

Moi, je savais qu'elle était encore là la semaine précédente. On a continué un moment vers l'est à travers les pelouses, et nous l'avons trouvée. Un grand bâtiment en pierre, avec des tours comme un vrai château... exactement comme avant. Les fenêtres, sous le reflet du clair de lune, étaient carrément blanches.

« Elle est toujours là, commandant, je dis.

— Bon, dit le commandant. À présent, allons un peu plus loin. »

On a bifurqué dans une rue adjacente, bordée de bâtiments que j'avais jamais remarqués avant.

« Pied à terre, dit le commandant en descendant de cheval. Silence, hein ; nous sommes en reconnaissance. »

On avance comme ça, faisant le moins de bruit possible, cachés dans l'ombre, tirant nos bêtes après nous. Le bâtiment de droite(14) ressemblait à la Smithsonian – comme je l'avais jamais vu de ma vie, je me suis dit que ça devait être une annexe de l'Institution. Le

commandant était tout excité à présent.

« Nous cherchons une nouvelle sorte d'arme qui puisse détruire toute l'armée rebelle, chuchota-t-il. Si tu trouves quelque chose comme ça, gamin, dis-le-moi.

— À vos ordres. »

Je continue à avancer, et je me cogne presque dans quelque chose posé devant un bâtiment, sur ma gauche. C'était grand, tout en métal, et au lieu de roues, il y avait des sortes de petits patins en métal eux aussi, reliés entre eux, qui formaient comme des bandes articulées.

« On dirait une espèce de citerne mobile(15), dit le commandant. Je me demande à quoi ça peut servir. Allez, en avant, gamin ; ce machin n'aurait de toute évidence aucune utilité sur un champ de bataille. »

On avance encore un peu, et là, devant nous, on voit un canon extraordinaire ; au moins trois fois plus grand que tous ceux que j'avais vus dans ma vie. Il avait un tube immense, des roues presque aussi grandes que moi, et il était peint bizarrement, avec des bandes et des taches marron et vertes, si bien qu'on avait du mal à le distinguer sous la clarté de la lune.

« Regarde ça ! souffle le commandant. Ça pourrait pulvériser les troupes de Lee en même pas une heure. Seulement je ne vois pas comment nous pourrions l'emporter. Non, dit-il, secouant la tête, ça ne va pas. Je me demande ce qu'il y a à l'intérieur. »

Il s'approche des fenêtres et se penche contre les vitres, s'abritant les yeux avec les mains. Tout de suite il perd le souffle et se tourne vers moi. Je m'avance et regarde à mon tour.

C'était un grand bâtiment tout en longueur. Le clair de lune qui filtrait à travers les fenêtres de la façade éclairait l'intérieur. Le sol était jonché d'une collection incroyable de machines, les plus étranges que j'aie jamais vues, et il y en avait même qui étaient pendues au plafond. Elles étaient toutes grandes au moins comme des fourgons, certaines encore plus, avec des roues – mais seulement deux roues, placées à l'avant. Le commandant avait retrouvé ses esprits et sa voix avant moi.

« Bon Dieu, des aéronefs ! hoqueta-t-il. Ils ont des aéronefs ! La guerre... gagnée !

— Des aéro-quoi, mon commandant ?

— Des *aéronefs*. Des machines volantes. Tu ne vois pas les ailes, gamin ? »

Chacune des machines à l'intérieur portait bien de chaque côté deux espèces de longues et larges plaques de métal, mais elles semblaient fixes. Comment auraient-elles pu battre comme des ailes ? Comme je ne voyais pas de quoi d'autre pouvait parler le commandant, j'ai dit : « À vos ordres. »

Mais le commandant s'est remis à secouer la tête. « Trop en avance,

dit-il. Nous ne saurons jamais nous en servir. Il nous faut un des premiers modèles. Ils n'en ont pas ici. Allez, en route, gamin, et ne traîne pas. »

On s'est dirigé, les chevaux toujours derrière nous, vers l'autre bâtiment. On a regardé à l'intérieur. Sur le sol, entourée d'outils et de caisses, comme si elle venait d'être déballée, il y avait une autre de ces machines volantes. Mais celle-ci était beaucoup plus petite que les autres et bien plus rudimentaire. C'était une grande caisse de bois, avec des ailes, comme disait le commandant, mais petites et en toile. Il n'y avait même pas de roues, simplement deux sortes de patins, comme sur une luge. Par terre, appuyé contre le mur, il y avait un petit écriteau. Malheureusement la lumière ne l'éclairait pas tout à fait, et je ne pouvais pas lire tous les mots. En haut il y avait marqué : *Premier au Monde*, et en dessous : *Kitty Hawk*(16)

Le commandant est resté figé pendant presque une minute, le regard fixe, comme un homme en transes. Les yeux lui sortaient de la tête. Puis il a murmuré, se parlant à lui-même :

« Exactement comme les croquis de Léonard de Vinci ; sauf que, apparemment, celui-ci fonctionne. » Il se tourna vers moi, tout excité : « C'est ça, gamin ! C'est ça que nous sommes venus chercher. »

Je devinais ce qu'il avait dans la tête, et ça m'emballait pas tellement.

« On ne pourra jamais rentrer là-dedans, mon commandant, je lui ai dit. Ces portes ont l'air sacrément solides, et je parie que c'est gardé de tous les côtés. »

Il m'a souri avec à nouveau son air mystérieux.

« Bien sûr, fiston, que c'est gardé : ceci représente le trésor d'une nation. Dans des circonstances normales, personne n'aurait la moindre chance d'y pénétrer et d'y prendre quoi que ce soit. Mais ne t'occupe pas de cela ; laisse-moi faire. Pour l'instant, il nous faut du carburant. »

Il fit demi-tour, prit les rênes de son cheval, et repartit par où nous étions venus. Moi, je suivais.

Un peu plus loin, il s'est arrêté sous un massif d'arbres, à côté d'un grand parc. Il a ouvert la boîte noire, a poussé la manette et pressé le bouton.

« Nous voilà de nouveau en 1864 », il a dit.

Puis il a respiré.

« Oui, l'air sent plus frais. Maintenant tu vas prendre ton cheval et cavalier jusqu'au Quartier Général, et me ramener tout le pétrole que tu pourras. L'Intendance en a pour nettoyer les uniformes. Dis-leur que j'en prends toute la responsabilité. Compris ?

— Oui, mon commandant.

— Allez, en route ! Tu me retrouveras ici à ton retour. »

Alors le commandant m'a tourné le dos et il s'est éloigné, tirant son cheval derrière lui.

Au Quartier Général, le garde a réveillé un première classe qui a réveillé un caporal, qui a réveillé un sergent, qui a réveillé un lieutenant, qui a réveillé un capitaine, qui a poussé quelques jurons avant de réveiller le première classe à nouveau pour qu'il me donne ce que je voulais. L'autre est parti, ronchonnant dans sa barbe, et il est revenu pas longtemps après avec six cruches de vingt litres. Je les ai attachées à ma selle, après avoir signé six reçus, et je suis reparti dans les rues de Washington, délicatement éclairées par le clair de lune. Je me soutenais de temps en temps avec un coup de gnôle.

Je suis repassé exprès devant la Maison Blanche. Cette fois-ci, il y avait quelqu'un qui se tenait debout dans l'embrasure éclairée de la fenêtre – un homme de haute taille, long et mince, les épaules voûtées, la tête baissée sur la poitrine. Je saurais pas dire pourquoi, mais il donnait une impression de lassitude, avec beaucoup de force et de résolution et une incroyable dignité(17). Je suis sûr que c'était lui, mais je ne peux pas vraiment dire que j'aie vu le président, parce que j'ai toujours été un homme qui s'en tenait strictement aux faits et que j'ai jamais triché avec la vérité, moi !

Bref...

Le commandant était là sous les arbres à m'attendre, mais quand j'ai vu ce qu'il y avait à côté de lui, j'ai failli tomber raide. La machine volante !

« Mon commandant, j'ai dit, com... Comment avez-vous... »

Il m'a interrompu, caressant sa barbe avec un sourire entendu.

« Très simple. Je me suis mis devant la grande porte – il tapota la boîte noire pendue à la selle près de son épaule – et j'ai reculé dans le temps jusqu'à une époque où la Smithsonian n'existait pas encore. Puis, j'ai avancé de quelques pas avec la boîte sous mon bras, je suis revenu en avant dans le temps, et je me suis retrouvé à l'intérieur de l'Institution, à côté de l'aéronef. Pour sortir la machine, j'ai utilisé la même méthode. Après je l'ai accrochée à mon cheval qui l'a tirée jusqu'ici.

— Oui, mon commandant », j'ai répondu.

S'il voulait jouer à l'imbécile, j'en étais capable moi aussi. Mais je me demandais tout de même comment il avait réussi à sortir la machine volante.

Le commandant me désigna le pré devant nous :

« J'ai étudié le terrain ; il est irrégulier et caillouteux. »

Il se tourna vers la boîte, régla la manette et pressa le bouton.

« Maintenant, c'est un parc, dit-il. Nous devons être aux alentours de 1940.

— Oui, mon commandant. »

Il m'a désigné une petite embouchure sur la machine.

« Remplis-la », m'a-t-il dit.

J'ai détaché une des cruches, que j'ai débouchée et j'ai commencé à verser. Au bruit, le réservoir devait être vide. Il y eut même un petit nuage de poussière qui s'échappa de l'orifice. La contenance n'était pas énorme ; à peine quelques litres. Le commandant détachait les autres cruches.

« Monte-les dans la machine », dit-il.

Pendant ce temps, il faisait les cent pas autour de la machine en marmonnant pour lui-même : « J'imagine que pour démarrer le moteur, il faut faire tourner l'hélice. Mais comment faire monter l'appareil en l'air ? »

Il continuait à aller et venir, tirant sur sa barbe.

« Oui, dit-il soudain, la tête levée. Oui, ça doit marcher comme ça. »

Il s'arrêta et me regarda droit dans les yeux :

« Comment vont tes nerfs, gamin ? Pas de tremblements ? Rien dans le genre ?

— Non, mon commandant.

— Très bien, fiston. Cette machine doit être assez facile à faire voler – j'imagine que c'est surtout une question d'équilibre. »

Il me désigna une sorte de selle, placée à l'avant de la machine.

« Je crois qu'il faut se coucher à plat ventre sur cette selle ; elle est reliée au gouvernail et aux ailes par des câbles. En changeant de position sur la selle on doit pouvoir contrôler l'équilibre et la direction de l'appareil. Ça, dit-il, en désignant un levier, tu le prends en main et tu le pousses ou tu le tires si tu veux monter ou descendre. C'est tout ce que je vois – si je me suis trompé, tu pourras corriger en l'air une fois que tu te seras fait à la machine. Alors, qu'en dis-tu : tu crois que tu peux la faire voler ?

— Oui, mon commandant.

— Bien. »

Il empoigna une des hélices placées à l'arrière et entreprit de la faire tourner. Moi je m'étais mis à l'autre hélice, mais rien ne se passait. Les hélices grinçaient et se bloquaient comme si tous les mécanismes étaient rouillés. Mais on a continué à pousser, de plus en plus fort, et à la fin on a entendu comme un toussotement.

« Du nerf, fiston ! » a dit le commandant, et on y a été de toutes nos forces. À chaque fois, maintenant, le moteur toussait un peu. On a pris notre élan, sautant ensemble pour lancer chacun notre hélice... et cette fois le moteur a continué à tousser pendant quelques secondes, puis il a cogné comme s'il allait s'arrêter... puis (comment dire ?) il a fait un bruit comme s'il voulait s'éclaircir la gorge... il a haleté un instant, mais il ne s'est pas arrêté... et tout à coup il s'est mis à

marcher tranquillement. Les hélices tournoyaient, brillant et scintillant sous le clair de lune – on pouvait à peine les voir tellement elles tournaient vite – la machine tressautait et se secouait comme un chien mouillé, émettant de toutes parts des petits jets de poussière.

« Parfait ! » a dit le commandant, après avoir éternué. Il a commencé à défaire les brides des chevaux, les attachant l'une après l'autre pour obtenir une seule rêne plus longue. Il a amené les montures devant la machine.

« Allez, grimpe, fiston, il a ordonné. On a du pain sur la planche cette nuit. »

Je me suis couché sur la selle, pendant que lui grimpait sur l'aile supérieure, sur laquelle il s'allongea.

« Tu tiens le levier, et moi les rênes. Prêt ?

— À vos ordres, mon commandant.

— *En avant !* » a dit le commandant, donnant un coup sec à la courroie, et les chevaux se sont mis en marche, la tête baissée, leurs sabots labourant la pelouse d'herbe tendre.

La machine volante a bondi sur ses patins, manquant m'éjecter, mais bientôt le mouvement s'est adouci et elle s'est mise à glisser en souplesse comme une luge sur de la neige bien tassée. Les bêtes ont relevé la tête et ont commencé à trotter. Le moteur continuait à tourner régulièrement.

« Sonnez *le galop !* » a dit le commandant. J'ai détaché ma trompette et j'ai sonné le galop. Les chevaux ne se sont pas fait prier – on allait bien à vingt-cinq, trente kilomètres à l'heure, ou même plus.

« À présent, *la charge !* » il a crié, et j'ai sonné la charge. Les sabots ont pris un rythme encore plus rapide. Les bêtes tiraient et haletaient. Le moteur hurlait à plein régime. Derrière, les hélices tournaient à toute vitesse... et tout à coup, je me suis rendu compte que nous étions bien à deux mètres au-dessus du sol, et la rêne pendait droit vers le bas ! Et puis – je peux te le dire, gamin, j'ai eu peur une seconde – on a dépassé les chevaux. On a d'abord été juste au-dessus d'eux. – Le commandant a lâché la courroie – et une seconde après ils étaient derrière nous.

« Tire le levier ! » J'ai tiré dur, et on s'est mis à grimper comme une vraie fusée.

Je me suis rappelé ce qu'avait dit le commandant sur la manière de se faire à la machine, alors j'ai repoussé un peu le levier, notre appareil s'est rétabli en souplesse... et nous voilà qui volons plus vite que j'avais jamais été dans ma vie. C'était merveilleux ! Je regarde en dessous et je vois tout Washington sous moi – bien plus grand que je ne croyais – et plus de lumières qu'il ne peut y en avoir dans le monde (de *vraies lumières*, pas des bougies ou des lampes à pétrole).

Plus loin, vers le centre de la ville, il y avait même des lumières

vertes et rouges ; tellement brillantes qu'elles illuminaient le ciel.

« Attention ! » hurla le commandant. Juste devant nous, s'avancant à une vitesse terrible, il y avait un incroyable monument ou quelque chose comme ça, semblable à une énorme aiguille de pierre(18).

Je sais pas comment je me suis penché brusquement vers la gauche en tirant sur le levier, et la machine s'est penchée en se cabrant nez en l'air, une des ailes effleurant presque cette saloperie de monument. Après, tout en me remettant en position, j'ai légèrement repoussé le levier. La machine s'est stabilisée, docile. Pour moi, c'était aussi beau que la première fois que j'avais conduit un attelage.

« Au Quartier Général, a dit le commandant. Tu peux retrouver le chemin ?

— Oui, mon commandant. »

Et j'ai piqué plein sud.

Le commandant trifouilla dans sa boîte noire, régla la manette et pressa le bouton. Sous le clair de lune m'apparut la route de terre qui menait de Washington au Quartier Général. Je me suis retourné pour regarder une dernière fois la capitale, mais il n'y avait plus que quelques lumières, beaucoup moins brillantes que tout à l'heure. Les vertes et les rouges avaient disparu.

En dessous de nous, la route était parfaitement visible. Nous la suivions quand elle allait tout droit, et nous coupions quand il y avait des virages. On devait bien aller à soixante kilomètres à l'heure. À cette hauteur le vent était froid. J'ai sorti le cache-col bleu que ma grand-mère m'avait tricoté et je me le suis noué autour du cou. Un des bouts flottait derrière moi comme une bannière. Avec un tel vent, ma casquette risquait à tout moment de s'envoler ; je la mis donc à l'envers, la visièrre en arrière. Ainsi harnaché, j'avais vraiment l'air qui convient à un vrai conducteur de machine volante. J'aurais bien voulu que les filles de chez moi puissent me voir.

Je m'entraînai pendant un petit moment à manipuler le levier et à remuer correctement sur ma selle, piquant vers le ciel jusqu'à ce que le moteur se mette à tousser, virant à droite et à gauche, plongeant sur la route et la rasant le plus près possible. Mais à la fin le commandant s'est mis à hurler et j'ai arrêté. De temps en temps, on apercevait une lumière dans une ferme, et une seconde plus tard ce n'était plus qu'une petite lueur clignotant au loin derrière nous, dans les champs, et nous savions que tout en bas, il y avait un fermier qui était sorti de chez lui avec sa lampe, cherchant d'où venait tout ce raffut.

Nous avions rempli le réservoir plusieurs fois en vol. Bientôt, à peine deux heures plus tard peut-être, des feux de camp apparurent sous les ailes. Le commandant se balançait d'un côté sur l'autre pour étudier le sol. Il me montre un champ devant nous.

« Crois-tu que tu peux poser la machine sur ce champ-là, fiston ?

— Oui, mon commandant », j'ai dit.

J'ai stoppé le moteur, et notre machine s'est mise à descendre comme un toboggan. Je manœuvrais le levier en finesse, surveillant le sol qui s'approchait de nous et qui grossissait de seconde en seconde. Plus du tout de bruit à présent, excepté le vent qui soufflait dans les câbles. Je nous imaginais comme une apparition pâlie sous le clair de lune. Notre trajectoire nous conduisait droit sur le champ. Au moment de toucher terre, je tirai légèrement sur le levier et les patins glissèrent sur l'herbe avec un léger chuintement. Il y eut un petit soubresaut, et nous nous arrê tâmes. On est resté tous deux un moment sans dire un mot. Dans les herbes les grillons se sont remis à grésiller.

Le commandant a dit que le champ se terminait par une falaise. C'était vrai. On a tiré la machine jusqu'au bord et on est reparti en sens inverse. Nous cherchions un chemin ou une sentinelle. C'est moi qui ai trouvé la sentinelle – elle s'était endormie en travers du chemin qu'elle devait garder... pas bête, hein ? Comme j'avais plus de gnôle, je l'ai réveillé et je lui ai exposé mon problème.

« Combien t'as ? » m'a-t-il demandé.

J'ai répondu un dollar ; alors il s'est enfoncé dans les bois et il est revenu avec un cruchon.

« C'est du bon, qu'il m'a dit, le meilleur. Un dollar pile ; le cruchon est presque plein. » J'ai goûté — oui, il *était* bon – je l'ai payé, et j'ai emporté le cruchon jusqu'à la machine. Après je suis revenu jusqu'au sentier et j'ai appelé le commandant. Il m'a bientôt rejoint, coupant à travers champs. La sentinelle nous a conduits et nous avons pris le chemin qui menait à la tente du général.

C'était une tente carrée, avec un toit en dôme. À l'intérieur une lanterne était allumée, et l'entrée était ouverte. La sentinelle s'est mise au garde-à-vous. « Mon général, y a là un commandant de cavalerie » – ce type avait une façon de dire « cavalerie » qui montrait bien que c'était un bouseux de fantassin – « y dit que c'est secret et urgent.

— Envoyez-moi *la cavalerie* », répondit une voix, mais *elle* prononçait juste, et je sus que dans son cœur le général était un véritable cavalier.

On avance de quelques pas. Garde-à-vous. Le général était assis sur une chaise de cuisine, ses pieds (dans de vieilles chaussures de l'armée délacées) posés sur un gros tonnelet pourvu d'une cannelle. Il portait un grand chapeau noir tout cabossé. Sa tunique et sa chemise étaient déboutonnées et je vis trois étoiles d'argent brodées sur ses épaulettes. Il portait la barbe, et ses yeux bleus étaient durs et perspicaces. « Repos ! nous dit-il. Eh bien ?

— Mon général, dit le commandant, nous avons une machine volante que nous désirons, avec votre permission, utiliser contre les

rebelles.

— On peut dire, répondit le général, se balançant en arrière sur sa chaise, que vous tombez pile. Lee a massé ses hommes à Cold Harbour(19) et j'ai passé toute la nuit à picol... à réfléchir. Nous devons les écraser avant que... Une machine *volante*, avez-vous dit ?

— Oui, mon général.

— Hum ! marmonna le général. D'où la sortez-vous ?

— Eh bien, mon général, c'est une longue histoire.

— Je veux bien vous croire », dit le général. Il prit un mégot de cigare sur la table à côté de lui et le mâchonna pensivement. « Si je n'avais pas passé toute la nuit à réfléchir sans arrêt, je ne croirais pas un mot de tout cela. Qu'avez-vous l'intention de faire avec votre machine volante ?

— La remplir de grenades ! » Les yeux du commandant étincelèrent. « Et les lâcher sur le Quartier Général des rebelles ! Les forcer à une reddition immédiate... »

Le général secoua la tête. « Non, dit-il, je ne crois pas. L'arme aérienne n'est pas suffisante, fiston, et ne remplacera jamais l'infanterie, vous pouvez m'en croire. Elle a sa place, notez bien, et vous avez fait du bon travail. »

Il se tourna vers moi.

« C'est toi le conducteur, gamin ?

— Oui, mon général. »

Il revint au commandant.

« Je veux que vous grimpez là-haut avec une carte afin de localiser les positions qu'occupe Lee. Notez-les sur la carte et revenez. Si vous faites cela, commandant, demain 3 juin, après la bataille de Cold Harbour, j'épinglerai moi-même les palmes d'argent sur vos épaulettes. Parce que je vais prendre Richmond comme... comme... heu... je ne sais pas. Quant à toi, gamin », – il regarde ma manche – « tu seras nommé brigadier. Peut-être même que je ferai dessiner un nouvel insigne : deux petites ailes, par exemple, épinglées sur la poitrine, ou quelque chose comme ça.

— À vos ordres, mon général.

— Où est la machine ? a-t-il demandé. Je crois que je vais aller jeter un petit coup d'œil sur cette machine. »

On a salué, le commandant et moi, et on a fait demi-tour.

« Partez devant, nous a dit le général, je vous rejoins. »

On était déjà arrivé à notre appareil quand il nous a rejoints. Il glissa quelque chose dans sa poche – un mouchoir peut-être.

« Voici votre carte », dit-il, tendant un papier plié au commandant.

Celui-ci le prit, salua et dit :

« Pour l'Union, mon général ! Pour la cause des...

— Pas de discours, commandant, du moins pas avant votre retour.

— Oui, mon général. »

Il se tourna vers moi.

« Remplis-le. »

Après que j'ai eu rempli le réservoir, nous avons lancé les hélices, et cette fois le moteur a démarré du premier coup. On a grimpé à bord, et j'ai retourné ma casquette et noué mon écharpe.

« Bien, bien, a approuvé le général. De la classe, la vraie classe de la cavalerie. »

On a glissé un petit peu et dès qu'on a eu passé le bord du précipice, on a plongé en chute libre. Le sol semblait nous sauter à la figure. Puis les ailes ont mordu dans l'air : j'ai tiré le levier, et la machine s'est redressée. Le moteur crachait, peinant pour reprendre de l'altitude. Nous avons fait un demi-tour impeccable et je suis revenu survoler deux fois le champ, une fois à cinq mètres au-dessus du sol, et la seconde à une trentaine de mètres. Au premier passage, le général était là. Il nous regardait, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte. Je distinguai même les boutons de cuivre de sa tunique qui luisaient sous le clair de lune. La seconde fois il avait toujours la tête renversée en arrière, mais je ne crois pas qu'il nous regardait, parce qu'il était en train de boire un verre d'eau – je dis un verre d'eau, parce qu'au moment où nous avons redressé avant de piquer plein sud, j'ai vu l'éclair du verre qu'il avait jeté de toutes ses forces dans les fourrés avoisinants. Ensuite il est reparti à toute vitesse vers le Quartier Général, pour réfléchir à nouveau, je crois.

La machine donnait des coups d'encolure, ruant de l'arrière-train, comme une bête nerveuse ; j'avais un mal fou à l'empêcher de se dérober (j'aurais bien voulu avoir des rênes pour mieux la tenir en main). Sous nos pieds, la James River, glacée et scintillant de mille reflets, s'étirait d'est en ouest. Je pouvais aussi voir les lueurs de Richmond, mais ce n'était pas le moment de rêvasser. La machine se mit soudain à vibrer de toutes parts, et avant même que j'aie eu le temps de la retenir, elle prit le mors aux dents et plongea en piqué. Le vent hurlait dans les câbles, et la surface miroitante de la rivière se rapprochait dangereusement.

Seulement ce n'était pas la première fois que j'avais affaire à une bête nerveuse. Je tirai le levier à fond, l'obligeant à relever le nez, et elle se redressa docilement, dans l'air, comme un bon cheval de cavalerie devant l'obstacle. Mais ce coup-là, le moteur ne s'essouffla pas comme il l'avait fait la première fois au sommet de la courbe. Il écumait littéralement, les narines fumantes, vibrant sauvagement. J'ai juste eu le temps de crier « Tenez-vous ! » au commandant, que déjà elle s'était mise sur le dos, et piquait à nouveau en plein sur la rivière. Le commandant a hurlé quelque chose. C'était de la bonne gnôle que m'avait filée la sentinelle et elle me réchauffait les entrailles – jamais

je n'avais été autant à la fête – je me suis mis à hurler moi aussi et à rigoler en même temps. Je me suis jeté en arrière avec le levier en criant « Hop !

Hop ! » et hop ! nous voilà repartis en l'air – les ailes craquaient comme une bonne vieille selle de cuir sur un cheval au galop. Au sommet de la montée, je me suis projeté sur la gauche et nous avons décrit une large et merveilleuse courbe – jamais je ne m'étais autant amusé.

Notre monture s'est alors un peu calmée. Je savais que je ne l'avais pas complètement matée, mais elle sentait un vrai cavalier sur son dos ; alors elle attendait, réfléchissant à ce qu'elle allait encore pouvoir essayer. Le commandant récupéra son souffle et en profita pour m'injurier. Il n'utilisa aucune des insultes que je connaissais déjà – pourtant j'étais dans la cavalerie depuis mon incorporation. C'était du beau boulot, et je l'admirai. « À vos ordres, mon commandant », je dis, quand il fut à nouveau hors d'haleine.

Il avait sûrement encore des tas de choses à me dire, je n'en doute pas, mais des feux de camp apparurent dans la nuit, et il dut sortir la carte et se mettre au travail. Nous avons fait un aller-et-retour en suivant le cours de la rivière. Le commandant, occupé avec son crayon et sa carte, ne parlait plus, et pour moi et la machine c'était moins drôle. Je me demandais si les rebelles pouvaient nous voir ou nous entendre. Je descendais insensiblement, et à un moment, au milieu d'une clairière, voilà tout à coup un feu de camp avec des silhouettes autour. Je ne peux pas vraiment dire si c'est la machine ou si c'est moi qui en a eu l'idée, étant donné que j'avais à peine touché le levier, mais tout à coup elle se met à plonger du nez et à foncer droit sur le feu.

Là, du coup ils nous ont vus et entendus pour de bon. Ils se dispersèrent dans un beau concert de hurlements et de jurons – moi, j'étais à moitié dans le vide, me moquant et rigolant d'eux comme un vrai fou. J'ai redressé juste à un mètre ou deux du sol, et j'ai l'impression que les flammes du feu ont léché la queue de la machine. Malheureusement le moteur hoqueta dans la grimpée, et je dus virer et descendre en une douce glissade pour lui permettre de récupérer son souffle. Cette fois, les types en dessous avaient pris leurs fusils. Ils étaient fous de rage. Agenouillés, ils nous suivaient de leurs armes comme on tire le canard, et les balles sifflaient autour de nous.

« Allez, ma vieille ! » hurlai-je. Je claquai le flanc de la machine, défis ma trompette et sonnai la charge. Et hop ! on replonge – le moteur hennissait et crachait comme un enragé – les types en bas ont balancé leurs armes et se sont sauvés dans tous les sens. Les ailes sont passées si près qu'elles ont presque éteint le feu, et on est remonté comme une flèche dans un hurlement de triomphe. En haut de la

courbe, j'ai fait déraper la machine et nous sommes passés par-dessus les cimes des arbres, piquant droit vers la lune.

« Excusez-nous, mon commandant, je lui ai dit, avant qu'il ne retrouve son souffle, elle est nerveuse... une vraie diablesse. Mais je crois que cette fois je l'ai bien en mains.

— Alors, ramenez-nous au Quartier Général avant de nous tuer, répondit-il d'un ton glacé. Nous discuterons de cela plus tard.

— À vos ordres, mon commandant. »

Après avoir retrouvé la James River, ç'a été un jeu d'enfant pour le commandant de nous orienter et de nous ramener jusqu'au pré d'où nous étions partis.

« Attendez-moi ici », m'a-t-il dit, après que nous nous fûmes posés, et il courut vers le sentier qui menait à la tente du général. Cela m'arrangeait bien : j'avais envie de boire un coup, et en plus je m'étais pris d'affection pour cette machine et je voulais en prendre un peu soin. Je l'essuyai avec mon écharpe ; je lui aurais bien donné une friandise si ça avait été possible.

Je fouille à l'intérieur, et voilà que je me mets moi aussi à pousser des jurons – je crois que j'ai été encore meilleur que le commandant – parce que mon whisky avait disparu. C'était cette sentinelle du diable ; il était revenu jusqu'à la machine pendant que nous étions dans la tente du général et il avait pris le cruchon. Maintenant ce salaud devait être au poste de garde en train de boire ma gnôle tout en rigolant de moi.

Le commandant revint, toujours en courant.

« On repart à Washington, et en vitesse, dit-il. Il faut que nous remettions cet engin-là où nous l'avons pris avant le jour, sinon le continuum espace-temps sera cassé... et nul ne sait ce qui pourrait alors arriver. »

On a rempli le réservoir et on est reparti. J'étais fatigué à présent et la machine aussi, je crois, parce qu'elle peinait et avançait sans caprices ni bonds d'aucune sorte.

Nous avons atterri à côté du massif d'arbres, et nous nous sommes extirpés moulus et raides. Après avoir émis quelques craquements et quelques soupirs, la machine volante s'immobilise totalement, morte de fatigue elle aussi. Il y avait deux trous dans les ailes – des balles de rebelles probablement – et la queue était un peu noircie par la fumée, mais à part ça elle était telle que nous l'avions vue la première fois.

« Réveille-toi, gamin ! m'intime le commandant. Va chercher les chevaux pendant que je ramène l'engin. »

Il agrippa la machine et commença à la tirer sur la pelouse.

Je trouvai nos bêtes broutant de l'herbe un peu plus loin, les ramenai et les attachai à un arbre. Quand le commandant est revenu, on est parti.

Eh bien, j'ai jamais été nommé brigadier. J'ai même pas eu les ailes, comme avait dit le général. Un peu plus tard le soleil s'est levé, et moi je me suis endormi.

Je me suis réveillé en entendant le commandant appeler :

« Ho ! gamin ! gamin !

— À vos ordres, mon commandant ! »

Mais ce n'était pas à moi qu'il parlait, c'était à un petit vendeur de journaux. On était presque sortis de Washington. Le commandant a payé son journal, et je me suis penché pour lire par-dessus son épaule. Et qu'est-ce que je vois, là, assis sur ma selle ? BATAILLE A COLD HARBOUR. En dessous du titre, il y avait toute une longue colonne de manchettes écrites en plus petits caractères : *Désastre pour les forces de l'Union ! Une attaque surprise à l'aube échoue ! Nos combattants repoussés en huit minutes ! Appréciation fautive sur les positions rebelles ! Pertes minimales chez les Confédérés, immenses chez nous ! Le général Grant se refuse à toute explication ! Une enquête sera nécessaire !* Il y avait aussi un article, mais nous ne l'avons pas lu. Le commandant a jeté la feuille de chou dans le caniveau et a éperonné son cheval. J'ai suivi.

On est arrivé au camp vers midi, mais on n'a pas cherché le général. Ce n'était pas tellement nécessaire, parce que nous étions certains que lui nous cherchait. Pourtant il ne nous a jamais retrouvés ; peut-être parce que je m'étais laissé pousser la barbe et que le commandant, lui, avait rasé la sienne. Et comme nous ne lui avions jamais donné nos noms...

Enfin Grant a fini par prendre Richmond – ça, c'était un général ! – mais il a fallu qu'il l'assiège.

Je l'ai revu une autre fois, mais des années plus tard. Il n'était plus général(20). C'était le jour de l'An, et je me trouvais à Washington, Une longue file de gens attendait d'entrer à la Maison Blanche – c'était l'époque où nos présidents recevaient le public chaque jour de l'An. Alors je me suis mis dans la file, et une heure plus tard je me trouvais devant le président.

« Vous vous souvenez de moi, mon général ? » je lui ai demandé.

Il me détailla attentivement, fronçant les sourcils, puis son visage vira au rouge et ses yeux se mirent à luire dangereusement. Mais il se souvint que j'étais un électeur, alors il respira un bon coup, se força à sourire, et me désigna une porte derrière lui.

« Attendez-moi là », me dit-il.

La réception se termina peu après, et le général était là devant moi, assis derrière son grand bureau, mâchonnant un cigare. « Alors, me dit-il sans aucun préliminaire, qu'est-ce qui a foiré ? »

Moi aussi je m'étais déjà souvent posé cette question, et j'avais trouvé une explication. Alors je la lui ai dite. Je lui ai raconté comment notre machine volante s'était déchaînée, virevoltant et

tourbillonnant jusqu'à ce que nous ayons la vue complètement brouillée, si bien que nous avons volé vers le nord et que le commandant avait repéré et noté nos propres positions.

« Ça, je l'avais compris immédiatement après l'attaque », me dit-il.

Alors il a bien fallu lui parler de la sentinelle qui m'avait vendu le whisky, et comment j'avais cru qu'il me l'avait volé, alors qu'il n'en était rien.

Le général hocha la tête.

« Vous aviez versé le whisky dans la machine, n'est-ce pas ? Vous aviez cru que c'était une cruche de pétrole ?

— Oui, mon général. »

Il opina à nouveau.

« Et naturellement votre engin est devenu fou. Ce whisky venait de ma réserve personnelle ; c'était le même que Lincoln appréciait tant. Cette sentinelle du diable n'a pas arrêté de m'en faucher durant toute la guerre. »

Il s'enfonça dans son fauteuil, tirant sur son cigare.

« Enfin, dit-il, c'est peut-être aussi bien que vous ayez échoué ; c'est ce que Lee pensait, lui aussi. Nous en avons discuté, lui et moi, avant qu'il ne se rende officiellement à Appomatox, C'était dans la ferme ; rien que nous deux. Je n'ai jamais raconté de quoi nous avons discuté à ce moment-là, et depuis ce temps-là tout le monde se pose la question et fait des hypothèses. Eh bien, nous avons parlé de la force aérienne, jeune homme, et Lee était contre, et moi aussi. Les guerres doivent rester sur terre, fiston, et si jamais on la fait aussi dans les airs, alors on commencera à jeter des obus de là-haut, tu peux m'en croire, et alors ce sera un véritable carnage. C'est pourquoi Lee et moi avons décidé de nous taire en ce qui concerne les machines volantes, et nous avons respecté cet engagement – tu ne trouveras pas un mot à ce propos dans ses Mémoires ni dans les miens. De toute façon, comme l'a dit Billy Sherman(21), la guerre c'est l'enfer, et ce n'est pas la peine d'inciter les gens à découvrir des moyens de la rendre encore pire. C'est pourquoi, fiston, je veux que tu oublies cette affaire de Cold Harbour. N'en dis jamais un mot, même si tu devais vivre cent ans.

— À vos ordres, mon général. »

Et je me suis tenu à ma promesse, Mais maintenant, j'ai cent ans passés, fiston, et si le général avait voulu que je la ferme encore plus longtemps, il me l'aurait dit. Alors, cesse donc de faire l'avion avec tes mains ! Attends ton tour, c'est le *premier* pilote au monde qu'est en train de causer !

Traduit par MICHEL RIVELIN.

Quit zoomin'those hands trough the air.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

L'HOMME QUI TUA MAHOMET

Par Alfred Bester

Pas de voyage dans le temps sans paradoxe. Celui-ci est si original que nous avons failli le mettre dans le volume des Voyages dans le temps. Puis nous nous sommes dit qu'un recueil d'histoires à rebours sans Bester ne serait pas tout à fait à la hauteur de son programme. Et le Bester que voici est tout spécialement renversant : c'est bien simple, il plaisante non pas sur les voyages dans le temps, mais sur les histoires de voyages dans le temps. Ce sont des choses on ne peut plus naturelles chez cet auteur. Les autres passent leur temps à raconter l'histoire de l'homme qui va dans le passé tuer le père de celui qu'il veut supprimer... et échoue parce que la mère de celui qu'il veut supprimer n'était pas un parangon de vertu. Bester obtient le même résultat en supprimant le grand-père. Et le reste à l'avenant !

V OICI l'histoire d'un homme qui a saboté l'Histoire, renversé des empires et détruit des dynasties. À cause de lui Columbus (Ohio) devrait s'appeler Cabot (Ohio). À cause de lui le nom de Marie Curie devrait être honni en France, et personne ne devrait jurer par la barbe du Prophète... À vrai dire, ces faits réels n'eurent pas lieu, car l'homme était un savant fou ; ou, si vous préférez, il ne parvint qu'à se les rendre irréels.

Notre patient lecteur est familiarisé avec le légendaire savant fou, créant en laboratoire des monstres qui à tous les coups se retournent contre leur auteur et menacent son adorable fille. La présente histoire ne comporte pas de tel personnage. Elle concerne Henry Hassel, un véritable professeur, un peu toqué, de la même catégorie que les illustres Ludwig Boltzmann (« la loi des gaz parfaits »), Jacques Charles et André-Marie Ampère (1775-1836).

Nul n'ignore que l'ampère électrique fut ainsi nommé en l'honneur d'Ampère. Ludwig Boltzmann fut un physicien autrichien

« distingué », aussi réputé pour ses travaux sur les radiations des corps sombres que pour les gaz parfaits. Vous pouvez vérifier dans l'*Encyclopædia Britannica*, vol. 3, BALT à BRAI. Jacques Alexandre César Charles fut le premier mathématicien à s'intéresser à l'aérostation, et inventa le ballon à hydrogène. C'étaient de vrais hommes.

C'étaient aussi de vrais excentriques. En voici un exemple : Ampère était en route pour une importante réunion de savants à Paris. Dans son taxi, il eut une idée lumineuse (de nature électrique, je présume), sortit un crayon et griffonna l'équation sur la paroi de la voiture, En gros, cela donnait : $dH = i p dl / r^2$ (p étant la distance perpendiculaire de P à la droite) ou $dH = i \sin \varnothing dl / R^2$. C'est ce qu'on appelle aussi la loi de Laplace, bien que ce dernier ne fût pas à la réunion.

Quoi qu'il en soit, le taxi arriva à l'Académie. Ampère sortit, paya le chauffeur et se précipita à la réunion pour exposer à chacun son idée lumineuse. Il réalisa alors qu'il n'avait pas la note sur lui, se rappela où il l'avait laissée et dut pourchasser le taxi à travers Paris pour récupérer son équation fugitive. J'aime à penser que c'est de la même manière que Fermât perdit son « Dernier Théorème », bien qu'il ne figurât pas non plus à la réunion, étant mort environ deux cents ans plus tôt.

Ou bien considérons Boltzmann. Quand il parlait des gaz parfaits complexes, il truffait ses cours de calculs compliqués qu'il faisait rapidement de tête. Ses étudiants avaient tellement de mal à démêler ses maths qu'ils ne pouvaient suivre ses cours et durent prier Boltzmann de mettre ses équations au tableau. Boltzmann s'excusa et promit d'être plus explicite à l'avenir. Au cours suivant, il commença : « Messieurs, en combinant la loi de Boyle avec la loi de Charles, nous arrivons à l'équation $p v = p_0 v_0 (1 + \alpha t)$. Donc évidemment si $\int_a^b f(x) dx = \varnothing(a)$, nous avons $p v = R T$ et $\int_v^S f(x, y, z, \dots) dV = 0$. C'est aussi simple que deux et deux font quatre. » À ce moment Boltzmann se souvint de sa promesse. Se tournant vers le tableau noir, il inscrivit consciencieusement $2 + 2 = 4$, et poursuivit son cours, continuant à faire machinalement de tête ses calculs compliqués.

Quant à Jacques Charles, le brillant mathématicien qui découvrit la loi de Charles (appelée quelquefois loi de Gay-Lussac) dont Boltzmann avait parlé dans son cours, il désirait avec une passion maniaque devenir un paléographe réputé – c'est-à-dire un découvreur de manuscrits anciens. Je pense que le fait de partager le mérite avec Gay-Lussac avait dû le déranger quelque peu. Il acheta 200 000 francs, à un escroc nommé Vrain-Lucas, des lettres holographes prétendument écrites par Jules César, Alexandre le Grand et Ponce-Pilate. Charles, l'homme qui voyait au travers de tout gaz, parfait ou non, crut réellement à l'authenticité de ces faux, en dépit du fait que ce

maladroit de Vrain-Lucas les avait écrits en français moderne, sur du papier moderne contenant des filigranes modernes. Charles essaya même d'en faire don au Louvre.

Notez que ces hommes n'étaient pas des imbéciles. C'étaient des génies qui payaient une lourde rançon pour leur génie, parce que le reste de leur intellect était hors de ce monde. Un génie, c'est quelqu'un qui atteint à la vérité par des voies inattendues. Malheureusement, les voies inattendues mènent au désastre dans la vie quotidienne. Et c'est ce qui arriva à Henry Hassel, professeur de Compulsion Appliquée à l'Université Inconnue en l'an de grâce 1980.

*
* *

Personne ne sait où est l'Université Inconnue, ni ce qu'on y enseigne. Elle comporte un corps enseignant d'environ deux cents excentriques, et un corps estudiantin de deux mille niais... du genre de ceux qui restent anonymes jusqu'à ce qu'ils gagnent le prix Nobel ou deviennent le Premier Homme sur Mars. Vous reconnaissez facilement les diplômés de l'U.I. en demandant aux gens où ils ont fait leurs études. Si vous obtenez une réponse évasive comme : « Oh ! une école quelconque dont vous n'avez jamais entendu parler... », vous pouvez parier qu'ils sortent de ladite université. J'espère pouvoir un jour vous en dire plus long sur cette université, laquelle est un centre de culture... uniquement dans le sens pickwickien.

En tout cas, un après-midi, Henry Hassel quitta assez tôt son bureau du Centre Psychotique, passant par l'arcade de Culture Physique pour rentrer chez lui. On a dit que c'était pour reluquer les étudiantes nues qui pratiquaient les Arcanes Eurythmiques ; c'est faux. Hassel préférait admirer les trophées disposés sous l'arcade, en mémoire des Grandes Équipes de l'Université qui avaient gagné le genre de championnats habituellement gagnés par les équipes de l'U.I. – dans les sports tels que le Strabisme, l'Occlusion et le Botulisme (Hassel avait lui-même été champion de simple en Frambésisme trois années de suite). Il arriva chez lui le cœur gai et entra joyeusement dans sa maison pour découvrir sa femme dans les bras d'un homme.

Cette mignonne créature de trente-cinq ans, aux cheveux roux vaporeux et aux yeux en amande, se laissait cordialement embrasser par un personnage dont les poches contenaient des prospectus, des appareils microchimiques et un marteau à réflexe rotulien... un véritable produit de l'U.I., comme vous voyez. Le baiser était si concentré qu'aucune des parties agissantes ne remarqua la présence d'Henry, furieux, dans l'entrée.

Rappelez-vous Ampère, Charles et Boltzmann. Hassel pesait quatre-

vingt-cinq kilos. Il était musclé et sans complexes. C'eût été pour lui un jeu d'enfant de mettre en charpie sa femme et l'amant de celle-ci et d'atteindre ainsi, simplement et directement, le but qu'il venait de concevoir : mettre fin à la vie de sa femme. Mais il était de la catégorie des génies ; son cerveau ne fonctionnait pas ainsi.

Hassel respira fortement, tourna les talons et fonça comme un poids lourd jusqu'à son laboratoire particulier. Il ouvrit un tiroir marqué *duodénium* et en retira un revolver calibre 45. Il ouvrit d'autres tiroirs, aux étiquettes tout aussi intéressantes, et réunit des appareils. En sept minutes et demie exactement (tant sa rage était grande), il fabriqua une machine à voyager dans le temps (tant était grand son génie).

Le professeur Hassel assembla la machine autour de lui, régla le cadran sur 1902, ramassa le revolver et pressa le bouton. La machine émit un bruit de plomberie défectueuse, et Hassel disparut. Il réapparut à Philadelphie le 3 juin 1902, alla directement au 1218, Walnut Street (une maison de brique rouge avec un perron de marbre), et sonna. Un personnage, qui aurait très bien pu s'appeler Smith, ouvrit la porte et regarda Henry Hassel.

« Mr. Jessup ? demanda Henry d'une voix étranglée.

— Oui ?

— Vous êtes Mr. Jessup ?

— En effet.

— Vous aurez un fils, Edgar ? Edgar Allan Jessup... ainsi nommé en raison de votre regrettable admiration pour Poe ? »

L'autre parut déconcerté.

« Pas que je sache, dit-il. Je ne suis pas marié.

— Vous le serez, dit Hassel en colère. Et j'ai l'infortune d'être marié à Greta, la fille de votre fils. Excusez-moi. »

Levant son revolver, il abattit l'homme qui eût été le grand-père de sa femme.

« Elle aura cessé d'exister, murmura Hassel en soufflant sur la fumée de son arme. Je serai célibataire. Je suis peut-être même marié à quelqu'un d'autre... Bon Dieu ! Qui ? »

Hassel attendit impatiemment que le retour automatique de la machine à explorer le temps le rejette dans son laboratoire privé. Il se précipita dans le living-room. Sa rouquine de femme était toujours là, toujours dans les bras d'un type.

Hassel fut atterré.

« Alors c'est comme ça, gronda-t-il. Une tradition familiale de fidélité... Bon, on va bien voir. J'ai les moyens d'y remédier. »

Il se permit un rire creux, retourna à son labo et s'expédia en l'année 1901, où il tua d'un coup de revolver Emma Hotchkiss, qui eût été la grand-mère maternelle de sa femme. Il revint dans sa propre

maison, à sa propre époque. Sa femme rousse était toujours là... toujours dans les bras d'un autre homme.

« Mais je *sais* que la vieille bique était sa grand-mère, murmura Hassel. La ressemblance était frappante. Qu'est-ce qui a bien pu arriver, bon sang ? »

Hassel était confondu, consterné ; mais non sans ressources. Il passa dans son bureau, eut quelque difficulté à décrocher le téléphone, mais réussit finalement à composer le numéro du Laboratoire d'Anti-pratique... son doigt ne cessait de s'échapper du cadran.

« Sem ? fit-il. Ici Henry.

— Qui ?

— Henry.

— Causez plus fort.

— Henry Hassel !

— Oh ! Bonjour, Henry.

— Parlez-moi du Temps.

— Le Temps ? Hum... »

Sem, l'ordinateur Simplex et Multiplex, attendit que les circuits de toutes les données soient en ligne, puis commença : « Le Temps : 1° absolu ; 2° relatif ; 3° : périodique. 1° absolu : période, durée, journée, perpétuité...

— Désolé, Sem. Ma question était mal posée. Je voudrais : *Temps*, références : *Succession du, Voyage dans le.* »

Sem changea de relais et recommença. Hassel écoutait attentivement. Il acquiesçait. Il grognait.

« Hon hon. Hon hon. Bien. Je vois. C'est ce que je pensais. Un continuum, hein ? Les actes accomplis dans le passé doivent altérer l'avenir. Bon. Alors je suis sur la bonne voie. Mais l'acte doit être significatif, hein ? L'action doit faire effet sur les masses. L'insignifiant ne peut détourner les courants de phénomènes existants. Hmmm. Mais jusqu'à quel point une grand-mère est-elle *insignifiante* ?

— Qu'essayez-vous de faire, Henry ?

— De tuer ma femme », aboya Henry.

Il raccrocha. Retourna dans son labo. Réfléchit, toujours dévoré par les démons de la jalousie.

« Faire quelque chose de significatif, murmura-t-il. Éliminer Greta. Éliminer tout. Parfait, bon Dieu ! Je vais leur faire voir. »

Hassel recula en 1775, visita une ferme de Virginie et revolvérissa la poitrine d'un jeune colonel. Le nom du colonel était George Washington et Hassel s'assura qu'il était bien mort. Il revint dans sa propre maison, à sa propre époque. Sa femme était toujours là, toujours rousse, et toujours dans les bras d'un autre homme.

« Damnation ! » jura Hassel.

Il allait être à court de munitions. Il ouvrit une nouvelle boîte de

cartouches, retourna en arrière dans le temps et massacra Christophe Colomb, Napoléon, Mahomet, et une demi-douzaine d'autres célébrités.

« Bon sang ! cette fois ça devrait y être ! » se dit Hassel.

Il retourna à sa propre époque et retrouva sa femme dans la posture susmentionnée.

Ses genoux se liquéfièrent ; ses pieds lui parurent s'enfoncer dans le sol. Il rejoignit son laboratoire à travers un cauchemar vaseux.

« Qu'est-ce qui peut bien être significatif ? se demanda Hassel douloureusement. Combien en faut-il pour modifier l'avenir ? Cette fois, par Jupiter, je vais le changer pour de bon. Je vais tout casser. »

Il voyagea jusqu'à Paris au début du XX^e siècle, et alla voir M^{me} Curie dans un atelier sous les combles, près de la Sorbonne.

« Madame, fit-il dans son français exécrable, je ne suis qu'un étranger pour vous, mais un savant néanmoins. Connaissant vos expériences sur le radium... oh ? Vous n'en êtes pas encore au radium ? Ça ne fait rien. Je suis ici pour vous enseigner tout ce qui concerne la fission nucléaire. »

Ce qu'il fit. Il eut la satisfaction de voir Paris s'élever en un champignon de fumée avant que le retour automatique le ramenât chez lui.

« Ça apprendra aux femmes à être infidèles, grommela-t-il... *Guhhh !* » (Tel fut le son qui sortit de ses lèvres quand il vit sa rouquine de femme, qui était toujours... inutile d'insister lourdement sur ce que vous savez déjà.)

Hassel rejoignit son labo en titubant et s'assit pour réfléchir. Pendant qu'il est occupé, mieux vaut vous prévenir que ceci n'est pas une histoire conventionnelle sur le temps. Si vous vous imaginez que l'homme qui mignote sa femme est lui-même, vous êtes dans l'erreur. La vipère *n'est pas* Henry Hassel, ni son fils, ni même Ludwig Boltzmann (1844-1906). Hassel n'accomplit pas un circuit fermé dans le temps, finissant là où le récit commence, à la satisfaction de personne et à la fureur de chacun, pour la simple raison que le Temps n'est pas circulaire, ni linéaire, ou bilinéaire, discoïde, syzygien, longiquiteux ou pandiculier. Le Temps est une affaire privée, ainsi que le découvrit Hassel.

« J'ai dû me tromper quelque part, murmura Hassel. Il faut que je vérifie. »

Il se battit avec le téléphone, lequel semblait peser cent tonnes, et réussit enfin à joindre la Bibliothèque.

« Allô, la Bibliothèque ? Henry à l'appareil.

— Qui ?

— Henry Hassel.

— Plus fort, s'il vous plaît.

— HENRY HASSEL !

— Oh ! Bonjour, Henry.

— Qu'avez-vous au sujet de George Washington ? »

La Bibliothèque cliqueta pendant que ses scruteurs fouillaient les catalogues.

« George Washington. Premier président des États-Unis. Né en...

— Premier président ? Ne fut-il pas assassiné en 1775 ?

— Voyons, Henry. Question absurde. Tout le monde *sait* que George Wash...

— Personne ne sait qu'il fut tué ?

— Par qui ?

— Moi.

— Comment avez-vous fait ?

— J'ai un revolver.

— Non, je veux dire, comment avez-vous pu le faire il y a deux cents ans ?

— J'ai une machine à voyager dans le temps.

— Eh bien je n'en ai pas trace ici, fit la Bibliothèque. Il figure toujours en bonne place dans mes dossiers. Vous avez dû le louer.

— Je n'ai rien loupé. Et Christophe Colomb ? Avez-vous quelque chose sur sa mort en 1489 ?

— Mais... il a découvert le Nouveau Monde en 1492.

— Non. Il fut tué en 1489.

— Comment ?

— Une balle de 45 dans le buffet.

— Encore *vous*, Henry ?

— Oui.

— Aucune trace ici, insista la Bibliothèque. Vous visez comme un pied.

— Je ne perdrai pas mon sang-froid, fit Hassel d'une voix tremblante.

— Pourquoi pas, Henry ?

— Parce que c'est déjà fait, hurla-t-il. Bon ! Et Marie Curie ? A-t-elle ou n'a-t-elle pas découvert la bombe à fission nucléaire qui détruisit Paris au début du siècle ?

— Elle ne la découvrit pas. Enrico Fermi...

— Si.

— Non.

— Je la lui ai enseignée personnellement. *Moi*. Henry Hassel.

— Tout le monde s'accorde à dire que vous êtes un merveilleux théoricien, mais pour ce qui est d'enseigner, Henry, vous...

— Allez au diable, vieille mule. Il me *faut* une explication !

— Pourquoi ?

— J'ai oublié. J'avais quelque chose en tête... mais ça ne fait rien.

Que me suggérez-vous ?

— Vous avez vraiment une machine à voyager dans le temps ?

— Évidemment que j'ai une machine à voyager dans le temps.

— Alors, retournez vérifier. »

Hassel retourna en l'an 1775, alla à Mount Vernon et interrompit les plantations de printemps.

« Excusez-moi, colonel », commença-t-il.

Le grand homme le regarda curieusement.

« Drôle d'accent étranger, fit-il. D'où sortez-vous ?

— Oh ! d'une école quelconque dont vous n'avez jamais entendu parler.

— Votre aspect aussi est drôle. Embrumé, comme qui dirait.

— Dites-moi, colonel, que savez-vous de Christophe Colomb ?

— Pas grand-chose, répondit le colonel Washington. Mort il y a deux-trois cents ans.

— *Quand* mourut-il ?

— Vers 1500 et des poussières, pour autant que je me souviene.

— Non. Il est mort en 1489.

— Vous savez mal vos dates, mon vieux, Il a découvert l'Amérique en 1492.

— C'est Cabot qui a découvert l'Amérique. Sébastien Cabot.

— Non. Cabot arriva un poil plus tard.

— J'ai une preuve infaillible... », commença Hassel.

Mais il s'arrêta, voyant approcher un homme costaud et même... corpulent, le visage comiquement rouge de colère. Il portait un pantalon gris informe et une veste de tweed deux fois trop petite. Il brandissait un Colt 45. Henry mit un moment à comprendre qu'il se regardait lui-même... il n'apprécia pas beaucoup cette apparition.

« Mon Dieu ! murmura Hassel. Me voici, remontant pour la première fois dans le temps afin de tuer Washington. Si j'avais fait mon deuxième voyage une heure plus tard, j'aurais trouvé Washington mort. Hé ! appela-t-il. Pas tout de suite. Attends une minute. J'ai quelque chose à vérifier d'abord. »

L'autre Hassel ne lui accorda pas la moindre attention ; il ne parut même pas se rendre compte de sa présence. Il marcha droit sur le colonel Washington et lui tira dans l'estomac. Le colonel Washington s'affaissa, tout à fait mort. Le premier assassin examina le corps puis, ignorant les efforts de Hassel pour engager une conversation, tourna le dos et s'éloigna, marmottant haineusement en lui-même.

« Il ne m'a pas entendu, s'étonna Hassel. Il ne m'a même pas senti quand je l'ai touché. Et pourquoi est-ce que je ne me souviens pas d'avoir essayé de m'arrêter moi-même la première fois que j'ai tué le colonel ? Que se passe-t-il, bon sang ? »

Considérablement troublé, Hassel partit à Chicago et se retrouva

sur les terrains de *squash*(22) de l'Université de Chicago, au début des années 1940. Là, dans un grand tas de briques de graphite et de poudre de graphite, travaillait un savant italien nommé Fermi.

« Alors, *dottore*, on refait le travail de Marie Curie, à ce que je vois ? » fit Hassel.

Fermi regarda autour de lui comme s'il avait entendu un léger bruit.

« Vous refaites le travail de Marie Curie, *dottore* ? » hurla Hassel.

Fermi le regarda d'un air étrange.

« D'où sortez-vous, *amico* ? »

— D'une école quelconque dont vous n'avez jamais entendu parler. Il est vrai, n'est-ce pas, *dottore*, que Marie Curie découvrit la fission nucléaire en 1900.

— Non ! Non ! Non ! cria Fermi. Nous sommes les premiers, et nous n'en sommes pas encore là. Police ! Police ! Un espion ! »

« Cette fois-ci, je passe dans l'Histoire », grommela Hassel.

Il sortit son fidèle 45, le vida dans la poitrine du docteur Fermi, puis attendit une arrestation et une immolation qui le feraient entrer dans les archives des journaux. À son grand étonnement, le docteur Fermi ne s'affaissa pas. Le docteur Fermi se tâta simplement la poitrine d'un doigt léger, et dit aux hommes qui s'étaient précipités à son appel :

« Ce n'est rien. J'ai ressenti tout à coup une sensation de brûlure ; c'est peut-être une névralgie du nerf cardiaque, mais plus vraisemblablement une indigestion. »

Hassel était trop agité pour attendre le retour automatique de la machine à voyager dans le temps. Au lieu de cela, il se retrouva soudain à l'Université Inconnue... et ceci sans intervention extérieure, ce qui aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, mais il était trop absorbé pour s'en rendre compte. Ce fut la première fois que moi (1913-1975(23)), je le vis... vague silhouette déambulant au travers des voitures garées, des portes fermées et des murs de brique, le visage illuminé par une détermination digne d'un dément.

Il apparut dans la Bibliothèque, prêt à une discussion épuisante, mais ne put se faire entendre, ni percevoir, par les Catalogues. Il alla au Laboratoire d'Antipratique, où le ordinateur Simplex et Multiplex, Sem, possédait des installations sensibles jusqu'à 10 700 angströms. Sem ne put voir Henry, mais finit par l'entendre, par je ne sais quel phénomène d'interférence hertziennne.

« Sem, fit Hassel, j'ai fait une sacrée découverte.

— Vous faites toujours des découvertes, gémit Sem. Votre allocation de découvertes est déjà épuisée. Faut-il que j'entame une autre bande pour vous ?

— Mais j'ai besoin d'être conseillé. Quel est le meilleur spécialiste

du *Temps*, références : *Succession du, Voyage dans le ?*

– Incontestablement Israël Lennox, professeur de Mécanique Spatiale, Université Yale.

— Comment puis-je prendre contact avec lui ?

— Vous ne pouvez pas, Henry. Il est mort. Depuis 1975.

— Quel spécialiste *vivant* connaissez-vous en ce qui concerne le *Temps*, références : *Succession du, Voyage dans le ?*

– Wiley Murphy.

— Murphy ? De notre propre Section du Trauma ? C'est drôle. Où est-il actuellement ?

— En fait, il est allé chez vous, Henry, pour vous demander quelque chose. »

Hassel rentra chez lui – sans marcher –, chercha dans son labo et son bureau sans trouver personne, et finalement entra en flottant dans le living-room, où sa rousse de femme était toujours dans les bras d'un autre. (Vous aurez compris que tout ceci eut lieu en l'espace de quelques instants qui suivirent la construction de la machine à explorer le temps... telle est la nature du Temps et du Voyage temporel.) Hassel s'éclaircit la gorge une ou deux fois et se risqua à tapoter l'épaule de sa femme. Ses doigts passèrent au travers.

« Excuse-moi, chérie, dit-il. Wiley Murphy n'est pas venu me voir ? »

Il la regarda alors de plus près et s'aperçut que l'homme qui embrassait sa femme était Murphy lui-même.

« Murphy ! s'exclama-t-il. Vous êtes l'homme que je cherchais. Je viens de faire l'expérience la plus extraordinaire. »

Hassel se lança aussitôt dans une lucide description de son expérience extraordinaire ; cela donnait quelque chose comme ceci : « Murphy, $u - y (u^{1/2} - v^{1/4}) (u^a + u^x v^y + v^b)$, mais lorsque George Washington $F(x) y^2 \emptyset dx$ et Enrico Fermi $F(u^{1/2}) dx dt$ un demi de Marie Curie, qu'advient-il de Christophe Colomb-fois la racine carrée de moins un ? »

Murphy ignore Hassel, tout comme l'avait fait Mrs. Hassel. J'inscrivis les équations sur le capot d'un taxi qui passait.

« Écoutez-moi donc, Murphy, dit Hassel. Greta chérie, ça ne te ferait rien de nous laisser seuls un moment ? Je... sacrebleu, vous deux, vous avez fini votre manège ? C'est sérieux. »

Hassel essaya de séparer le couple. Il ne put ni les toucher ni s'en faire entendre. Son visage vira de nouveau au rouge, et il devint tout à fait enragé ; il se mit à cogner sur Mrs. Hassel et Murphy. Ce fut comme s'il avait cogné sur le gaz parfait. Je crus opportun d'intervenir.

« Hassel !

— Qui est là ?

— Sortez un instant. Je veux vous parler. »
 Il se précipita à travers le mur.

— « Où êtes-vous ? »

— Par ici.

— Vous êtes un peu diffus.

— Vous aussi.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Lennox. Israël Lennox.

— Israël Lennox. Professeur de Mécanique Spatiale à Yale ?

— Lui-même.

— Mais vous êtes mort en 1975 ?

— J'ai *disparu* en 1975.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai inventé une machine à voyager dans le temps.

— Crédié ! Moi aussi, fit Hassel. Cet après-midi. L'idée m'en est venue d'un seul coup... je ne sais plus pourquoi... et j'ai fait une expérience extraordinaire. Lennox, le Temps n'est pas un continuum.

— Non ?

— C'est une série d'infimes particules... comme des perles sur un fil.

— Oui ?

— Chaque perle est un *Maintenant*. Chaque *Maintenant* a son propre passé et son futur. Mais aucun n'a de rapport avec les autres. Vous voyez ? Si $a - a + a_2ji + \emptyset ax (b_i)...$

— Épargnez-moi les calculs, Henry.

— C'est une forme de transfert quantitatif d'énergie. Le temps est émis en corpuscules infimes, ou quanta. Nous pouvons visiter séparément chaque quantum et y opérer des modifications, mais un changement dans un corpuscule n'affecte pas les autres. Vrai ?

— Faux, fis-je tristement.

— Comment ça, *faux* ? dit-il, gesticulant fiévreusement à travers une étudiante qui passait. Prenez les équations trochoïdales et...

— Faux, répétais-je avec fermeté. Voulez-vous m'écouter, Henry ?

— Bon, bon, allez-y.

— Avez-vous remarqué que vous êtes devenu quelque peu immatériel ? Vague ? Spectral ? Le Temps et l'Espace ne vous affectent plus dorénavant.

— Ah ?

— Henry, j'ai eu la malchance de construire une machine à explorer le temps en 1975.

— Vous l'avez déjà dit. Et en ce qui concerne la force électrique ? J'estime que j'emploie à peu près 7,3 kilowatts par...

— Laissez tomber la force électrique, Henry. À mon premier voyage dans le passé, j'ai visité le pléistocène. J'étais avide de

photographier le mastodon, le paresseux géant et le machaïdorus. Alors que je prenais du recul pour prendre un mastodon entièrement dans le champ à f/6,3 au 100^e, soit, d'après l'échelle LVS...

— Laissez tomber l'échelle LVS...

— En prenant mon recul, j'ai écrasé par inadvertance un petit insecte pléistocénien.

— Ha ! ha ! dit Hassel.

— Je fus terrifié par cet incident. J'eus des visions d'un retour à mon propre monde complètement changé par suite de cette simple mort. Imaginez ma surprise, quand je rentrai, de constater que rien n'était modifié.

— Ho ! ho ! fit Hassel.

— Je devins curieux. Je retournai au pléistocène et tuai le mastodon. Rien ne changea en 1975. Je repartis dans le pléistocène et massacrai la faune... toujours sans effet. Je me promenai à travers le temps, tuant et détruisant, essayant de modifier, le présent.

— Vous avez agi exactement comme moi, s'exclama Hassel. Étonnant que nous ne nous soyons pas rencontrés.

— Pas étonnant du tout.

— J'ai eu Christophe Colomb.

— Moi Marco Polo.

— Moi Napoléon.

— J'aurais cru Einstein plus important.

— Mahomet n'a rien changé... j'attendais mieux de sa part.

— Je sais. Je l'ai eu aussi.

— Que voulez-vous dire, vous l'avez eu aussi ? demanda Hassel.

— Je l'ai tué le 16 septembre 599.

— Mais je l'ai eu le 5 janvier 598.

— Je vous crois.

— Mais comment avez-vous pu le tuer *après* que je l'eus tué ?

— Nous l'avons tué tous deux.

— C'est impossible.

— Mon garçon, dis-je, le Temps est totalement subjectif. C'est une affaire privée... une expérience personnelle. Le temps objectif n'existe pas, l'amour objectif n'existe pas, pas plus qu'une conscience objective.

— Vous voulez dire que voyager dans le temps est impossible ? Mais nous l'avons fait.

— Bien sûr, ainsi que beaucoup d'autres types, pour autant que je sache. Mais nous voyageons chacun dans notre propre passé, et non dans celui d'une autre personne. Il n'y a pas de continuum universel, Henry. Il y a seulement des milliards d'individus, chacun avec son propre continuum ; et un continuum ne peut en affecter un autre. Nous sommes semblables à des millions de spaghetti allongés sur le

même plat. Aucun voyageur dans le temps ne pourra jamais rencontrer d'autre voyageur temporel, dans le passé ou l'avenir. Chacun doit voyager seul le long de son propre spaghetti.

— Pourtant en ce moment nous nous rencontrons.

— Nous ne sommes plus des voyageurs temporels, Henry. Nous sommes devenus la sauce des spaghetti.

— La sauce des spaghetti ?

— Oui. Vous et moi pouvons visiter tous les spaghetti que nous voulons, parce que nous nous sommes détruits nous-mêmes.

— Je ne comprends pas.

— Quand un homme modifie le passé, il ne modifie que son propre passé... pas celui d'un autre. Le passé est semblable au souvenir. Quand vous effacez le souvenir d'un homme, vous l'éliminez, mais vous n'éliminez personne d'autre. Vous et moi avons effacé notre passé. Les mondes individuels des autres continuent, mais *nous* avons cessé d'exister. »

Je m'arrêtai, d'un air significatif.

« Comment... cessé d'exister ?

— Nous nous sommes dissous un petit peu à chaque destruction. Maintenant nous avons complètement disparu. Nous avons commis un chronicide. Nous sommes des fantômes. J'espère que Mrs. Hassel sera heureuse avec Mr. Murphy... Maintenant allons jusqu'à l'Académie. Ampère va en raconter une bien bonne sur Ludwig Boltzmann. »

Traduit par P.-J. IZABELLE.

The man who murdered Mohammed.

© Alfred Bester, 1959.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction

LA CLEF LAXIENNE

Par Robert Sheckley

L'homme, ce conquérant, va si loin, qu'en fin de compte rien ne peut plus s'opposer à son élan. S'il rencontre un obstacle, c'est qu'il l'a lui-même créé. Une machine, par exemple. Voici l'une des nouvelles les plus fameuses – peut-être la plus fameuse – qu'ait écrite Robert Sheckley. Nous nous en serions voulu de ne pas la proposer à ceux de nos lecteurs qui ne la connaissent pas encore. Les autres prendront plaisir – du moins nous l'espérons – à la retrouver dans une traduction revue et corrigée comme il est de règle dans cette série. Cette nouvelle si célèbre est-elle pour autant le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ? Nous préférons quant à nous Un problème de chasse, qui figure dans ce volume. Mais La Clef laxienne repose sur une idée d'une simplicité triomphale, et le développement, tout classique dans sa sobriété, lui donne le maximum d'effcience. Jamais sans doute le thème de l'apprenti sorcier qui ne parvient plus à maîtriser sa créature n'a été traité de façon plus convaincante.

RICHARD GREGOR était assis à son bureau dans le local poussiéreux de l'A.A.A. « Les As », Service de Décontamination Interplanétaire. Bien qu'il fût presque midi, Arnold, son associé, ne s'était pas encore montré. Gregor commençait à étaler les cartes d'une réussite exceptionnellement compliquée lorsqu'il entendit un bruit sourd en provenance du hall.

La porte du local de l'A.A.A. « Les As » s'entrouvrit, et Arnold passa sa tête par l'ouverture.

« Tu as adopté l'horaire de travail des banquiers ? demanda Gregor.

— Je viens d'assurer notre fortune », répondit Arnold. Il ouvrit la porte au large et ajouta, avec un geste dramatique : « Amenez l'objet ici, les gars. »

Quatre hommes en sueur transportèrent jusqu'au milieu de la pièce un engin noir et cubique de la taille d'un bébé éléphant. « Et voilà », dit Arnold fièrement. Il paya les transporteurs et se planta devant la machine, les mains croisées derrière le dos, les yeux mi-clos.

Gregor rassembla ses cartes avec les gestes lents d'un homme qui a tout vu et que plus rien n'étonne. Il se leva et s'approcha de la machine.

« Bon, je donne ma langue au chat. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est un million de dollars dans nos poches, répondit Arnold.

— D'accord. Mais qu'est-ce que c'est ?

— Un générateur spontané, » Arnold sourit avec fierté. « Je passais devant le dépôt de ferrailles interstellaires de Joe ce matin et j'ai aperçu la machine derrière la devanture. Je l'ai eue pour trois fois rien. Joe ne savait même pas ce que c'était.

— Je n'en sais rien non plus, dit Gregor. Et toi ? »

Arnold, qui s'était mis à quatre pattes, s'efforçait de déchiffrer les instructions gravées sur le dessus de la machine. Sans lever les yeux, il dit : « As-tu entendu parler de la planète Meldge ? »

Gregor fit signe que oui.

*
* *

Meldge, une petite planète de troisième catégorie, était située à la périphérie nord de la Galaxie, un peu à l'écart des routes commerciales.

Meldge avait possédé autrefois une civilisation extrêmement avancée, qu'avait rendue possible ce qu'on appelait « la Vieille Science meldgienne ». Les techniques de la Vieille Science étaient perdues depuis le fond des âges, bien que l'on en retrouvât de temps à autre quelques vestiges.

« C'est un produit de la Vieille Science ? demanda Gregor.

— Exactement. C'est un générateur spontané qui provient de Meldge. Je pense qu'il n'y en a pas plus de quatre ou cinq dans tout l'Univers. Il est impossible de les reproduire.

— Qu'est-ce que ça fabrique ?

— Comment le saurais-je ? Passe-moi le lexique meldgien-anglais, veux-tu ? »

Réfrénant son impatience, Gregor marcha vers l'étagère supportant les livres.

« Tu ne sais pas ce que cet engin fabrique ?

— Passe-moi le lexique. Merci. Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'il fabrique ? Il ne nous coûte pratiquement rien. Cette machine emprunte son énergie à l'air, à l'espace, au Soleil, à n'importe quoi. Il n'y a rien à mettre dedans, ni fuel, ni essence, pas d'entretien. Et elle

fonctionne indéfiniment. »

Arnold ouvrit le lexique et se mit à lire l'inscription que portait la plaque du générateur.

« Utilise l'énergie libre dans... » Ces savants n'étaient pas des imbéciles, dit Arnold en notant ce qu'il traduisait sur son carnet. La machine se contente de capter l'énergie qui se trouve dans l'air. Peu importe donc ce qu'elle peut fabriquer. Nous pourrions toujours le revendre et ce que nous en tirerons sera du bénéfice net. »

Gregor regarda son sémillant petit associé, et son long visage triste prit un air plus lugubre que jamais.

« Je voudrais te rappeler quelque chose, Arnold, dit-il. Tout d'abord, tu es chimiste. Pour ma part, je suis écologiste. Nous n'y connaissons rien en machines, surtout lorsqu'il s'agit de machineries étrangères compliquées. »

Arnold hocha la tête d'un air absent et manœuvra un cadran. Le générateur émit un gargouillis sec.

« En outre, poursuivit Gregor en reculant de quelques pas, nous sommes des spécialistes en décontamination planétaire. Tu t'en souviens ? Nous n'avons aucune raison de... »

Le générateur se mit à tousser par saccades.

« Ça y est, j'ai fini, dit Arnold en refermant le lexique. Voici ce qui est écrit :

Générateur spontané meldgien, nouveau triomphe des Laboratoires Glotten. Ce générateur est indestructible, incassable et sans défauts. Il ne requiert aucune source d'énergie extérieure. Pour le mettre en marche, appuyer sur le bouton marqué 1. Pour l'arrêter, utiliser la clef laxienne. Votre générateur spontané meldgien vous est offert avec une garantie perpétuelle contre toute avarie.

— Peut-être ne me suis-je pas fait parfaitement comprendre, dit Gregor. Nous sommes des spécialistes en décontami...

— Ne fais pas l'idiot, coupa Arnold. Quand cette machine travaillera pour nous, nous pourrions nous retirer des affaires. Voyons ce bouton 1. »

La machine fit entendre des craquements sinistres, puis le son sec se mua en un ronronnement continu. Pendant de longues minutes, rien ne se passa.

« Elle a probablement besoin de se réchauffer », dit Arnold avec anxiété.

Soudain, par une ouverture aménagée à la base de la machine, une poudre grise commença à s'écouler.

« C'est probablement un résidu », murmura Gregor. Mais la poudre continua à tomber sur le plancher un bon quart d'heure durant.

« Ça marche ! cria Arnold.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gregor.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il faudra que j'analyse cette poudre. » Avec une grimace de triomphe, Arnold introduisit un peu de poudre dans un tube à essai et se précipita vers sa paillasse.

Gregor demeura debout en face du générateur, regardant s'écouler la poudre grise. Finalement, il dit :

« Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de l'arrêter en attendant de savoir ce que c'est ? »

— Surtout pas, dit Arnold. Quoi que ce soit, ça doit valoir de l'argent. »

Allumant son bec Bunsen, il remplit d'eau distillée un tube à essai et se mit au travail.

*
* *

Gregor haussa les épaules. Il avait l'habitude des trouvailles farfelues de son associé, immanquablement destinées à assurer leur fortune. Depuis qu'ils avaient fondé l'A.A.A. « Les As », Arnold cherchait à brûler les étapes. Cela se traduisait généralement par une perte d'argent et un supplément de travail, mais Arnold ne se décourageait pas pour autant.

En tout cas, pensa Gregor, cela apportait au moins de l'imprévu dans leur existence. Il s'assit à son bureau et se plongea dans une nouvelle réussite compliquée.

*
* *

Pendant les heures qui suivirent, le silence régna dans la pièce. Arnold travaillait avec ardeur, ajoutant des réactifs chimiques, transvasant des précipités, contrôlant ses résultats au moyen de plusieurs gros volumes empilés sur son bureau.

Gregor sortit et revint avec du café et des sandwiches. Quand il eut mangé, il se mit à marcher de long en large, tout en regardant le flot de poussière grise que la machine continuait à déverser sur le plancher.

Le ronronnement de la machine augmentait régulièrement, et son débit s'accroissait en proportion.

Une heure après avoir déjeuné, Arnold se redressa.

« Ça y est ! s'écria-t-il.

— Alors, qu'est-ce que c'est que cette camelote ? demanda Gregor qui pensa que peut-être, pour une fois, Arnold avait mis dans le mille.

— C'est du Tangreese, répondit Arnold en regardant son associé.

— Du Tangreese, hein ?

— Exactement.

— Voudrais-tu avoir la bonté de m'expliquer ce que c'est que le Tangreese ?

— Je pensais que tu le savais. Le Tangreese est l'aliment de base du peuple meldgien. Je crois qu'un meldgien adulte en consomme plusieurs tonnes par an.

— Ainsi, c'est de la nourriture. »

Gregor jeta sur l'épaisse poudre grise un regard plein de respect. Une machine capable de débiter de la nourriture sans arrêt, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, était une véritable mine d'or. D'autant qu'elle ne nécessitait ni carburant ni entretien.

Arnold compulsait déjà l'annuaire téléphonique.

« Voilà, nous y sommes. »

Il forma un numéro.

« Allô ? La Compagnie d'Alimentation Interstellaire ? Pouvez-vous me passer votre directeur ? Comment ? Il n'est pas là ? Alors, passez-moi le sous-directeur. Il s'agit d'une affaire importante... Impossible ? Bon, alors voici ce dont il s'agit. J'ai la possibilité de vous fournir une quantité presque illimitée de Tangreese, l'aliment de base des Meldgiens. C'est cela. Je savais que cela vous intéresserait. Oui, je reste, à l'appareil. »

Rayonnant, Arnold se tourna vers Gregor. « Cette société pense qu'elle peut... Oui ? Oui, monsieur, c'est bien cela. Le Tangreese vous intéresse ? Parfait, splendide ! »

Gregor s'approcha de l'appareil, essayant d'entendre ce que l'on disait à l'autre bout du fil. Arnold l'écarta d'un geste. « Le prix ? Eh bien, quel est le prix courant sur le marché ? Oh ! Eh bien, cinq dollars la tonne, ce n'est pas très cher, mais je suppose que... Quoi ? Vous en offrez cinq *cents* par tonne ? Mais c'est une plaisanterie ! »

Gregor s'éloigna du téléphone et se laissa tomber lourdement sur une chaise. Avec apathie, il entendit Arnold qui disait : « Oui, oui. Eh bien, j'ignorais cela. Je vois. Merci. » Arnold raccrocha.

« Il semble, dit-il, que la demande de Tangreese soit faible sur la Terre. Il n'y a pas plus d'une cinquantaine de Meldgiens ici, et le coût du transport vers la périphérie nord de la Galaxie est prohibitif. »

Gregor haussa les sourcils et regarda le générateur. Apparemment, il avait trouvé son régime normal, car le Tangreese en sortait comme de l'eau sous pression. Il y avait de la poudre grise partout dans la pièce. La couche atteignait vingt centimètres de haut en face de la machine.

« Ça n'a pas d'importance, nous arriverons bien à la vendre, dit Arnold. On dit pouvoir s'en servir pour quelque chose d'autre. » Il retourna à son bureau et ouvrit plusieurs gros volumes de plus.

« En attendant, ne pourrions-nous pas l'arrêter ? demanda Gregor.

— Il n'en est pas question, dit Arnold. C'est *gratuit*, l'oublies-tu ?

C'est de l'argent qui sort de cette machine. »

Il se plongeait dans ses livres. Gregor se mit à marcher de long en large, non sans difficulté à cause de l'épaisse couche de Tangreese où il enfonçait jusqu'aux chevilles. Il se laissa tomber sur sa chaise, se demandant pour quelle raison il ne s'était pas spécialisé dans le jardinage.

*
* *

Lorsqu'arriva le soir, la poussière grise s'amoncelait dans la pièce sur un mètre d'épaisseur. Plusieurs stylos, des crayons et un porte-documents ainsi qu'un meuble bas étaient déjà ensevelis, et Gregor se demandait si le plancher n'allait pas s'effondrer sous le poids. Il avait dû se frayer un chemin vers la porte, en utilisant une corbeille à papiers en guise de pelle.

Finalement, Arnold referma ses livres, avec une expression de satisfaction sur le visage.

« Il y a une autre utilisation, dit-il.

— Laquelle ?

— On peut se servir du Tangreese comme matériau de construction. Après quelques semaines d'exposition à l'air, il prend la dureté du granit, tu sais.

— Non, je ne savais pas.

— Appelle une société de construction au téléphone. Nous allons nous occuper de ça tout de suite. »

Gregor appela la société de construction Toledo-Mars et expliqua à un certain Mr. O'Toole qu'il pouvait lui fournir une quantité pratiquement illimitée de Tangreese.

« Du Tangreese ? dit O'Toole. Ce n'est pas très apprécié de nos jours comme matériau de construction. La peinture n'y adhère pas.

— J'ignorais ça, répondit Gregor, l'air malheureux.

— C'est comme ça, Mais vous devez avoir un autre débouché. Il y a une race bizarre qui se nourrit de Tangreese. Pourquoi n'essayez-vous pas de...

— Nous préférons le vendre comme matériau de construction, dit Gregor.

— Eh bien, je suppose que nous pouvons vous l'acheter. Nous bâtissons toujours des constructions à bon marché. Je vous en offre quinze par tonne.

— Dollars ?

— *Cents*.

— Je vais y réfléchir, dit Gregor. Je vous tiendrai au courant. »

Son associé s'était mis à hocher la tête d'un air avisé en entendant l'offre.

« C'est parfait. Nous pouvons supposer que notre machine produira dix tonnes de poudre à l'heure, jour après jour, année après année. Voyons voir... » Il manœuvra rapidement sa règle à calculer. « Ça représente environ cinq cent cinquante dollars par an. Ce n'est pas le Pérou, mais ça paiera toujours notre loyer.

— Mais nous ne pouvons pas laisser ça ici ! dit Gregor en regardant avec inquiétude la couche de Tangreese qui augmentait sans cesse d'épaisseur.

— Non, bien sûr. Nous trouverons bien un terrain à la campagne où l'installer. Ils pourront prendre livraison de la marchandise à leur convenance. »

Gregor appela O'Toole et lui dit qu'il serait heureux de conclure l'affaire avec lui.

« Parfait, répondit O'Toole. Vous savez où se trouve notre usine. Apportez votre poudre quand vous voudrez.

— *Nous*, l'apporter ? Je pensais que vous...

— À quinze *cents* la tonne ? Nous vous faisons une faveur en vous en débarrassant. C'est à vous de la transporter.

— Mauvais ça, dit Arnold quand Gregor eut raccroché. Le coût du transport...

— ...dépassera largement quinze *cents* par tonne, dit Gregor. Tu ferais mieux d'arrêter cet engin jusqu'à ce que nous ayons pris une décision. »

Arnold s'avança avec difficulté vers le générateur.

« Voyons, dit-il. Pour l'arrêter, il faut que j'utilise la clef laxienne. »

Il scruta avec attention l'avant de la machine. « Alors, vas-y ! Qu'est-ce que tu attends ? dit Gregor.

— Une minute.

— L'arrêteras-tu, oui ou non ? »

Arnold se redressa et émit un petit rire embarrassé.

« Ce n'est pas si facile, dit-il.

— Pourquoi ?

— Il faut une clef laxienne pour l'arrêter. Or, je n'ai pas l'impression que nous en possédions une. »

*

* *

Les heures qui suivirent furent entrecoupées d'appels téléphoniques frénétiques à travers tout le pays, Gregor et Arnold appelèrent les musées, les instituts de recherches, les sections archéologiques des universités et tous les organismes qui leur vinrent à l'esprit. Personne n'avait jamais vu de clef laxienne. On n'avait même jamais entendu dire que quelqu'un en eût trouvé une.

En désespoir de cause, Arnold appela Joe, le brocanteur

interstellaire, dans son hangar à l'autre bout de la ville.

« Non, j'ai pas de clef laxienne, dit Joe. Pourquoi pensez-vous que je vous ai vendu ce machin pour trois fois rien ? »

Ils raccrochèrent et s'entre-regardèrent. Le générateur spontané meldgien continuait à déverser avec entrain le Tangreese inutilisable. Deux chaises et un radiateur avaient maintenant disparu sous l'amoncellement de poudre, dont le niveau atteignait presque le niveau des plateaux des bureaux.

« C'est vraiment un truc formidable pour gagner de l'argent, dit Gregor.

— Nous finirons bien par trouver quelque chose.

— Nous ? »

Arnold retourna à ses livres et passa le reste de la nuit à chercher une autre utilisation du Tangreese. Gregor, pendant ce temps, s'employa à charrier la poudre grise dans le hall, afin d'empêcher que le local ne soit complètement submergé.

Quand vint le matin, le soleil pénétra gaiement par leur fenêtre à travers la pellicule de poudre grise qui adhérait aux carreaux. Arnold se leva et bâilla.

« Pas de chance, on dirait, dit Gregor.

— Non, pas de chance. »

Gregor sortit pour aller chercher du café. Quand il revint, le gérant de l'immeuble et deux impressionnants policiers à la trogne apoplectique étaient aux prises avec Arnold.

« Vous allez débarrasser mon hall de tout ce sable ! hurlait le gérant.

— Parfaitement. Et il y a un arrêté qui interdit l'installation d'une usine dans un quartier commercial, ajouta l'un des policiers lie-de-vin.

— Ceci n'est pas une usine, expliqua Gregor. C'est un générateur spontané mel...

— Et moi, je prétends que c'est une usine, coupa le policeman. Et je vous ordonne d'arrêter cela immédiatement.

— C'est là le hic, dit Arnold. Nous n'arrivons pas à arrêter cette machine.

— Vous ne pouvez pas ? » Le policier jeta aux deux hommes un regard soupçonneux, « Vous vous moquez de moi ? Je répète que je vous *ordonne* d'arrêter ça.

— Monsieur l'agent, je vous jure que...

— Écoutez-moi, gros malin. Je reviendrai dans une heure d'ici. Je veux que cette machine soit arrêtée et que vous ayez débarrassé le hall de toute cette cochonnerie, sinon je vous colle un procès-verbal. »

Les trois hommes tournèrent le dos et s'éloignèrent.

Gregor et Arnold s'entre-regardèrent, puis tournèrent leurs regards vers le générateur spontané. Le Tangreese avait maintenant recouvert

les bureaux et son niveau continuait à s'élever.

« Sacré bon Dieu ! s'exclama nerveusement Arnold, il *doit* y avoir une solution. Il doit y avoir un marché ! Ça ne nous coûte rien, je te l'ai dit. Chaque grain de cette poudre ne nous coûte rien, rien, rien !

— Calme-toi, dit Gregor en secouant la tête pour faire tomber le Tangreese qui saupoudrait sa chevelure.

— Ne comprends-tu pas ? Lorsqu'on obtient un produit gratuitement, en quantité illimitée, il est *impossible* qu'on ne lui trouve pas une application. »

*

* *

La porte s'ouvrit et un homme grand et maigre, vêtu d'un complet sombre d'homme d'affaires, pénétra dans le bureau. Il tenait à la main un petit appareil à l'aspect complexe.

« Ainsi, c'est bien *ici* », dit-il.

Un espoir insensé s'empara soudain de Gregor.

« Est-ce que c'est une clef laxienne ? demanda-t-il.

— Une clef quoi ? Non, je pense que non, dit l'homme. Ça, c'est un dérivomètre.

— Oh ! dit Gregor.

— Et j'ai l'impression qu'il m'a conduit à la cause de toutes les difficultés, dit l'homme. À propos, mon nom est Carstairs. »

Il balaya la poussière qui s'était accumulée sur le bureau de Gregor, fit une dernière lecture sur son dérivomètre, et se mit à remplir une formule imprimée. « Qu'est-ce qui se passe ? demanda Arnold.

— J'appartiens à la Compagnie métropolitaine d'énergie, dit Carstairs. Depuis hier midi environ, nous observons une dérivation énorme d'énergie sur nos réseaux électriques. L'importance de ce siphonnage est telle que nous avons estimé nécessaire d'en rechercher l'origine.

— Et ça vient d'ici ? demanda Gregor.

— Oui, de cette machine que vous avez là », dit Carstairs. Il acheva de remplir son imprimé, le plia et le mit dans sa poche. « Merci pour votre coopération. Vous recevrez notre facture, naturellement. » Il ouvrit la porte avec difficulté, puis se retourna et jeta un dernier regard au générateur spontané.

« Ça doit produire quelque chose de grande valeur pour justifier une telle source d'énergie, dit-il. Qu'est-ce que c'est ? De la poudre de platine ? »

Il sourit, hocha la tête avec amabilité et disparut.

Gregor se tourna vers Arnold.

« Énergie gratuite, hein ?

— Eh bien, dit Arnold, je suppose que la machine emprunte son énergie à la source la plus proche.

— C'est ce que j'ai compris. Elle emprunte son énergie à l'air, à l'espace et au soleil. Et aussi aux lignes de la compagnie d'énergie, s'il y en a à proximité.

— On le dirait. Mais le principe de base...

— Au diable le principe de base ! hurla Gregor. Nous ne pouvons pas arrêter cette satanée machine sans clef laxienne, personne ne possède de clef laxienne, nous sommes submergés par une poudre inutilisable que nous n'avons même pas les moyens de transporter, et nous sommes probablement en train de consommer autant d'énergie qu'un soleil qui se change en nova !

— Il doit y avoir une solution », dit Arnold d'un ton maussade.

Les pensées de Gregor se tournèrent tristement vers leur compte en banque en fusion. Ils avaient retiré quelque profit de leurs deux dernières affaires, mais leur profit se convertissait rapidement en poudre grise. Et il n'y avait rien qu'il pût faire. Arnold était son associé. Ils étaient arrivés ensemble jusque-là, autant valait qu'ils poursuivent leur route ensemble.

Arnold s'assit à l'endroit où il estimait que se trouvait son bureau et se couvrit les yeux avec les mains.

Un coup sourd ébranla la porte et des voix furieuses se firent entendre à l'extérieur.

« Ferme la porte à clef » dit Arnold.

Gregor donna un tour de clef, Arnold réfléchit quelques instants puis se leva.

« Tout n'est pas perdu, dit-il. Cette machine sera malgré tout l'instrument de notre fortune.

— Contentons-nous, de la détruire, dit Gregor. Jetons-la dans l'océan ou ailleurs.

— Non, j'ai enfin trouvé ! Allons de ce pas à notre astronef. »

*
* *

Les jours suivants se passèrent dans l'agitation pour l'A.A.A. « Les As », Il leur fallut engager des hommes, à des prix exorbitants, pour débarrasser l'immeuble du Tangreese. Puis se posa un problème ardu : introduire dans l'astronef le générateur spontané, qui continuait à déverser des flots de poudre grise. Mais finalement toutes les difficultés furent surmontées. La machine fut installée dans la cale, qu'elle se mit rapidement à remplir de Tangreese, et le navire, quittant le système, fonça à pleine puissance vers les espaces extérieurs.

« C'est de la simple logique, expliqua un peu plus tard Arnold. Évidemment, il n'y a aucun débouché pour le Tangreese sur la Terre.

Par conséquent, ce n'était pas la peine d'essayer de le vendre là-bas. Tandis que sur la planète Meldge...

— Je n'aime pas ça, dit Gregor.

— Ça ne peut pas rater. Le coût du transport du Tangreese vers Meldge est trop élevé. Mais nous sommes en train d'y amener notre installation de production. Nous pourrions y déverser un flot constant de camelote.

— Supposons que les cours soient très bas, objecta Gregor.

— Jusqu'où peuvent-ils descendre ? Cette poudre est l'équivalent du pain pour les Meldgiens. C'est la base de leur alimentation. Comment pourrions-nous ne pas réussir ? »

Après deux semaines passées dans l'espace, la planète Meldge apparut sur l'écran vidéo du navire. Il était temps. Le Tangreese avait complètement envahi la cale. Ils l'avaient fermée hermétiquement mais la pression augmentait, menaçant de faire exploser les parois du navire. Ils avaient évacué chaque jour, dans l'espace, des tonnes de poudre, mais cette opération prenait du temps, et cela entraînait une énorme déperdition d'air et de chaleur.

Lorsqu'ils amorcèrent leur descente en spirale vers Meldge, le navire était bourré à craquer de Tangreese, leur réserve d'oxygène était épuisée et ils étaient littéralement gelés.

*
* *

À peine eurent-ils atterri qu'un imposant fonctionnaire des douanes au teint orange monta à bord.

« Soyez les bienvenus, dit-il. Il est rare que des visiteurs viennent sur notre insignifiante petite planète. Avez-vous l'intention de demeurer longtemps ici ?

— C'est probable, répondit Arnold. Nous venons pour monter une affaire.

— Excellent ! fit le douanier avec un sourire radieux. Notre planète a besoin de sang nouveau, d'entreprises nouvelles. Puis-je vous demander quelle est votre partie ?

— Nous venons vous vendre du Tangreese, l'aliment de base de... »
Le visage du douanier s'assombrit.

« Vous venez vendre quoi ?

— Du Tangreese. Nous disposons d'un générateur spontané. »

Le douanier appuya sur un bouton au centre du cadran fixé à son poignet.

« Je suis désolé, mais il vous faut repartir immédiatement.

— Mais nous avons des passeports, un certificat de dédouanement...

— Et nous, nous avons nos lois. Vous devez quitter immédiatement

notre planète, en emportant votre générateur spontané avec vous.

— Écoutez-moi, dit Gregor. La libre entreprise est bien autorisée sur cette planète ?

— Pas en ce qui concerne le Tangreese. »

Un bruit ferraillant se fit entendre à l'extérieur et une douzaine de chars d'assaut firent irruption sur le spatiodrome et se placèrent en cercle autour du navire. Le douanier marcha jusqu'au sas et entreprit de descendre l'échelle.

« Attendez ! cria Gregor avec désespoir. Je suppose que vous craignez une concurrence déloyale. Eh bien, acceptez notre générateur spontané en cadeau.

— Non ! rugit Arnold.

— Si ! Sortez-le du navire et prenez-le. Vous vous en servirez pour nourrir votre peuple. Plus tard, vous n'aurez qu'à nous élever une statue. »

Un second peloton de blindés apparut. Au-dessus, une escadrille d'antiques avions à réaction se mit à virevolter.

« Allez-vous-en de cette planète ! cria le douanier. Croyez-vous vraiment que vous pouvez vendre du Tangreese sur Meldge ? Regardez donc autour de vous ! »

Ils regardèrent. Le spatiodrome était gris de poussière, et les constructions étaient de la même couleur grise, sans peinture nulle part. Au-delà s'étendaient des champs du même gris monotone, qui rejoignaient à l'horizon une chaîne de montagnes grises.

De tous côtés, aussi loin que portait le regard, tout était gris Tangreese.

« Voulez-vous dire, demanda Gregor, que la planète tout entière...

— Trouvez la réponse vous-mêmes, dit le douanier en continuant à descendre les barreaux de l'échelle. La Vieille Science trouve son origine ici, et il y a toujours des imbéciles qui persistent à vouloir se servir de ses réalisations. Maintenant, allez-vous-en, et vite. »

À mi-hauteur de l'échelle, il hésita.

« Cependant, dit-il, si un jour vous mettez la main sur une clef laxienne, revenez donc. Ce sera dix statues que nous érigerons en votre honneur ! »

Traduit par MARCEL BATTIN.

The Laxian Key.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency Londres.

LA MEILLEURE AMIE DE L'HOMME

Par Evelyn E. Smith

La machine est-elle vraiment la meilleure amie, de l'homme ? Contrairement à Arnold et Gregor, la plupart des héros de science-fiction savent s'en servir. Mais ce n'est pas suffisant pour en tirer monts et merveilles. Plus la machine est bonne, plus il est tentant de s'en remettre à elle, et l'on sait ce que cela donne : elle finit par régler toute la vie sociale, pour le meilleur et pour le pire. Le « meilleur », c'est Le Monde du non-A de Van Vogt, où la machine sélectionne les plus aptes ; le pire, c'est par exemple Loterie solaire de Dick, où le chef du gouvernement est tiré au sort. À la lecture de ce terrible roman, on n'a guère le temps de se dire qu'un tel thème est suffisamment absurde pour être traité sur le mode comique. Mais Evelyn Smith y a pensé.

LE timbre de l'entrée tira Gervase d'une agréable somnolence. Il savait qu'il était le premier coupable de cette interruption puisqu'il n'avait pas débranché le mécanisme, mais il recevait si peu de visites que sa négligence était facile à expliquer. Fronçant les sourcils, il appuya sur le bouton du circuit fermé. Un visage rond et rubicond apparut sur l'écran. « Me permettez-vous d'être le premier à vous féliciter, M. Schnee ? déclara le haut-parleur.

— Je vous en prie, faites, répliqua Gervase. Mais de quoi ?

— Vous n'avez pas appris la nouvelle ? Bon, alors je suis le premier. Je suppose que j'ai une bonne avance sur les autres grâce à mes moyens de localisation plus efficaces. Votre adresse n'a pas été indiquée ; ces informations tendent vraiment à être un petit peu vagues. Question de tradition, je pense.

— Il y a plusieurs jours que je n'ai pas entendu les nouvelles, dit Gervase, d'autant plus mal à l'aise qu'il avait conscience de s'excuser. J'écoutais mes enregistrements et... et je méditais, ajouta-t-il d'un ton plus agressif. Attendez une minute. Je vous ouvre. »

Il batailla avec le bouton de commande, mais la porte refusa de s'ouvrir. L'autopayeur avait dû négliger de régler la note de la porterie – sans doute parce que Gervase n'avait pas mis assez d'argent dedans. Mais son allocation était limitée, et les enregistrements, pour ne rien dire des méditateurs, coûtaient un argent fou.

Poussant un soupir, Gervase se leva et ouvrit la porte à la main. L'individu qui se trouvait au-dehors était court, râblé et revêtu, malheureusement, de l'uniforme des représentants de commerce de haut grade. Gervase s'était fait prendre ! Toutefois, se rappela-t-il, personne ne pouvait le forcer à acheter quoi que ce soit. Il était un citoyen libre.

« Eh bien, entrez s'il le faut, dit-il à contrecœur. Je suppose que la grande nouvelle, c'est que je suis l'heureux homme à qui sera offert en premier la Petite Merveille Qui Augmente La Place Disponible Dans La Maison.

— Absolument pas ! » répliqua l'autre avec indignation.

À ce stade, Gervase remarqua avec surprise que son visiteur portait l'insigne incrusté de pierreries des princes-marchands. Apparemment, il s'agissait d'une de ces enquêtes destinées à tester les réactions des consommateurs et auxquelles les directeurs eux-mêmes participaient pour contrôler leurs employés.

*
* *

L'autre se rappela qu'il devait sourire.

« La pronostiqueuse vient de donner son pronostic bimensuel. Vous allez être notre nouveau souverain, M. Schnee. »

Il saisit la main molle du jeune homme, et la secoua avec enthousiasme. « Et je suis sûr aussi que vous en serez un merveilleux. »

Gervase prit un cigarillo vert pâle jailli du distributeur. Le cigarillo trembla entre ses lèvres. « Et qu'advientra-t-il de l'ancien souverain ?

— Vous êtes désigné pour le supprimer dans le courant de ce mois. Maintenant, M. Schnee, poursuivit l'autre avec entrain, permettez-moi de me présenter. Je suis Bedrich Florea, vice-président de la Société de munitions et de conteneurs Florea. »

Il extirpa de sa serviette une arme étincelante qu'il offrit à Gervase. Le jeune homme recula horrifié.

« Si vous voulez seulement accepter de tirer sur le suzerain Kipp avec un revolver « Semper Fidelis » Florea, continua le directeur, ma société sera heureuse de placer un montant substantiel de crédits à votre disposition dans n'importe quelle banque de votre choix. Six milliards, pour être précis. Alors si vous voulez bien signer ici sur la ligne en pointillé... » Il tendit un stylo d'un air tentateur.

« Absurde ! »

Gervase recula.

« Même un souverain peut avoir besoin d'argent. Des pots-de-vin pour les fonctionnaires, du pain et des jeux pour le peuple – oh ! l'argent est un article d'une très grande utilité, M. Schnee. Disons-nous sept milliards ? »

— Je ne doute pas que l'argent soit utile, répliqua Gervase avec une pensée de regret pour ces sept milliards de crédits, Mais quand je disais « Absurde ! », je pensais à la pronostiqueuse. Toute cette histoire est une immense... eh bien, une immense absurdité. Une planète entière de gens supposés intelligents obéir à ce qui n'est, en réalité, rien de plus qu'un oracle ! Une machine ne peut pas déchiffrer l'avenir. C'est impossible. »

Les yeux de Florea s'exorbitèrent. « M. Schnee, c'est sacrilège ! Vous ne pouvez pas... que diable, Monsieur, vous ne pouvez pas parler sur ce ton de La Machine. Après tout, ajouta-t-il d'une voix plus conciliante, considérons les choses raisonnablement. Les machines peuvent résoudre et résolvent effectivement tous les problèmes de notre vie quotidienne, alors pourquoi une machine supérieure ne serait-elle pas capable de prédire l'avenir ? »

— Si vous voulez mon avis, rétorqua Gervase, quasi sarcastique, derrière les fils, rouages et autres trucs de La Machine, il y a une chambre secrète où siège une vieille prêtresse mi-soûle mi-cinglée qui débite ses prophéties. Autant avoir ouvertement un oracle et qu'on n'en parle plus.

— Allons, allons, M. Schnee... »

Le directeur souriait avec un effort visible. « Même notre souverain ne devrait pas traiter avec légèreté l'Autorité de la Mécanique. Bien entendu, cela n'a pas d'importance quand vous êtes seul avec des amis, comme moi, mais en public... »

Le timbre de l'entrée résonna encore. Un visage excité apparut sur l'écran. « M. Schnee, dit une voix tout – aussi excitée, j'appartiens au *Disséminateur quotidien*. Quel effet cela fait-il d'être le souverain pronostiqué ? »

Il y eut un bruit de bagarre. La tête disparut, remplacée par deux autres. « M. Schnee, voulez-vous nous dire avec vos mots à vous... »

Comme Gervase pressait le bouton pour déconnecter l'interviewer, le vidéophone clignota. Gervase souleva le récepteur. Le visage du suzerain Kipp lui-même se dessina, pâle, mais composé. « Vous êtes, si je comprends bien, le jeune homme qui est destiné à disposer de ma personne et à prendre ma place ? »

Gervase pâlit lui aussi.

« En toute franchise, Votre Honorabilité, je n'ai pas la moindre inten...

— Vous ferez cela vite et sans douleur, n'est-ce pas ? Et il, serait vraiment très aimable de votre part de m'indiquer le jour et l'heure exacts de mon... heu... décès pour m'épargner de rester là à attendre.

— Mais, vraiment...

— Vous n'avez pas l'air d'un garçon sans cœur. En fait, je dirais même, à première vue, que vous avez une tête sympathique.

— Eh bien merci, mais...

— Je voudrais bien que vous cessiez de tergiverser et que vous fixiez la date. À propos, avez-vous quelque chose en vue pour demain ?

— Je n'avais rien prévu de spécial...

— Splendide ! Venez donc au Palais vers une heure. Nous pourrons manger un morceau en discutant la question ensemble. Après tout, vous conviendrez, je pense, que j'ai été plutôt bon souverain et que j'ai par conséquent le droit de mourir dignement. » Il regarda Gervase d'un air suppliant.

« Oh ! absolument, dit vivement le jeune homme. Cela ne fait aucun doute. Je trouve que c'est une excellente idée d'en bavarder un peu d'abord. C'est gênant de... disposer de quelqu'un qu'on n'a jamais rencontré. »

Le dictateur lui adressa un faible sourire.

« Merci, M. Schnee. J'espère que vous aurez un successeur aussi coopératif que vous. »

L'écran s'assombrit.

« Hummm ! », fit méditativement Gervase. Il prit un cigarillo lavande, oubliant qu'il tenait toujours le cigarillo tilleul. « Je me demande s'il veut que je lui donne rendez-vous pour réunir une bande de contre-assassins prêts à me tuer et s'éviter la dépense d'un garde du corps permanent, Il est connu pour son avarice, vous savez. Peut-être que je ne devrais pas y aller.

— Une idée pareille ne pourrait même pas le traverser, déclara Florea d'un ton sévère. Le suzerain Kipp n'ignore pas ce que comporte sa position. Il a un sens du devoir et une conscience de ses responsabilités qui, par malheur, semblent manquer à son successeur... si vous me pardonnez ma franchise, ajouta-t-il précipitamment. Je suis, bien sûr, considérablement plus âgé que vous, c'est pourquoi j'estime...

— Ne vous tracassez pas, le rassura Gervase. Vous pouvez parler en toute liberté.

— En outre, poursuivit Florea, s'il vous faisait tuer, le peuple lui infligerait probablement une mort lente et douloureuse pour avoir

essayé de détourner le cours du destin. Tenez, je les entends maintenant. »

Et en effet ils pouvaient entendre un chant où se mêlaient de multiples voix – si nombreuses et si fortes qu’elles traversaient les murs insonorisés.

« Les *polloï* viennent saluer leur nouveau leader, dit Florea d’un air épanoui.

— Eh bien, je ne le ferai pas ! déclara Gervase. On ne me forcera pas à le tuer et à prendre sa place, un point c’est tout. Je n’ai pas la fibre administrative – je ne l’ai jamais eue. »

*
* *

Florea sortit un cigarillo de son propre étui de platine.

« Dans ce cas, c’est probablement vous que le peuple tuera pour avoir tenté d’entraver le cours du destin.

— Mais je n’aurai rien fait ! protesta Gervase.

— Il y a des péchés par omission aussi bien que par commission. Allons, c’est vrai que l’espérance de vie d’un souverain n’est pas très longue – tel a du moins été le cas pour les derniers règnes – mais elle est plus longue que ne sera la vôtre si vous refusez d’accomplir votre destinée.

— Je ne ferai pas un souverain convenable, protesta Gervase avec l’énergie du désespoir. Considérez mes origines. Je ne dirais cela à personne d’autre qu’à vous – je suis illégitime. Je ne sais même pas qui est mon père. »

L’autre sourit de nouveau.

« Bien malin qui connaît son père. Et certains des dirigeants les plus illustres de l’histoire étaient illégitimes. Regardez Guillaume le Conquérant. »

Gervase tourna le bouton de l’historiscopes, forma sur le cadran « 1066 après Jésus-Christ », regarda, frissonna et coupa le contact. « Je ne trouve pas que ce soit une recommandation !

— Voyez-vous, affirma Florea d’un ton encourageant, à peu près n’importe qui peut être un leader. L’important est qu’il soit *destiné* au leadership.

— Mais je ne suis bon à rien ! Tout le monde le dit. Je n’ai jamais rien fait de mes dix doigts. Ma vieille mère a été obligée de travailler pour m’entretenir.

— Il est grand temps que vous voliez de vos propres ailes, mon garçon ! déclara l’homme d’affaires en tapant sur l’épaule du jeune homme. Et rappelez-vous : il faut que le destin s’accomplisse. »

Il ouvrit la porte en grand. Une foule enthousiaste s’était assemblée au-dehors.

« Mes amis, permettez-moi de vous présenter à votre nouveau Souverain – Gervase Schnee ! »

Une rauque clameur d'approbation s'éleva. « Il a décidé d'assassiner le Suzerain Kipp avec un revolver « Semper Fidelis » Florea. La gamme des armes « Semper Fidelis » Florea s'échelonne de deux crédits quatre-vingt-dix-huit pour le pistolet Paysan jusqu'à mille quatre-vingt-neuf crédits cinquante-six pour le modèle du Conspirateur Super Deluxe, mais chacun d'eux est ce qu'on peut avoir de mieux pour le prix qu'on y met. M. Schnee, naturellement, utilisera le modèle Super Deluxe. » Il y eut de nouveau des exclamations, vivats et clameurs.

« Merci pour votre... votre confiance et votre soutien, dit Gervase d'une voix hachée. Mon seul espoir est de m'en montrer digne. »

Gervase déjeuna le lendemain avec le Suzerain Kipp et ne fut pas assassiné. La liquidation fut fixée pour le mardi suivant et annoncée au public. Gervase était si énervé qu'il fut incapable de dormir le soir du lundi. Quand, au petit matin, il parvint enfin à s'assoupir, il fut réveillé par les télégrammes d'encouragement qui se mirent à déferler en rangs serrés.

À neuf heures, il finit par se lever et revêtit l'impeccable uniforme d'assassin, noir et argent, qu'un tailleur célèbre lui avait fait sur mesure et naturellement gratis. N'ayant pas le cœur à déjeuner, il sortit et se dirigea vers l'élégante limousine noir et argent, présent d'un industriel avisé. Comme il émergeait de sa porte, une fanfare attaqua l'hymne national, et la foule qui attendait dehors émit des acclamations convenablement tempérée pour s'accorder à la mélancolie de la situation.

*

* *

Gervase s'inclina faiblement à droite et à gauche en montant en voiture. Ses deux auxiliaires à gages, vêtus de l'habituel manteau à capuchon noir des croque-morts, étaient – il le remarqua – déjà assis à côté du chauffeur. Ils ne tournèrent pas la tête quand Gervase entra, observant l'impossibilité traditionnelle de leur profession.

La fanfare se mit à jouer une marche funèbre quand la voiture s'avança lentement sur le boulevard. Des tribunes avaient été dressées d'un bout à l'autre du parcours et il fut accueilli par les acclamations et les applaudissements discrets d'une foule de gens habilement disposés selon leur rang. Des délégations de petits enfants des écoles se précipitaient sur la chaussée pour lui offrir des bouquets de fleurs.

Les caméras de télévision le rejoignirent en route et le suivirent tout le long du trajet jusqu'au Palais. Sur le perron, Bedrich Florea l'attendait, magnifique dans l'uniforme de gala des directeurs, ses

joyaux étincelant sous le clair soleil.

« Permettez-moi, Suzerain Pronostiqué, de charger pour vous votre revolver Conspirateur Super Deluxe Semper Fidelis Florea, clama-t-il d'une voix retentissante en tournant son profil vers les caméras.

— Il est déjà chargé, dit Gervase en serrant nerveusement l'arme au fond de sa poche.

— Alors permettez-moi de le vérifier. »

Florea tendit une main empressée.

Gervase exécuta un habile *chassé* dans la direction opposée.

« Il est en parfait état de fonctionnement, vous dis-je ! N'importe qui, ajouta-t-il sous le coup de l'inspiration, peut charger sans difficulté un revolver Semper Fidelis Florea.

— C'est exact, reconnut le magnat des munitions frustré qui se replia à contrecœur sur ses positions. Que vous achetiez le modèle Paysan ou celui du Conspirateur, l'un et l'autre ont le même système impeccable de chargement automatique...

— Ôtez-vous de là, directeur », dit un caméraman en repoussant Florea de côté sans faire de cérémonie comme Gervase entraînait dans le Palais, suivi de ses deux acolytes vêtus de noir qui portaient une civière ouvragée à montures d'or.

« Bonbons, popcorn, hachisch, yoghourt ! cria derrière eux une voix stridente. Achetez ici de quoi vous rafraîchir ! »

Le Suzerain Kipp se tenait debout à côté de son bureau, revêtu de son plus bel uniforme – pour autant qu'on pouvait le deviner par-dessous les médailles et les décorations scintillantes et miroitantes dont il s'adornait. Gervase attendit patiemment pendant que le Souverain sur-le-point-d'être-expédié débitait un discours où il soulignait les nombreux avantages et embellissements que son règne avait apportés au peuple. C'était un assez long discours et le nez de Gervase se mit à le démanger. Il avait bonne envie de le gratter, mais les caméras étaient braquées sur lui. La vie de souverain, il le voyait, allait être une longue série de répressions du même ordre. Il soupira. Mais que faire ? Personne ne pouvait s'insurger contre les Pronostics.

Finalement, le discours s'acheva. « Au revoir et bonne chance, Suzerain Schnee », dit Kipp. Il attendit, debout.

Gervase tira. Une forte détonation retentit. Kipp s'effondra par terre.

Gervase jeta le revolver Semper Fidelis Florea sur le bureau.

« Que tout le monde se retire à présent, s'il vous plaît, ordonna-t-il d'une voix calme mais ferme. Les croque-morts vont officier.

— Pourquoi ne pas nous laisser téléviser l'enlèvement du corps ? demanda un caméraman audacieux. Ce serait nouveau. »

Il y eut un silence choqué, puis un brouhaha de voix indignées. Gervase leva une main lasse. Les voix se turent. « Ce genre de chose ne se fait pas, dit-il au caméraman avec un sourire olympien. Veuillez vous en aller le plus vite possible – tous. Il se pourrait que je veuille méditer. »

Ils déguerpirent à reculons, les caméras tournant toujours. Gervase appuya sur les boutons qui fermaient et verrouillaient la porte.

« Ouf ! dit le Suzerain Kipp en se redressant. Je ne crois pas que j'aurais pu tenir beaucoup plus longtemps. Vous êtes bon tireur, Schnee... cette cartouche à blanc m'a fait un mal de chien. Et dans un endroit très sensible, ajouterai-je.

— Pas le temps de bavarder, dit Gervase avec nervosité. Il faut que nous en finissions vite. Voilà le moment où vos amis devront avoir l'air de vrais croque-morts. J'espère qu'ils sauront y mettre le tour de main professionnel.

— Nous sommes de vrais croque-morts en un sens, dit un des personnages de noir vêtus. Tout au moins avons-nous déjà participé l'un et l'autre à des enlèvements de corps. »

Ils rejetèrent leur capuchon.

Gervase resta bouche bée. « Mais vous êtes le Suzerain Moorhouse ! dit-il à l'un. Et j'ai vu des photos de vous ! dit-il à l'autre. Vous êtes celui qui l'a précédé... Shinnick. Vous êtes mort avant ma naissance – c'est-à-dire que vous étiez censé être mort. Tous les deux. Moorhouse vous avait... était censé vous avoir tué. »

L'ex-Suzerain Shinnick sourit.

« Nous ne sommes pas morts à proprement parler... en retraite seulement, pourrait-on dire. L'anonymat en un sens est semblable à la mort. Et les Suzerains Moorhouse et Kipp – il s'inclina dans leur direction – avaient le cœur tendre l'un et l'autre, comme vous, La Pronostiqueuse n'a pas déclaré que nous devions être tués – mais seulement éliminés, comme Kipp vous l'a sans doute fait remarquer lors de votre petite conversation en tête-à-tête.

— Navré de n'avoir pas pu vous dire la vérité, s'excusa Kipp en brossant son uniforme, mais nous courions le risque que vous changiez d'avis et nous dénonciez.

— Nous avons formé une sorte de petit club des Suzerains morts, expliqua Shinnick. Après tout, nous sommes les seuls avec qui nous pouvons frayer en toute tranquillité – aucun danger que l'un de nous trahisse les autres.

— Nous attendons avec impatience le jour où vous vous joindrez à nous, Suzerain Schnee, plaça Moorhouse avec vivacité, en admettant que votre successeur soit d'une nature aussi généreuse que nous, bien entendu. Jouez-vous au bridge, par hasard ?

— Vous feriez bien de vous dépêcher. » Gervase changea de sujet d'un ton soucieux en remarquant l'heure au chronomètre mural. « Si nous sommes découverts tous les quatre, la foule nous mettra en pièces.

— Vous parlez d'or ! s'écria l'ex-Suzerain Shinnick. Installez-vous sur la civière, Kipp. C'est déjà assez d'avoir à vous porter. Ne comptez donc pas que nous vous relevions. »

Kipp prit docilement une posture de gisant. Shinnick et Moorhouse le recouvrirent d'un drap noir et s'apprêtaient à sortir quand Gervase, retrouvant sa présence d'esprit, les arrêta.

« Attendez ! vous feriez bien d'enlever d'abord ces médailles, Kipp, Elles vont avec l'emploi.

— Détrousseur de cadavre ! » dit Kipp qui se redressa à regret sur sa civière funèbre pour détacher les décorations incrustées de pierres précieuses.

*
* *

Quand la petite procession fut partie, Gervase pressa sur le bureau un bouton marqué *secrétaire*. Un panneau s'ouvrit dans la muraille et un homme à l'air craintif tomba quasiment dans la pièce. « Ou-oui, Votre Honorabilité ?

— La Pronostiqueuse se trouve ici même dans le Palais, n'est-ce pas ? questionna Gervase d'un ton qui aurait été autoritaire si sa voix ne s'était fêlée au beau milieu de *Palais*.

— Ou-oui, Votre Honorabilité.

— Conduisez-moi à elle immédiatement.

— Sû... certainement, Votre Honorabilité. »

Comme ils quittaient la pièce, Gervase ramassa sur le bureau le revolver *Semper Fidelis Florea*. C'était un bien trop précieux pour le laisser traîner. Le Palais était plein de fonctionnaires aux doigts crochus.

Ils traversèrent salle sur salle contenant batterie sur batterie d'ordinateurs, chacun plus compliqué d'aspect que le précédent. Des hordes d'officiels en tenue de savants ou de techniciens héréditaires s'inclinèrent très bas au passage du nouveau Souverain. Les machines, bien sûr, marchaient et se réparaient elles-mêmes automatiquement : néanmoins, il leur fallait pas mal de personnel pour répondre aux exigences de leur haute situation.

Gervase et son guide finirent par arriver dans la pièce où la Pronostiqueuse elle-même était enchâssée. La salle avait vingt étages de haut et une centaine de mètres de côté, mais elle n'était pas trop vaste pour tous les voyants clignotants, les cadrans tourbillonnants, les relais bourdonnants, les leviers et les câbles qui s'y entassaient. Les

centaines de savants éminents qui veillaient sur la Machine interrompirent leur tâche d'époussetage et d'astiquage pour saluer de déférentes acclamations le *nouvel Usurpateur*.

« Laissez-moi, ordonna-t-il en désignant la porte d'un mouvement de son revolver. Je veux être seul avec la Pronostiqueuse.

— Certainement, Votre Honorabilité. Certainement. Vos désirs sont nos ordres. »

Ils sortirent à reculons.

« Vous aussi, dit Gervase au secrétaire qui l'avait guidé.

— Ou-oui, Votre Honorabilité. »

L'homme fila comme un trait.

Quand ils furent tous partis, Gervase s'approcha d'une petite porte discrète marquée *Danger – Défense d'entrer*. Un épais tapis de poussière s'entassait sur son seuil, car elle était rarement utilisée.

Gervase prit un minuscule morceau de métal de forme compliquée et l'inséra dans la serrure. Quelque chose cliqueta à l'intérieur. La porte s'ouvrit tout grand.

Derrière, un escalier étroit s'enfonçait en spirale. Gervase le descendit sans hésiter et atteignit une autre petite porte. Celle-ci était simplement marquée *Privé*. Il frappa.

« Aah ! allez vous faire cuire un œuf ! cria de l'intérieur une voix fêlée. Ne savez-vous donc pas lire, espèce d'abruti ?

— C'est moi, Gervase ! » Il martela la porte avec la crosse de son revolver. « Ouvre ! »

*

* *

La porte s'ouvrit en grinçant, Dans la pénombre qui régnait à l'intérieur, on distinguait vaguement un mobilier antique en piteux état de conservation et en état encore plus problématique de propreté.

Une machine à écrire carénée dans le style démodé du XX^e siècle était posée sur un coûteux guéridon de métal auquel manquait une roulette. Les rallonges de la table étaient déployées : sur l'une reposait une théière ébréchée, sur l'autre une boule de cristal poussiéreuse et un paquet de tarots cornés. Derrière tout cela se trouvait un vieux divan de psychanalyste comme on n'en fait plus, éventré par endroits et dévoilant son rembourrage d'origine.

Étendue sur le divan, il y avait une femme incroyablement vieille, vêtue d'un costume bizarre appartenant à une période révolue, une longue jupe de soie écarlate, un corsage jaune, des grands anneaux d'or qui se balançaient à ses oreilles. Elle sirotait le contenu d'une tasse à thé, mais cela n'avait pas une odeur de thé, tout au moins de thé pur. L'antique âcreté du gin imprégnait et dominait le relent général de moisi.

« Salut, fiston ! dit la vieille femme en agitant sa tasse en direction de Gervase. Il était grand temps que tu viennes voir ta vieille mère. » Elle gloussa. « Je me doutais bien que quelque chose comme ça te sortirait de ton trou ! »

*
* *

« Maman, dit Gervase d'un ton de reproche, tu sais bien que tu n'aurais pas dû faire ça.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-elle en affectant une posture comique d'innocence.

— Tu as tripatouillé les Pronostics, voilà ce que tu as fait. Mais pourquoi il a fallu que tu t'en prennes à moi...

— Aah ! j'en avais assez de t'entretenir ! Tu es un grand garçon... il est bien temps que tu gagnes ta croûte toi-même. En plus de ça, je me suis dit que ce serait une bonne idée de désigner un gouvernement favorable. Favorable à moi, s'entend. Le Palais a besoin d'une nouvelle installation de ventilation. L'air est infect là-dedans. Ça sent comme s'il y avait quelque chose de mort qu'on aurait été trop avare pour enterrer décemment.

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas servie de la Pronostiqueuse pour faire installer une nouvelle ventilation ? questionna Gervase. Tu aurais pu prédire que tout le monde au Palais allait suffoquer ou quelque chose d'approchant si on ne s'en occupait pas, ce me semble.

— Ils se seraient arrangés pour se défilier, comme tu t'es défilé pour ne pas tuer Kipp. »

Gervase rougit.

« On ne me trompe pas, moi ! ricana-t-elle allègrement. Je suis au courant de tout ce qui se passe ici et de pas mal de choses qui ne s'y passent pas. » Elle étendit le bras et lui tapota le genou. « Mais tu tiendras compte de la Pronostiqueuse, petit. N'essaie pas de t'en tirer en cherchant un double sens à ce qu'elle dit. Il est temps que vous autres les Suzerains appreniez que quand la Pronostiqueuse décrète quelque chose, elle ne plaisante pas.

— Oui, maman, dit-il.

— Je n'aimerais pas du tout être obligée d'ordonner que mon propre fils soit éliminé. Les trois dernières éliminations n'ont pas été trop désagréables, mais quelquefois ces affaires-là tournent très mal.

— Oui, maman. »

Elle but avec délectation ce qu'il y avait dans sa tasse à thé. « Peut-être que le sang est plus épais que l'eau... mais pas de beaucoup.

— Oui, maman.

— Et pourquoi ne te conformerais-tu pas à mes Pronostics ? s'écria-t-elle avec irritation en reposant sa tasse sur la table avec une telle

force que la machine à écrire tressauta. Ils n'en sont pas moins bons parce qu'ils ont été un peu arrangés. N'ai-je pas une boule de cristal ? N'ai-je pas un paquet de tarots de Bohême ? N'ai-je pas des feuilles de thé... et de plus le meilleur thé que l'argent puisse acheter ?

— Oui, maman.

— Alors ? » Elle le regarda avec un air d'attente. « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Gervase aspira une grande bouffée d'air et se redressa de toute sa taille.

« Je vais faire arranger tout de suite le système de ventilation.

— À la bonne heure, dit-elle affectueusement en vidant une autre tasse de thé et en examinant les feuilles. Je vois que tout va bien marcher... très bien marcher. »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

Man's best friend.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

ÉDUCATION DE TIGRESS MACARDLE

Par C.M. Kornbluth

La plus connue des machines de science-fiction, c'est le robot, c'est-à-dire la machine à forme humaine. Plutôt inquiétante, elle aussi. On a souvent imaginé la révolte des robots, la destruction de l'humanité par les monstres qu'elle a enfantés. C'est oublier qu'il n'y aura jamais dans les robots que ce que les hommes y auront mis. L'humanité survivra donc, à moins que...

DÈS qu'ils furent à même d'exprimer leurs suffrages, et avec cette unanimité qui leur était coutumière, ses admirateurs fanatiques le portèrent en raz-de-marée à la présidence des États-Unis. Quatre ans plus tard le 28^e Amendement fut ratifié, les institutions républicaines s'effacèrent de bonne grâce devant les usages de la monarchie, et Sa Majesté Purvis I^{er} régna sur toutes les Amériques.

Même alors, tout se serait peut-être fort bien passé, sans un autre personnage de premier plan. Il s'agissait du perfide docteur Fu-Manchu(24) cette véridique incarnation du Péril Jaune, qui demeurerait tapi tel une monstrueuse et diabolique aragne au centre de son réseau d'intrigues. Le perfide docteur semblait se donner un tel bon temps dans son feuilleton télévisé, entre les caresses d'une ravissante concubine et les prouesses d'un nain lanceur de poignards, qu'il finit par tourner la tête à Gerald Wang, Gerald, qui s'était jusqu'alors consacré au paisible commerce des antiquités dans la bonne ville de San Francisco, se jura de devenir un jour, lui aussi, la véridique incarnation du Péril Jaune, et de rester tapi comme une monstrueuse et diabolique aragne au centre de son réseau d'intrigues. Mais lui, Gerald Wang, ferait *réellement* quelque chose. Il constata que c'était d'une simplicité enfantine, vu que personne ne croyait plus au Péril Jaune. Il se laissa pousser des moustaches de mandarin, donna dans

les citations des Sages chinois, et bien qu'il n'eût jamais cherché à exercer la médecine, se fit communément appeler « docteur » par ses affidés. Sa femme lui refusa l'usage de la concubine, mais il avait déjà suffisamment de quoi s'occuper à créer son propre personnage et à demeurer tapi.

Il frappa son grand coup en 1978, lorsque, après de patientes années d'affût et d'intrigues, une de ses idées les plus perfides retint l'attention de Purvis I^{er}. Présentée au monarque par le canal d'une recommandation jointe en annexe au Rapport annuel sur le Problème Population-Ressources, elle fut mise à exécution par Édikt royal sous forme de « Programme des Qualités Requises pour la Procréation » ou « P.Q.R.P. ».

« Avec Ça, ricana Sa Majesté, J'Pense Qu'ils Resteront Peinards ! » Et ses courtisans de se tordre, mais pas autant que le perfide docteur Wang, qui assistait à cette scène déguisé en Accordeur de la Royale Cithare.

Une opération typique menée par le P.Q.R.P. fut celle qui concernait George Macardle. (C'était du moins l'avis de quelqu'un qui devait s'y connaître : le professeur chargé du Cours spécial d'histoire par chronoscopie de l'université Columbia, en 2756...)

*
* *

George Macardle était très bien tombé avec sa belle amie Tigress Moone. Il l'emmenait dîner, lui offrait des frivolités et disposait librement de la peau d'ours étendue chez elle, devant la cheminée où se consumaient les bûches. Il avait réalisé un coup superbe, réussissant à conjuguer délicieusement l'irresponsabilité du célibat et les joies du mariage.

Vint un jour où Tigress lui dit : « George... » d'une voix toute songeuse – à la suite de quoi il l'épousa.

Étant donné le coût de la vie en 1998, elle continua de travailler – jusqu'au jour, du moins, où elle lui dit encore : « George... » d'une voix toute songeuse.

Elle avait maintenant trop de loisirs, et il eût été ridicule, de la part d'une jeune femme en bonne santé, de jouer les maîtresses de maison sans cesse occupées dans un simple deux pièces situé en pleine ville. Aussi lui dit-elle « George... » d'une voix songeuse – et ils allèrent s'installer dans une banlieue élégante.

De son côté, George était devenu un jeune rédacteur plein d'avenir au Club du Livre hebdomadaire de la guerre de Sécession. Il avait gagné ses éperons en rendant imprimable, à force de coupes claires, *Plus forts que le glaive – Étude sur les plumes et crayons à l'armée du Potomac* (1863-1865). Alors on lui confia la tâche beaucoup plus

ardue et délicate de diriger l'activité des auteurs maison. L'un d'entre eux, un gnome à l'esprit exalté répondant au nom de Blount, était la bête noire de George. Ce Blount avait en chantier une histoire romancée du Raid du caporal Piggott, épisode à juste titre peu connu de la guerre de Sécession. Cette incursion irrégulière avait valu au caporal Piggott, du 104^e Régiment (provisoire) d'Artillerie lourde de New York, de comparaître à juste titre en cour martiale au cours de l'année 1863. Or, il incombait à George de veiller à ce que Blount romance le verdict de culpabilité en acquittement triomphal accompagné de l'attribution de la médaille d'Honneur du Congrès – et Blount se montrait incompréhensif sur ce point.

À l'issue d'une chaude journée de vociférations échangées avec Blount, George s'extirpa du train de banlieue pour prendre place dans la voiture conjugale. « ...soir, chérie ! » dit-il à Mrs. Macardle. L'auto démarra, et tout jusque-là laissait prévoir un crépuscule comme les autres, quand Tigress murmura : « George... » d'une voix songeuse.

Puis elle lui dit ce qu'elle avait en tête, et si George se retint de la gifler, ce fut parce qu'ils se trouvaient pris dans un flot de circulation plutôt intense – et aussi parce que c'était elle qui tenait le volant.

Tigress voulait un enfant.

Un bébé, déclara-t-elle, était une nécessité qui se réclamait d'une inéluctable logique. Et d'abord, il serait absurde de continuer à vivre à deux seulement dans une grande caserne comprenant six pièces plus une cuisine !

En second lieu, Tigress avait besoin d'un enfant pour réaliser pleinement sa nature de femme. Troisièmement, il ne fallait pas que l'esprit et la beauté de la race Moone-Macardle risquassent de s'éteindre faute de rejeton : pour elle et George, c'était une obligation vis-à-vis de la postérité.

(En entendant ces mots, les étudiants qui suivaient le Cours spécial d'histoire par chronoscopie furent secoués tous ensemble d'une même nausée.)

Enfin, conclut Tigress, tout le monde avait envie d'avoir des enfants.

George crut bien avoir le dernier mot sur ce dernier point, mais il n'en était rien : Tigress avait parfaitement raison, pour peu que l'on remplaçât « tout le monde » par « Mrs. Jack Truro », leur voisine d'à côté.

Quand ils arrivèrent à leur grande caserne de six pièces, Mrs. Macardle consolidait sa victoire par un feu roulant de simples phrases assertoriques ponctuées de « Pas vrai ? » et autres « N'est-ce pas ? ». Et George, acculé dans les cordes, répondait d'une voix comateuse : « Nous verrons... nous verrons... »

Mais en son for intérieur une voix meurtrie s'écriait muettement :

Adieu jeunesse, joie, liberté ! Adieu sans espoir ! Tuées par le mariage, mises en cercueil par une hypothèque, voici maintenant que vous allez être ensevelies sous une montagne de langues méphitiques !

« Je pense qu'un verre ne me ferait pas de mal avant le dîner, soupira-t-il. Je me suis bien amusé aujourd'hui avec l'inénarrable Blount », reprit-il, quand le Martini se fut répandu doucement dans son estomac. Il agissait comme si rien de grave ne lui était arrivé. « Toujours à parler de sa probité... Ces écrivains ! Ils n'apprendront jamais à... Tigress ? Tu m'écoutes ? »

Son épouse décela un soupçon de grief dans sa voix. Du coup elle se jeta sur le sol, où elle commença par une série de ruades et de cris aigus. Puis elle retint sa respiration jusqu'à en avoir la figure toute bleue. Finalement, elle lui fit savoir que c'était pour le sortir de son marasme de célibataire qu'elle avait renoncé à sa carrière – que c'était pour satisfaire à son seul caprice qu'elle était venue s'enterrer dans ce trou où l'on s'ennuyait à mourir. Et maintenant, la seule pauvre fois où elle lui demandait une once d'égards en compensation de cette affreuse vie de corvées et de lésine...

George était d'un naturel doux et bienveillant (sauf pour les écrivains) : il sécha les larmes de l'explorée, lui demanda pardon de sa brutalité, puis, d'une voix contrite, vint à résipiscence. Ils auraient un enfant.

« Cependant, ajouta-t-il, j'ai entendu dire que cela présente de nos jours certaines complications. » Mrs. Macardle se releva.

« Il n'existe pas de complication au monde, affirma-t-elle, dont la Maternité ne puisse venir à bout. » Et sa silhouette sculpturale se profila sur la grande baie vitrée du living-room, dont la vue donnait sur la baie vitrée de la maison d'en face.

*
* *

Le lendemain, au bureau, George se mit en quête de renseignements.

Apparemment, aucun de ses jeunes collègues mariés depuis l'entrée en vigueur du P.Q.R.P. n'avait encore eu d'enfants. Deux ou trois admirent de bonne grâce qu'ils étaient – et resteraient – sans progéniture : ils avaient en effet subi volontairement une piqûre de D-Stéril, supprimant ainsi une source de dépenses d'utilité très secondaire et, ce qui importait davantage, s'assurant une tranquillité d'esprit certaine et une parfaite continuité dans les instants de doux émoi.

« Horrible... » frémit George in petto.

(Le professeur de Columbia expliqua à ses élèves : « De toute évidence, il serait de l'intérêt de George de se rendre à l'hôpital pour y subir une

piqûre de D-Stéril, efficace et indolore – ce qui résoudrait son problème. Or il n’y va pas. Il frémit rien que d’y penser. Nous ne pouvons savoir quelle peur de l’amputation l’inhibe à ce point, issue probablement d’une ancienne expérience traumatique. Mais nous pouvons être certains que son comportement procède de causes psychologiques dont les racines profondes plongent dans son inconscient. »

Les étudiants se penchèrent sur le chronoscope.)

D’autres collaborateurs de George s’esquivèrent sans vouloir répondre à ses questions. Le jeune MacBirney, qui montrait d’habitude un esprit ouvert et pénétrant, grommela quelque chose entre ses dents et se passa une main sur le front quand Macardle lui demanda comment il fallait s’y prendre pour avoir un enfant – administrativement parlant, s’entend.

Ce fut Blount, arrivant sur ces entrefaites pour sa corrida quotidienne, qui mit vindictivement les pieds dans le plat :

« Vous n’avez qu’à demander par téléphone un rendez-vous au P.Q.R.P. » Son regard était la franchise même. « Là-bas, ils vous donneront... tout ce qu’il faut. »

George le remercia de toute sa candeur, et Blount s’éloigna en esquissant une hypocrite grimace d’auteur.

Une agréable voix féminine répondit à George au nom du P.Q.R.P. Elle lui confirma qu’il n’avait qu’à se présenter à n’importe quelle heure à l’Empire State Building accompagné de Mrs. Macardle, et que dès cet instant ils auraient fait un grand pas vers la procréation.

Le lendemain, les Macardle se rendirent à l’Empire State Building. Dans le hall d’entrée, une réceptionniste se polissait les ongles sous un gigantesque portrait de Purvis I^{er} que soulignait, magnifiquement calligraphiée, la phrase par laquelle Sa Majesté avait donné force de loi au P.Q.R.P. : *M’est avis que c’est là une fameuse idée, les gars.*

« S’il vous plaît, demanda George, où devons-nous nous faire inscrire ? »

La réceptionniste explora son bureau d’une main hésitante.

« Je sais qu’il existe une sorte de registre... » Elle fouilla partout – et ne trouva rien qui ressemblât à un registre. « Mais ça ne fait rien ! Présentez-vous au Bureau n° 100, on vous y donnera tout ce qu’il faut.

— Est-ce là que je me ferai inscrire ? » insista George, envoûté par toute une vie de paperasses et de formules sans lesquelles il se sentait mal à l’aise.

« Non, répondit la réceptionniste.

— Mais enfin, pour les tests...

— Vous n’avez aucun test à subir.

— Et les consultations ? L’examen approfondi de nos aptitudes physique et psychologique à avoir des enfants ? L’examen de notre

hérédité...

— Il n'y a pas de consultations.

— Mais alors, l'évaluation de notre niveau social et moral, sans laquelle on ne peut obtenir de permis...

— Aucune évaluation. Présentez-vous simplement au Bureau n° 100. »

L'occupante du Bureau n° 100, aimable jeune femme au visage enjoué, ouvrit un placard d'où elle sortit un Bambino. Elle appuya sur le bouton de mise en marche irréversible situé entre les épaules du Tout-Petit, et l'offrit à Mrs. Macardle avec un joyeux sourire.

« Le voici tout à vous, madame ! Rapportez-le-nous dans trois mois, et suivant son état de santé nous vous délivrerons ou non un permis de procréation. C'est simple, n'est-ce pas ? »

Mrs. Macardle se pencha sur le charmant minois du Bambino.

« Le petit ange ! » roucoula-t-elle.

Il lui cracha dans l'œil, la frappa de son petit poing sur le nez, et lâcha un jet d'eau.

« Juste Ciel ! » proféra l'aimable jeune femme. « Mon joli bureau si propre... S'il vous plaît, madame, emmenez-le tout de suite !

— Comment est-ce qu'il fonctionne ? » gémit Tigress. Elle jonglait avec le Bambino comme s'il eût été une pomme de terre brûlante. « Comment faire pour l'arrêter ?

— Oh ! il n'en est pas question ! rétorqua la jeune femme, et vous feriez mieux de ne pas le secouer de cette façon. Tout geste brutal est enregistré par ses bandes réceptrices, que nous examinerons dans trois mois. Voyons, madame, je vous en prie ! Vous êtes en train d'inonder tout mon beau bureau ! »

Elle les raccompagna soigneusement jusqu'à la porte.

« Mais fais donc quelque chose, George ! » gémissait Mrs. Macardle – et le Bambino passa dans les bras de George où il cessa de lâcher de l'eau pour se mettre à hurler. Un hurlement continu, suraigu comme le bruit d'une scie à refendre. Le bouton d'allumage en tremblait.

« Rends-le-moi ! rugit Tigress. Le pauvre amour ! Tu lui fais mal, avec ta façon de le tenir ! »

Elle récupéra son trésor, qui se tut immédiatement et se remit à lâcher de l'eau.

Il se calma complètement une fois dans la voiture. Alors une même angoisse étreignit les Macardle : n'était-il pas *trop* calme, soudain ? Ces yeux vitreux... D'un même mouvement ils se penchèrent sur lui, entrechoquant leurs têtes. Le Bambino eut un rire de bonheur et agita vers eux ses menottes potelées.

« Butor ! lança hargneusement Mrs. Macardle en massant son crâne endolori.

— Pardon, mon chou ! Du moins, ça a dû nous valoir un bon point sur ses bandes réceptrices. Je présume que ses rires sont portés à notre actif ?

— Probablement. » Les yeux de Tigress se rétrécirent. « George, ne crois-tu pas que si tu tombais un bon coup sur le trottoir...

— Non, » coupa-t-il d'un ton crispé.

Elle le regarda un instant, et ne dit plus rien.

(« Notez cela, messieurs, souligna le professeur d'Histoire. Remarquez bien le moment crucial où apparaissent les premiers germes de la révolte. » Les étudiants prirent note.)

Emportant les Macardle et le Bambino, l'automobile démarra et descendit l'autoroute du Soleil Levant, bordée d'une file ininterrompue de postes à essence. Comme la voiture, une Landcruiser 98, consommait presque un litre au kilomètre, George n'alla pas bien loin avant de s'arrêter devant une station distributrice.

Dès qu'il eut freiné, les hurlements du Bambino recommencèrent. Un employé aux yeux caves traîna ses savates jusqu'à la voiture et coula un regard intrigué vers ses occupants :

« Vous v'nez de le chercher ? fit-il d'une voix désabusée.

— Oui, » répondit Mrs, Macardle. Elle multipliait ses efforts frénétiques en faveur du Bambino, essayant de lui donner des tapes dans le dos, de le changer, de lui faire faire son rot – bref, faisant flèche de tout ce qui pouvait mettre un terme à ses cris lamentables.

« Un quart de litre de super 90 octanes, mâchonna l'employé, c'est tout ce qu'il lui faut... et cinq à six gouttes d'huile SAE-40. J'en ai un, moi aussi. Quinze jours encore à tenir. J'y arriverai jamais. Je vais craquer. Je... » Il s'éloigna en chancelant, pour revenir muni d'une burette et d'un biberon rempli de carburant.

Le Bambino se saisit avidement du biberon et lampa la super 90 octanes avec une satisfaction vorace.

« Où faut-il mettre l'huile ? » demanda Mrs. Macardle.

L'employé lui montra l'endroit.

« Oh ! fit-elle.

— Remplissez-la, dit George. Je veux dire, faites le plein de la voiture. Moi, je... euh... je vais me laver les mains, mon chou. »

Peu après, il coinçait l'employé près de la caisse :

« Dites voir... euh... que se passerait-il si l'on laissait cet engin... le Bambino, je veux dire, manquer d'essence ? »

L'homme le regarda et posa une main compatissante sur son épaule.

« Qu'est-ce qu'il ferait comme boucan, mon pote ! Ses moteurs principaux fonctionnent sur pile atomique. Le moteur au super, c'est

juste pour les trucs sans importance et pour les pannes nerveuses.

— Les pannes ?... Oh ! mon Dieu ! Et comment fait-on pour réparer ?

— Ça, on fait au mieux. Et autre chose, mon pote : quand vous le ferez roter, faites gaffe aux émanations. J'ai déjà vu de ces explosions, c'était pas joli-joli... »

Tout au long du trajet, George dut encore s'arrêter à cinq autres pompes pour satisfaire les besoins du Bambino en carburant.

Enfin, Mrs. Macardle fit franchir au Tout Petit le seuil de leur porte.

« Il sera plus sage une fois qu'il se sera familiarisé avec la maison, hasarda-t-elle d'une voix craintive.

— Mets-le par terre, qu'on voie ce qu'il va faire », suggéra George.

Tout joyeux, le Bambino trottina vers la table à liqueurs où il s'empara d'un lourd cendrier de bronze – puis il alla jusqu'au panneau-fenêtre et lança le cendrier dessus. Le fracas de la vitre brisée le fit glousser de joie.

« Sale petit !... » rugit Macardle.

Il fonçait sur le coupable, les doigts comme des griffes, mais Tigress arracha le Bambino à sa vindicte :

« George ! Voyons... Ce n'est qu'un robot ! »

Et le robot se mit à pousser des cris d'écorché.

Ils essayèrent le super, ils essayèrent l'huile SAE-40. Ils lui tamponnèrent le visage avec un chiffon doux. Ils le remirent par terre, ils le reprirent dans leurs bras. En désespoir de cause, ils se cognèrent mutuellement la tête. Ses hurlements redoublèrent, jusqu'au moment où il lui plut de s'arrêter – ce qu'il fit, en leur dédiant un beau sourire d'angelot.

« N'est-ce pas l'heure de le mettre au... de l'emmener pour la nuit ? » demanda George.

Le Bambino consentit à se laisser emmener.

Peu après, de l'oreiller où il reposait, George soupira :

« Je crois que nous nous sommes assez bien sortis pour aujourd'hui. Trois mois ? Tu parles !

— Tu as été merveilleux, George. »

Il savait ce que signifiait ce trémolo dans la voix de sa femme.

« Tigress, mon amour... » susurra-t-il.

Dix minutes plus tard, et au moment le plus inopportun du monde, le Bambino se mettait à emplir la maison de son hurlement atroce.

Pestant, jurant, sacrant, les Macardle allèrent voir ce qu'il voulait. Ils le découvrirent sans peine : ce qu'il voulait, c'était leur éclater de rire au nez.

(« Indubitablement, commenta le professeur, c'est le sadisme que nous

voyons ici à l'œuvre – mais un sadisme amendé pour le bien de l'humanité. Mieux vaut une attaque brutale et concentrée comme celle dont nous avons été témoins, que des tortures infligées à petit feu. » Les étudiants approuvèrent respectueusement de la tête.)

Remis de l'alerte, George et Tigress firent de leur mieux pour renouer l'entretien interrompu – et tout recommença exactement comme la première fois. Il était évident que le Bambino flairait anguille sous roche.

« Trois mois..., frémit George, les yeux hallucinés.

— Tu n'en mourras pas, riposta aigrement son épouse.

— Puis-je simplement te demander où il faut rire ?

— Mon cher ami, si tu as chaussure à ton pied... »

En sorte qu'une truculente querelle conjugale mit un terme à l'entretien. Et ce fut la fin du premier jour.

*

* *

Moins d'une semaine plus tard, la maison Macardle donnait l'impression d'avoir été libérée par une division de Volontaires du Mississippi. Incapable de rien digérer, même en assaisonnant sa nourriture d'Equanil à la place de sel, George avait perdu cinq kilos – alors que Tigress en avait pris sept à s'empiffrer fébrilement durant les courts instants de répit que lui accordait le Bambino. Le panneau-fenêtre était barricadé : compte tenu de son salaire et des tarifs que pratiquaient les vitriers, George ne pouvait se permettre de le faire remplacer deux fois par jour.

Sans avoir l'air d'avoir l'air, il rencontra dans un bar son voisin de porte Jack Truro.

Truro était whisky-soda, George Martini sec. Cette divergence d'opinions mise à part, leurs vues étaient identiques.

« C'est son pleurnichement, *avant*, qui me fait dresser l'oreille... quand on sait que les hurlements ne vont pas tarder. Bon sang ! Rien qu'à l'entendre, ce pleurnichement, je sauterais au plafond...

— Ouais. On attend. Une seconde... quelquefois cinq. Je les compte.

— Moi, je me suis forcé à ne plus compter : à la fin, je vomissais.

— Oui ? Moi aussi. Et les diarrhées nerveuses ?

— On n'en sort pas. Avec cette satanée machine et moi, la maison en est pleine. À la vôtre. »

Ils burent avec un même rire caverneux.

« Ma collection de timbres... dans les waters.

— Et ma canne à pêche ? Brisée net en trois endroits, et du beurre de cacahuète dans le moulinet.

— Mais enfin, Truro, il y a une chose que je ne pige pas : qu'est-ce qui a bien pu vous pousser à vouloir un bébé ?

— Eh ! minute, Macardle ! C'est Marguerite qui m'a dit que vous alliez en avoir un – et que par conséquent, elle en voulait un elle aussi. »

Ils échangèrent un regard horrifié.

« Possédés..., articula Macardle, d'une voix épouvantée.

— C'est les femmes », soupira Truro.

Ils trinquèrent lugubrement, puis chacun regagna ses pénates.

En arrivant chez lui, George trouva son épouse effondrée dans un fauteuil et la main plongée dans une boîte de chocolats.

« Il commence à parler, dit-elle d'une voix morne. Il m'a appelée « Bouboule » cet après-midi. »

Le fait est qu'avec ses sept kilos de superflu, Tigress avait vraiment une allure quelque peu porcine.

George déposa son porte-documents sur la table à liqueurs. Il ramenait du bureau le travail qu'il était incapable, depuis une semaine, de terminer en temps voulu. Ce jour-là, il avait enfin arraché à Blount le fameux chapitre (version nouvelle) de la Cour martiale. Il ne lui restait plus maintenant qu'à faire de ce texte une prose lisible en corrigeant les incohérences de l'auteur, ses barbarismes et l'exaspérante lourdeur de son style.

« Je vais prendre un bain, dit-il.

— Ne te sers pas des W.-C. Ils sont encore bouchés.

— C'est sérieux ?

— Le plombier reviendra demain matin avec une équipe de huit hommes. Il a parlé de soulever au vérin tout un coin de la maison. »

Cependant, le Bambino entra à son tour dans le living-room, muni d'une bouteille de lessive liquide. Il trotta jusqu'à la table à liqueurs – et avant même que le couple harassé eût compris ce qui se passait, avant même qu'il eût pu tenter le moindre geste, il vida tout le liquide dans le porte-documents.

George étala en hâte le chapitre de la Cour martiale sur la petite table toute tailladée et démantibulée. Il se refusait encore à admettre le désastre, mais ses yeux s'exorbitèrent quand il vit les mots dactylographiés se décolorer, pâlir, disparaître peu à peu...

Or, Blount ne conservait pas de doubles. Cela n'exigeait pourtant qu'un minimum de prudence et de cervelle, mais Blount était un écrivain : il ne gardait jamais copie de sa prose, La grande scène de la Cour martiale, ce fruit de six mois de vociférations, ce morceau de bravoure, était à jamais perdu.

Le Bambino, lui, était au comble de la jubilation.

George serra les poings, ferma les yeux, s'efforça d'ignorer le mugissement qui emplissait ses oreilles...

Alors, le Bambino se mit à psalmodier sur le mode plaintif :

« Pa – pa – est – é – cri – vain – ain ! Pa – pa – est – é – cri – vain – ain !

– Cette fois, c'en est trop ! » hurla George. Et il marcha d'un pas ferme jusqu'à la porte qu'il ouvrit toute grande.

« Où vas-tu ? chevrota Mrs. Macardle.

— Où je vais ? » Il montrait soudain un calme glacé. « Je vais trouver le premier docteur venu, et lui demander qu'il me fasse une piqûre de D-Stéril. Une fois que j'aurai été piqué, nous n'aurons plus rien à faire d'un permis de procréation. Et puisque ce permis ne nous sera d'aucune utilité, nous n'aurons plus besoin, entre autres choses, de nous préparer à cet examen en nous laissant torturer pendant onze semaines encore par cet abominable petit monstre. Dès demain matin nous le reporterons au P.Q.R.P. Et s'il ne se tient pas tranquille d'ici là, c'est dans un panier que je le leur rendrai ! Ils se débrouilleront comme ils voudront pour le rafistoler.

— Je suis bien contente... » soupira Tigress.

Alors le Bambino prit la parole :

« Puis-je vous féliciter de cette décision ? En renonçant volontairement à vos droits de procréateurs, vous contribuez, dans un esprit patriotique, à combattre le spectre de la surpopulation, cette menace qui est le souci constant de Sa Majesté. Nous, membres du P.Q.R.P., tenons à souligner que votre choix n'est en aucune façon le résultat de mesures coercitives – mais, au contraire, celui de procédés éducatifs, consistant à vous présenter sous la forme du Bambino certains des arguments qui plaident contre la procréation.

— Je ne savais pas que vous saviez si bien parler ! » s'émerveilla Mrs. Macardle.

Le Bambino répondit modestement :

« Je fais partie du P.Q.R.P. depuis les tout premiers jours, madame. Je puis dire que je compte parmi les vétérans des téléguideurs de Bambinos. Je travaille au Bureau n° 4567 de l'Empire State Building. Le modèle perfectionné que je téléguide actuellement a déjà réduit la période d'épreuves de 3,5 %, » La voix vibra d'une ardeur fanatique. « Et je prévois le temps, madame, où nous autres téléguideurs brevetés, disposant de modèles toujours plus perfectionnés, remplirons en *une seule journée* la mission qui nous a été confiée ! »

Prise d'une appréhension soudaine, Tigress se tourna vers George. Mais Macardle était parti pour sa piqûre de D-Stéril.

(« De sorte, conclut le professeur, que nous voyons ici, dans son plein épanouissement, le génie de l'insidieux docteur Wang. » Il arrêta le chronoscope. « Les premières vagues chinoises débarquèrent en Californie trois générations plus tard – mais ne devrions-nous pas employer plutôt le

mot « non-génération » ? Elles ne rencontrèrent aucune résistance de la part d'une population âgée et de très faible densité. » Il lissa ses longues moustaches de mandarin, puis alla regarder un moment par la fenêtre ouverte. Son regard plongeait vers les grandes rizières de Central Park. C'était le printemps. Des femmes en combinaisons bleues demeuraient patiemment penchées sur l'eau boueuse, d'où commençaient à émerger les tendres pousses vertes.

Les étudiants s'inclinèrent très bas devant le professeur et sortirent pour se rendre à un autre cours : « Le chien de meute en tant que symbole de l'agression juvénile dans l'ancien folklore musical américain. » C'était tout tout ce qui restait du règne de Purvis I^{er})

Traduit par RENÉ LATHIÈRE.
The Education of Tigress Macardle.

© Fantasy House, Inc., 1957.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LE FARCEUR

Par William Tenn

Le plus curieux dans les robots, on l'a vu, c'est qu'ils ne font que ce qu'on leur dit de faire. Pourra-t-on un jour construire un robot libre ? Il faudrait, par exemple, qu'il ait le sens de l'humour (un bon critère de liberté). Du coup, il ne pourrait plus jamais, de toute évidence, être au service de l'homme. Dommage pour son propriétaire, qui reste lié, lui, par une Loi des Robots fort peu asimovienne ! Cette nouvelle est dédiée aux vrais intellectuels, comme William Tenn, qui sont tous amateurs de dessin animé et de bande dessinée.

PERSONNE encore n'a jamais soutenu que des grosses graines sortent les petits arbres. C'est pourtant la vérité. Il arrive qu'au lieu d'un vulgaire accident d'hélicoptère, une *histoire* arrive aux gens. Et ça fait encore plus de dégâts. Un beau jour, donc – disons vers l'an 2208 –, un jeune homme intelligent, gai, optimiste, et peut-être un peu trop malin pour son bien, s'aperçoit en se réveillant qu'il a une idée absolument prodigieuse, et que, par la même occasion, il vient de faire irruption dans un avenir flambant neuf.

Ça fait mal !

Dans-le-temps-il-y-a-bien-longtemps, au tout début du XX^e siècle, les gens se sont mis à écouter des disques au lieu de braver la pluie et le froid pour aller au music-hall. Vers la même époque, on a commencé à leur vendre des sonnettes électriques afin d'éviter aux doigts des visiteurs de s'user outre mesure. Un peu plus tard vint le bouton installé dans la maison et ouvrant la porte automatiquement. Les cellules photo-électriques en étaient encore au stade des essais, mais s'amélioraient de jour en jour.

Tandis que la radio et le cinéma se partageaient l'empire du spectacle, la plupart des directeurs d'entreprises s'apercevaient que les dictaphones étaient plus efficaces que les sténos humaines, et les

trieuses mécaniques plus satisfaisantes qu'une armée d'ouvriers à la chaîne. Et, à l'apogée de la télévision, toutes les futures mariées rêvèrent d'une cuisine Vocalex obéissant au doigt et à l'œil au moindre de leurs ordres, tel que de réchauffer le rôti pour telle heure en l'arrosant à tel et tel intervalle.

Les modèles de luxe, bien entendu, possédaient une série de rhéostats à saveur qui pouvaient, entre autres, confectionner des hors-d'œuvre en suivant la recette d'un chef fameux et en aboutissant à des résultats un tout petit peu meilleurs que ce chef lui-même. Puis, ce fut l'ère des émissions radar ; sous le nom de téléstar, la télévision devint tridimensionnelle et si bon marché que le moindre esquimau pouvait s'offrir un poste – et aussi, soit dit en passant, l'unique industrie où un acteur pouvait encore gagner sa vie.

Pendant que le téléstar monopolisait toute l'industrie du spectacle, les engins électro-ménagers commencèrent à se mouvoir, sous la forme de robots alimentés à l'APRB, les fusées à pilotage entièrement automatique desservirent régulièrement toutes les planètes du système, et, de l'avis général, l'homme ne pouvait désirer un contrôle plus total de son environnement.

*
* *

Un beau jour donc – oh ! vers l'an 2208...

L'écran placé dans le living de Lester, au-dessus du précieux radiateur ancien, clignota un instant, puis révéla l'image de l'homme grossièrement taillé qui attendait devant la porte. Il portait la casquette à visière des mécaniciens du service d'entretien. Une énorme caisse jaune à côté de lui emplissait presque tout l'écran.

« Lester le Farceur ? Les Réorganiseurs de Robots Rholg's à votre service. Je vous ramène votre combiné valet-maître d'hôtel, garni de tous les équipements que vous aviez demandés. Vous aurez à signer un formulaire de danger et dommages-intérêts.

— Hum ! » Le jeune homme hocha sa tête rousse et se frotta les yeux pour mieux révéler son inquiétude. « Je renoncerais à la vie et à la liberté, pour obtenir de ce robot ce que je veux ! »

Il émergea de son divan, s'étira d'une secousse et lança : « Hé, Porte ! Vingt-trois, là... vingt-trois ! »

Prestement, la porte se glissa en sandwich dans l'ouverture ménagée dans la cloison. Le mécanicien actionna sa commande laser et, se soulevant lentement du sol, l'énorme caisse alla délicatement se ranger contre un mur. Lester se frotta nerveusement les mains.

« J'espère...

— Vous savez, m'sieur Lester, j'aurais jamais cru qu'un gars comme moi vous verrait jamais en personne. Dans mon métier, je vois

forcément un tas de célébrités. Hier encore, je suis allé rapporter deux robots-réceptionnistes au commissaire de police ; on les avait équipés de détecteurs de mensonge et de pieds plats. Mais quand je dirai à ma femme que j'ai rencontré le plus célèbre comédien du télédar ! Elle dit toujours que m'sieur Lester...

— Pas de m'sieur Lester ! Lester le Farceur ! »

Le sourire du mécano dénota une vive satisfaction. « Comme au télédar, hein ? »

Il dirigea son bloc électronique de commande sur la caisse, poussa le commutateur de la position *transport* à la position *dispersion* et ajouta : « Quand un des gars de l'atelier s'est mis à dire que vous alliez utiliser ce robot comme gagman, je lui ai demandé s'il voulait mon poing sur la figure, et lui ai précisé que tous vos gags étaient strictement improvisés. J'ai bien fait ?

— *Très bien !* » Il eut un rire aigu, dévoilant des abîmes d'hilarité. « Lester le Farceur utilisant un gagman ! Imaginez un instant ! Moi, le Mestre Loquace de l'Improviste, comme mes fans m'ont surnommé, travailler sur les bouffonneries d'un autre ! *Ce serait du beau !* Et tout ça parce que je me suis dit qu'il serait fort spirituel que le plus grand comédien de l'hémisphère ait un valet-robot capable de servir des gags sur commande. *Ha !* Voyons donc de quoi il a l'air. »

Un ronronnement (*whirr !*) jaillit du bloc de commande et la caisse jaune disparut dans un nuage de poussière vite dissipé. Lorsque l'air se fut éclairci, il y avait là une sorte d'homme de métal pourpre d'un mètre cinquante de haut.

« Vous avez changé sa forme ! aboya Lester sur un ton accusateur. Je vous ai envoyé un modèle profilé type 2207 avec le nouveau tronc cylindrique, et vous me ramenez une espèce de poire avec une panse énorme tout autour. Et avec des jambes torses, par-dessus le marché !

— Écoutez, Monsieur, les techniciens ont été obligés de le grossir un peu. Même sur microfil, ce programme de gags a pris énormément de place. Et, selon vos spécifications, il devait être capable d'inventer des variantes et des combinaisons de gags ; ils ont fabriqué un nouveau gadget exprès pour ça, qu'ils ont appelé le modificateur variable. Résultat : encore plus de volume et de poids. Mais permettez que je le mette en marche. »

L'homme à la casquette inséra dans la nuque du robot une longue tige d'iridium aux curieuses circonvolutions – un passe-partout à robot tout ce qu'il y a de plus officiel – et tourna deux fois. Un léger ronronnement se fit entendre, et le robot se croisa les mains sur la poitrine dans le geste classique de la servilité. Ses sourcils se haussèrent avec un cliquetis. Ses lèvres multijoints se plissèrent comme pour poser une question.

« Foutre ! s'émerveilla le mécano. J'ai encore jamais vu une

expression aussi cul-de-poule sur la tête de quelqu'un !

— Ma fiancée, Joséphine Lissy – celle qui chante dans mon programme –, l'a dessiné exprès pour moi ; elle trouve que c'est l'expression qui convient à un valet, tout à fait dans l'ancienne tradition anglaise. Son nom aussi est d'elle. Hé ! Rupert, raconte-moi une bonne histoire ! »

Rupert ouvrit la bouche et dit d'une voix dont les modulations décrivaient une sinusoïde régulière : « Sur quel sujet, Monsieur ?

— N'importe. Une histoire de vacances. Quelque chose de pas méchant et qui fasse rire.

— Ginsberg fait son premier voyage sur Mars, commença Rupert. On lui donne une petite table dans la salle à manger, en lui disant que son convive sera un Français. Comme celui-ci n'est pas encore... »

Le mécano se pencha vers le torse plat et rouge de Rupert :

« Ils ont encore rajouté un autre truc, un filtre à mésons. Vous vouliez pouvoir juger du potentiel d'hilarité de chaque gag, afin de les doser selon le public, et vous aviez dit que le prix importait peu. C'est tout ce que les techniciens voulaient savoir. Ils se sont absolument coupés en quatre pour trouver un machin qui fasse vraiment le boulot.

— Si c'est vraiment efficace, je connais un ou deux scénaristes qui vont s'en mordre les doigts. On verra bien qui est le roi du rire ici, Lester le Farceur ou bien Green et Anderson. Ces petits pisse-copie avides !

— ...le Français, voyant que Ginsberg avait commencé à manger, s'arrête devant la table. Il claque des talons, s'incline cérémonieusement et dit : *Bon appétit*. Pour ne pas être en reste, Ginsberg se lève...

— Alors, ils ont baptisé ça filtre à mésons ? En tout cas, si j'en tire ce que je veux, ça vaudra bien la facture galactique que vous venez de m'adresser ! Dommage quand même que vous ayez gâché son apparence.

— ...et ce dialogue succinct se répète plusieurs fois. Mais l'avant-dernier jour du voyage, Ginsberg va trouver le maître d'hôtel et lui demande ce que signifie...

— Nous aurions sans doute trouvé moyen de caser tout ça ou, au moins, de mieux le répartir, si nous avions été moins pressés par le temps. Mais vous aviez dit qu'il vous le fallait absolument pour mercredi.

— En effet. Je passe sur les ondes ce soir, et j'avais besoin de la... heu... stimulation de Rupert. »

Lester se passa nerveusement les doigts dans sa chevelure rousse. « Ce qu'il fait a l'air bien.

— ...s'approche du Français, qui avait déjà pris place à table. Il claque les talons, s'incline cérémonieusement et lui dit : *Bon appétit*. Le

Français tout joyeux se lève d'un bond et...

— Dans ce cas, je vous prierai de bien vouloir signer ceci. C'est un formulaire standard par lequel vous déclarez prendre la responsabilité de tous les actes de Rupert. Je n'ai pas le droit de vous le laisser, autrement.

— Mais bien sûr. » Lester signa le papier. « Autre chose ?

— ...« Ginsberg », dit le Français ! » Rupert se tut ; il avait terminé son histoire.

« Pas mal, commenta Lester, mais je ne m'en servirai pas de cette façon. Ce qu'il me faut, c'est... Crénom d'un atome ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Le robot, tout en se tenant parfaitement immobile, émettait une véritable cacophonie de cliquetis et de grincements divers.

« Ça ? répondit le mécanicien sur un ton négligent. Un petit effet parasite que les techniciens n'ont pas eu le temps de supprimer. Ça vient du filtre à mésons, et ça serait un effet secondaire de son aptitude à faire la différence entre des gags plus ou moins drôles. La notice appelle ça l'« identification électronique du grotesque » — chez un homme, on dirait plutôt « sens de l'humour ». Évidemment, il ne rit pas vraiment, mais ça fait du remue-ménage dans l'échappement.

— Ouais. J'espère qu'il ne fera pas ça au mauvais moment. Un robot qui rit de ses propres plaisanteries ! Brrr, quel tintamarre ! »

Lester réprima un frisson, puis ordonna : « Rupert, prépare-moi un verre d'alunissage triple sec. »

La masse de métal pourpre fit volte-face et se dirigea vers la cuisine. Les deux hommes rirent en voyant sa démarche de canard.

« Tenez, voilà deux dollars pour votre peine. Désolé, mais c'est tout ce que j'ai comme monnaie. Voulez-vous une cartouche de Visions d'Étoiles ? Mon commanditaire me les envoie par wagons entiers, Régisse ? Noix et sirop d'érable ?

— Je préfère les cigarettes parfumées à la pomme sauvage. C'est pareil pour ma bourgeoise. Allons, merci ! J'espère que vous aurez toute satisfaction. »

Le mécano fourra son bloc de commande dans une poche de son uniforme et partit. Lester cria « Trois-vingt » et la porte se referma.

Rupert revint d'un pas hésitant, portant un tube transparent aux spirales complexes, rempli d'un liquide jaune et blanc. Le comédien le siffla d'un trait, toussa, remit de l'ordre dans sa coiffure.

Enfin, il fit claquer sa langue.

« Délicieux, avec un côté un peu ignoble. Celui qui avait fabriqué ton unité barman s'y connaissait en électronique. Et maintenant, j'avoue que je ne sais pas très bien par quel bout commencer. Ah mais, c'est vrai, tu sais lire maintenant ! Tiens, voilà le scénario de l'émission de ce soir.

« Ce que je veux, c'est que tu me tapes un second scénario, suivant exactement le texte de l'original, mais en variant les gags. Je l'apprendrai par cœur, et ça me permettra de donner ce fameux effet d'improvisation – mais ça ne te concerne pas. Allez, au travail. »

Sans un mot, le robot parcourut la liasse de papiers dactylographiés, mémorisant instantanément jusqu'au moindre mot sur ses microfils.

Puis il laissa tomber le manuscrit par terre et se dirigea vers la machine à écrire électronique. Il repoussa la chaise, fit coulisser ses jambes jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur exacte de la machine et se mit au travail. Les feuilles de papier jaillissaient de la machine plus vite que l'œil ne pouvait les suivre.

Lester le regarda faire avec admiration. Si ses idées étaient aussi drôles que rapides... eh bien ! Il ramassa la liasse de papiers que le robot avait laissée tomber par terre. « Il ne faisait jamais ça, auparavant ; c'était la machine la plus méticuleuse que j'aie jamais vue... Enfin ! Le génie a droit à un peu d'excentricité ! »

Le téléphone sonna avec insistance. Lester l'attrapa juste au moment où il bondissait vers ses mains.

« Ici Radio-Central, dit l'appareil. Vous avez un appel de Miss Joséphine Lissy. Désirez-vous la communication sur votre décodeur ou sur le sien ? »

— Sur le mien. LY, 134, YJ. Vérifiez.

— Vérification effectuée. Je vous passe le demandeur. »

Le minuscule écran placé au-dessus de la poignée du combiné crachota un peu en s'ajustant au système de décodage qui garantissait à Lester le secret de ses communications sur une longueur d'onde partagée par des millions d'utilisateurs. L'image d'une jeune fille aux cheveux aussi roux que les siens fit son apparition.

« Salut, Red... Elle sourit. J'ai une bonne nouvelle pour toi : Jo aime Lester.

— Bonne fille... bonne ! Attends un moment que je te transfère. Ça me fait mal aux yeux de te voir sur ce petit machin, et puis on n'en voit vraiment pas assez. »

Il tourna un bouton, transférant les ondes radio du téléphone sur la fréquence de l'écran de la porte. Tandis que le combiné reprenait prestement sa place au plafond, il régla l'écran de la porte sur la réception intérieure.

L'image radieuse de Joséphine apparut au-dessus du radiateur (une imitation, en fait), tandis que Lester s'installait sur le divan en soupirant d'aise.

« Écoute, plaisantin, je ne t'ai pas appelé pour te faire une déclaration d'amour. Venons-en aux faits : Green et Anderson sont allés raconter des choses à Haskell.

— *Quoi !* Lester se leva d'un bond. Je les attaquerai ! Je le peux : notre contrat prévoit qu'ils ne doivent pas divulguer au public que j'utilise des gagmen. »

Elle haussa les épaules.

« Ça ne t'avancerait à rien. Sans compter qu'ils n'ont rien « divulgué au public » ; ils en ont juste parlé à Haskell, et tu ne pourrais même pas le prouver. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que Haskell tient absolument à te voir.

« Green et Anderson ont réussi à le convaincre que sans les gags qu'ils écrivent pour toi, ton numéro ne vaut plus rien. Tu comprends, il s'en fiche que ce soit de l'improvisation ou un script appris par cœur ; ce qu'il craint, c'est que l'émission qu'il finance ne soit un four.

— T'inquiète pas, dit Lester en souriant. Tout marchera comme...

— Par le space-opéra favori de ma tante Hélène, hurla-t-elle soudain, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Ça, c'était une brusque explosion de cliquetis, de chocs, de vibrations métalliques et de ululements bizarres. Lester se retourna.

Rupert avait fini de taper. Entre ses longs doigts pourpres, il agitait une liasse de feuilles fraîchement noircies. *Whirr*, commença-t-il. *Glonkety-glonk. Pingle, pingle, pingle. Kazam !* Le bruit d'une bétonneuse tournant dans une autre bétonneuse.

« Oh ! ce n'est que Rupert. Un peu de remue-ménage dans l'échappement, c'est tout. Comme une sorte de sens de l'humour mécanique. Bien sûr, il n'est pas humain, mais il a l'air d'apprécier ses propres plaisanteries. Rupert, viens ici ! »

Le robot se calma, fit coulisser ses jambes à hauteur maximum, puis avança vers l'écran.

« Quand l'ont-ils ramené ? demanda Jo. Lui ont-ils rajouté tout ce que tu... Quoi ? Mais ils l'ont massacré ! Qu'est-ce que c'est que ce ventre ? On dirait qu'il est atteint d'hydropisie. Et la belle expression sur son visage, que j'avais moi-même dessinée – disparue ! Il n'a plus l'air supérieur, juste triste – très triste. Pauvre Rupert !

— Rêverie pure ! Rupert n'a pas pu changer d'expression. C'est automatique, réglé en usine. Ce n'est pas parce qu'on l'appelle Rupert au lieu de lui donner un numéro qu'il éprouve des sentiments réels. Mis à part ses fonctions de valet, qu'il remplit avec autant d'imagination qu'un chronomètre, il n'est rien de plus qu'une mémoire électronique avec un machin-truc-chose, ah ! oui, un modificateur variable, qui lui permet de sélectionner...

— Penses-tu ! Rupert éprouve des sentiments. N'est-ce pas, Rupert ? Elle continua d'une voix caressante : Tu te souviens de moi, Rupert ? Je suis Jo. Comment vas-tu, Rupert ? »

Immobile et muet, le robot fixait l'écran.

« Qu'est-ce que tu as pu te fourrer dans la tête ? Ah ! les femmes ! »

Un *clang* bien clair se fit entendre : Rupert venait de claquer des talons. Puis il inclina le torse avec raideur, tout en commençant à dire : « Gins... » Majestueusement, sa tête continua à descendre, à descendre... et finit par heurter le plancher avec un terrible *zok*.

Jo devint presque hystérique, tandis que Lester portait ses mains à ses tempes. Rupert était plié en deux, formant avec le sol un triangle isocèle dont son postérieur métallique était le sommet supérieur.

« ...berg », termina Rupert, la tête collée au plancher. Il ne fit même pas mine de se lever. Il hoqueta doucement, comme sous l'effet d'une réminiscence.

« Alors ! aboya Lester. Tu vas rester toute la journée dans cette posture grotesque ? Relève-toi immédiatement !

— I-il *ne p-peut pas* ! hurla Jo d'une voix suraiguë. Ils ont modifié son centre de gravité et il ne p-peut plus se relever ! S'il t-t'arrivait de f-faire quelque chose d'aussi d-drôle au télédar, tu pourrais tuer deux cent millions d'innocents ! »

Avec une grimace, Lester le Farceur se pencha au-dessus du robot. Il le prit par les épaules et tira de toutes ses forces. Très lentement, comme à contrecœur, Rupert se redressa. Dès qu'il fut debout, il montra l'image de Jo sur l'écran.

« Ça, énonça-t-il d'une voix métallique, c'est pas une dame, c'est votre future ! Ce sera peut-être pas l'enfer, mais alors, mon vieux, vous en verrez des vertes et des pas mûres ! C'est pas un fantôme, c'est seulement...

— Ferme ça ! hurla Lester. Et tout de suite ! »

Le robot eut un nouvel accès de couinement d'engrenages tandis que Lester se lamentait :

« Mon carrelage ! Le plus beau revêtement milieu vingtième de toute la tour, et regarde ça ! Une entaille grosse comme... »

Jo le regarda en hochant la tête.

« Je t'ai dit vingt fois que, dans les années quarante et cinquante, ils ne mettaient du carrelage que dans les *salles de bain*. A la rigueur dans les cuisines. Et ce faux radiateur n'est pas du tout de la même époque que ce pupitre à cylindre. Tu n'as vraiment pas le sens des antiquités, Lester mon gars. Attend qu'on ait passé les anneaux de mariage, et je te montrerai à quoi ressemble un intérieur de style Roosevelt. Que valent les gags de Rupert – ceux qu'il écrit, je veux dire ?

— Je n'en sais rien encore. Il vient juste de taper son scénario. »

Les bords de l'écran devinrent fluorescents.

« Il vaudrait mieux que tu raccroches, Jo. J'ai un visiteur. Viens avant le spectacle, à l'heure habituelle. À bientôt ! »

Sur un signe de son maître, le robot dit « Vingt-trois » à la porte. Deux événements se produisirent simultanément : le mécanicien des

Réorganisateur de Robots Rholg's entra et Rupert tomba face contre terre avec un grincement à faire crisser les dents.

Lester soupira et aida le robot à se relever.

« J'espère qu'il ne va pas faire la courbette chaque fois que quelqu'un arrive. Il finirait par saccager tout le plancher.

— Il l'a déjà fait avant ? Mauvais, ça. Rappelez-vous, toutes les unités de contrôle de base sont dans la tête, et beaucoup d'entre elles ont juste commencé à maîtriser leurs nouveaux programmes. S'il se fracture un coussinet, il risque de perdre les pédales. Voulez-vous que je l'emmène à l'atelier pour le faire recalibrer ?

— Pas le temps. Je passe sur les ondes dans deux heures. À propos, vous avez bien installé cet écran sur son front, comme prévu ? »

Le mécano fit signe que oui.

« Vous voyez cette étroite plaque verte au-dessus des sourcils ? Il suffit de la rabattre, ou de lui demander de le faire, chaque fois que vous désirerez une transmission silencieuse. Les mots défilent comme dans certaines publicités lumineuses. J'étais revenu pour le passe-partout. Je l'ai laissé dans sa nuque ; si jamais je reviens à l'usine sans lui, j'en entendrai de toutes les couleurs.

— Prenez-le. Je croyais que c'était quelqu'un d'autre. »

Se tournant vers la porte restée ouverte, Lester se trouva face à face avec un petit homme tout rond, vêtu d'une tunique rayée.

« Oh ! Mr. Haskell. Entrez et asseyez-vous. J'arrive dans un instant.

— Donne-moi cette clef », ordonna le mécano. Rupert retira le passe-partout à robots officiel de sa nuque et le lui tendit. Le mécano avança la main pour le prendre. Rupert le laissa tomber. « Nom d'un...! commença le mécano. Je jurerais qu'il l'a fait exprès, si ce n'était pas impossible. »

Il se baissa pour ramasser la clef.

Au moment où ses doigts se refermaient sur elle, la main droite de Rupert s'avança d'un petit geste sec. Le mécano se releva prestement et bondit dans le couloir.

« Ah non ! tu ne l'auras pas ! » grogna-t-il. À l'intention de Lester, il ajouta : « Avez-vous vu ce qu'il essayait de faire ? Mais pourquoi... »

— Trois-vingt », dit Rupert, et la porte se referma, abrégant la réplique du mécano. Le robot revint dans le living avec son cliquetis si discret. Il avait l'air plus triste que jamais, comme s'il était désappointé.

« Deux alunissages spéciaux », lui ordonna son maître, et il partit lentement de sa démarche de canard.

« Écoutez-moi, Lester, je vais vous parler sans détours. » La voix de John Haskell était étonnamment forte pour un homme aussi petit. « J'ignorais que vous utilisiez des gagmen avant que Green et Anderson m'aient dit que vous les aviez congédiés parce qu'ils

refusaient une diminution de salaire. Je pense qu'ils ont raison en affirmant qu'ils ont fait de vous le comédien le mieux payé des Amériques Unies. Comme le spectacle de ce soir est le premier que vous fassiez pour nous, je n'ai qu'une option...

— Un moment, monsieur. Avant qu'ils ne travaillent pour moi, j'écrivais mes propres scénarios, et ils se sont toujours servis de mon répertoire de gags. Je les ai liquidés parce qu'ils exigeaient plus de la moitié de mes cachets. Je suis toujours capable d'improviser dans la meilleure...

— Peu m'importe que vous improvisiez ou que vous rêviez vos gags la nuit ! Ce que je veux, c'est que le public rie, et que ça le mette dans une disposition d'esprit optimale pour consommer ma publicité. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Oh ! »

Il prit un des serpentins de verre que Rupert venait d'apporter et en vida le contenu d'un trait. Son visage ne changea même pas de couleur.

« Pas assez fort, déclara-t-il. De la lavasse. Manque de corps. »

Le robot examina le récipient vide d'un air songeur, puis retourna à la cuisine.

À la réflexion, Lester décida qu'il n'était pas d'accord avec le président de Visions d'Étoiles, Inc. Ce cocktail avait du muscle jusqu'à la dernière goutte d'alcool. Mais le Club des Maîtres de la Planète, où Haskell passait le plus clair de son temps, était réputé pour la force de ses boissons.

« Tout ce que je veux savoir, c'est ceci, reprit Haskell. Pouvez-vous, oui ou non, nous donner ce soir un programme réellement amusant sans Green et Anderson ? Vous avez une excellente réputation mais, comme on dit dans le métier, vous valez ce que vaut votre dernière émission. Si Visions d'Étoiles ne ratifie pas votre contrat de treize semaines après l'émission de ce soir, vous serez condamné aux heures creuses, et rien de plus.

— Je sais, Mr. Haskell, je sais. Mais jetez d'abord un coup d'œil sur le scénario ; vous ferez vos commentaires ensuite. »

Prenant le manuscrit qui était resté à côté de la machine à écrire, il le lui tendit. C'était un pari dangereux, car il ne l'avait pas lu lui-même. Ça pouvait peut-être à des kilomètres. Pourvu que Rupert ait fait du bon travail !

À en juger par la réaction de Haskell, c'était le cas. Le président de Visions d'Étoiles s'était effondré de rire dans le vénérable fauteuil, qu'il faisait dangereusement trembler. « Merveilleux ! Il essuya les larmes qui coulaient sur sa joue. *Terrible !* C'est presque incroyable ! Lester, je vous fais mes excuses. L'homme qui est capable d'écrire ça n'a pas besoin de gagmen. Vous pourrez apprendre tout ça par cœur avant l'émission ?

— Ça ne devrait pas poser de problèmes. Quand je suis pressé, je prends toujours un peu d'infra-scopolamine. Et si jamais je suis à court, j'ai mon robot.

— Robot ? Lui ? » Il leva les yeux sur Rupert qui, ronronnant de tous ses rouages (*whirr !*), lisait le manuscrit par-dessus son épaule, tout en lui tendant une spirale emplie d'un liquide noirâtre. Haskell la prit et commença à en absorber le contenu.

« Oui, il a tout un répertoire de gags dans le ventre, installé par Rholg's. Il se tiendra hors du champ de la caméra, et quand j'aurai besoin d'un gag, le texte apparaîtra sur son... Mr. Haskell ! Quelque chose ne va pas ? »

Haskell avait laissé tomber le tube, dont s'échappait un filet de fumée noire.

« Le... cock... tail », parvint-il à dire d'une voix étranglée. Son visage, après avoir hésité entre le rouge, le vert et le bleu lavande, se décida pour une composition tachiste alternant ces trois couleurs.

« Où est la... le... balbutia-t-il. — Par-là ! Seconde porte à gauche ! » Le petit homme y courut, courbé en deux, sur des jambes qui menaçaient de céder à chaque pas.

« Mais qu'est-ce qui a pu... » Lester se baissa et renifla l'extrémité du tube. « *A-aargh !* » Il se rendit brusquement compte que Rupert entamait son *whirrety-whirrety-klonk*.

« Rupert, qu'as-tu mis dans cette boisson ? » Le robot réfléchit un moment. « Cinq parties (*whizz-clang*) d'huile de ricin, trois parties (*bing-bortg*) de Worcestershire sauce (*tinkle-tinkie-burr-r-r*), quatre parties d'extrait de piment (*gr-rrr-rang*) et une partie de cro... »

Lester sifflota et le téléphone bondit dans sa main.

« Radio-Central ? Secours médical d'urgence ! J'ai bien dit d'urgence ! Lester le Farceur, Tour des Artistes, appartement mille-zéro-six. Faites vite ! » Lorsque l'interne vit la couleur du visage de Haskell, il hocha la tête :

« Vite un brancard, et à l'hôpital ! » Rupert, immobile dans un coin, regarda le brancard flotter dans le couloir sous la direction du bloc de commande de l'interne. « Ça doit être quelque chose qu'il a mangé », commenta-t-il de sa voix métallique.

L'interne lui jeta un regard torve « Cabotin ! » Quand le calme fut revenu, Lester but coup sur coup trois alunissages spéciaux, qu'il prépara lui-même. Il venait juste de finir d'apprendre par cœur le scénario, à l'aide d'une dose massive d'infra-scopolamine, lorsque Jo arriva. Rupert alla lui ouvrir la porte. *Clang-Zok*.

« Il a fait ça toute la journée, lui raconta Lester en aidant le robot à se relever. Non seulement il me démolit mon plancher, mais je crains que ça ne vaille rien pour ses facultés mentales. Je dois dire que jusqu'à présent, il m'a *parfaitement* obéi, et que toutes ses blagues ont

été dirigées contre d'autres personnes... »

Rupert fit rouler quelque chose dans sa bouche. Puis il plissa les lèvres. Ses joues s'ornèrent de rides multi-joints. Il cracha.

Un écrou hexagonal en laiton alla rebondir contre le mur, et ils restèrent tous trois à le contempler. Jo fut la première à se détacher de ce spectacle :

« Quelles blagues ? » demanda-t-elle.

Lester ne se fit pas prier pour les lui raconter.

« Eh bien ! Heureusement que ton contrat comporte une clause d'immunité personnelle, autrement Haskell pourrait te poursuivre en justice. Néanmoins, je doute qu'il te témoigne une *réelle* affection après cela. Il est quand même probable qu'il n'en mourra pas. Allez, il est temps de te mettre en costume ! »

Tout en enfilant son costume à rayures rouges dans la pièce voisine, il lui cria :

« Que chantes-tu, ce soir ?

— Pourquoi ne viens-tu jamais aux répétitions ? Tu le saurais.

— Je dois maintenir ma réputation d'improvisateur. Alors, qu'est-ce que tu chantes ?

— Bof... « Moi Subjectif, Toi Objectif », extrait du dernier hit de Goody Garcia, *Amour entre les astéroïdes*. Ton robot est peut-être un excellent gagman, mais comme valet, il ne vaut plus rien du tout. Regarde-moi ça ! Des tubes brisés, des cigarettes, des papiers qui traînent partout ! Je te préviens que quand on vivra ensemble, mon petit... »

Sans terminer sa phrase, elle se baissa pour ramasser les débris qui jonchaient le sol du living. Derrière elle, Rupert semblait méditer. « *Whirrr* ? » fit-il.

Sa main droite jaillit. Il fonça jusqu'à elle. Il la... toucha.

« Hiiiiiiiiiiii ! » Jo hurla en sautant presque jusqu'au mur d'en face, Elle se retourna en atterrissant. Ses yeux lançaient des étincelles meurtrières.

« Qui... quoi... » commença-t-elle, folle de rage. Puis son regard localisa Rupert qui se tenait face à elle, sa main toujours levée, sa machinerie produisant toutes sortes de *whizz*, de *clong* et de *ka-bankle* en même temps.

« Ma parole, il se moque de moi ! Tu trouves ça drôle, hein, espèce de dragueur mécanique ? » Elle se précipita sur lui avec rage, la main levée pour lui administrer une gifle bien sentie.

En l'entendant hurler, Lester était accouru. Quand il vit la main de Jo s'abattre sur Rupert, il s'écria :

« Non ! Pas à la tête ! » *Boiiingggggg...*

« Je pense que tout ira bien, Miss Lissy, dit le docteur. Vous devrez garder la main dans le plâtre pendant deux semaines. Ensuite, nous prendrons une nouvelle radio.

— Il serait temps d'aller au studio, Jo, dit Lester avec nervosité. Nous allons arriver en retard. C'est vraiment désolant qu'il y ait eu cela.

— N'est-ce pas, chéri ? Mais avant de t'accompagner où que ce soit, je voudrais qu'une chose soit bien claire : tu vas te débarrasser de Rupert.

— Mais mon chou, mon trésor, mon adorée, sais-tu qu'il est le plus extraordinaire gagman...

— Je m'en moque ! Je me refuse à élever des enfants dans une maison infestée par sa présence. Et, selon la Loi des Robots, tu dois le garder à la maison. Je crois sincèrement qu'il est doué sur le plan de l'humour. Mais je n'aime pas son style. C'est donc très simple : il faudra choisir entre moi et ce plaisantin mécanique. » En attendant la réponse, elle caressa doucement le plâtre qui ornait sa main.

Oui... malgré ses excentricités, Rupert lui assurait une belle carrière de comédien : il ne serait jamais à court d'idées, et n'aurait pas à se préoccuper de trouver des collaborateurs. D'un autre côté, Jo possédait toutes les qualités qu'il cherchait dans une femme. Il n'avait jamais rencontré sa pareille. En un mot, elle était son idéal.

Le choix était clair : d'un côté, l'argent ; de l'autre, la femme qu'il aimait.

« Eh bien... dit-il enfin à Jo. J'espère que nous resterons bons amis ? »

Lorsqu'il arriva au studio, Jo en était au dernier couplet de sa chanson. En regagnant les coulisses, elle ne lui accorda même pas un regard. La première séquence publicitaire commença.

Lester installa Rupert contre la paroi de la cabine de contrôle, où il était certain qu'aucune caméra n'enregistrerait son image pourpre et ventrue.

L'annonceur vint à bout de sa dernière syllabe ronflante d'admiration. Les cinq Gloppus sisters entrèrent en scène pour la finale :

V-E-C, Q, P !

Visions d'Étoiles, un choix de quinze parfums !

Plus jamais de goût de foin !

Jours de joie avec nos jointes !

Visions d'Étoiles, un choix de quinze parfums !

V-E-C, Q, P !

De la ce-ri-se au cho-co-la-a-a-at !

Les caméras se dirigèrent vers le plateau où Lester attendait en compagnie des acteurs. C'était une simple saynète sentimentale, qui avait pour cadre la station de ravitaillement de Phobos. Lester était étranger à l'intrigue ; son rôle était d'intervenir de temps en temps avec des gags inspirés de l'action ou des dialogues.

Et ce soir, les gags étaient bons. Même le directeur de production riait – enfin, c'est beaucoup dire, mais il *souriait* de temps en temps. Et vous pouvez m'en croire, quand un directeur de production sourit, tous les spectateurs de l'hémisphère occidental ont sombré depuis longtemps dans une hystérie cataleptique. C'est un fait aussi certain, constant et démontrable que l'habitude de soumettre le troisième vice-président d'une compagnie de téléstar aux plus détestables plaisanteries ou, si vous préférez le terme sociologique, l'Effet Coyncelarynx.

De temps en temps, Lester jetait un coup d'œil à Rupert ; la créature ne regardait pas toujours dans sa direction. En ce moment, par exemple, elle s'était retournée pour examiner l'intérieur de la cabine de contrôle. Cela pouvait devenir ennuyeux s'il avait rapidement besoin d'une réplique...

Tout à coup, ce fut le cas. La seconde ingénue s'était lancée dans une réplique commençant par : « Et alors, lorsque Harold m'a dit qu'il était venu sur Mars pour fuir le militarisme et l'embrigadement... » et tout vint mourir éperdument sur : « Je lui ai dit... je lui ai dit... oh ! il a bien fallu que je lui dise que... que... » Bouche bée, elle faisait claquer ses doigts spasmodiquement tout en essayant de se rappeler la fin de sa réplique.

Le souffleur commençait déjà à composer le texte qui était projeté sur un écran situé en hauteur, hors de portée des caméras, mais en attendant, l'action piétinait. Et tout le monde comptait sur Lester pour combler ce vide horrible par une repartie bien trouvée.

Il se tourna vers son robot, qui, heureusement, le regardait. Parfait ! Pourvu que son filtre à mésons trouve quelque chose de bon !

Des mots défilèrent sur le front du robot. Lester les lut au fur et à mesure de leur apparition.

« Dis, Barbara, pourquoi ne conseilles-tu pas au directeur de la station de lâcher le nucléaire pour le pétrole ? »

— Je ne sais pas, répondit-elle du tac au tac, tout en apprenant le texte qu'elle avait oublié, pourquoi devrais-je lui dire de lâcher le nucléaire pour le pétrole ? »

Sans bouger de son coin, Rupert lança :

« Parce qu'il n'y a pas plus combustible que le pétrole ! »

Devant cette fine allusion aux derniers événements politiques, tout le studio s'esclaffa. Rupert s'esclaffa. Ce faisant, il émit le bruit inquiétant d'un mécanisme qui se disloque. D'un bout à l'autre des Amériques Unies, les gens agrippèrent leurs télédars et tentèrent de retenir les morceaux pendant que les appareils faisaient *klunk, pingle* et *whirrety-whirr*.

Même Lester éclata de rire. *Fantastique ! Ça allait bien plus loin que l'humour bon marché de Green et Anderson tout en restant à la portée du public. Ce robot était vraiment...*

Hé là ! Rupert ne lui avait pas donné cette réplique par écrit ! Il l'avait dite lui-même ! Ce n'était pas Lester le Farceur qui avait fait rire le continent entier, mais Rupert le robot, même si les gens ne pouvaient pas le voir. *Ça n'allait plus du tout, ça !*

Lorsque la comédie fut terminée, les caméras revinrent à Joséphine Lissy et à l'orchestre. Lester profita de la transition pour se précipiter vers Rupert. Désignant la cabine de contrôle d'un geste impérieux, il lui ordonna d'y entrer et de ne plus en bouger.

« Ah ! monsieur veut avoir le mot de la fin ? Il mord la main qui l'a huilé ? Allez, file, et en vitesse ! »

Rupert recula d'un pas, manquant écraser un accessoiriste. « *Bing-bing ?* fit-il sur un ton interrogateur. *Honk-beeper-blooggle ?*

— Je ne plaisante pas ! Entre là-dedans jusqu'à ce que je vienne te chercher ! »

D'un pas traînant qui fit une profonde rayure dans le sol de plastique, Rupert se retira sur son rocher de Sainte-Hélène.

Lester reprit sa place sur le plateau, tout en surveillant Rupert du coin de l'œil. Il le vit s'installer derrière les techniciens, dans une attitude de profond abattement qui n'avait jamais été prévue au programme du modèle de série 2207. De temps en temps, il faisait quelques pas saccadés dans l'étroite cabine, et sur son écran frontal s'imprimaient de piètres efforts tels que : « Pourquoi l'hyper-espace est-il semblable à un presse-papiers ? » ou bien : « Quand est-ce qu'un mutant n'est pas un mutant ? » Lester, indigné, ignora ces tentatives pour se faire pardonner.

La seconde séquence de publicité commença.

« Vous êtes-vous jamais demandé, dit le speaker d'une voix onctueuse, pourquoi neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pilotes spatiaux sur mille préfèrent Visions d'Étoiles ? Des tests impartiaux ont prouvé que ces aventuriers de l'espace fument toujours... *mais qu'est-ce que... !* »

Rupert claqua la porte derrière le dernier des trois techniciens ahuris. Puis il se mit à abaisser des boutons. Il tourna des manettes.

« Il s'est juste levé et nous a flanqué dehors !

— Ce robot est devenu dingue ! Écoutez, il peut transférer le

contact micro dans la cabine. C'est très simple. Est-ce que c'est un robot parlant ? Oh non, mon Dieu ! Bien sûr qu'il peut se passer lui-même sur les ondes s'il veut ! Est-ce qu'il sait parler ?

— S'il *sait* ? gémit Lester. Faites-le sortir de là en vitesse !

— L'en faire sortir ? » L'ingénieur eut un rire douloureux. « Il s'est enfermé à clef. Et savez-vous en quoi est construite cette cabine ? Il y restera jusqu'à ce que nous obtenions de l'IPCC l'autorisation de...

— Vous savez pourquoi on les appelle Visions d'Étoiles, hein, vous le savez ? » C'était la voix de Rupert qui retentissait dans les haut-parleurs du studio et, d'ailleurs, dans tous les télédars du pays : « Une bouffée et vous tombez raide ! *Wongle-wan-gle-ding-ding* ! Oui, mon vieux, vous en voyez trente-six chandelles, et même des étoiles de toutes les couleurs ! Vous en fumez une, et des novæ éclatent dans votre tête ! *Gr-r-rung* ! *Ka-bam-ka-bloolie* ! Quinze parfums, et pas un qui vaille tripette ! *Zin-gam-bong*... »

Les parois de la cabine tremblèrent sous son rire homérique. Et elles n'étaient pas les seules à trembler.

Jo consola Lester de son mieux.

« Il ne peut pas continuer, chéri, il finira bien par s'arrêter !

— Non, pas avec son programme – et ce modificateur variable – et ce filtre à mésons. Je suis fichu. Je ne remettrai plus jamais les pieds dans un studio ! Et je ne sais rien faire d'autre. Pas d'autres talents, pas d'autre expérience. Ma vie est fichue, Jo ! »

En fin de compte, les ingénieurs durent se résoudre à couper l'énergie dans tout Télédar City. Cela signifiait l'arrêt de toutes les émissions, y compris les messages à destination des astronefs et les appels urgents. Les ascenseurs s'arrêtèrent entre deux étages, la lumière s'éteignit dans tous les bureaux. Ensuite, ils parvinrent à ouvrir la porte à l'aide d'une unité télécommandée, et à traîner dehors le robot inerte.

Quand l'énergie radiante était coupée, il était coupé aussi.

*
* *

Lester épousa Jo. Mais il ne vécut jamais heureux. Il était devenu *persona non grata* à vie dans tous les studios de Télédar.

Il ne mourut pas de faim, pourtant. Parfois, il aurait préféré cela. L'émission qui l'avait ruiné avait fait la gloire de Rupert. Des milliers de téléspectateurs écrivirent pour demander de revoir le stupéfiant robot qui remettait la publicité à sa place. Soit dit en passant, Visions d'Étoiles tripla ses ventes. Ce qui constitue, en fait, le test ultime...

Lester est devenu l'imprésario de Rupert le robot Rigolard (« la machine la plus extraordinaire depuis l'invention de l'écrou »). Et il vit avec lui. Forcément : ainsi le veut la Loi des Robots. Il ne peut pas le

vendre ; qui se séparerait volontairement de son unique gagne-pain ? Et il est impossible de trouver quelqu'un pour s'occuper de lui – il faudrait être fou. Lester vit donc avec lui, et il trouve que c'est dur.

Une fois par semaine, il va rendre visite à Jo et à ses enfants. Quand il arrive, il a l'air hagard. Les plaisanteries de Rupert deviennent de plus en plus raffinées.

Tellement raffinées que, dans les milieux du Télédar, Lester a quelques nouveaux surnoms, ces temps-ci. On l'appelle Lester l'Empesté, ou Lester l'Ulcère Purulent. Ou tout simplement *Tsk-tsk*.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

The Jester.

© Standard Magazines, Inc., 1951.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

LA CRÉATURE PARFAITE

Par John Wyndham

Les apprentis sorciers ne construisent pas que des machines et des robots. Le docteur Frankenstein en personne fabriquait déjà un être vivant – un fils plus doué que son père, et qui pour un peu n'en aurait fait qu'une bouchée. Après Mary Shelley, ce thème typiquement britannique fut illustré – entre autres – par Stevenson dans L'Étrange cas du docteur Jekyll et par Wells dans L'Île du docteur Moreau. Nous nous devons de le faire figurer ici sous la plume d'un auteur anglais. Celui que nous avons choisi ne passe pas pour être un humoriste ; on verra qu'il s'est attaché à faire mentir sa réputation.

J'ENTENDIS parler pour la première fois de l'affaire Dixon quand une délégation du village de Membury vint nous demander de faire une enquête sur les choses étranges qui, paraît-il, s'y passaient.

Mais peut-être devrais-je expliquer d'abord pourquoi je dis *nous*.

Le hasard veut que je sois inspecteur de la S.P.A. dans le district où se trouve Membury. Maintenant, n'allez pas vous imaginer que je deviens gâteux dès qu'il est question d'animaux. Je cherchais un boulot. Un de mes amis, qui avait de l'influence dans la société, m'en fit avoir un ; et je m'en acquitte, je crois, assez consciencieusement. En ce qui concerne les animaux, il en est comme pour les humains : j'aime certains d'entre eux, et pas les autres. Je diffère en cela de mon collègue inspecteur, Alfred Weston ; il les aime – mais est-ce bien le mot ? – tous ; par principe, et sans discrimination.

Étant donné les salaires qu'elle paie, il n'est pas impossible que la S.P.A. nourrisse des doutes à l'égard de son personnel – bien qu'on puisse arguer du fait que, dans certains cas, la loi exige la présence de deux témoins ; quoi qu'il en soit, la coutume est de nommer deux inspecteurs par district, et c'est ce qui a abouti à ma collaboration intime et journalière avec Alfred.

Cela dit, on peut décrire Alfred comme l'ami des animaux par excellence. Entre les animaux et lui, il y a une affinité totale – du moins sous l'angle d'Alfred. Ce n'est pas sa faute si les animaux ne le comprennent pas toujours tout à fait ; il fait pourtant tout ce qu'il faut pour y arriver. La seule pensée des pattes ou des plumes semble lui faire quelque chose. Il les chérit tous sans distinction ; il leur parle et en parle comme s'ils étaient des amis très chers temporairement handicapés par un Q.I. diminué.

Alfred lui-même est bien bâti quoique de taille moyenne et, à travers ses lunettes à grosses montures, il regarde le monde avec un sérieux qui se dément rarement. Nous différions en ceci que je m'acquittais d'un travail et que lui suivait une vocation – l'accomplissant de tout son cœur, galvanisé par une puissante imagination.

Cela n'en faisait pas un compagnon de tout repos. Vues à travers les verres grossissants de l'imagination d'Alfred, les choses les plus banales devenaient tragiques. Les récits courants de chevaux rossés par leurs maîtres faisaient surgir dans son esprit des images si vives de monstres, de barbares, de brutes à formes humaines, qu'il était toujours amèrement déçu quand nous découvriions invariablement que : a) l'histoire avait été très exagérée, comme toujours ; et b) que le coupable avait bu un coup de trop ou s'était laissé aller à une crise de colère.

Le hasard voulut que nous soyons tous deux au bureau le matin où la délégation de Membury se présenta. Ils étaient beaucoup plus nombreux que d'habitude, et, tandis qu'ils entraient, je vis les yeux d'Alfred se dilater dans l'attente de quelque chose de vraiment valable – ou horrible, suivant le point de vue auquel on se place, Même moi, je sentis qu'il devrait en résulter autre chose que la plainte rituelle sur la casserole attachée à la queue du chat.

Nos prémonitions se vérifièrent. Il régnait une certaine confusion dans les témoignages, mais quand nous eûmes décanté le tout, voici ce qui semblait être arrivé :

La veille, de bonne heure, un certain Tim Darrell, tout en transportant comme d'habitude son lait à la gare, avait rencontré un phénomène dans la rue du village. Cette vue l'avait tellement ahuri que, tout en écrasant son frein, il avait poussé un hurlement tel que tous les habitants s'étaient précipités qui à sa porte, qui à sa fenêtre. Les hommes étaient restés bouche bée, tandis que les femmes s'étaient mises à hurler en voyant deux créatures debout au milieu de leur rue.

L'image la plus satisfaisante que nous ayons pu nous faire de ces créatures d'après les descriptions de nos visiteurs, suggère qu'elles devaient ressembler à des tortues plus qu'à quoi que ce soit d'autre – mais à des tortues tout à fait particulières, dressées verticalement sur

leurs pattes postérieures.

Les apparitions semblaient avoir une taille d'environ un mètre soixante-dix. Leur corps était couvert d'une carapace ovale, non seulement dans le dos, mais aussi sur le ventre. La tête avait à peu près les dimensions d'une tête humaine normale, mais sans cheveux, et couverte d'une surface cornée. Leurs grands yeux noirs brillaient au-dessus d'une sorte de projection dure et luisante, qu'on pourrait comparer à un bec ou à un nez.

Mais cette description, déjà quelque peu invraisemblable, ne recouvrait pourtant pas la caractéristique la plus troublante des créatures – la seule sur laquelle tout le monde s'accordait. Sur les côtés, à l'endroit où se rejoignaient la carapace du dos et celle du ventre, aux deux tiers de la hauteur à partir du bas, sortait une paire de bras et de mains d'être humain !

Bon, arrivé à ce point, je suggérerai ce qui serait venu à l'esprit de n'importe qui : que c'était une blague, deux gars qui s'étaient déguisés pour faire peur aux autres.

La délégation fut indignée. D'abord, fit-elle remarquer avec une logique assez convaincante, personne n'aurait continué ce genre de blague sous les coups de feu, et le vieux Haliday, le sellier, leur en avait décoché plusieurs : la moitié de son chargeur de douze balles. Cela n'avait pas le moins du monde troublé les créatures, et les projectiles n'avaient fait que ricocher sur leur carapace.

Mais quand finalement les gens avaient franchi prudemment leur porte pour les regarder de plus près, cela avait semblé les bouleverser. Elles s'étaient regardées en poussant des couacs rauques et s'étaient mises à descendre la rue en se dandinant à toute vitesse. La moitié du village, retrouvant son courage, les avait suivies. Les créatures ne semblaient pas du tout savoir où elles allaient et avaient couru vers le Marais de Baker. Bientôt, elles étaient tombées sur des sables mouvants et y avaient disparu après s'être débattues et avoir vociféré de leur mieux. Après délibération, le village avait décidé de venir nous trouver, de préférence à la police. Cela partait, sans aucun doute, d'un bon sentiment, mais, comme je le leur fis remarquer :

« Je ne vois vraiment pas ce que vous attendez de nous si ces créatures ont disparu sans laisser de traces.

— De plus, intervint Alfred (le tact n'a jamais été son fort), il me semble que nous serons obligés d'accuser les habitants de Membury d'avoir pourchassé ces infortunées créatures – quoi qu'elles aient été – et de les avoir poussées à la mort sans rien faire pour les sauver. »

Cette déclaration eut l'air de les offenser passablement, mais il se trouva qu'ils n'avaient pas fini leur histoire. Ils avaient remonté les traces de ces créatures aussi loin qu'ils avaient pu, et tout le monde s'accordait pour dire qu'elles ne pouvaient venir que de Membury

Grange.

« Qui habite là-bas ? » demandai-je.

C'était un certain docteur Dixon, me répondirent-ils. Il s'y était établi depuis trois ou quatre ans.

Et cela nous amena à la déclaration de Bill Parson. Il s'était d'abord montré un peu hésitant.

« Est-ce que ça restera confidentiel ? » demanda-t-il.

Tout le monde à des kilomètres à la ronde sait que Bill porte le plus grand intérêt aux lapins des autres.

« Bon, enfin, ça s'est passé comme ça, dit-il. Il y a à peu près trois mois de ça... »

Débarrassée de tous les détails accessoires, l'histoire de Bill revenait à ceci : se trouvant un soir, pour ainsi dire, sur les terres de Membury Grange, il lui était venu à l'idée d'en avoir le cœur net sur l'aile neuve que le docteur Dixon avait fait construire peu après son arrivée. Les indigènes avaient beaucoup spéculé à son sujet, et, voyant un rai de lumière filtrer entre les rideaux, Bill avait profité de l'occasion.

« Je vous assure qu'il s'y passe des choses pas normales, dit-il. La première chose que j'ai vue, dans le fond contre le mur, c'est une rangée de cages avec des barreaux épais comme ça – y avait pas beaucoup de lumière, et j'ai pas pu voir c'qu'y avait dedans. Mais d'abord, qui c'est qu'aurait besoin de cages comme ça chez lui ?

« Et pis quand je me suis un peu relevé pour mieux voir, là, en plein milieu de la pièce, y avait quelque chose d'affreux – vraiment affreux, que c'était ! »

Il fit une pause pour laisser à l'auditoire le temps de frissonner.

« Eh bien, qu'est-ce que c'était ? demandai-je d'un ton patient.

— C'était... enfin, c'est plutôt difficile à dire. Étendu sur une table, que c'était. Et ça ressemblait à un traversin blanc... sauf que ça remuait un peu. Comme si ça rampait, avec une espèce de ride qui ondulait à l'intérieur – si vous voyez ce que je veux dire. »

Personnellement, je ne voyais pas très bien.

« C'est tout ? demandai-je.

— Non, c'est pas tout, me dit Bill, amenant sa conclusion avec art. La plus grande partie du truc avait pas vraiment de forme, mais y avait une part qui en avait une, de forme – une paire de mains, de mains humaines, qui sortaient des côtés du traversin... »

*

* *

Je finis par me débarrasser de la délégation en assurant que nous ferions une enquête. Quand je me retournai après avoir refermé la porte sur le dernier, je sentis qu'Alfred n'était pas dans son état

normal. Il avait les yeux brillants et hagards derrière ses lunettes, et il tremblait comme une feuille.

« Assieds-toi, lui conseillai-je. À trembler comme ça, tes abattis pourraient se détacher, on ne sait jamais. »

Je sentais qu'il y avait du sermon dans l'air, probablement destiné à faire justice des propos que nous venions d'entendre. Mais, pour une fois, il désirait entendre d'abord mon avis, tout en réservant bravement le sien pour le moment. Je m'exécutai.

« Tout ça doit être beaucoup plus simple que ça n'en a l'air, lui dis-je. Ou bien c'est quelqu'un qui *faisait* vraiment une farce à tout le village – ou bien il s'agissait d'animaux rares que leur imagination aura déformés à force d'en parler.

— Ils étaient tous unanimes au sujet des bras et de la carapace – deux traits aussi pleinement incompatibles qu'on peut le rêver », dit Alfred avec lassitude.

Je fus obligé d'en convenir. Et des bras – ou tout au moins des mains –, c'était le seul trait identifié de l'objet en forme de traversin aperçu par Bill à Membury Grange...

Alfred m'exposa plusieurs autres raisons démontrant que j'avais tort, puis fit une pause éloquente.

« Moi aussi, j'ai entendu des rumeurs à propos de Membury Grange, dit-il.

— Par exemple ?

— Rien de précis, avoua-t-il, mais quand on fait des rapprochements... Après tout, il n'y a pas de fumée sans feu...

— Allez, vas-y, accouche.

— Je crois, dit-il avec un sérieux impressionnant, que nous sommes sur un *gros* coup. Quelque chose qui va enfin réveiller les consciences sur les iniquités commises tous les jours au nom de la recherche scientifique. Sais-tu ce qui d'après moi se passe sous notre nez ?

— Non, mais je suis tout disposé à l'entendre.

— Je crois que nous nous trouvons confrontés à un supervivisectionniste ! » dit-il en brandissant un index pathétique.

Je fronçai les sourcils.

« Je ne te suis pas, lui dis-je. Une chose est vivi – ou elle ne l'est pas. Supervivi ne...

— Tcha ! » dit Alfred. Ou du moins c'était ce genre de bruit. « Ce que je veux dire, c'est que nous nous trouvons en face d'un homme qui outrage la nature, abuse les créatures de Dieu, déformant les animaux sans motif jusqu'à les rendre méconnaissables, en tout ou en partie, impossibles à reconnaître pour ce qu'ils étaient avant qu'il ait commencé à les déformer », m'annonça-t-il en un style confus.

Arrivé à ce point, je commençai à discerner la théorie proprement alfredienne qu'il était en train d'échafauder. Son imagination avait

mordu dans le vif du sujet, et, nonobstant les événements ultérieurs (qui devaient montrer qu'elle n'avait pas mordu assez), j'éclatai de rire.

« Je comprends, dis-je. Moi aussi, j'ai lu *L'Ile du docteur Moreau*. Quand tu iras à Membury Grange, tu t'attends à être accueilli par un cheval marchant sur ses pattes de derrière tout en discutant de la pluie et du beau temps. Ou encore, tu espères peut-être qu'un superchien t'ouvrira la porte en te demandant qui il doit annoncer ?

« Idée passionnante, Alfred. Mais il faut s'en tenir à la réalité. Puisqu'on a porté plainte, nous devons faire une enquête, mais j'ai bien peur que tu sois très déçu, mon vieux, si tu t'attends à trouver une maison puant les vapeurs d'éther et résonnant des cris affreux de bêtes suppliciées. Allons, Alfred, réveille-toi. Reviens sur terre. »

Mais Alfred ne se laissait pas décourager si aisément. Les créations de son imagination constituaient une partie importante de sa vie, et quoiqu'il fût un peu irrité que j'aie discerné la source de son inspiration, il ne se calmait pas pour autant. Au contraire, il continua à retourner son idée dans sa tête, ajoutant une petite touche par-ci par-là.

« Pourquoi des tortues ? l'entendis-je grommeler. Choisir des reptiles, ça ne paraît servir qu'à compliquer les choses. »

Il rumina un moment cette idée, puis ajouta : « Des bras. Des bras et des mains ! Et où a-t-il bien pu trouver deux bras, je vous le demande ! »

Et plus il y pensait, plus il roulait des yeux affolés. « Allons, allons, pas d'affolement ! » lui conseillai-je.

Quand même, sa dernière question était bien embarrassante...

*

* *

L'après-midi du lendemain, Alfred et moi nous présentâmes à la loge de Membury Grange et donnâmes notre nom au concierge soupçonneux qui gardait l'entrée. Il secoua la tête pour nous faire comprendre que nous n'avions aucune chance d'aller plus loin, mais décrocha néanmoins son téléphone.

Je nourrissais au fond de moi l'espoir indigne que ces prévisions pessimistes seraient confirmées. Il faudrait naturellement suivre l'affaire, ne serait-ce que pour calmer les villageois, mais j'aurais préféré qu'Alfred ait du temps devant lui pour perdre un peu de sa virulence. Pour le moment, son impatience et son agitation avaient encore augmenté. Les chimères inventées par Poe et Zola ne sont rien comparées aux produits de l'imagination d'Alfred, quand elle est enflammée par le combustible requis. Toute la nuit, semblait-il, les cauchemars les plus horribles avaient galopé dans son sommeil, et,

pour l'heure, son humeur était telle que ses lèvres débitaient automatiquement des expressions toutes faites comme « la torture gratuite de nos amis muets », « les monstrueux bouchers de la science », ou encore « les cris infernaux de millions de victimes innocentes criant vengeance au ciel ».

C'était gênant, Si je n'avais pas accepté de l'accompagner, il y serait sûrement allé tout seul, auquel cas il risquait de tout gâcher par les accusations de mutilations, voies de fait et actes de sadisme avec lesquelles il ne manquerait pas d'entrer en matière.

J'avais quand même fini par le persuader de se cantonner dans un rôle d'observateur, les yeux bien ouverts pour détecter tout indice révélateur, tandis que je dirigerais l'interview. Après, s'il n'était pas satisfait, il pourrait dire ce qu'il voudrait. Je n'avais plus qu'à espérer qu'il serait assez fort pour résister à la violence de ses impulsions.

Le garde, raccrochant, se tourna vers nous, l'air quelque peu perplexé.

« Il dit qu'il va vous recevoir ! nous dit-il, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Vous le trouverez dans l'aile neuve – la construction en brique, là-bas. »

L'aile neuve, où Bill le braconnier avait jeté un regard indiscret, se révéla beaucoup plus vaste que je ne m'y étais attendu. Elle couvrait une surface équivalente à celle de la maison, mais ne comportait qu'un rez-de-chaussée. Tandis que notre voiture s'en approchait, une porte s'ouvrit à l'extrémité, et une haute silhouette – tenue négligée et visage mal rasé – se dressa sur le seuil pour nous accueillir.

« Mon Dieu ! m'exclamai-je comme nous approchions. C'est donc pour ça que nous sommes entrés si facilement ! Je ne me doutais pas que c'était vous, le Dixon en question. Qui s'en serait douté, d'ailleurs ?

— Si vous allez par-là, rétorqua-t-il, vous semblez vous-même avoir adopté une profession surprenante pour un homme intelligent. »

Je me souvins de mon compagnon.

« Alfred, dis-je, permets-moi de te présenter le docteur Dixon – autrefois un pauvre répétiteur qui tâchait de m'inculquer quelques notions de biologie à l'école, et devenu plus tard, suivant la rumeur publique, quelque chose comme un milliardaire grâce à un héritage. »

Alfred avait l'air soupçonneux. De toute évidence quelque chose ne tournait pas rond. Une tentative de fraternisation avec l'ennemi dès la prise de contact ! Il salua de la tête avec mauvaise grâce, et s'abstint de tendre la main.

« Entrez ! » fit Dixon.

Il nous introduisit dans un confortable salon-bureau, qui tendait à confirmer les rumeurs sur son héritage. Je m'assis dans un fauteuil somptueux.

« D'après ce que vous a dit votre garde, vous aurez compris que nous sommes ici en visite officielle, dis-je. Il vaudrait peut-être mieux en finir d'abord avec ce qui nous amène avant de fêter nos retrouvailles. Et ce sera un acte d'élémentaire charité de soulager l'inquiétude de mon ami Alfred. »

Le docteur Dixon hocha la tête et jeta un regard spéculatif sur Alfred, qui n'avait pas la moindre intention de se compromettre avec l'ennemi en s'asseyant.

« Je vais vous raconter ce que nous savons, exactement comme on nous l'a dit », dis-je, et je commençai mon récit. Quand j'en arrivai à la description des tortues fantaisie, il eut l'air soulagé.

« Oh ! alors voilà ce qui leur est arrivé, dit-il.

— Ah ! s'écria Alfred dont l'excitation rendait la voix stridente. Ainsi, vous l'admettez ! Vous admettez que vous êtes responsable de l'existence de ces deux malheureuses créatures ! »

Dixon le regarda d'un air surpris.

« J'en *étais* responsable – mais je ne savais pas qu'elles fussent malheureuses. Qu'en savez-vous ? »

Alfred dédaigna de répondre.

« Nous avons ce qu'il nous fallait, dit-il d'une voix de fausset. Il reconnaît que...

— Alfred ! lui dis-je froidement. Tais-toi ! Et arrête de te dandiner comme ça ! Laisse-moi continuer. »

Je continuai pendant quelques phrases, mais Alfred était trop indigné pour se contenir longtemps. Il intervint.

« Où... où avez-vous trouvé les bras ? Dites-moi seulement d'où ils viennent ? demanda-t-il d'un air sombrement résolu.

— Votre ami me semble un peu trop... euh... un peu théâtral, remarqua le docteur Dixon.

— Écoute, Alfred, dis-je sévèrement, laisse-moi terminer, veux-tu ? Tu pourras rajouter plus tard ta touche d'épouvante. »

Je terminai par des excuses qui me semblaient nécessaires. Je dis à Dixon :

« Je suis désolé de venir vous ennuyer avec cette histoire, mais mettez-vous à notre place. Quand quelqu'un porte plainte avec preuves à l'appui, nous n'avons pas le choix, il nous faut faire une enquête. Bien entendu, nous nous trouvons ici devant une situation tout à fait exceptionnelle, mais je suis sûr que vous pourrez nous l'expliquer de façon satisfaisante. Et maintenant, Alfred, ajoutai-je en me retournant, je crois que tu as une ou deux questions à poser, mais essaie de ne pas oublier que notre hôte s'appelle Dixon et non Moreau. »

Alfred fonça, comme un cheval à qui on lâche la bride.

« Ce que je voudrais savoir, c'est le sens, la raison et la technique

de ces outrages à la nature. Je demande qu'on me dise de quel droit cet homme se considère habilité à transformer des créatures normales en caricatures non naturelles des formes naturelles. »

Dixon hocha tranquillement la tête.

« Il s'agit donc d'une enquête complète, quoique exprimée en termes peu compréhensibles, dit-il. Je déplore l'emploi récurrent et vague du mot *nature* – et je me permets de vous faire remarquer que le mot *non naturel* n'a même pas de sens. De toute évidence, si une certaine chose a pu être faite, c'est qu'il était dans la nature de quelqu'un de la faire, et dans la nature de la matière d'accepter qu'elle fût faite. On ne peut agir que dans les limites de la nature. C'est un axiome.

— Ce n'est pas en coupant les cheveux en quatre... », commença Alfred. Mais Dixon continua tranquillement :

« Néanmoins, je crois comprendre que vous voulez dire que ma nature m'a poussé à utiliser un certain matériau à des emplois que vos préjugés n'approuvent pas. Est-ce exact ?

— Il y a des tas de façons pour exprimer ça, mais moi, je dis que c'est de la vivisection – de la *vivisection* / dit Alfred, articulant le mot comme une malédiction. Vous avez peut-être un permis. Mais il se passe ici des tas de choses et il vous faudra beaucoup de persuasion pour nous empêcher d'en parler à la police. »

Le docteur Dixon hocha la tête. « Je pensais bien que vous aviez ça en tête, et j'aimerais mieux que vous y renonciez. Avant longtemps, je vais faire une communication scientifique, et tout cela passera dans le domaine public. D'ici là, j'ai besoin de deux mois, peut-être trois, pour mettre mes découvertes au point. Quand je vous aurai tout expliqué, je pense que vous comprendrez mieux ma position. »

Il fit une pause, lorgnant Alfred qui n'avait absolument pas l'air d'un homme décidé à comprendre quoi que ce soit. Il continua.

« Le nœud de la question, c'est que je n'ai pas, comme vous m'en soupçonnez, greffé, transformé ou en quoi que ce soit déformé des formes vivantes. Je les ai *construites*. »

Pendant un moment, nous ne comprîmes ni l'un ni l'autre le sens de ce que nous venions d'entendre – bien qu'Alfred fût encore sûr d'être dans le vrai.

« Ha ! Vous pouvez toujours jouer sur les mots, dit-il, mais il vous a bien fallu une base de départ. Il a bien fallu que vous commenciez avec un animal quelconque. Et vous l'avez cruellement mutilé pour produire ces horreurs. » Mais Dixon secoua la tête.

« Non, c'est exactement comme je vous l'ai dit. J'ai *construit* – puis j'ai induit une sorte de vie dans ce que j'avais construit. »

Nous en sommes restés bouche bée. Je dis avec hésitation :

« Prétendez-vous réellement pouvoir créer une créature vivante ?

— Peuh ! dit-il. Évidemment. Et vous aussi, vous le pouvez. Même Alfred le peut, avec l'aide d'une femelle de son espèce. Ce que je cherche à vous faire comprendre, c'est que je peux animer la matière inerte parce que j'ai trouvé comment lui insuffler la... ou du moins *une* force vitale. »

Le long silence qui suivit fut enfin rompu par Alfred.

« Je ne vous crois pas, dit-il avec force. Il est impossible que vous, dans ce trou de campagne, ayez résolu le mystère de la vie. Vous essayez de nous bluffer parce que vous avez peur de ce que nous pouvons faire. »

Dixon sourit tranquillement.

« J'ai dit que j'avais découvert *une* force vitale. Mais il peut très bien en exister des douzaines d'autres. Je comprends qu'il vous soit difficile de me croire. Mais après tout, pourquoi pas ? Il fallait bien que quelqu'un en découvre une quelque part, tôt ou tard. Ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ait pas découvert la mienne plus tôt. »

Mais Alfred restait intraitable.

« Je ne vous crois pas, répéta-t-il, Et personne ne vous croira non plus à moins que vous ne fournissiez des preuves – si vous pouvez.

— Évidemment, acquiesça Dixon. Qui me croirait sur parole ? Mais quand vous examinerez mes spécimens actuels, j'ai bien peur que vous les trouviez un peu rudimentaires à première vue. Votre amie la Nature produit bien des choses inutiles qu'on peut simplifier.

« Bien entendu, pour la question des bras qui semble tant vous préoccuper, si j'avais pu obtenir de vrais bras immédiatement après la mort de leur propriétaire, je serais peut-être parvenu à les utiliser – mais je ne suis pas sûr que cela aurait simplifié les choses. Toutefois, c'est généralement assez difficile à trouver, et la construction de pièces détachées ne pose pas de grosses difficultés – il y faut un mélange de connaissances techniques, de chimie et de bon sens. En fait, c'est faisable depuis pas mal de temps, mais sans la possibilité de les animer, ça ne présentait pas grand intérêt. Un jour, on pourra peut-être en fabriquer des exemplaires assez raffinés pour remplacer un membre amputé, mais pour cela, il faudra-mettre au point une technique très compliquée.

« Quant à vos craintes que mes créatures souffrent, M. Weston, je vous assure qu'elles sont très choyées. Elles m'ont coûté beaucoup d'argent et d'efforts. Et, de toute façon, il vous serait difficile de m'attaquer pour cruauté envers un animal dont personne n'a jamais entendu parler et dont les habitudes sont inconnues.

— Je ne suis pas convaincu », dit Alfred avec obstination.

Je crois que le pauvre garçon était trop bouleversé par le péril où se trouvaient ses théories pour comprendre toute la portée des assertions de Dixon.

« Alors, une démonstration, peut-être... suggéra Dixon. Si vous voulez bien me suivre ? »

L'indiscrétion de Bill nous avait préparés à la vue des cages du laboratoire, mais pas à bien d'autres choses auxquelles nous nous trouvâmes confrontés... et en particulier l'odeur.

Le docteur Dixon s'excusa en nous voyant suffoquer et étouffer.

« J'ai oublié de vous parler des agents de conservation.

— Charmé de savoir que ce n'est que ça », dis-je entre deux quintes de toux.

La salle avait environ trente mètres de long sur dix mètres de haut. Bill n'avait presque rien vu par la fente du rideau, et je restai stupéfait devant la quantité d'appareils qui y étaient rassemblés. Elle semblait grossièrement divisée en sections spécialisées ; la chimie dans un coin, un établi et des tours dans un autre, l'appareillage électrique groupé à un bout et ainsi de suite. Devant l'une des fenêtres se dressait une table d'opération, avec des troussees médicales à portée de la main. Les yeux d'Alfred se dilatèrent à cette vue et une expression de triomphe commença d'illuminer son visage. Un autre renforcement faisait penser à un atelier de sculpteur, avec ses moules et ses moulages éparpillés sur les tables. Plus loin, de grandes presses et des fours électriques de bonne taille, mais la plupart des appareils, à part les plus simples, ne me disaient pas grand-chose.

« Pas de cyclotron, pas de microscope électronique, mais à part ça, un peu de tout, remarquai-je.

— Là, vous avez tort. Voici un micros... Ah ! c'est votre ami qui se déchaîne. »

Alfred avait piqué droit vers la table d'opération. Il en inspectait la surface et les alentours d'un œil inquisiteur, sans doute à la recherche de taches de sang. Nous le rejoignîmes.

« Voici l'un des principaux aliments de votre imagination avide de fantômes », dit Dixon. Il ouvrit un tiroir, en sortit un bras et le posa sur la table d'opération. « Jetez donc un coup d'œil là-dessus. »

L'objet était, d'un jaune cireux. À première vue, il ressemblait beaucoup à un bras humain, mais en le regardant de plus près, je vis qu'il était lisse, sans pores ni sillons. Et sans ongles.

« Inutiles à ce stade », dit Dixon qui m'observait.

Et ce n'était pas non plus un bras entier. Il était coupé entre l'épaule et le coude.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Alfred en montrant une tige métallique qui en sortait.

— Acier inoxydable. Beaucoup plus rapide et moins coûteux que de faire des matrices pour mouler les os. Quand je standardiserai, je passerai probablement aux os en plastique. Ils devraient permettre

d'économiser du poids. »

De nouveau, Alfred eut l'air déçu et inquiet. Le bras le convainquait qu'il ne s'agissait pas de vivisection.

« Mais pourquoi un bras ? Et pourquoi tout ça ? demanda-t-il en embrassant du geste presque toute la salle.

— Je vous répondrai dans l'ordre. Un bras, ou plutôt une main, parce que c'est l'outil le plus utile qui ait jamais été créé et que je ne pourrais sûrement pas en inventer un meilleur. Et « tout ça » parce qu'une fois que j'eus découvert le secret de base, je me suis mis en tête de construire, en guise de preuve, la créature parfaite – ou du moins aussi parfaite qu'un esprit limité puisse la concevoir.

« Les tortues fantaisie n'étaient qu'une première étape. Elles avaient un cerveau assez évolué pour vivre et avoir des réflexes, mais pas assez pour avoir une pensée constructive. Ce n'était pas nécessaire.

— Voulez-vous dire que votre « créature parfaite » est douée de pensée constructive ? demandai-je.

— Elle a un cerveau aussi bon que le nôtre, et un peu plus gros. Évidemment, elle a besoin d'expérience – d'éducation. Toutefois, comme son cerveau a d'ores et déjà son plein développement, elle apprend beaucoup plus vite qu'un enfant.

— Pouvons-nous le... la voir ? » demandai-je.

Il poussa un soupir de regret.

« Tout le monde veut toujours sauter d'un seul coup au produit fini. Bon, d'accord. Mais d'abord, je vais vous faire une petite démonstration. J'ai peur que votre ami ne soit pas encore convaincu. »

Dixon se dirigea vers les troussees médicales et ouvrit une cuve de formol. Il en tira une masse blanche informe qu'il posa sur la table d'opération. Puis il poussa celle-ci un peu plus loin, vers l'endroit où se trouvait l'appareillage électrique. Sous l'objet mou et blanchâtre, je vis pointer une main.

« Grands dieux ! m'écriai-je. Le boudin à mains de Bill !

— Oui. Il n'avait pas entièrement tort, quoique, d'après ce que vous m'avez raconté, il ait un peu exagéré. En fait, ce petit être est mon principal collaborateur. Il est pourvu de tous les organes essentiels : alimentaires, vasculaires, nerveux, respiratoires. En fait, il peut vivre. Mais ce n'est pas une existence très intéressante pour lui – c'est une sorte de moteur qui me permet de tester les nouveaux appendices que je fabrique. »

Tout en s'affairant autour de ses appareils, il ajouta :

« M. Weston, si vous désirez examiner mon spécimen à loisir, sans l'endommager, pour vous convaincre qu'il n'est pas vivant actuellement, je vous prie de le faire. »

Alfred s'approcha de la masse blanche. Il la scruta de près à travers

ses lunettes. Il la tâta d'un doigt hésitant.

« Ainsi, c'est basé sur l'électricité ? » dis-je à Dixon.

Il prit un flacon rempli d'un liquide grisâtre et en versa un peu.

« En un sens, oui. Mais on peut dire aussi que c'est basé sur la chimie. Vous ne pensez quand même pas que je vais vous révéler *tous* mes secrets, non ? »

Quand il eut terminé ses préparatifs, il dit : « Satisfait, M. Weston ? J'aimerais autant que, plus tard, vous ne m'accusiez pas de supercherie.

— Ça ne semble pas être vivant », reconnut Alfred sans se compromettre.

Nous regardâmes Dixon y fixer quelques électrodes. Puis il choisit soigneusement trois endroits à sa surface, et y injecta un liquide bleu pâle avec une seringue. Ensuite, il vaporisa plusieurs produits différents sur le tout. Enfin il ferma rapidement quatre ou cinq interrupteurs.

« Et maintenant, dit-il avec un petit sourire, nous attendons cinq minutes – que vous pouvez employer, si ça vous dit, à décider si mes actions ont été blâmables, et lesquelles. »

Au bout de trois minutes, la masse flasque se mit à pulser faiblement. Peu à peu, le mouvement s'amplifia jusqu'au moment où la masse fut parcourue d'un mouvement régulier d'ondulations rythmiques. Puis l'objet s'affaissa ou plutôt roula sur le côté, révélant la main que le « corps » cachait à moitié. Je vis les doigts de la main se crisper et essayer de s'agripper à la surface lisse de la table.

Je crois que je criai. Jusqu'à ce que j'aie vu de mes yeux, j'avais été incapable de vraiment y croire. Maintenant, le sens de l'expérience me frappa comme la foudre. Je saisis le bras de Dixon.

« Mon Dieu ! dis-je. Si vous faisiez cela à un cadavre ! »

Mais il secoua la tête.

« Non. Ça ne marche pas. J'ai essayé. Je crois pouvoir avec juste raison appeler ça la vie... Mais c'est apparemment une vie d'une nature différente de la nôtre. Je ne comprends pas du tout pourquoi... »

Vie différente ou non, je savais que j'assistais aux débuts d'une révolution, aux potentialités inimaginables...

Et pendant tout ce temps, cet imbécile d'Alfred continuait à fouiner partout, comme s'il s'agissait d'un numéro de foire, Il voulait être bien sûr que personne n'animait l'objet avec des miroirs ou des bouts de ficelle.

Bien fait pour lui quand il prit une bonne décharge électrique dans les doigts.

« Et maintenant, dit Alfred quand il fut convaincu qu'au moins les supercheries les plus grossières pouvaient être écartées, nous aimerions voir cette « créature parfaite » dont vous nous avez parlé. » Il paraissait toujours aussi inconscient du miracle auquel il venait d'assister. Il était convaincu qu'un délit quelconque était en train de se commettre et entendait bien découvrir les preuves qui lui permettraient de lui assigner une catégorie juridico-morale.

« Très bien, acquiesça Dixon. À propos, je l'ai baptisée Una. Aucun nom ne m'a semblé lui convenir. Par contre, il est certain qu'elle est unique en son genre, d'où Una. »

Il nous conduisit devant la dernière cage de la rangée – la plus grande. Il se plaça un peu à l'écart des barreaux et appela l'occupant.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais – ni ce qu'espérait Alfred. Mais nous eûmes tous les deux le souffle coupé quand nous vîmes ce qui s'avavançait.

La « créature parfaite » de Dixon était la créature la plus grotesque que j'aie jamais vue, dans la vie ou en rêve.

Imaginez, si vous pouvez, une carapace conique construite avec un matériau sombre et légèrement luisant. Le sommet arrondi du cône se dressait à plus de deux mètres et la base avait bien un mètre cinquante de diamètre. Toute cette masse reposait sur trois courtes jambes cylindriques. Quatre bras, parodies de bras humains, s'articulaient à mi-corps sur la carapace. Les yeux, à une quinzaine de centimètres du sommet, nous fixaient sans ciller sous leurs paupières cornées. Pendant un moment, je fus au bord de l'hystérie.

Dixon regarda la chose avec fierté.

« Des visiteurs pour toi, Una », dit-il.

Les yeux se tournèrent vers moi, puis revinrent se poser sur Alfred. Une paupière battit, avec une sorte de déclic au moment où elle se ferma. Une voix grave et tonitruante résonna, sans qu'on puisse en découvrir la provenance.

« Enfin ! Il y a assez longtemps que je vous le demande, disait la voix.

— Seigneur Jésus ! balbutia Alfred. Cette chose consternante peut parler ? »

Le regard fixe s'attardait sur lui.

« Celui-ci fera l'affaire. J'aime ses yeux de verre, tonitrua la voix.

— Tais-toi, Una. Il ne s'agit pas de ce que tu crois, l'interrompt Dixon. Je dois vous demander, ajouta-t-il en s'adressant à nous mais en regardant Alfred, d'être prudents dans vos commentaires. Bien entendu, il manque à Una l'éducation ordinaire que dispense l'expérience, mais elle est très consciente de sa distinction – et de ses supériorités physiques. Elle n'est pas très patiente, et il n'y a rien à

gagner à l'offenser. Il est naturel que vous trouviez son apparence un peu surprenante au premier abord, mais je vais vous expliquer. »

Sa voix prit une nuance un peu professorale.

« Quand j'eus découvert ma méthode d'animation, mon premier mouvement fut de construire une forme approximativement anthropoïde à titre de démonstration. Mais à la réflexion, je me décidai contre l'imitation pure et simple. Je résolus de procéder fonctionnellement et logiquement, remédiant à certains défauts de conception de l'homme ou de l'animal. Plus tard, il se révéla également nécessaire de faire quelques modifications de détail pour des raisons techniques. Toutefois, je peux dire qu'en gros Una est le produit de mes décisions. »

Il fit une pause, considérant le monstre avec affection.

« Euh... vous avez bien dit *logiquement* ? » demandai-je.

Alfred garda un moment le silence avant de faire ses commentaires. Il continua à fixer la créature, qui ne détournait pas les yeux de lui. On pouvait presque le voir obliger ce qu'il appelle sa nature noble à surmonter de vulnérables préjugés. C'est pourquoi il s'éleva d'un seul coup au-dessus de sa désobligeante remarque du début.

« Je trouve qu'il n'est pas bon de confiner un si grand animal dans un si petit espace », déclara-t-il.

Déclat d'une paupière cornée qui bat.

« Il me plaît. Il est bon. Il fera l'affaire », tonitrua la voix puissante.

Alfred perdit un peu contenance. Après tant d'années passées dans une attitude paternaliste à l'égard de nos amis les muets, il était déconcertant pour lui de se trouver confronté à une créature qui non seulement parlait, mais prenait elle-même à son égard une attitude paternaliste. Il lui rendit son regard d'un air gêné.

Dixon, négligeant l'interruption, reprit :

« La première chose qui vous a frappés, c'est sans doute le fait qu'Una n'a pas de tête distincte. Il s'agit d'une de mes premières modifications, la tête normale étant trop exposée et vulnérable. Les yeux doivent être placés assez haut, bien entendu, mais point n'est besoin d'une tête à demi détachée du corps.

« Mais, éliminant la tête, je devais considérer la vue. C'est pourquoi je l'ai dotée de trois yeux, dont deux vous sont visibles en ce moment, tandis que l'autre est dans le dos – bien qu'elle n'ait pas de dos à proprement parler. Ainsi, elle peut facilement regarder et voir dans toutes les directions, sans le secours compliqué d'une tête semi-rotative.

« Sa forme générale garantit pratiquement le rebondissement contre sa carapace de tout objet tombant ou projeté sur elle, mais il m'a semblé sage de protéger le cerveau autant qu'il pouvait l'être en le

plaçant là où vous vous attendriez à trouver l'estomac. Ainsi j'ai pu placer l'estomac plus haut, ce qui m'a permis d'adopter une disposition beaucoup plus commode pour les intestins.

— Comment mange-t-elle ? demandai-je.

— Sa bouche est de l'autre côté, dit-il laconiquement. Maintenant, j'admets qu'au premier abord on peut trouver frivole de l'avoir dotée de quatre bras. Toutefois, comme je vous l'ai déjà dit, la main est l'outil parfait – si elle est de la taille voulue. C'est pourquoi vous constaterez que les deux mains supérieures d'Una sont fines et délicatement modelées, tandis que les mains inférieures sont puissantes et musclées.

« Sa respiration vous intéressera aussi, sans doute. J'ai utilisé le principe du flux continu. Elle inspire d'un côté et expire de l'autre. Amélioration, vous devez le reconnaître, sur notre propre système qui est plutôt répugnant.

« En ce qui concerne sa forme générale, il se trouve qu'elle est beaucoup plus lourde que je ne l'avais envisagé au début – en fait, légèrement plus d'une tonne – et pour supporter son poids, j'ai dû modifier un peu mon plan originel. J'ai redessiné les jambes et les pieds en m'inspirant de ceux de l'éléphant pour répartir le poids, mais j'ai bien peur que le résultat ne soit pas parfaitement satisfaisant. Dans les modèles qui suivront, il faudra faire quelque chose pour réduire le poids.

« J'ai adopté le principe du trépied parce qu'il est évident que le bipède gaspille une bonne partie de son énergie pour conserver son équilibre, et que le trépied n'est pas seulement efficace mais plus facilement adaptable à des surfaces complexes qu'un support à quatre pieds.

« Quant au système reproducteur...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, dis-je, mais avec une carapace en plastique et des os en acier inoxydable, je ne... euh... vois pas bien...

— C'est une question d'équilibre glandulaire, de mécanisme régulateur de la personnalité. Il fallait que je fasse quelque chose, mais je reconnais que je ne suis pas absolument sûr d'être arrivé à la perfection. Je soupçonne qu'il aurait été préférable de m'inspirer du principe de la parthénogenèse... Enfin, c'est fait. Et je lui ai promis un compagnon. Je dois dire que c'est fascinant de spéculer sur...

— Il fera l'affaire », interrompit la voix tonitruante, cependant que la créature continuait à fixer Alfred.

« Bien entendu, continua précipitamment Dixon, Una ne s'est jamais vue et ne sait pas à quoi elle ressemble. Elle pense probablement qu'elle...

— Je sais ce que je veux, dit la voix grave d'un ton résolu, en

forçant sur les décibels. Je veux...

— Oui, oui, s'interposa Dixon, très haut également. Je t'expliquerai ça plus tard.

— Mais je veux... répéta la voix.

— Veux-tu te taire ! » hurla Dixon.

La créature émit une sorte de grondement de protestation, mais obéit.

Alfred se redressa de l'air d'un homme qui, après être rentré en lui-même pour consulter ses principes, se voit obligé de prendre la parole.

« Je ne peux approuver cela, déclara-t-il. Je veux bien vous accorder que cette créature est votre propre création. Néanmoins, une fois créée, elle a droit, à mon avis, aux mêmes garanties que tous nos autres amis muets... euh... que n'importe quelle créature.

« Je ne dis rien sur l'application que vous avez faite de votre découverte – sauf qu'il me semble que vous avez agi comme un enfant irresponsable avec sa pâte à modeler, et que vous avez produit une horreur impie – le mot n'est pas trop fort –, une monstruosité, une perversion ! Toutefois, je n'en dirai rien.

« Mais ce que je veux dire, c'est qu'au regard de la loi, on peut considérer cette créature comme une espèce animale inconnue. Je ferai mon rapport, et je dirai qu'à mon avis de professionnel, il est confiné dans une cage trop petite et privé d'exercice. Je ne suis pas en état de juger s'il est nourri de façon convenable, mais il est facile de se rendre compte qu'il a des besoins qui ne sont pas satisfaits. Deux fois déjà, quand elle a essayé de nous en faire part, vous l'avez intimidée et réduite au silence.

— Alfred, intervins-je, ne crois-tu pas que peut-être... » Mais je fus interrompu par la créature qui bourdonnait comme un basson.

« Je le trouve merveilleux ! Et ces yeux de verre qui lancent des éclairs ! » soupira-t-elle en une sorte de vibrato grave qui ébranla le plancher. Le son était lugubre, sans doute possible, et l'esprit borné d'Alfred y vit une preuve de plus de ce qu'il avançait.

« Si ce n'est pas là la plainte d'une créature malheureuse, dit-il en s'approchant de la cage, c'est que je n'ai jamais...

— Attention ! » hurla Dixon en bondissant en avant.

Vive comme l'éclair, une des mains de la créature passa à travers les barreaux. Simultanément, Dixon le saisit par l'épaule et tira en arrière. Il y eut un bruit d'étoffe déchirée, et trois boutons rebondirent sur le linoléum.

« Ouf ! » dit Dixon.

Pour la première fois, Alfred eut l'air un peu alarmé.

« Qu'est-ce que... ? commença-t-il.

— Donnez-le-moi ! Je le veux ! » tonitrua la voix avec colère.

Les quatre mains saisirent les barreaux. Deux d'entre elles se

mirent à secouer violemment la grille. Les deux yeux visibles fixaient Alfred sans ciller. Il commençait manifestement à modifier sa conception de la vie. Et il écarquillait les yeux derrière ses lunettes.

« Euh... elle... elle ne veut pas dire...? haleta-t-il d'un air incrédule.

— Je le veux ! » grondait Una, tapant du pied l'un après l'autre, et, ce faisant, ébranlant le bâtiment sur ses bases.

Dixon regardait son chef-d'œuvre avec quelque inquiétude.

« Je me demande... je me demande si je n'ai pas un peu trop forcé sur les hormones ? » dit-il d'un ton pensif.

Maintenant, Alfred avait compris de quoi il s'agissait. Il s'éloigna un peu plus de la cage. Ce mouvement n'eut pas un heureux effet sur Una.

« Je le veux ! cria-t-elle d'une voix de haut-parleur sépulcral. Donnez-le-moi ! Donnez-le-moi ! »

C'était intimidant.

« Est-ce que nous ne ferions pas mieux de... commençai-je.

— Peut-être, étant donné, les circonstances, acquiesça Dixon.

— Oui ! » dit Alfred avec résolution.

Le registre dans lequel opérait Una rendait difficile l'expression des nuances subtiles de ses sentiments ; les grondements qui nous suivirent pouvaient exprimer la colère, l'angoisse, ou les deux. Nous pressâmes l'allure.

« Alfred ! hurla une voix, triste comme une corne de brume. Je veux Alfred ! »

Un choc fit trembler les barreaux et ébranla la maison.

Je regardai derrière moi et vis Una se retirer au fond de sa cage, de toute évidence afin de prendre son élan pour une deuxième tentative. Nous courûmes à la porte. Alfred la franchit le premier.

Un fracas de tonnerre retentit à l'autre bout de la salle. Comme Dixon refermait la porte derrière nous, j'aperçus Una poussant devant elle barreaux et meubles comme un autocar en délire.

« Je crois que nous allons avoir besoin d'aide », dit Dixon.

La sueur perlait au front d'Alfred.

« Vous ne croyez pas... qu'on ferait mieux... commença-t-il.

— Non, dit Dixon. Elle vous verrait par les fenêtres.

— Oh ! » dit Alfred d'un air malheureux.

Dixon nous précéda dans un vaste salon et se dirigea vers le téléphone. Il envoya un appel urgent à la police et aux pompiers.

« Je ne crois pas que nous puissions rien faire avant leur arrivée, dit-il en raccrochant. L'aile du laboratoire la retiendra sans doute si on cesse de l'exciter.

— L'exciter ! Elle est bonne... commença Alfred, mais Dixon continua.

— Heureusement, d'où elle était, elle ne pouvait pas voir la porte. Aussi, il y a des chances qu'elle n'ait aucune idée sur la fonction ou la nature des portes. Ce qui m'inquiète le plus, c'est le chambard qu'elle fait là-dedans. Écoutez donc ! »

On écouta un moment des sons étouffés : bruits d'objets déchirés, écrasés, éclatés. Et, de temps en temps, un lugubre son dissyllabique qui était ou n'était pas le mot *Alfred*.

L'expression de Dixon devenait de plus en plus angoissée à mesure qu'il écoutait ce tapage.

« Tous mes dossiers ! Des années de travail anéanties, dit-il avec amertume. Je vous avertis que votre société me le paiera cher – mais ça ne me rendra pas mes dossiers. Elle a toujours été parfaitement docile jusqu'à ce que votre ami se mette à l'exciter... je n'ai jamais eu le moindre ennui avec elle. »

Alfred recommença à protester, mais fut interrompu par le bruit de quelque chose de massif qu'on retournait dans un fracas de tonnerre, suivi par une cascade de bruits de verre qui se brise.

« Je veux Alfred ! » demanda la voix de stentor. Alfred se leva à demi, puis se rassit au bord de sa chaise. Son regard se portait nerveusement ici et là. Il manifestait une tendance certaine à se ronger les ongles.

« Ah ! s'exclama Dixon, si brutalement qu'il nous fit sursauter. Ah ! ce doit être ça ! J'ai dû calculer la dose d'hormones sur le poids total, y compris celui de la carapace. Évidemment ! Quelle erreur ridicule ! Tsitt ! J'aurais mieux fait de m'en tenir à ma première idée de parthénogenèse, mon Dieu ! » Le craquement qui provoqua cette exclamation nous fit tous lever et nous précipita vers la porte.

Una avait fort bien découvert le chemin permettant de sortir de l'aile et s'y était précipitée comme un bulldozer. Elle avait emporté avec elle la porte, le chambranle et une partie du mur de briques. En ce moment, elle titubait au milieu des ravages qu'elle avait causés. Dixon n'hésita pas. « Vite ! En haut ! Elle sera coincée », dit-il. Au même instant, Una nous repéra et émit un grondement caverneux. Nous fonçâmes sur l'escalier. La vitesse au démarrage était à notre avantage ; une masse comme Una a besoin d'un certain temps pour atteindre sa vitesse de pointe. Je montai l'escalier quatre à quatre, Dixon juste devant moi, et, me figurais-je, Alfred juste derrière. Mais j'avais tort sur ce point. Je ne sais pas si Alfred s'était trouvé momentanément pétrifié d'horreur ou avait raté son départ, mais quand, arrivé en haut, je jetai un coup d'œil derrière moi, je l'aperçus sur les premières marches, avec Una à ses trousses comme une voiture à réaction.

Alfred continua. Una aussi. Elle n'avait peut-être pas l'habitude des escaliers et n'était peut-être pas conçue pour les monter, mais cela ne

la rebuta pas. Elle monta même cinq ou six marches avant qu'elles s'écroulent sous elle. Alfred, à mi-chemin du palier, les sentit se dérober sous ses pieds. Il poussa un hurlement en perdant l'équilibre. Puis, battant frénétiquement l'air de ses bras, il tomba à la renverse.

De ses quatre bras, Una le rattrapa aussi gracieusement que possible.

« Quelle coordination ! murmura derrière moi Dixon, admiratif.

— Au secours ! chevrota Alfred. Au secours ! Au secours !

— Aah ! » gronda Una dans un rugissement satisfait.

Elle recula un peu dans un grand craquement de planches.

« Gardez votre calme ! conseilla Dixon à Alfred. Ne faites rien qui puisse l'effrayer. »

Alfred, embrassé par trois bras et caressé affectueusement par le quatrième, ne répondit pas tout de suite.

Il y eut un silence, consacré à réévaluer la situation.

« Quand même, dis-je, il faudrait faire quelque chose. On ne pourrait pas l'exciter d'une façon ou d'une autre ?

— Il est difficile de deviner ce qui détournerait la femelle triomphante à l'instant du succès », observa Dixon.

Una émit une sorte de, de... bon, imaginez, si vous le pouvez, un éléphant en train de roucouler de contentement...

« Au secours ! se remit à bêler Alfred. Elle... *ooh* !

— Du calme, du calme ! répéta Dixon. Il n'y a probablement aucun danger. Après tout, c'est un mammifère – enfin, pour la plus grande part. Maintenant, si elle appartenait à une espèce radicalement différente, si c'était, par exemple, une araignée femelle...

— Je crois qu'il vaut mieux lui laisser ignorer les mœurs des araignées femelles pour le moment, suggérai-je. Est-ce qu'il n'y a pas une friandise ou quelque chose avec quoi nous puissions la tenter ? »

Una berçait Alfred dans trois bras, le palpant avec curiosité de l'index de sa quatrième main. Alfred se débattait.

« Nom de Dieu, vous ne pouvez pas *faire* quelque chose ? demanda-t-il.

— Oh ! Alfred, Alfred ! lui reprocha-t-elle en une sorte de grondement énamouré.

— Eh bien, dit Dixon d'un ton dubitatif, peut-être que si nous avions de la glace à la vanille... »

Bruits de freins et de véhicules s'arrêtant devant la maison. Dixon traversa le palier en courant et je l'entendis expliquer la situation par la fenêtre aux hommes encore dehors. Il revint bientôt, accompagné par un pompier et son officier. Quand ils regardèrent en bas dans le hall, les yeux leur sortirent de la tête.

« Ce qu'il faut faire, c'est l'encercler sans lui faire peur, expliquait Dixon.

— Encercler ça ? dit l'officier d'un ton incrédule. Mais d'abord, qu'est-ce que c'est, nom de Dieu ?

— Ne vous occupez pas de ça maintenant, lui dit Dixon d'un ton impatienté. Si nous pouvons seulement la prendre au lasso avec des points d'appui différents...

« Au secours ! » recommença Alfred. Il se débattait violemment. Una le serra plus étroitement contre sa carapace en gloussant de tendresse. Le son me sembla tout spécialement effroyable. Il ébranla aussi les pompiers.

« Nom d'un ch..., commença l'un d'eux.

— Vite, l'interrompt Dixon. D'ici, nous pouvons lui faire tomber le premier câble juste dessus. »

Ils repartirent tous deux. L'officier se mit à crier des instructions à ceux qui étaient restés en bas. Il me sembla qu'il avait des difficultés à se faire comprendre clairement. Toutefois, ils revinrent bientôt avec un rouleau de corde. Et ce pompier connaissait son boulot. Il fit doucement tourner sa boucle qui descendit juste sur Una. Quand il resserra le nœud coulant, la corde était autour de la carapace, et sous les bras, de sorte qu'elle ne pouvait pas glisser. Il l'amarra au premier pilastre de la rampe.

Una était toujours trop absorbée par Alfred pour prêter attention à autre chose.

La porte d'entrée s'ouvrit sans bruit et divers visages de pompiers et de flics s'y encadrèrent, tous bouche bée et les yeux exorbités. Et un moment plus tard, il y en avait une autre grappe, toute semblable, à la porte du salon. Un pompier s'avança, faisant nerveusement tourner son lasso. Malheureusement, la boucle toucha une suspension électrique et tomba court.

À ce moment, Una réalisa soudain ce qui se passait.

« Non ! gronda-t-elle d'une voix de tonnerre. Il est à moi ! Je le veux ! »

Le pompier terrifié recula précipitamment et sortit en grim pant par-dessus ses compagnons, refermant la porte derrière lui. Sans se retourner, Una s'élança dans la même direction. Notre corde se tendit et nous sautâmes de côté. Le pilastre se cassa comme une allumette et elle entraîna la corde après elle. Alfred, toujours étroitement serré dans les bras d'Una, mais heureusement pour lui, pas dans la ligne de mire, poussa un cri navré. Puis Una se jeta sur la porte comme un tank. Craquement terrible, suivi d'une pluie de plâtre et d'éclats de bois.

Le temps que nous arrivions aux fenêtres de la façade, et Una avait déjà volatilis é tous les obstacles ; nous pûmes l'admirer, descendant l'allée à quinze kilomètres à l'heure, et tirant après elle, sans fatigue apparente, une demi-douzaine ou plus de pompiers et de flics

résolument agrippés à notre câble.

À la loge, le concierge avait eu la présence d'esprit de fermer la grille. Il plongea à l'abri des buissons un peu avant qu'elle arrive. Mais grille ou rien, pour Una, c'est la même chose. Protégeant soigneusement son cher Alfred de trois bras, elle attaqua de côté. Le choc la fit chanceler légèrement, c'est vrai, mais la grille n'en tomba pas moins devant elle. Alfred continuait à battre violemment l'air des bras et des jambes, et un « Au secours » assourdi parvint à nos oreilles. La collection de flics et pompiers divers se trouva remorquée jusque dans les grilles tordues où elle resta emmêlée.

Au-dessous de nous, on entendit des moteurs démarrer. Dixon cria d'attendre. Nous dégringolâmes l'escalier de service et n'eûmes que le temps d'attraper la voiture des pompiers qui démarrait.

Au bout de quatre à cinq cents mètres, le sentier se rétrécissait et descendait une pente raide. Il fallut abandonner la voiture et continuer à pied.

En bas, il y a – il y avait – un vieux pont de muletier jeté par-dessus la rivière. Il avait, je crois, suffi aux mules pendant des siècles, mais jamais quelque chose de semblable à Una lancée au grand galop n'était entré dans les calculs de son architecte. Le temps que nous y arrivions, la travée centrale avait disparu, et un pompier aidait un flic dégoulinant à porter sur la rive la forme évanouie d'Alfred.

« Où est-elle ? » demanda Dixon.

Le pompier le regarda, puis sans un mot, lui montra le milieu de la rivière.

« Une grue. Envoyez immédiatement chercher une grue ! » commanda Dixon, Mais tout le monde s'affairait autour d'Alfred pour le vider de l'eau qu'il contenait.

Cette expérience a, j'en ai bien peur, altéré pour toujours cette bonhomie confiante qui régnait autrefois entre Alfred et tous nos amis muets. Dans le fatras des plaintes, contre-plaintes, interrogatoires, contre-interrogatoires, actions civiles et criminelles de toutes sortes que l'avenir nous réserve, je n'apparaîtrai qu'en qualité de témoin. Mais Alfred qui, cela va sans dire, y jouera bien des rôles différents, dit que quand on aura rendu raison à ses accusations d'agression, enlèvement, tentative... bon, la liste n'est pas finie ; quand on aura donc, rendu raison à ses accusations, il a l'intention de changer de métier. En effet, il a maintenant du mal à regarder en face une vache, ou même tout autre animal femelle, sans ressentir un préjugé qui risque d'altérer son jugement.

Traduit par SIMONE HILLING.
The perfect creature.

© John Wyndham, 1965.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

GUERRE FROIDE

Par Henry Kuttner

Le thème de la créature est typiquement XIX^e siècle, même si le cinéma lui a rendu quelque jeunesse. Pour les auteurs de science-fiction actuels, le véritable fils de l'homme, c'est le mutant aux pouvoirs extraordinaires, qui se cache pour échapper à la jalousie de l'homme quelconque et à toutes les chasses aux sorcières qui pourraient en découler, en attendant d'émerger au grand jour quand il sera assez fort pour parler en maître. On pourrait en déduire que le mutant aux pouvoirs extraordinaires vit dans un trou perdu et ressemble à un paysan comme deux gouttes d'eau ; que dis-je ! c'est un paysan, et s'il méprise notre technologie, c'est qu'il est bien au-dessus de ça. La nouvelle que voici est écrite en patois des Appalaches et nous a donné beaucoup de mal à traduire ; le lecteur français n'aura ici qu'une idée approximative de la verdeur du style de Kuttner, ne serait-ce que parce que les patois ne sont pas aussi vivants en France qu'aux États-Unis. Espérons tout de même qu'il en sera resté quelque chose.

JE pourrai pus jamais avoir un rhume de cerveau sans penser au petit Junior Pugh. Ce qu'y pouvait être débécquetant, ce môme-là ! Un petit gorille, on aurait dit. Avec une bille toute molle et bouffie, l'air mauvais, et des petits yeux en trou de vrille tellement rapprochés qu'on aurait pu les crever tous les deux avec un seul doigt. Pourtant, son dab trouvait qu'y avait pas pus chouette au monde. Faut dire que c'était p't-êt'normal, vu qu'y ressemblait drôlement à son vieux, le lardon.

« Le dernier des Pugh », y disait, le dab, en roulant les mécaniques et en guignant le petit gorille, vachement fier. « Pour un chouette môme, c'est un chouette môme. »

Y a des fois que j'en avais froid dans le dos à les regarder tous deux ensemble. Ça me fiche le bourdon, quand je repense à l'époque où je

les connaissais pas, Vous allez pas me croire, mais ces deux-là, le dab et son moujingue, y sont arrivés à un cheveu de conquérir le monde.

Nous, les Hogben, on est des gens sans histoire. On cherche pas à se faire remarquer et on vit tranquillement dans notre petite vallée, que personne peut en approcher si on n'est pas d'accord. Nos voisins et les gens du village, y z'ont l'habitude, maintenant. Y savent qu'on fait tout ce qu'on peut pour pas se faire remarquer. Y nous en tiennent compte.

Si p'pa se beurre comme la semaine dernière, et qu'y va se balader dans la grand-rue en caleçon rouge, les gens font comme s'ils l'avaient pas vu, pour pas que m'man se sente gênée. Y savent bien qu'y marche toujours comme un bon chrétien quand il est pas bourré.

Y pensent que ce qu'a poussé p'pa à picoler, c'est le p'tit Sam, qu'est not'bébé qu'on conserve dans une cuve au fond du cellier et qui recommence à faire ses dents. La première fois depuis la guerre de Sécession⁽²⁵⁾. On se disait qu'il avait fini de les faire, ses dents, mais avec le p'tit Sam, on sait jamais. Et y gigotait drôlement, aussi.

Un perfeisseur qu'on garde dans une bouteille nous a dit une fois que le p'tit Sam il émet des trucs « subsoniques » quand y crie, mais que c'est juste sa façon de parler, à lui. Bah ! Ça ne veut rien dire. Ça vous chatouille les nerfs, c'est tout. P'pa peut pas le supporter. Cette fois, ça a même réveillé pépé, au grenier, pourtant il avait pas bougé depuis Noël. Et la première chose qu'il a fait quand il a ouvert les mirettes, c'est d'engueuler P'pa quelque chose de soigné.

« J'te vois sans savoir où ce que t'es ! qu'il a gueulé. T'es encore en train de chaparder, hein ! Si c'est pas malheureux, à ton âge ! Je vais te faire descendre, moi, tu vas voir ! »

Et il y a eu un grand bruit de chute, mais loin.

« Tu m'as bien fait tomber de trois mètres de haut, qu'il a gueulé, p'pa, loin dans la vallée. C'est pas juste ! J'aurais pu me casser quèque chose !

— C'est nous tous qu'on va finir par se faire casser les abattis si tu continues à te poivrer comme ça, a dit pépé. Voler en plein sous le nez des voisins ! Y a des gens qu'on a brûlés sur le bûcher pour bien moins que ça. Tu veux que l'humanité découv'le pot aux roses, pour nous tous ? Alors ta gueule, maintenant, faut que je m'occupe de Bébé. »

Pépé, y peut toujours calmer Bébé même si personne y arrive. Cette fois, y lui a chanté une petite chanson en sanscrit, et en un rien de temps y ronflaient tous les deux.

Moi, j'étais en train de combiner un truc à épaissir la crème fraîche pour m'man, parce qu'elle voulait faire des biscuits à la crème. J'avais pas beaucoup de matériel, à part une vieille luge et du fil électrique, mais j'ai pas besoin de beaucoup, faut dire. Juste comme j'essayais de pointer le bout du fil vers le nord-nord-est, voilà que je vois des

pantalons à carreaux qui se débinaient dans les bois.

C'était l'oncle Lem. Même que je l'entendais penser. « C'est pas moi ! qu'y disait, mais vraiment fort, dans sa tête. Occupe-toi de tes oignons, Saunk. Chuis à au moins deux kilomètres de toi. Tu sais que ton oncle Lem est un chouette vieux qui raconte jamais de salades. Tu croyais-t'y que j'aurais voulu te doubler, mon gars ?

— Sûr que c'est pas ça qui te gênerait, que je lui ai répondu en pensée. Si tu pouvais y arriver, hein ? Qu'est-ce que tu mijotes encore, l'oncle ? »

Là-dessus, y s'est arrêté et a commencé à rebrousser chemin, mais en faisant un grand détour.

« Oh ! j'avais juste dans l'idée que ta m'man, elle aimerait bien que je lui cueille des mûres, il a pensé en donnant un coup de pied dans une pierre, sans avoir l'air d'y toucher. Si on te demande, t'as qu'à dire que tu m'as pas vu. Ça sera pas un mensonge. Tu m'as pas vraiment vu.

— Oncle Lem, que j'ai pensé vraiment fort, j'ai donné ma parole à m'man que je te laisserais jamais sortir tout seul, parce que la dernière fois que t'as filé...

— Allez, allez, mon p'tit gars, tu vas pas remett'ça sur le tapis.

— Y a pas moyen de dire non à un pote, oncle Lem, je lui ai rappelé, tout en enroulant mon fil électrique encore une fois. Alors tu vas attendre que j'aie fini de faire épaissir la crème fraîche, et on ira tous deux là où que c'est que tu veux aller. »

Alors j'ai vu le falzar à carreaux qui bougeait dans les buissons et il est sorti en me faisant un sourire constipé. Oncle Lem est un petit gros. Il est pas méchant, pour sûr, mais n'importe qui peut lui faire n'importe quoi, c'est pour ça qu'y faut toujours avoir l'œil sur lui.

« Et comment que tu vas faire ? » y m'a demandé en lorgnant le pot de crème. Tu vas les faire bosser plus vite, les p'tites bêtes ?

— Oncle Lem ! j'ai dit. Pourtant tu me connais. La cruauté envers les bêtes, c'est quèque chose que je peux pas encaisser. Ces pauv'petites, elles travaillent déjà assez comme ça à faire tourner le lait. Et elles se donnent tellement de mal que ça me fait mal au cœur. C'est qu'elles sont tellement petites qu'on peut même pas les voir sans loucher. P'pa dit que c'est des enzymes. Mais c'est pas possible. Elles sont trop petites.

— Ça, pour êt'petites, elles sont petites, l'oncle Lem il a dit. Alors, comment que tu vas faire ?

— Tu vois ce truc-là ? j'y dis, vachement fier. Ça va envoyer le pot de m'man dans la semaine prochaine. Par ce temps-là, y faut pas plus de deux jours pour qu'elle épaississe, la crème, mais je vais lui donner tout le temps. Et quand je récupère le pot... tac ! elle est épaisse. »

Sur ce, j'ai mis le pot sur la luge. « J'ai jamais vu un moutard aussi

marie, il a dit l'oncle Lem en se penchant pour courber un fil en travers. Y vaut mieux que tu fasses comme ça à cause de l'orage de mardi prochain. Bon, vas-y, maintenant. »

J'ai envoyé le pot dans la semaine prochaine. Et quand il est revenu, la crème était à danser dessus, comme de bien entendu. Y avait aussi un frelon de la semaine prochaine qui grimpait le long du pot, et je l'ai écrasé. Alors, là, c'était pas malin, et je m'en suis aperçu à la seconde où mon doigt a touché le pot. Merde pour l'oncle Lem.

Y s'est trotté dans le bois en vitesse, en gueulant comme un âne tellement qu'il était content.

« Je t'ai eu, ce coup-là, morveux, qu'il m'a crié. On va bien voir comment tu vas décoller ton doigt du milieu de la semaine prochaine ! »

C'était à cause du décalage temporel. J'aurais dû m'en douter. Quand il avait mis le fil en travers, c'était pas pour l'orage. Ça m'a pris dix minutes pour me décoller, à cause d'une nana qu'on appelle Inertie, et qui vient se fourrer partout si on fait pas attention quand on tripote le temps. Moi, j'y comprends pas grand-chose, parce que je suis pas encore assez grand. L'oncle Lem dit qu'il a oublié plus de choses que je pourrai en apprendre jusqu'à la fin de mes jours.

Avec l'avance qu'il avait, j'ai bien failli le louper. J'ai même pas eu le temps de me changer pour mettre mes habits achetés au magasin, et pourtant je me doutais bien, à voir comme il était nippé, qu'il devait aller dans un endroit bien.

Mais alors, il se faisait une de ces biles ! J'arrêtais pas de rencontrer des petits bouts de pensée qu'il avait laissés derrière lui, comme des morceaux de nuages accrochés aux buissons. Ça m'en disait pas bien long parce qu'y-z'étaient déjà effilochés le temps que j'arrive, mais sûr qu'y devait avoir fait quelque chose qu'il aurait pas dû. Ça, *n'importe qui* l'aurait compris. C'était quèque chose comme ça :

« Merde de merde – si seulement j'avais fait ça – bon Dieu, pourvu que pépé s'en rende pas compte – oh ! ces salauds de Pugh, comment que j'ai pu être aussi con ? Merde de merde – chuis un pauv'mec, et chouette avec ça, qu'a jamais fait de mal à une mouche et pourtant, regarde-moi maintenant.

« Et le môme Saunk, y veut faire le mariole, mais ça lui apprendra une chose ou deux, ha-ha ! Oh ! merde de merde – fais pas attention, secoue-toi mon vieux, sûr qu'y faudra que tout finisse bien. Tu mérites tout ce qu'y a de mieux, Lemuel. Et pépé, y saura jamais rien. »

Eh ben, j'ai fini par voir son froc à carreaux à travers les bois, mais je l'ai quand même pas rattrapé avant la descente sur le terrain de pique-nique à l'entrée du patelin, et y cognait au guichet de la gare avec un doublon espagnol qu'il avait fauché dans la cantine à p'pa.

Ça m'a pas étonné qu'y demande un billet pour State Center. Je lui

ai laissé croire que je l'avais pas rattrapé. Y s'est engueulé vieillement avec le mec qu'était au guichet, mais à la fin, il a fouillé dans son grimpant et il a sorti un dollar en argent et le mec s'est écrasé.

Le train crachait déjà de la fumée dans la gare quand l'oncle Lem il a foncé sur le quai. Ça m'a pas laissé beaucoup de temps, mais j'ai pas ralenti l'allure – il a fallu que je vole un peu sur les douze derniers mètres, mais je crois que personne s'en est aperçu.

Une fois, quand j'étais moujingue, y a eu une Grande Peste à Londres⁽²⁶⁾ où qu'on habitait à l'époque, et nous autres Hogben on avait dû se tirer en vitesse. Je me rappelle le boucan qu'y avait en ville, mais en y r'pensant, c'était rien du tout à côté du boucan qu'y avait à la gare de State Center quand on y est arrivés. Faut croire que les temps ont changé.

Des sifflets qui sifflent, des cornes qui cornent, des radios qui beuglent – on dirait que depuis deux cents piges chaque invention fait encore plus de bruit que celle d'avant. Ça m'a flanqué mal de tête jusqu'au moment où j'ai fait un truc que p'pa appelle l'élévation du seuil de résistance aux décibels, un nom que je trouve vachement snob.

L'oncle Lem savait pas que j'étais dans le coin. Je faisais attention à pas penser trop fort, mais y se faisait tellement de bile qu'y faisait attention à rien. Je l'ai suivi dans la foule de la gare, et après dans une grande rue drôlement passante. Qu'est-ce que ça m'a soulagé de laisser tomber le train !

J'aime pas penser à ce qui se passe dans la chaudière, avec toutes les pauv'petites bêtes, tellement petites qu'on arrive à peine à les voir, les pauvres, et qui courent dans tous les sens, toutes cuites et malheureuses et qui se cognent la tête que c'est à vous fend're le cœur.

Évidemment, c'est pas plus marrant de penser à ce qui se passe dans une bagnole qui vous croise sur la route.

L'oncle Lem, y savait où il allait. Y cavalait tellement vite qu'y fallait que je fasse tout le temps attention à pas me mettre à voler. J'arrêtais pas de me dire qu'y faudrait que je contacte la famille, des fois que ça tournerait trop au vinaigre et que je pourrais pus garder la situation en mains, mais y avait pas moyen. M'man était justement à l'assemblée des dames de la paroisse, et la dernière fois que ma voix lui était arrivée du ciel droit devant le révérend Jones, elle m'avait drôlement dérouillé en rentrant. Y nous connaît pas encore, nous autres Hogben.

P'pa était rond comme une queue de pelle. Pas la peine d'essayer de le réveiller. Et j'avais le trouillomètre à zéro à l'idée de réveiller le bébé si j'essayais d'appeler pépé.

Pendant ce temps-là, l'oncle Lem tricotait des gambettes. Et y se faisait un de ces mourons ! Y venait de voir une foule dans une petite

rue, attroupée autour d'un grand camion ; tout le monde regardait un mec debout dans le camion qui gesticulait avec une bouteille dans chaque main.

Il avait l'air de faire un discours sur le mal de tête. Je l'entendais du bout de la rue. Et punaisés sur le camion, y avait des grands calicots qui disaient ANTI-MAL-DE-TÊTE PUGH.

« Oh ! merde de merde ! pensait l'oncle Lem. Oh ! pauv'de moi, qu'est-ce que je vais ben pouvoir faire ? Qu'est-ce qui serait jamais allé se figurer qu'y aurait un type qui finirait par épouser Lily Lou Mutz. Oh ! merde ! »

C'est vrai, je me rappelle qu'on avait tous été drôlement estomaqués quand Lily Lou Mutz s'était trouvé un Jules, y avait une paye de ça – dans les dix ans, je crois. Mais je pigeais pas du tout pourquoi ça faisait biler l'oncle Lem. Lily Lou, c'était bien la femelle la plus moche qu'ait jamais marché sur deux jambes. Et quand je dis moche, c'est parce qu'y a pas d'aut'mot, la pauv'fille.

Pépé avait dit une fois qu'elle le faisait penser à une fille qu'y connaissait et qui s'appelait Gorgone. C'est pas que c'était pas une bonne fille. Mais comme elle était si moche, y en avait – les voyous, je veux dire – qui lui en faisaient voir de toutes les couleurs.

Elle habitait toute seule dans une cabane en pleine montagne, et elle devait bien avoir dans les quarante piges quand un mec était venu de l'autre côté de la rivière et y l'avait demandée en mariage. Alors là, toute la vallée en était tombée sur le cul. Moi, le zigue, je l'ai jamais vu, mais y paraît que c'était pas le genre Apollon non plus.

Et en y repensant, je me suis dit à ce moment-là en regardant le camion – en y repensant, le mec, y s'appelait Pugh.

*

* *

Tout de suite après, l'oncle Lem il a reconnu ce qu'y cherchait sous un réverbère, sur le trottoir, juste en dehors de la foule, et il a foncé. On aurait dit un grand gorille et un petit gorille qui regardaient le mec du camion qui vendait les bouteilles.

« V'nez, qu'y gueulait, v'nez chercher vot'bouteille d'Anti-mal-de-tête Pugh pendant qu'il en reste !

— Alors, Pugh, me v'là, il a dit l'oncle Lem en regardant le grand gorille. Salut, Junior, qu'il a dit tout de suite après en regardant le petit gorille. Et je l'ai vu frissonner un peu.

Et sûr que c'est pas moi qu'irais lui reprocher ça. Deux mecs aussi vilains, j'en ai jamais vu dans toute ma putain de vie. S'y-z-avaient eu la gueule un petit peu moins bouffie, ou la taille juste un petit peu moins large, p't-êt-qu'y m'auraient pas tant fait penser à deux limaces bien grasses, une adulte et une môme. Le dab était sur son trente-et-un

avec son costume du dimanche et une grosse chaîne de montre sur le bide, et y se pavanait qu'on voyait bien qu'y s'était pas regardé dans la glace.

« Salut, Lem, qu'il a dit, plutôt détaché. T'es à l'heure, on dirait. Junior, dis bonjour à m'sieur Lem Hogben. Tu lui dois une fière chandelle à m'sieur Hogben, fiston. » Et il est parti à rire, d'un gros rire dégoûtant.

Junior a pas bougé. Y fixait la foule avec ses petits yeux en trous de vrille. Il avait dans les sept ans, et méchant comme la gale.

« J'y vais maintenant, p'pa ? il a croassé d'une petite voix criarde. J'peux y aller maintenant, p'pa ? Hein, p'pa ? »

À sa voix, j'ai regardé pour voir s'il avait pas une mitrailleuse. J'en ai pas vu, mais si des yeux pouvaient tuer, ceux de Junior y-z-étaient assez mauvais pour faucher la foule en moins de deux.

« C'est un bon p'tit gars, tu trouves pas, Lem ? a dit p'pa Pugh, vachement content de lui. Chuis fier de mon gars, je te jure. J'regrette que son pépé il ait pas pu le voir. Les Pugh, c'est une belle famille. Y en a pas deux comme ça au monde. Dommage que Junior soit le dernier de la race. Tu vois pourquoi que je t'ai demandé de venir, Lem. »

L'oncle Lem s'est remis à frissonner. « Ouais, il a dit, ça, pour voir, je vois. Mais c'est du pareil au même. Pas question, Pugh. »

Le petit Pugh il a fait qu'un tour.

« Alors je le corrige, p'pa ? il a croassé aigrement. J'y vais, p'pa ? Maintenant, p'pa ? Hein ?

— Ta gueule, fiston », il a dit le dab en lui expédiant une beigne. Le vieux Pugh, il a des mains comme des jambons. Le genre gorille, quoi.

La façon qu'il a balancé son battoir, on aurait juré que le p'tit irait valser de l'aut'côté de la rue. Mais il était drôlement solide, le môme. C'est tout juste s'il a accusé le coup, et après il a secoué la tête et il est devenu tout rouge.

Il s'est mis à hurler, tout fort avec sa voix grinçante :

« P'pa, je t'ai prévenu ! La dernière fois que tu m'as claqué, je t'ai prévenu ! Maintenant, je m'en vas te corriger ! »

Il a respiré un grand coup, et ses petits yeux de cochon y sont devenus si brillants qu'j'aurais juré qu'y-z-allaient se rejoindre par-dessus le nez. Et sa figure bouffie est devenue rouge comme une tomate.

« D'ac, Junior, a dit p'pa Pugh en vitesse. La foule est juste à point. Tu vas pas perdre tes forces avec moi, fiston. Vas-y sur la foule ! »

Pendant tout ce temps, moi j'étais resté derrière et je surveillais l'oncle Lem tout en esgourdant. C'est à ce moment-là que quelqu'un m'a tiré par la manche en me disant d'une petite voix toute polie :

« Excusez-moi, mais puis-je vous poser une question ? »

J'ai baissé les yeux. C'était un petit homme tout maigre avec une mine réjouie. Il avait un carnet dans sa main.

« D'accord, j'y dis – aussi poliment qu'à lui. Dites voir, m'sieur.

— Je me demandais juste comment vous vous sentiez, c'est tout, dit le petit maigrichon, prêt à écrire.

— Eh ben, mon pote, j'y dis, c'est vraiment gentil à vous de me demander ça. J'espère que ça va bien pour vous aussi m'sieur. »

Il a secoué la tête, l'air plutôt ahuri.

« C'est ça l'ennui. Je n'y comprends rien. Je me sens bien.

— Pourquoi pas ? je demande. Y fait beau.

— Tout le monde ici se sent bien, il a continué comme s'y m'avait pas entendu. À part les exceptions normales, tout le monde est en bonne santé, dans cette foule. Mais dans à peu près cinq minutes ou même moins, suivant mes calculs... »

Il a consulté sa montre.

Juste à ce moment-là, j'ai reçu un grand coup de marteau sur le crâne.

Maintenant, faut savoir que personne peut faire mal à un Hogben en lui tapant sur le citron. Faut être fou pour essayer. Mes genoux se sont mis à trembloter, mais deux secondes après j'avais déjà récupéré et j'ai regardé pour voir qui c'est qu'avait voulu m'assommer.

Y avait pas âme qui vive. Mais la foule, ah ! dis donc, fallait voir comme ça gueulait, avec tout le monde qui se tenait le cigare, et y se battaient pour arriver plus vite au camion où le mec y vendait ses bouteilles aussi vite qu'y pouvait empocher les biffetons.

Le petit maigrichon à la mine réjouie, y roulait les mirettes comme un canard dans la tempête.

« Oh ! ma tête ! qu'y chialait. Qu'est-ce que je vous disais ? Oh ! ma tête ! » Alors il a filé vers le camion en péchant de l'argent dans sa fouille.

Eh ben, la famille a beau dire que j'ai pas l'esprit vif, il aurait fallu être franchement con pour pas s'apercevoir qu'y se passait quelque chose de vraiment pas catholique. M'man peut toujours parler, chuis pas un d'meuré. Je me suis retourné pour regarder Junior Pugh.

Et il était là, cette petite teigne, rouge et gonflé comme un dindon, avec ses yeux qui jetaient des éclairs sur la foule.

« C'est de la magie, j'ai pensé, tout à fait calme. J'aurais pas cru que ça existait, mais c'est de la vraie magie. Mais alors, comment diable... »

Et alors je me suis rappelé de Lily Lou Mutz et de ce qu'oncle Lem pensait à part lui. Et ça a commencé à s'éclaircir.

Maintenant, la foule était complètement partie et y se battaient pour acheter les bouteilles. Pour un peu, l'aurait fallu que je cogne

pour arriver jusqu'à l'oncle Lem. Je me suis dit que c'était grand temps que je m'en mêle, vu qu'il a un cœur d'artichaut, et que pour la tête, c'est pas beaucoup mieux.

« Non, m'sieur, qu'y disait, très ferme. J'veux pas. C'est non. Pas question. J'le f'rai pas.

— Oncle Lem », j'ai dit.

Je vous jure qu'il a ben fait un bond d'un mètre en l'air.

« Saunk ! » il a crié. Il a viré au rouge, y m'a fait un sourire emmerdé, et puis il a pris l'air en rogne, mais je voyais bien qu'il était plutôt soulagé. « J't'avais dit d'pas me suivre, il a dit.

— M'man m'a dit d'jamais t'perdre de vue, j'ai dit. J'ai promis à m'man, et nous autres Hogben, on tient toujours nos promesses. Qu'est-ce qui se passe ici, oncle Lem ?

— Oh ! Saunk, y a que tout va de travers ! gémit l'oncle Lem. Me v'là avec un vrai cœur d'or, et pourtant j'aimerais mieux êt'mort ! J'te présente m'sieur Ed Pugh, Saunk. Il essaye de me faire mourir.

— Mais non, Lem, qu'a dit Ed Pugh, tu sais bien que c'est pas vrai. Je veux mes droits, c'est tout. Content d'te connaître, p'tit. Encore un Hogben, je parie. P't-êt'que tu pourrais dire à ton oncle de...

— 'Scusez-moi de vous interrompre, m'sieur Pugh, j'ai dit, vachement poli, mais vous pourriez p't-êt'm'affranchir. Tout ça, pour moi, c'est du chinois. »

Y s'est éclairci la gorge et a bombé le torse, drôlement content de lui. J'me rendais bien compte que c'était un truc qu'il aimait parler dessus. Y s'entait plus pisser, ça se voyait.

« Chais pas si vous avez connu feue ma pauv'chère épouse, Lily Lou Mutz qu'a s'appelait. Et v'là not'petit, Junior. C'est un bon môme aussi. Malheureux qu'on n'en ait pas eu neuf ou dix aut'comme lui. »

Il a poussé un soupir à fendre les pierres.

« Enfin, c'est la vie. J'avais espéré que je me marierais jeune, et que j'aurais toute une ribambelle de moutards, vu qu'chuis le dernier d'une belle lignée, Et que j'ai pas l'intention de laisser la famille s'éteindre avec moi. »

Sur ce, il a regardé l'oncle Lem de travers. Oncle Lem, il a poussé une espèce de gémissement.

« J'veux pas, qu'il a dit. Et tu pourras pas m'obliger.

— On verra bien, a dit Ed Pugh, menaçant. P't-êt'que ton neveu qu'est là, y sera plus raisonnable. J'ai bien l'honneur de t'apprendre que j'vas devenir une puissance dans cet État, et ce que j'dirai, on l'fera.

— P'pa, a grincé le petit Junior, je crois qu'ils sont en train de ralentir, comme qui dirait. Tu veux pas que j'leur double le traitement pour cette fois, dis, p'pa ? J'te parie que j'peux en refroidir un ou deux si je me laisse aller. Dis, p'pa... »

Ed Pugh il a fait comme si il allait redérouiller cette sale petite gale, mais je suppose qu'il a fait gaffe.

« Faut pas interromp'tes vieux, fiston, il a dit. P'pa est occupé. Fais ton boulot et ferme-la. »

Il a jeté un coup d'œil sur la foule qui continuait à miauler.

« Tiens, les mecs là-bas, derrière le camion, tu peux leur en remettre une giclée, il a dit. Ils achètent pas assez vite. Mais pas double dose, Junior. Faut que t'économises tes forces, t'es en pleine croissance. »

Il s'est retourné vers moi.

« Junior, c'est un gosse doué, il a dit, vachement fier. Comme tu vois. Il a hérité ça de sa chère défunte mère, Lily Lou. J'étais en train de te raconter sur Lily Lou. Comme je disais, j'avais m'marier jeune, mais ça s'est mal goupillé, et quand j'ai pris femme, ma jeunesse elle était loin. »

Y s'est gonflé comme un crapaud, en baissant les yeux pour s'admirer. Jamais vu un mec plus content de lui.

« J'ai jamais trouvé une femme qui me rega... j'veux dire, j'ai jamais trouvé la femme qu'y fallait jusqu'au jour que j'ai rencontré Lily Lou Mutz.

— J'vous comprends », j'ai dit, toujours poli. Et c'est vrai que je comprenais. Il avait dû chercher longtemps, drôlement longtemps avant de trouver une fille assez moche pour le regarder plus d'une fois. Même Lily Lou, la pauvre fille, elle avait dû gamberger un bout de temps avant de dire oui.

« C'est là que ton oncle Lem il entre en scène.

Comme qui dirait, il avait jeté un sort à Lily Lou.

— Jamais ! il a gémi, l'oncle Lem. Et pis comment que j'aurais pu savoir qu'elle allait se marier et passer le truc à son môme ? Qu'est-ce qu'aurait été penser que Lily Lou elle se mar...

— Il lui a jeté un sort. » Ed Pugh a continué comme si de rien n'était. « Seulement, elle m'en a jamais parlé jusqu'à son lit de mort. Seigneur, sûr que je l'aurais dérouillée quelque chose de bien si j'avais su qu'elle me cachait ça pendant toutes les années qu'on a vécu ensemble ! C'était le sort que Lemuel lui avait jeté, et elle l'a refilé à son chiard.

— J'avais fait ça juste pour la protéger, il a dit oncle Lem, du tac au tac. Tu sais bien que c'est la vérité, mon p'tit Saunk. Cette pauvre Lily Lou, elle était tellement moche que les gens lui jetaient des pierres avant d'avoir compris ce qu'y faisaient. C'était automatique. Et on peut pas leur reprocher. Moi-même, je me suis retenu plus souvent qu'à mon tour.

« Mais cette pauvre Lily Lou, elle me faisait de la peine. Tu peux pas savoir comme j'ai lutté longtemps contre mes bons penchants,

Saunk. Mais mon cœur d'or m'amène toujours des emmerdes, Un jour, cette pauvre créature, a m'a fait tellement de peine que je lui ai jeté ce sort. Tout le monde en aurait fait autant, Saunk.

— Comment t'as fait ? » j'ai demandé, vachement intéressé, et me disant que ça pourrait être utile un jour ou l'autre. Chuis encore jeune, et j'ai beaucoup de choses à apprendre. »

Alors, il a commencé à m'expliquer, et j'ai pas compris grand-chose. D'abord, j'ai eu l'impression que c'était un mec appelé Gène Chromosome qu'avait fait le boulot pour lui, et après y s'est lancé dans un grand laïus sur les ondes alpha du cigare.

Merde, alors là, j'ai pas besoin qu'on m' fasse un dessin. Tout le monde doit bien avoir remarqué la façon que ces petites ondes elles ondulent sur la tête des gens quand y réfléchissent. J'ai regardé pépé, des fois, quand il avait jusqu'à six cents pensées différentes qui suivaient les petites rigoles qu'y a dans son citron. Ça m'fait mal aux yeux de regarder trop près, quand pépé y pense.

« Et v'là, c'est comme ça qu'il a terminé, l'oncle Lem, et v'là que ce p'tit serpent à sonnettes, il a hérité de tout le truc.

— Ben, pourquoi t'oblige pas ce mec, Gène Chromosome, à défaire ça et à tout remett'comme chez les autres ? C'est pourtant pas difficile. Regarde, oncle Lem. »

Sur ce, j'ai fixé Junior juste au poil, avec les drôles d'yeux qu'on est obligé de prendre quand on veut voir à l'intérieur des gens.

Comme de bien entendu, j'ai vu exactement ce qu'oncle Lem m'avait annoncé. Des chaînes de p'tits mecs tout minuscules qui se tenaient collés pour pas crever, et des tout petits bâtons qui remuaient dedans toutes les petites cellules que tout le monde est fait, sauf p't-êt'le p'tit Sam, not'bébé.

« Écoute, oncle Lem, j'ai dit, tout ce que t'as fait quand t'as donné le charme à Lily Lou, c'est de tordre ces petits bâtons *comme ça* et de les attacher pour faire ces petites chaînes qui se trémoussent si vite. Alors, pourquoi que tu les tords pas de l'autre côté pour que Junior y soit sage ? Ça devrait pas être coton.

— Sûr que c'est pas coton, il a soupiré l'oncle Lem. Mais t'as vraiment pas de tête, Saunk. T'as même pas écouté ce que j'ai dit. Je peux pas les tordre de l'aut'côté sans tuer Junior.

— L'monde s'en porterait que mieux, j'ai dit.

— Chais bien. Mais tu sais ce qu'on a promis à pépé : plus de meurtres.

— Mais, oncle Lem ! j'ai éclaté. Ça, c'est é-pou-vantable ! Tu veux dire que ce vilain p'tit serpent à sonnettes va emmerder le monde jusqu'à ce qu'il crève ?

— Pire que ça, Saunk », il a dit. Pauvre oncle Lem, y pleurait presque. « Y va passer le pouvoir à ses descendants, exactement

comme Lily Lou le lui a passé, »

Pendant une minute, sûr que j'ai dû avoir l'air au bord de passer l'arme à gauche. Puis je me suis mis à rigoler.

« Pleure pas, oncle Lem, j'ai dit. T'en fais pas. Regarde-le, ce sale crapaud. Y a pas une femelle qui voudra s'en approcher à un kilomètre. Il est déjà aussi répugnant que son dab, Et oublie pas que c'est le fils à Lily Lou. P't-êt'qu'y va devenir de plus en plus moche en grandissant. Y a une chose qu'est sûre : y se mariera jamais.

— Alors là, vous vous fourrez le doigt dans l'œil », a crié Ed Pugh encore plus fort. Il était tout rouge et il avait l'air complètement hors de lui. « Croyez pas que j'ai pas entendu, il a dit. Et croyez pas que j'vas oublier ce que vous avez dit sur mon gosse. J'vous ai dit que j'allais êt'quelqu'un dans la ville. Junior et moi, on ira loin, avec les dons qu'il a.

« Chuis déjà au Conseil municipal, et la semaine prochaine, devrait y avoir une place libre au Sénat de l'État – à moins que l'vieux schnock que j'ai dans l'idée, y soit plus coriace que je croyais. Alors je vous avertis, jeune Hogben, toi et ta famille, vous allez payer vos insultes.

— Personne devrait s'mett'dans tous ses états en entendant la vraie vérité du bon Dieu, j'ai dit. Junior est un spécimen à chier partout.

— Faut juste s'y habituer, son p'pa a dit. Nous aut'Pugh, on est durs à comprendre. Très durs, faut croire. Mais on a not'fierté. Et j'vais faire ce qu'y faudra pour que la famille s'éteigne jamais. Jamais, t'entends ça, Lemuel ? »

Lemuel, il a juste fermé les yeux très fort en secouant la tête.

« Non, m'sieur, il a dit. J'le ferai jamais. Jamais, jamais, jamais, jamais...

— Lemuel, a dit Ed Pugh d'un ton à vous flanquer les foies, Lemuel, tu veux que je te lâche Junior dessus ?

— Oh ! ça ; ça vaut pas le coup, j'ai dit. Vous avez vu qu'il a essayé sur moi, non ? Ça vaut pas le coup, m'sieur Pugh. On peut pas avoir un Hogben avec un charme.

— Eh ben... » Il a regardé autour de lui, en se creusant le citron. « Hum-hum ! J'vas trouver quelque chose. Je... cœur d'artichaut, c'est bien ça ? T'as promis à pépé que tu tuerais personne, hein ? Lemuel, ouvre les yeux et regarde de l'aut'côté de la rue. Tu vois cette jolie petite vieille avec sa canne ? Ça t'plairait si Junior la zigouillait sur le coup ? »

L'oncle Lemuel, il a juste fermé les yeux encore plus fort.

« J'veux pas regarder. J'la connais pas, la pauvre femme. Si elle est si vieille que ça, elle en a pus pour tellement longtemps, de toute façon. À sera p't-êt'mieux morte. Elle a p't-êt'ben des rhumatisses partout.

— Bon, bon. Alors, qu'est-ce que tu dirais de cette jolie drôlesse

avec le bébé dans ses bras ? Regarde, Lemuel. Il est vachement mignon, le moutard. Avec un beau ruban rose dans son bonnet, hein ? Et vise-moi ces petites fossettes, là ! Junior, prépare-toi à les supprimer sur place. La peste bubonique, pour commencer, Après ça...

— Oncle Lem, j'ai dit, vachement mal à l'aise, chais pas ce que pépé dirait de ça, mais p't-êt'... »

Oncle Lem a ouvert les yeux une seconde, et y lui sortaient de la tête. Y m'a regardé, complètement affolé.

« C'est pas de ma faute si j'ai un cœur d'or, il a dit. Chuis un brav'vieux, et tout l'monde me tombe dessus. Eh ben, j'en ai marre, J'joue pus. Maintenant, j'm'en fous si Ed Pugh refroidit toute l'humanité. Et j'm'en fous si pépé s'aperçoit de ce que j'ai fait. J'me fous d'tout. »

Il a éclaté d'un rire démentiel.

« J'm'en vas reprend'le d'sus. Chaurai rien sur rien. J'm'en vas faire un petit roupillon, Saunk. »

Et là-dessus, il est devenu tout raide et il est tombé la tête la première sur le trottoir, raide comme un parapluie.

*
* *

Alors là, j'me faisais de la bile, mais j'ai pas pu m'empêcher de rigoler. Y a des moments qu'il est quand même marrant, l'oncle Lem. Chavais qu'y s'était r'mis à roupiller, comme y fait chaque fois qu'il a des emmerdes. P'pa dit que c'est la chatalepsie, mais les chats ont pas le sommeil si lourd que ça.

Oncle Lem il est tombé sur le trottoir tout d'une pièce, et il a même rebondi un peu. Junior il a hurlé de joie. Chuppose qu'il a cru que c'était à cause de lui qu'l'oncle Lem était tombé. De toute façon, de voir quelqu'un par terre et sans défense, ça l'a fait venir en vitesse, Junior, et il a donné un bon coup de pied à l'oncle, en plein dans la tête.

Alors, comme je vous ai dit, nous autres Hogben, on a la tête plutôt dure. Junior s'est mis à gueuler. Et aussi à sautiller en se tenant le pied à deux mains.

« J'vas t'en envoyer une bonne dose ! il a hurlé à l'oncle Lem. Une *bonne* dose, toi, hein, toi, espèce d'Hogben, toi ! » Il a respiré un grand coup, il est devenu tout rouge et...

Et c'est là que c'est arrivé.

Comme un éclair. Moi, les sorts, j'm'y connais pas tellement. Bien sûr, j'avais une idée de ce qui se préparait, mais ça m'a eu par surprise. P'pa a essayé de m'expliquer ce qu'était arrivé, plus tard, et il a dit que ça avait juste stimulé les toxines latentes dans l'organisme. Ça avait changé Junior en agent catalytoxique, à cause que l'acide

désosyribonucléique de ses gènes a été réarrangé et a agi sur les ondes kappa de son répugnant p'tit crâne et les a accélérées jusqu'à p't-êt'trente microvolts. Mais putain de chierie, vous connaissez p'pa. Il est trop feignant pour causer anglais, alors y fauche tous ces bordels de mots dans la tête aux aut'quand il en a b'soin.

Ce qui s'est vraiment passé, c'est que tout le poison que cette petite teigne avait embouteillé à l'intérieur, tout prêt à le lâcher sur la foule, ça a tout reflué en plein dans la gueule à l'oncle Lem. J'ai jamais vu quèque chose comme ça. Et ce qu'y a de plus moche... c'est que ça a réussi.

Parce qu'oncle Lem, qu'était vachement bien endormi, y résistait pas un poil. On aurait pas pu l'éveiller même avec des tisonniers chauffés au rouge. Et c'est sûrement pas moi qu'irais mett'des tisonniers chauffés au rouge sous la main d'Junior Pugh. D'ailleurs, il en avait pas besoin. Le sort avait frappé l'oncle Lem comme un coup de tonnerre.

Il a viré au vert pâle sous nos yeux.

C'est bizarre, mais j'ai eu l'impression qu'un grand silence tombait quand il est devenu vert, l'oncle Lem. J'ai levé les yeux, ahuri. Et alors j'ai réalisé ce qui se passait. C'était la foule qu'avait arrêté de couiner et de gueuler.

Les gens buvaient leur anti-mal-de-tête à la bouteille en se frottant le front et en riant d'un air débile et soulagé. Toute la force de Junior elle était concentrée sur l'oncle Lem, et comme de bien entendu, le mal de tête de la foule, il avait disparu.

« Que se passe-t-il ici ? cria une voix que je connaissais. Cet homme est évanoui ? Pourquoi ne venez-vous pas à son secours ? Laissez-moi passer, je suis médecin. »

C'était le maigrichon à la mine réjouie. Y buvait aussi l'anti-mal-de-tête à la bouteille en creusant son chemin dans la foule, mais il avait rangé son carnet. Quand il a vu Ed Pugh, il a pris un air mauvais.

« Alors, c'est vous, conseiller Pugh ? il a dit. Comment se fait-il que vous soyez toujours là quand il y a des ennuis ? Qu'avez-vous fait à ce pauvre homme ? Cette fois, vous êtes peut-être allé trop loin.

— J'ai rien fait, a dit Ed Pugh. J'l'ai seulement pas touché. T'nez vot'langue, docteur Brown, ou vous l'regretterez. Chuis une puissance dans ce patelin.

— Regardez ça ! a croassé le docteur Brown en regardant l'oncle Lem. Cet homme est mourant ! Qu'on appelle une ambulance, vite ! »

L'oncle Lem recommençait à changer de couleur. Moi, je rigolais dans ma manche. Chavais ce qui se passait et c'était plutôt marrant. Tout le monde a des tas de microbes, de virus et de petites bêtes comme ça dans le corps, forcément.

Quand le sort de Junior avait frappé l'oncle Lem, tout le troupeau

s'était mis à se remuer quelque chose de terrible, et ça avait débusqué une chiée d'aut'p'tites bestioles que p'pa appelle des anticorps et a s'étaient mises au boulot presto. Et a sont pas aussi malades qu'a-z-en ont l'air, vu qu'a sont blanches de naissance.

Chaque fois qu'une saloperie commence à vous chatouiller, ces p'tites bestioles blanches a prennent leur pétard et a courent sus à l'ennemi comme des folles dans tout vot'corps. Et ça canarde, et ça gueule, et ça débite des gentilleses, vous pouvez pas savoir. Une vraie corrida.

C'est ce qu'était en train de se passer dans l'oncle Lem. Seulement, nous autres Hogben, on a une milice spéciale en plus, et tout le monde avait été appelé sous les drapeaux en vitesse.

Et y secouaient, assommaient et injuriaient l'ennemi avec tellement d'ardeur que l'oncle Lem était passé du vert pâle à une sorte de violet, avec des grandes taches bleu et jaune qui commençaient à s'élargir. Ce qu'y pouvait avoir l'air malade ! Évidemment, ça lui faisait pas vraiment mal. La milice des Hogben peut ratatiner n'importe quel microbe en moins de deux.

Mais sûr qu'il avait pas l'air appétissant.

Le docteur maigrichon s'est accroupi près d'l'oncle Lem et lui a tâté le poul.

« Eh bien, vous êtes arrivé à vos fins, qu'il a dit en regardant Ed Pugh. Je ne sais pas comment vous vous y êtes pris, mais cette fois vous êtes allé trop loin. Cet homme semble frappé de la peste bubonique. Je vais prendre des mesures pour qu'on vous surveille de près, et votre petit sauvage aussi. »

Ed Pugh a ri jaune, et je voyais bien qu'il était en rogne.

« Vous en faites surtout pas pour moi, docteur Brown, il a dit, mauvais. Quand ch'rai gouverneur – et j'ai déjà fait mes plans – votre hôpital, que vous en êtes si fier, y touchera pus un rond du gouvernement. C'est du propre ! Des mecs qui se prélassent au plumard en s'empiffrant toute la journée ! Y a qu'à les mett'dehors à bosser, v'là ce que j'vous dis. Nous les Pugh, on est jamais malades. Quand ch'rai gouverneur, vous verrez si je gaspillerai le pognon de l'État à payer les gens pour qu'y restent au pieu ! »

Le docteur, il a rien trouvé à répondre, sauf :

« Alors, cette ambulance ?

— Si vous voulez parler de cette grande voiture toute en longueur qui fait tant de potin, j'ai dit, elle est à cinq kilomètres d'ici, à peu près, et elle fonce plein gaz. Mais l'oncle Lem a pas besoin d'ambulance. Il a juste une attaque. Dans la famille, on en a tout le temps. C'est rien du tout.

— Seigneur ! a dit le toubib en regardant l'oncle Lem. Vous voulez dire qu'il a déjà eu ce genre de chose et qu'il a survécu ? »

Puis il a levé les yeux et il m'a regardé.

« Oh ! je vois, il a dit. Vous avez peur de l'hôpital, hein ? Eh bien, ne vous inquiétez pas. Nous ne lui ferons pas de mal. »

Ça, ça m'a quand même estomaqué. C'était un mec à la redresse et c'est pour ça que j'étais obligé de lui bourrer un peu le mou. L'hôpital, c'est pas un endroit pour les Hogben. Dans les hôpitaux, les gens vont fourrer leur nez partout. C'est pour ça que j'ai appelé l'oncle Lem vraiment fort, dans ma tête.

« Oncle Lem, j'ai hurlé en pensée, oncle Lem, réveille-toi, vite ! Pépé va t'écorcher vif et clouer ta peau sur la grange s'y s'aperçoit que tu t'es laissé emmener à l'hôpital. Tu veux qu'y sachent que t'as deux cœurs dans la poitrine ? Et tes os, la façon qu'y sont accrochés ensemble ? Et ton gésier, comment qu'il est fait ? Oncle Lem ! Réveille-toi ! » Autant pisser dans un violon. Il a pas bougé un cil. Alors là, j'ai commencé à avoir les flubes. Oncle Lem m'avait sûrement mis dans le pétrin. V'là que j'me retrouvais avec une de ces responsabilités sur le cul et pas la plus petite idée de qu'est-ce qu'y fallait que je fasse pour m'en sortir. Chuis jeune, après tout. Mes souvenirs remontent à peine au grand incendie de Londres, du temps que Charles II il était roi, avec ses longues boucles qui lui tombaient sur les épaules. Mais sur lui, ça faisait joli.

« M'sieur Pugh, j'ai dit, faut retenir Junior. J'peux pas les laisser emmener l'oncle Lem à l'hôpital. Vous savez bien que j'peux pas.

— Continue, Junior, a dit m'sieur Pugh avec un sourire vache. J'veux dire deux mots au petit Hogben qu'est là. Vas-y, Junior ! »

Le docteur nous a jeté un coup d'œil intrigué, et Ed Pugh il a ajouté :

« Viens par ici, Hogben. J'veux t'parler en particulier. Junior, doucement ! »

Les taches bleu et jaune d'oncle Lem, a-z-ont viré au vert sur les bords. Le docteur il en est resté comme deux ronds de flan et Ed Pugh a pris mon bras et m'a tiré à l'écart. Quand on a été comme qui dirait à l'abri des oreilles indiscretes, y m'a dit en confidence, et en me fixant de ses petits yeux en trou de vrille :

« J'crois que tu sais ce que j'veux, Hogben. Lem a jamais dit qu'y *pouvait* pas, mais seulement qu'y *voulait* pas. Alors, chais que vous pouvez faire ça pour moi, vous autres.

— Qu'est-ce que c'est que vous voulez au juste exactement, m'sieur Pugh ? j'ai demandé.

— Tu sais bien. Je veux êt'sûr que ma famille continue. J'veux qu'y ait toujours des Pugh. Moi, j'ai déjà eu un drôle de tintouin pour me marier, et chais que Junior est pas parti pour y arriver en douceur. D'nos jours, les femmes a-z-ont un vrai goût d'chiottes.

« Depuis que la pauv'Lily Lou elle est montée au ciel, y a pas eu sur

Terre une femme assez moche pour s'marier avec un Pugh, et j'ai peur que Junior soit l'dernier d'une glorieuse lignée. Avec le don qu'il a, je peux pas supporter c't'idée. Alors, tu t'arranges pour que not'famille s'éteigne pas, et moi j'fais arrêter Junior.

— Mais si je m'arrange pour vot'famille s'éteigne pas, alors c'est toutes les autres qui s'éteindront, dès qu'y aura assez de Pugh partout.

— Et alors ? a dit Ed Pugh en souriant. On est un beau brin d'race, y a pas à dire. » Il a gonflé ses biceps. Il était grand, encore plus que moi, « Y a pas de mal à peupler l'pauv'monde avec une bonne race, non ? Comme je vois les choses, avec le temps, nous autres Pugh on finira par peupler toute la Terre. Et c'est toi qui vas nous aider, jeune Hogben.

— Oh non, j'ai dit. Oh non, même si chavais comment... »

Y a eu un barouf terrible à l'aut'bout de la rue, et la foule s'est écartée pour laisser passer l'ambulance, qui s'est arrêtée le long du trottoir à côté d'l'uncle Lem. Plusieurs mecs sont sortis avec une sorte de paillasse sur des bâtons, Le docteur Brown s'est relevé, l'air soulagé.

« J'ai cru que vous n'arriveriez jamais, il a dit. Je crois que cet homme devrait être mis en quarantaine. Dieu sait ce que nous allons découvrir aux examens de laboratoire. Passez-moi ma trousse, s'il vous plaît. J'ai besoin de mon stéthoscope. Le cœur de cet homme a quelque chose de bizarre. »

Alors là, mon cœur il est tombé dans mes talons. On était foutus et je le savais... toute la tribu Hogben. Une fois que les docteurs et les savants auront dégotté le pot aux roses, y nous ficheront pus jamais la paix. On aura pas pus de vie privée qu'un grain de maïs dans un silo.

Ed Pugh me regardait avec un sourire mauvais sur sa gueule bouffie.

« Tu t'fais chier, hein ? il a dit. Et t'as pas tort. J'vous connais, les Hogben. Tous sorciers. Une fois qu'y-z-auront Lem à l'hôpital, Dieu sait ce qu'y vont trouver. Ça doit pas êt'légal d'êt'sorcier. T'as trente secondes pour te décider, jeune Hogben. Qu'est-ce que tu répons ? »

Bon, qu'est-ce que j'pouvais répondre ? J'pouvais pas lui promett'ce qu'y m'demandait, quand même ! Pour qu'après le monde entier tombe sous la botte des Pugh ! Nous, les Hogben, on vit longtemps. On a plein de projets sérieux pour l'avenir, quand l'reste de l'humanité nous aura rattrapés. Mais si d'ici là y a plus que des Pugh sur la Terre, c'est vraiment pas excitant. J'pouvais pas dire oui.

Mais si j'disais non, y-z-allaient emmener l'uncle Lem. Nous autres Hogben, on était rétamés, d'un côté comme de l'autre.

Y avait qu'une chose à faire, J'ai respiré un grand coup, j'ai fermé les yeux et j'ai hurlé dans ma tête.

« *Pépé !* j'ai crié.

— Oui, mon p'tit ? il a répondu d'une belle voix grave, dans ma tête. On aurait dit qu'il avait été à côté de moi depuis le début, attendant que je l'appelle. Il était à plus de cent cinquante bornes, et y dormait à poings fermés. Mais quand un Hogben appelle comme j'avais appelé, il a droit à une réponse – et en vitesse. Je l'ai eue.

D'habitude, pépé aurait glandé pendant un quart d'heure à poser des questions à la con sans écouter les réponses et à parler des tas de vieux dialectes bizarres – comme le sanscrit, qu'il a appris quelque part au cours des âges. Mais cette fois, y comprenait que c'était du sérieux.

« Oui, mon p'tit ? » C'est tout ce qu'il a dit.

Je lui ai ouvert mon esprit tout grand comme un livre de classe. On avait pas le temps de faire des questions et des réponses. Le toubib était en train de sortir son bidule pour écouter les deux cœurs d'oncle Lem qui battent pas en mesure, et une fois qu'il aurait entendu ça, ça serait not'fête, à nous autres Hogben.

« À moins que tu m'laiesses les tuer, pépé », j'ai ajouté. Parce qu'à ce moment-là, je savais qu'il avait lu toute la situation de A jusqu'à Z en un seul coup d'œil.

J'ai eu l'impression qu'il est resté sans rien dire vachement longtemps après ça. Le toubib avait sorti son bidule et il se fourrait les petites branches noires dans les oreilles. Ed Pugh me regardait comme un vautour, Junior était là, tout gonflé de son poison, et regardant autour de lui avec ses petits yeux en trous de vrille pour voir si y avait quelqu'un à dégommer. J'aurais bien voulu qu'il se décide pour moi, parce que j'avais mis un truc au point pour que ça rebondisse sur moi et que ça lui revienne en plein dans la gueule. Y avait même une chance pour que ça le refroidisse sur le coup.

J'ai entendu pépé soupirer dans ma tête.

« On a le couteau sous la gorge, Saunk », il a dit. J'me rappelle avoir été un peu ahuri d'l'entend'parler dans la langue de tout le monde. « Dis à Pugh que c'est d'accord.

— Mais, pépé, j'ai dit.

— *Fais ce que j'te dis !* »

Il a parlé tellement sec que ça m'a donné mal de tête.

« Vite, Saunk ! Dis à Pugh qu'on lui f'ra ce qu'y veut. »

Alors, j'ai pas osé désobéir. Mais cette fois, j'ai quand même pas été loin de braver pépé.

Ça paraît normal que même un Hogben puisse devenir gâteux à la longue, et je me suis dit que p't-êt'ben que pépé commençait à débloquer, depuis le temps.

Ce que je pensais de lui, c'est : « D'accord, si c'est ce que tu veux, mais sûr que ça me plaît pas. Si y se met dans la tête de nous faire danser à sa guise, on devrait au moins avoir le courage de recevoir ça

comme des Hogben et d'enfermer toute cette saloperie de poison dans Junior, au lieu de le répandre dans le monde entier. » Mais tout haut, j'ai parlé à m'sieur Pugh. « D'accord, m'sieur Pugh, j'y dis aussi plat qu'un larbin. Vous gagnez, Mais arrêtez Junior. Vite, avant que ça soit trop tard. »

*
* * *

M'sieur Pugh, il a une grande voiture jaune, basse et sans toit. Elle va drôlement vite. Et elle fait un drôle de boucan. Une fois, chuis presque sûr qu'on a écrasé un môme sur la route, mais m'sieur Pugh a pas fait attention, et moi, j'ai rien osé dire. Comme dit pépé, les Pugh ils nous tenaient le couteau sous la gorge.

Il en a fallu des parlotes avant qu'y-z-acceptent de venir à la maison avec moi. Ça faisait partie des ordres de pépé.

« Comment j'peux savoir si vous allez pas nous assassiner tous les deux une fois qu'on sera dans vot'désert ? a demandé m'sieur Pugh.

— J'pourrais vous tuer ici, si j'voulais, j'lui ai dit. Et j'le ferais bien, mais pépé veut pas. Vous êtes en sûreté si c'est les ordres de pépé, m'sieur Pugh. Les Hogben ont jamais manqué à leur parole. »

Alors il a dit oui, surtout parce que j'ai dit qu'on pourrait pas jeter les sortilèges qu'y fallait ailleurs que sur not'territoire, On a chargé l'oncle Lem à l'arrière de la bagnole et on a mis le cap sur les collines. Évidemment, il a fallu discuter dur avec le toubib.

L'oncle Lem, il est têtue comme une bourrique. Y voulait pas se réveiller, mais une fois que Junior a arrêté sa magie, il a eu vite fait de reprend'ses couleurs. Le toubib voulait pas en croire ses yeux, même en le voyant. M'sieur Pugh a été obligé de l'secouer drôlement pour qu'y nous laisse partir. On a laissé le toubib assis sur le trottoir, en train de se parler tout seul en se frottant le crâne d'un air ahuri.

Jusqu'à la maison, j'ai senti pépé qui étudiait les Pugh dans mon crâne. J'avais l'impression qu'y soupirait et même qu'y secouait la tête – enfin, ce qui en tient lieu – et qu'y solutionnait des problèmes qu'avaient pas de sens pour moi.

Quand on s'est arrêtés devant la maison, y avait pas un chat en vue. J'entendais pépé qui remuait et grommelait sur son sac en toile de jute au grenier, mais p'pa semblait s'être rendu invisible, et quand j'lui ai demandé où il était, il était trop beurré pour le dire. Bébé dormait. M'man était toujours à l'assemblée des dames patronnesses, et pépé a dit de pas la déranger.

« On peut s'occuper de ça tous les deux, Saunk, il a dit dès qu'on est descendus de voiture. J'ai bien réfléchi. Tu te rappelles la luge que t'as faite ce matin pour épaissir la crème de m'man ? Sors-la, fiston, sors-la. »

J'ai vu d'un seul coup ce qu'il avait en tête.

« Oh ! non, pépé ! j'ai dit tout haut.

— À qui tu parles ? Ed Pugh il a demandé en descendant de voiture. J'vois personne. C'est ça, chez toi ? C'est des ruines, non ? Reste à côté de moi, Junior. J'me fie pas à des gens que j'vois pas. »

« Sors la luge, Saunk, pépé il a dit, très ferme. Je l'ai toute préparée. On va renvoyer ces deux gorilles dans le passé, à une époque qui leur va.

— Mais pépé ! j'ai gueulé, seulement cette fois c'était dans ma tête. Y faut en discuter avant. Laisse-moi au moins appeler m'man. Et p'pa, il est drôlement futé quand il est pas bourré. On d'vrait attendre qu'y se réveille. Et j'trouve qu'on d'vrait aussi mettre Bébé dans le coup. J'trouve pas du tout que c'est une bonne idée d'les renvoyer dans l'passé, pépé.

— Bébé dort, a dit pépé. Fous-lui la paix. Y s'est endormi en lisant son Einstein, le p'tit ange. »

Je crois que ce qui m'embêtait le plus, c'est la façon que pépé parlait la langue de tout le monde. Y fait jamais ça quand il est dans son état normal. Je me disais que peut-être le grand âge l'avait rendu gâteux tout d'un coup et qu'il avait plus que de la sauce blanche dans sa... oh ! disons dans sa tête.

« Mais pépé, j'ai dit en essayant de garder mon calme, tu piges pas ? Si on les renvoie dans le passé et qu'on leur fait ce qu'on leur a promis, la situation va être un million de fois pire qu'avant. Ou alors, tu vas les renvoyer à l'an un et après tu tiendras pas ta promesse ?

— Saunk ! a dit pépé.

— Je sais, Si on a promis, y faut tenir. Mais si on les renvoie à l'an un, ça veut dire qu'y vont se mettre à pulluler entre cette époque-là et maintenant. Et à chaque génération, y aura bien plus de Pugh qu'à celle d'avant.

« Pépé, cinq secondes après qu'y seront retournés à l'an un, chuis sûr que j'vais sentir mes yeux se rétrécir en trous de vrille et se rapprocher, et ma gueule devenir toute bouffie comme celle de Junior. Pépé, y aura plus que des Pugh sur la Terre si on leur donne tout ce temps pour se multiplier !

— Si fay comme ay dit, fol enfant », qu'il a crié en vieux langage.

Ça m'a un peu rassuré, mais pas beaucoup. Je suis allé sortir la luge. Et c'est m'sieur Pugh qu'en a fait un foin pour monter dessus.

« Chuis jamais monté sur une luge depuis que j'étais haut comme ça, il a dit. Pourquoi que je monterais dessus maintenant ? C'est pas catholique. J'monterai pas. »

Junior a essayé d'me mordre.

« Écoutez, m'sieur Pugh, si vous voulez pas coopérer, on arrivera jamais à rien. Chais ce que j'fais. Mettez-vous là-dessus, c'est tout.

Junior, y a de la place pour toi devant. Voilà ! »

S'il avait pas vu le mouroin que je me faisais, je crois qu'y serait pas monté. Mais j'arrivais pas à cacher ce que j'sentais.

« Où il est ton pépé ? il a demandé, méfiant. Tu prends pas tout ça sous ton bonnet, au moins ? Un bleu comme toi, et ignare, en plus ! J'aime pas ça. Et si tu faisais une bourde ?

— On a donné not'parole, j'y ai rappelé. Maintenant, vous seriez ben bon de fermer vot'clapet parce qu'y faut que j'me concentre. Ou p't-êt'que vous voulez pas que la lignée des Pugh continue pour toujours ?

— C'est ce que t'as promis, il a dit en s'installant. Chose promise, chose due. Préviens-moi quand tu commenceras.

— D'accord, Saunk, a dit pépé du grenier, complètement réveillé. Maintenant, fais attention. T'apprendras p't-êt'une ou deux petites choses, Regarde bien. Choisis un gène et le quitte pas des yeux. N'importe lequel. »

Toute cette histoire, ça me plaisait pas du tout, mais j'ai pas pu m'empêcher de trouver ça intéressant. Quand pépé fait quelque chose, c'est toujours bien fait. Les gènes, c'est des bestioles drôlement glissantes, qu'ont l'air comme des fuseaux, et un peu petites. À font équipe avec des bidules tout maigres qu'on les appelle chromosomes, et on en voit partout une fois qu'on s'est habitué les yeux à les fixer comme y faut.

« Une bonne dose d'ultraviolets devrait faire l'affaire, a marmonné pépé. Saunk, vas-y, »

J'ai dit : « D'accord, pépé », et j'ai comme qui dirait tripoté la lumière qui filtrait à travers les pins et tombait en plein sur les Pugh. L'ultraviolet, c'est la couleur à l'autre bout du spectre, là où les couleurs *ont* pus de nom pour la plupart des gens.

Pépé a dit : « Merci, fiston. Tiens encore une minute. »

Les gènes se sont mis à onduler juste en mesure avec les ondes lumineuses. Junior a dit : « P'pa, y a quelque chose qui me chatouille. »

Ed Pugh a dit : « Ta gueule. »

Pépé grommelait entre ses dents. Chuis presque sûr qu'il avait fauché les mots au perresseur qu'on garde dans la bouteille, mais avec pépé, on sait jamais. P't-êt'que c'est lui qui les a inventés, au commencement.

« L'euchromatine, y marmonnait. Ça d'vrait aller comme ça. L'ultraviolet va nous donner une mutation héréditaire et l'euchromatine contient les gènes qui transmettent l'hérédité. Et maintenant, l'autre truc, l'hétérochromatine, et ça, ça produit des changements évolutifs du genre catastrophique.

« Parfait. Parfait. Une nouvelle espèce, ça peut toujours servir.

Hummmm ! Six décharges d'énergie hétérochromatinique, ça devrait suffire. »

Il est resté tranquille pendant un moment, et puis il a dit : « Ish am eldre and ek magti ! O.K., Saunk, ça suffit. »

J'ai laissé l'ultraviolet retourner d'où il venait.

« L'an un, pépé ? j'ai demandé, pas convaincu.

— Ça ira, il a dit. Veux-tu leur montrer le chemin ?

— Oh ! oui, pépé », j'ai dit. Sur ce, je me suis penché et j'ai poussé la luge de toutes mes forces.

La dernière chose que j'aie entendue, c'est le glapissement de m'sieur Pugh.

« Qu'est-ce que tu fous ? y m'a hurlé. Qu'est-ce que c'est ? Attention, jeune Hogben, ou... qu'est-ce que c'est que ça ? Où on va ? Jeune Saunk, j't'avertis, si c'est un piège, j'te lâche Junior dessus ! Et ça sera un sort tellement puissant que même tooooooiiii... »

Et puis, son glapissement a diminué, diminué, jusqu'à pas faire pus de bruit qu'un bourdonnement de moustique. Après, c'était drôlement tranquille dans la cour.

Je suis resté sans bouger, tout raidi pour essayer d'pas me transformer en Pugh si j'pouvais. C'est que c'est faux jeton, les gènes.

Chavais que pépé avait fait une bourde hénaurme.

À la minute que les Pugh arriveraient à l'an un et se mettraient à rebondir dans le temps pour revenir jusqu'à notre époque, chavais ce qui se produirait.

Chais pas exactement depuis combien de temps il est passé, l'an un, mais ça fait bien assez longtemps pour que les Pugh aient eu le temps de peupler toute la planète. J'ai mis deux doigts contre mon nez, pour empêcher mes yeux de se caramboler quand y commenceraient à se rapprocher comme toujours chez nous autres, les Pugh...

« T'es pas encore un Pugh, fiston, a dit pépé en rigolant. Tu les vois pas ?

— Non, j'ai dit. Qu'est-ce qui se passe ?

— La luge commence à ralentir, il a dit. Maintenant, elle s'arrête. Ouais, c'est bien l'an un. Regarde tous ces hommes et toutes ces femmes qui sortent des cavernes pour tenir compagnie à leurs nouveaux copains ! Nom de Dieu, regarde-moi les épaules qu'y-z-on, les hommes. Encore pus larges que p'pa Pugh.

« Et, oh là là ! regarde un peu les femmes ! Le p'tit Junior, mais c'est qu'il est beau à côté d'eux tous, c'est moi qui te l'dis ! Il aura pas de mal à se trouver une femme quand y sera en âge !

— Mais, pépé, c'est terrible ! j'ai dit.

— Fais pas chier tes aînés comme ça, Saunk, a gloussé pépé. Regarde, Junior y vient juste de jeter son sort sur quelqu'un. Un aut'petit vient de tomber raide à cause de lui. Et maintenant, la mère

de l'aut'petit lui flanque une bonne fessée. Et maintenant, le popa du même rentr'dans le lard à p'pa Pugh. Regarde-moi comme ils se tabassent ! Mais regarde ! Oh ! elle est en bonnes mains, la famille Pugh, Saunk.

— Mais not'famille à nous ? j'ai dit, presque en chialant.

— T'en fais pas, il a dit pépé. Le temps arrangera tout ça. Attends une minute, je vais te dire ça. Hummmm ! Ça passe vite une génération quand on sait comment regarder. Oh là là ! qu'est-ce qu'y sont moches les dix bébés Pugh ! Y sont juste comme leur popa et leur grand-popa.

« J'regrette vraiment que Lily Lou Mutz elle voie pas ses petits-enfants, c'est sûr. Et ça, si c'est pas mignon ? Chaque bébé Pugh a grandi en un rien de temps, on dirait, et chacun a encore dix moutards. Ça m'fait plaisir de voir ma promesse se réaliser, Saunk. J'avais dit que ça arriverait, et ça arrive. »

Moi, j'ai gémi, c'est tout.

« Bon, il a dit pépé, on va sauter deux cents ans. Mais y sont toujours là, et y s'multiplient à vue d'œil. Et la ressemblance est toujours parfaite. Hummmm ! Encore mille ans et... par exemple ! C'est la Grèce antique ! Elle non plus, elle n'a pas changé ! Ah ! dis donc, Saunk ! »

Y s'est mis à glousser, fier comme un pape.

« Tu te rappelles ce que je t'ai dit une fois sur Lily Lou, qu'elle me faisait penser à une vieille pote à moi qui s'appelait Gorgone ? Pas étonnant ! Parfaitement naturel ! Je voudrais que tu voies les arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petits-enfants ! Oh ! et pis après tout, non, y vaut mieux pas. Mais sûr que c'est intéressant. »

Il s'est tu pendant trois minutes, et alors il a recommencé.

« Bang ! il a dit. Première décharge hétérochromatinique. Maintenant, les changements vont commencer.

— Quels changements, pépé ? j'ai demandé, malheureux comme les pierres.

— Les changements, il a dit, qui vont montrer que ton vieux pépé il est pas si bête que tu crois. Chais bien ce que j'fais. Y vont vite, une fois qu'y-z-ont commencé. Regarde ici, maintenant, v'là l'deuxième changement. Regarde les petits gènes en train de muter !

— Tu veux dire, j'ai demandé, qu'après tout, je vais pas me transformer en un Pugh ? Mais, pépé, je croyais qu'on avait promis aux Pugh que leur lignée elle s'éteindrait pas ?

— Et je tiens ma promesse, a dit pépé avec dignité. Les gènes transmettront la gueule des Pugh jusqu'à ce qu'on entende les trompettes du Jugement dernier, tout comme j'ai dit. Et le pouvoir magique continuera avec. »

Puis il s'est mis à rigoler.

« Et prépare-toi bien, Saunk, il a dit. Quand p'pa Pugh est parti vers l'an un sur sa luge, y t'a bien menacé de son charme, non ? Eh ben, y plaisantait pas. Le v'là qui t'arrive dessus !

— Seigneur ! j'ai dit. Mais y vont être un million le temps d'arriver ici ! Pépé ! Qu'est-ce que j'vas faire ?

— Prépare-toi pour les recevoir, a dit pépé, sans me plaindre une miette. Un million, tu crois ? Mais ils sont beaucoup plus d'un million.

— Combien ? » j'ai demandé.

Il a commencé à me le dire. Vous me croirez p't-êt'pas mais il a pas encore fini. Vous voyez le temps que ça prend ! C'est dire qu'y sont nombreux !

Vous voyez, c'est comme avec la famille Jukes qu'habitait par ici, un peu plus au sud. Les mauvais étaient toujours un peu plus mauvais que leurs mômes, et la même putain de chose a dû arriver à Gène Chromosome et à sa famille, comme qui dirait. Les Pugh sont restés des Pugh, et y-z-ont gardé leur pouvoir – et je crois qu'après tout on peut dire que les Pugh ont conquis le monde.

Mais ça aurait pu être pire. Les Pugh auraient pu garder la même taille à travers les générations. Au lieu de ça, y-z-ont rapetissé – et pas qu'un peu. Quand j'les avais rencontrés, y-z-étaient pus grands que la plupart des gens – p'pa Pugh, en tout cas.

Mais le temps qu'y remontent les générations en partant de l'an un, y-z-avaient tellement rétréci que les petites bestioles blanches qu'y a dans le sang, elles étaient à peu près de la même taille qu'eux. Et qu'est-ce qu'y pouvaient se bagarrer avec elles !

Les Pugh, y-z'en ont pris un sacré coup avec les décharges hétérochromatiniques que pépé m'avait dit, tellement qu'y-z-en ont perdu leur forme. Maintenant, on peut leur donner le nom de virus – et ben sûr un virus, c'est la même chose qu'un gène, sauf qu'un virus, ça remue davantage. Mais, Dieu du Ciel, c'est comme si je disais que les fils Jukes c'est exactement la même chose que Georges Washington !

Le sort m'est tombé dessus... et fort.

J'ai éternué, quelque chose d'affreux, Et après, j'ai entendu l'oncle Lem qui éternuait dans son sommeil ; y dormait toujours dans la bagnole jaune. Pépé y continuait à réciter le nombre des Pugh qui me tombaient dessus juste à cette minute, alors c'était pas la peine de lui poser des questions. J'ai fixé mes yeux d'une autre façon pour voir ce qu'y avait dans l'éternuement qui venait de me chatouiller...

Ah ! dis donc, vous avez jamais vu autant de Pugh de vot'putain de vie ! C'était le sort, c'est sûr. Et les Pugh y-z-arrètent pas d'emmerder tout le monde sur la Terre. Et y-z-ont pas fini, en plus, vu que la lignée des Pugh elle s'éteindra pas, à cause de la promesse de pépé.

À ce qu'y paraît que même les microscopes permettent pas de bien

voir certains virus. Y vont en faire une tête, les savants, le jour où ils vont bien ajuster leurs lunettes et voir tous ces petits diables à gueule bouffie, moches comme le péché, avec leurs petits yeux en trous de vrille si rapprochés, et qui se démènent comme la misère pour emmerder tout le monde.

Ça a pris du temps – enfin, depuis l’an un – mais Gène Chromosome a arrangé les choses, avec l’aide de pépé. C’est pour ça que Junior Pugh donne pus mal de tête comme avant.

Mais alors, les rhumes de cerveau, pardon !

Traduit par SIMONE HILLING.

Cold war.

Publié avec l’autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1976, pour la traduction.

LES JOUEURS D'ÉCHECS

Par Charles D. Harness

Une manière toute simple d'inverser le thème des superpouvoirs, c'est d'imaginer que les superpouvoirs sont invisibles. Mais comment ? Un rat génial passe difficilement inaperçu. Néanmoins, Charles Harness a su trouver une justification, la seule possible sans doute – ce ne sont pas les joueurs d'échecs qui me contrediront. On notera pour la petite histoire qu'à l'époque où cette nouvelle fut publiée, la seconde guerre mondiale était finie depuis peu, l'Amérique était pleine de rescapés des camps de la mort et l'U.R.S.S. était encore stalinienne.

Je tiens à mettre une chose au point. Je ne dis pas que tous les joueurs d'échecs sont des cinglés, mais je prétends que jouer régulièrement aux échecs détraque un homme.

Permettez-moi de vous parler du Club d'Échecs de la rue K, dont j'ai été trésorier dans le temps.

La liste de nos membres comprenait un sénateur, un dirigeant syndicaliste important, le président de la Compagnie des Chemins de fer A, & W. et quelques autres grosses légumes. Cependant, il semblait que plus leur situation était importante, plus ils étaient mauvais joueurs d'échecs.

Le sénateur et le magnat du rail ignoraient la différence entre le Ruy Lopez et le Gambit de la Reine et, naturellement, ils ne pouvaient jouer qu'avec les autres petits joueurs ou flâner au club en observant d'un œil envieux les parties des joueurs de la classe A et en souhaitant devenir eux aussi des vedettes dans le monde des échecs.

Le champion du club était Bobby Baker, un petit garçon en quatrième du lycée Pestalozzi-Borstal. Plusieurs de ses problèmes d'échecs avaient été publiés par la *Chess Review* et le *Chahmatnii Rouskii Journal*, avant même qu'il sût parler convenablement.

Le second en force était Pete Summers, employé aux écritures à la

Compagnie des Chemins de fer A. & W. Celui-là était l'auteur de deux traités d'échecs très renommés. Un de ses livres apportait la preuve que les blancs pouvaient toujours gagner et l'autre prouvait que les noirs pouvaient toujours forcer le match nul. Comme vous pouvez le penser, la brèche qui le séparait du président de sa Compagnie de Chemins de fer était réellement abyssale.

L'homme le plus en vue au club était Jim Bradley, un fainéant chronique dont les cotisations étaient payées par sa femme. Il jouissait parmi nous d'une admiration sans réserve.

Mais ce ne sont pas les experts qui font un club. Il faut qu'il y ait un cerveau dirigeant, un assez bon joueur, possédant le sens de l'organisation et une connaissance réelle des valeurs.

Nous avions le bonheur de posséder un tel oiseau rare en la personne de notre secrétaire, Nottingham Jones.

En réalité ce fut l'intérêt que je portais à Nottingham Jones qui me fit adhérer au Club d'Échecs de la rue K. Je tenais à me rendre compte s'il était vraiment une exception ou si les types de son club étaient tous du même acabit.

Quand je vous aurai conté la rencontre des membres de notre club avec Zeno, vous pourrez en juger par vous-mêmes.

Dans la partie de sa vie qui ne comptait pas pour lui, Nottingham Jones était statisticien dans l'administration. Il travaillait à un bureau, dans une grande salle où il y avait d'autres bureaux – y compris le mien, et il s'acquittait de sa tâche d'une façon automatique, sans effort conscient. Bien souvent, l'après-midi, après la sonnerie annonçant la fin du travail, j'allais le retrouver à sa table pour discuter avec lui de la situation financière du club et il était tout étonné de découvrir qu'il était déjà arrivé à son travail et avait rempli une pile imposante de formulaires.

Je suppose que c'était pendant ses heures de quasi-existence que l'invisible Nottingham conçut les nombreux tournois qui lui avaient valu sa réputation d'un organisateur émérite sur tout le territoire des États-Unis.

Car ce fut Nottingham qui mit sur pied le fameux tournoi par télégramme entre les États-Unis et l'U.R.S.S. (au cours duquel l'équipe américaine fut copieusement battue), ce fut lui qui arbitra de nombreux matchs de championnat aux États-Unis, et qui lança une bonne douzaine de maîtres étrangers, brillants mais impécunieux, dans les tournées d'exhibition auprès d'une centaine de clubs d'échecs, de New York à Los Angeles.

Mais les exploits dont il tirait le plus de fierté étaient ses tournois fou-cavalier.

Le fou est supposé être légèrement plus fort que le cavalier et cette réputation est tellement enracinée chez les adeptes du jeu d'échecs

qu'aucun joueur n'échangerait volontairement un fou contre le cavalier de son adversaire. Un joueur d'échecs est capable de dilapider les économies de toute une vie de labeur en achetant des actions douteuses, il est capable de discuter avec un motard de la route et de lui répondre de travers, il est même capable d'oublier l'anniversaire de son mariage, mais jamais, au grand jamais, il ne lui viendrait à l'idée d'échanger un fou contre un cavalier.

Nottingham estimait que cette idée fixe n'avait aucune base solide. À son avis le cavalier était tout aussi fort que le fou et, pour prouver cette hypothèse, il organisa de nombreux tournois, intra-muros, au Club de la rue K, au cours desquels un des joueurs jouait avec six pions et un fou contre les six pions et le cavalier de son adversaire.

Jones ne réussit jamais à décider si le fou était plus fort que le cavalier, mais au bout de deux ans il avait acquis la conviction que le Club de la rue K comptait dans ses rangs plus d'experts fou-cavalier que n'importe quel autre club des États-Unis.

Alors il lui vint à l'idée que les joueurs d'échecs américains avaient un moyen merveilleux de racheter leur cuisante défaite devant les télégraphistes russes.

Il lança un défi à Staline en personne – le Club d'Échecs de la rue K contre tous les Russes – douze parties fou-cavalier à jouer par câble.

L'office soviétique des Loisirs envoya ses six refus succincts habituels, puis s'empessa de relever le défi.

Ceci nous ramène à un certain après-midi à 5 heures, où Nottingham Jones leva les yeux de sa table de travail et sursauta en me voyant devant lui.

« Ne vous levez pas encore, lui dis-je. J'ai à vous annoncer quelque chose que vous feriez aussi bien d'écouter assis. »

Il me regarda avec son air de hibou.

« Est-ce déjà l'échéance du loyer annuel ?

— La semaine prochaine seulement. Mais il s'agit d'autre chose.

— Oh ?

— Un professeur de mes amis, lui dis-je, qui habite la mansarde au-dessus de mon appartement, désire jouer contre tous les membres du club au cours d'une même séance... une exhibition de jeu simultané.

— Une partie simultanée, hein ? Il doit être fort, hein ?

— Ce n'est pas exactement le professeur qui désire jouer. En réalité c'est un de ses amis.

— Est-il fort ?

— Aux dires du professeur, oui. Mais ce n'est pas ça qui est important. En quelques mots : ce professeur, un certain docteur Schmidt, possède un rat apprivoisé. Il désire faire jouer son rat. »

Puis j'ajoutai :

« Il demande le cachet habituel des parties simultanées. Le

professeur a besoin d'argent. En fait, s'il ne réussit pas très bientôt à trouver un emploi régulier et stable, il risque fort de se faire expulser des États-Unis. »

Une expression de doute se peignit sur le visage de Nottingham.

« Je ne vois pas très bien de quelle façon nous pourrions lui venir en aide. Vous venez bien de me parler d'un rat ?

— Exactement !

— Un rat qui joue aux échecs ? Un vrai rat, à quatre pattes ?

— C'est bien ça. Une drôle d'attraction pour notre club, n'est-ce pas ? »

Nottingham haussa les épaules.

« Tous les jours on apprend quelque chose de nouveau. C'est incroyable. Je n'ai encore jamais entendu dire que les rats s'intéressaient au jeu d'échecs. Les femmes, par exemple, ne s'y intéressent pas du tout. Cependant, l'autre jour, j'ai lu quelque chose au sujet d'un cheval savant. Je suppose qu'il est très connu en Europe.

— Fort probablement, répondis-je. Le professeur est un spécialiste de psychologie comparée. »

Nottingham secoua la tête d'un mouvement impatient.

« Je ne parlais pas du professeur, mais du rat.

N'importe. Comment s'appelle-t-il ?

— Zeno.

— Jamais entendu parler de lui. Quelles sont ses performances en tournoi ?

— Je ne crois pas qu'il ait jamais joué dans un tournoi. Le professeur lui appris le jeu dans un camp de concentration. J'ignore s'il est fort, mais je sais qu'il rend une tour au professeur. »

Nottingham Jones eut un sourire de pitié.

« Je peux vous rendre une tour, et cependant je ne me sens pas assez fort pour jouer des parties simultanées. »

Une grande lumière se fit en moi.

« Hé ! Attendez-vous, Vous omettez tout simplement le fait fantastique que Zeno est un...

— La seule question pertinente, coupa Nottingham, est de savoir s'il est vraiment de la classe des maîtres. Nous avons au club une demi-douzaine de joueurs capables de jouer une partie simultanée « intérieure » gratuitement, mais lorsque nous engageons quelqu'un de l'extérieur et que nous demandons à nos membres un droit d'engagement d'un dollar pour avoir le droit de jouer contre le visiteur celui-ci doit être d'une force suffisante pour battre nos meilleurs joueurs. Et, en ce moment où le club tout entier s'entraîne en vue du match télégraphique fou-cavalier contre les Russes le mois prochain, je ne puis permettre à nos membres de perdre la main en prenant part à un tournoi de parties simultanées de qualité médiocre.

— Mais vous n'y êtes pas du tout, vous...

— Oui, je sais que Zeno a besoin d'argent et que vous aimeriez me voir organiser une partie simultanée pour lui venir en aide, mais il m'est tout simplement impossible de le faire. Il est de mon devoir envers les membres du club d'y maintenir un niveau de jeu très élevé.

— Mais Zeno est un rat. Il a appris à jouer aux échecs dans un camp de concentration. Il ...

— Cela ne signifie nullement que c'est un bon joueur. »

Tout cela était abracadabrant. Ma voix devint toute fluette.

« Pourtant, en un certain sens, cela m'avait paru une excellente idée. »

Nottingham se rendit compte qu'il m'avait traité trop durement.

« Si vous y tenez absolument, nous pourrions organiser une partie entre Zeno et l'un de nos meilleurs joueurs, Jim Bradley, par exemple. Il ne manque pas de loisirs. Si Jimmy déclare que Zeno est suffisamment fort pour jouer une partie simultanée, nous en organiserons une pour lui, »

*

* *

C'est ainsi que j'invitai Jim Bradley et le professeur, y compris Zeno, à mon appartement le lendemain soir.

J'avais déjà vu Zeno, mais c'était à une époque où je le prenais simplement pour un rat apprivoisé.

Le considérer en tant que maître ès échecs semblait en faire une créature totalement différente. Tous deux, Jim et moi, nous l'étudiâmes de très près lorsque le professeur le sortit de la poche de son veston et le plaça sur la table de jeu.

Rien qu'à regarder ce petit animal, rien qu'à la façon dont ses yeux noirs en boutons de bottine brillaient et à son port de tête alerte, on pouvait constater que c'était un super-rat, un Einstein parmi les rongeurs.

« Permettez-lui simplement de se repérer, dit le professeur en fixant un petit morceau de fromage au roi de Bradley, au moyen d'une punaise. N'ayez crainte, il vous fera une bonne exhibition. »

Zeno trottina autour de l'échiquier, flaira avec une délicatesse blasée aussi bien ses pions à lui que ceux de Bradley, plissa son nez en direction du roi de Bradley couronné de fromage et donna nettement l'impression que la seule raison qui l'empêchait de bâiller était qu'il était trop bien élevé. Il retourna de son côté de l'échiquier et attendit que Bradley jouât son coup d'ouverture.

Jim cligna des yeux, se trémoussa et finalement avança de deux cases le pion de la reine.

Zeno réfléchit, prit son pion de la reine entre les dents et l'avança

également de deux cases. Jim avança le pion du fou de la reine et la partie était engagée, un Gambit Dame refusée conventionnel.

Je réussis à attirer le professeur dans un coin.

« Comment lui avez-vous appris à jouer ? Vous ne me l'avez jamais dit ?

— Ça été facile. J'attachais chaque pion, l'un après l'autre, au corps de Zeno et le laissais courir dans un labyrinthe composé des mouvements du pion ou de la figure en question jusqu'à ce qu'il arrivât au roi et prît un bout de pain attaché à la couronne. Ensuite nous... un instant, vous permettez. »

Nous regardâmes tous les deux l'échiquier. Zeno avait renversé le roi de Jim et de sa fine patte tapait du pied devant le monarque tombé.

Jim comptait les coups, sans bouger les lèvres.

« Il annonce un mat en treize coups et il a raison. »

Zeno était déjà en train de grignoter le petit morceau de fromage attaché à la couronne du roi de Jim.

*

* *

Le lendemain, lorsque je rendis compte à Nottingham du résultat de la partie, il accepta d'organiser une partie simultanée où Zeno ferait une exhibition. Comme Zeno était un inconnu, sans la moindre réputation et par conséquent sans valeur publicitaire, Jim évita de mettre les journaux locaux au courant et envoya simplement des cartes d'invitation aux membres du club.

Le soir de la partie simultanée, Nottingham disposa vingt-cinq tables à échecs à peu près en cercle autour de la pièce où le club tenait ses assises. Par-ci, par-là, le professeur rapprocha légèrement les tables pour que Zeno puisse facilement sauter de l'une sur l'autre en faisant son tour des échiquiers. Ensuite le professeur s'approcha de chaque table et attacha un petit morceau de fromage à la couronne des rois de chacun des adversaires de Zeno.

Ceci fait, il s'épongea le front, sortit du cercle et Zeno commença sa tournée.

Et c'est alors qu'il y eut un pépin !

Un homme gris, aux mouvements lents, émergea d'un petit groupe de spectateurs et s'approcha du professeur.

« Docteur Hans Schmidt ? demanda-t-il.

— Ya, dit le professeur un peu timidement. Je veux dire oui, monsieur. »

L'homme gris sortit son portefeuille et fit briller quelque chose sous les yeux du professeur.

« Service d'Immigration. Votre visa de séjour a-t-il été

renouvelé ? »

Le professeur passa la langue sur ses lèvres et secoua la tête, sans dire un mot.

« D'après les renseignements que nous possédons, vous n'avez pas d'emploi, vous n'avez pas payé votre loyer depuis un mois et l'épicier du coin refuse de continuer à vous faire crédit, Je regrette, mais je dois vous prier de me suivre.

— Vous voulez dire... *expulsion* ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. »

Le professeur avait l'air de quelqu'un qui venait de passer sous un rouleau compresseur.

« Donc c'est arrivé, murmura-t-il. Je savais bien que je n'aurais pas dû sortir de ma cachette, mais on a besoin d'argent...

— C'est ça le malheur, dit le fonctionnaire de l'Immigration. Naturellement, si vous êtes en mesure de déposer une caution de cinq cents dollars comme garantie et preuve que vous êtes capable de subvenir à vos besoins... »

— Si je possédais cinq cents dollars, aurais-je des dettes chez l'épicier ? »

Le professeur se dirigea tristement vers le portemanteau.

Je le saisis par la manche.

« Attendez une seconde, dis-je précipitamment. Écoutez, monsieur, d'ici deux heures le docteur Schmidt aura dans sa poche un contrat pour une tournée d'exhibitions de cinquante-deux semaines. »

M'adressant au professeur, je m'exclamai :

« Zeno gagnera plus d'argent que vous ne serez capable d'en dépenser. Dès que la partie simultanée de ce soir sera terminée, Nottingham Jones vous recommandera à tous les clubs d'échecs des États-Unis, du Canada et du Mexique. Pensez donc ! Zeno ! L'unique rat joueur d'échecs de l'histoire !

— Pas si vite, dit Nottingham qui venait de s'approcher. Avant de le recommander, il faut que je me rende compte de la force de ce Zeno.

— Ne vous en faites pas, dis-je. Le seul fait qu'il s'agit d'un rat... »

L'homme gris intervint.

« Vous semblez désirer que j'attende une heure ou deux pour voir si le professeur décrochera un contrat quelconque ?

— Exactement, acquiesçai-je avec empressement. Quand Zeno aura montré ce dont il est capable, le professeur aura certainement un contrat pour une tournée d'exhibitions. »

L'homme gris regardait Zeno avec un dégoût visible.

« C'est bon. J'attendrai. »

Le professeur poussa un gigantesque soupir de soulagement et nous

quitta en trotinant, pour aller veiller sur son protégé.

« Dites donc, m'interpella l'homme gris, vous devriez avoir un chat ici. Je suis certain d'avoir vu un rat quelque part.

— Mais c'est Zeno, dis-je. Il joue aux échecs.

— Trêve de plaisanteries, mon ami. Je ne faisais qu'une simple suggestion. »

Il me quitta pour surveiller le professeur.

*

* *

La soirée se poursuivit. Le professeur trempa tous ses mouchoirs et emprunta même un des miens. Cependant je ne voyais pas bien ce qui pouvait l'inquiéter, car il était évident que Zeno était une merveille à classer tout là-haut parmi les Lasker, les Alekhine et les Botvinnik.

Dans chacune des parties, il déployait une orgie de complications. Un à un ses adversaires s'écroulaient et étaient obligés de s'avouer vaincus. Une à une les tables se vidaient et les perdants se réunissaient autour de ceux qui luttaient encore. Les groupes qui entouraient Bobby Baker, Pete Summers et Jim Bradley augmentaient de minute en minute.

Mais vers la fin de la deuxième heure, alors que seuls les trois champions du club étaient encore dans la course, je remarquai que Zeno ralentissait le mouvement.

« Qu'est-ce qui cloche, professeur ? » murmurai-je anxieusement.

Il gémit.

« D'habitude je ne lui donne que deux petits morceaux de fromage pour son dîner.

Et ce soir Zeno en avait déjà mangé vingt-trois. Il était tellement gros qu'il avait des difficultés à marcher et avançait comme un canard.

Je poussai un gémissement à mon tour et pensai à de minuscules sondes stomacales.

D'un air tendu, nous regardâmes Zeno s'éloigner lentement, au prix d'énormes efforts, de l'échiquier de Jim Bradley, pour se diriger vers celui de Pete Summers. Il parut prendre un temps infini pour analyser la situation sur l'échiquier de Pete. Finalement, il joua son coup et se traîna vers la table de Bobby Baker.

Et ce fut-là, le menton reposant sur la base de son fou du roi, qu'il s'effondra en un doux sommeil de rongeur.

Le professeur émit un gémissement presque inaudible qui vous déchirait le cœur.

« Ne restez pas là sans rien faire, m'écriai-je. Réveillez-le ! »

Le professeur poussa vivement le petit animal avec son index.

« *Liebchen*, plaida-t-il, *Wach auf !* (27) ».

Mais Zeno se contenta de rouler confortablement sur le dos.

Un silence mortel s'était établi dans la pièce et c'est la raison pour laquelle nous entendîmes ce que nous entendîmes.

Zeno se mit à ronfler.

Tout le monde semblait avoir détourné les yeux lorsque le professeur ramassa le petit animal et le glissa tendrement dans la poche de son veston râpé.

L'homme gris fut le premier à dire quelque chose.

« Eh bien, docteur Schmidt, pas de contrat ? demanda-t-il.

— Ne soyez pas ridicule, déclarai-je. Naturellement il va signer pour une tournée. Nottingham, combien de temps vous faut-il pour prendre contact avec les autres clubs ?

— Mais je ne vois réellement pas la possibilité de recommander Zeno, protesta Nottingham. Après tout il a fait défaut pour trois des vingt-cinq parties. Ce n'est qu'un *Kleinmeister*(28). Pas du tout le genre qui convient pour une tournée de parties simultanées.

— Quelle importance qu'il n'ait pas terminé trois misérables petites parties ? C'est tout de même un bon joueur. Vous n'avez qu'à lever le petit doigt et tous les secrétaires de clubs d'Amérique du Nord tiendront à réserver une date pour lui... avec un droit à l'entrée de cinq dollars par joueur. Il fera sensation dans tout le pays !

— Je regrette, dit Nottingham au professeur. Il me faut un certain niveau de jeu et votre joueur ne l'atteint pas, même si ce n'est que de justesse. »

Le professeur poussa un soupir.

« *Ja, ich verstehe*(29).

— Mais c'est fou ! »

J'avais prononcé ces paroles plus haut que je n'en avais l'intention.

« J'espère que vous autres, vous n'êtes pas de l'avis de Nottingham ? Qu'en dites-vous, Jim ?

Jim Bradley haussa les épaules.

« Il est difficile de dire ce que vaut Zeno. Il faudrait une semaine d'analyse très serrée pour pouvoir déterminer avec certitude qui de nous deux était en tête dans *ma* partie. Zeno a un pion de retard, mais il occupe une position merveilleuse.

— Mais, Jim, protestai-je. Ce n'est pas du tout ce qui compte. Ne voyez-vous pas ? Pensez à la publicité... un *rat* joueur d'échecs !...

— J'ignore tout de sa vie privée, dit Jim sèchement.

— Allons, mes amis, m'écriai-je en désespoir de cause. Est-ce là votre point de vue à tous ? Ne pourrait-on trouver suffisamment d'hommes parmi vous pour se serrer les coudes et passer une résolution recommandant Zeno pour un circuit de parties simultanées ? Qu'en dites-vous, Bobby ? »

Bobby parut gêné.

« Je crois que la camionnette de mon école m'attend. Il est l'heure

de rentrer pour moi.

— Allons, docteur, vous venez ? demanda l'homme gris.

— Oui, répondit le docteur Schmidt à contrecœur. Bonsoir, messieurs. »

Je restai figé sur place, comme étourdi.

« Voici les gains de Zeno pour la soirée, professeur, dit Nottingham en lui glissant une enveloppe dans la main. Je regrette, mais je crains que cela ne vous aide pas beaucoup car je ne me suis pas cru autorisé à demander le droit d'inscription habituel d'un dollar. »

Le professeur hocha la tête et dans un silence dénué de toute sensibilité, je le regardai suivre le fonctionnaire de l'Immigration vers la porte.

Au même instant Pete Summers s'écria :

« Hé ! docteur Schmidt ! »

Il brandissait à bout de bras une feuille de papier couverte de diagrammes d'échecs.

« Ceci est tombé de votre poche pendant que vous vous trouviez à côté de moi. »

Le professeur murmura une excuse à l'homme gris et revint sur ses pas.

« *Danke sehr* !⁽³⁰⁾ dit-il en tendant la main vers le papier. Ça fait partie d'un manuscrit.

— Un manuscrit sur le *jeu d'échecs*, professeur ? »

À présent je me raccrochais à des brindilles.

« Êtes-vous en train d'écrire un traité d'échecs ?

— *Ja*. Je crois.

— Tiens, tiens ! s'exclama Pete Summers qui scrutait la feuille très attentivement. Le fou contre le cavalier, hein ?

— *Ja*. Et maintenant si vous voulez bien m'excuser...

— Le fou contre le cavalier ? cria d'une voix stridente Bobby Baker, revenant en trotinant vers les tables de jeu.

— Le fou et le cavalier ? » murmura Nottingham Jones.

Brusquement il demanda :

« Est-ce que vous étudiez ce problème depuis longtemps, professeur ?

— Depuis de longs mois. Au camp... dans ma mansarde... et maintenant le manuscrit a atteint 2000 pages et nous sommes à la recherche d'un éditeur.

— *Nous... ?* »

Ma voix avait dû trembler un peu, car Nottingham et le professeur se tournèrent vers moi en me jetant des regards inquisiteurs.

« Professeur... »

Mes mots jaillirent en hâte.

« Est-ce Zeno qui a écrit ce livre ?

— Qui d'autre ? répondit le professeur, étonné.

— Je ne vois pas du tout comment un rat pourrait tenir une plume, dit Nottingham, dubitativement.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit le professeur. Il joue les coups et moi j'en prends note. »

Avec fierté et dignité, il ajouta :

« *Zenzen*⁽³¹⁾ est fort probablement la plus grande autorité vivante sur la question fou-cavalier. »

Brusquement un silence complet régna dans la pièce. Pendant un très long moment, on n'entendit que le ronflement amorti de Zeno, sortant en spirale de la poche du veston du professeur.

« En est-il arrivé à des conclusions quelconques ? » demanda Nottingham dans un souffle.

Le professeur tourna un regard surpris sur les visages tendus qui l'entouraient.

« Zeno croit qu'on ne peut pas poser ce problème dans son ensemble. Toutefois, il a découvert 78 positions dans lesquelles le fou est supérieur au cavalier et 24 positions dans lesquelles le cavalier est meilleur. Apparemment, le joueur possédant le fou doit essayer...

— ...d'atteindre une des positions qui permet au fou de gagner, naturellement, et de même pour le cavalier, termina Nottingham. Mais c'est là un manuscrit de très grande valeur ! »

Pendant cet échange de vues, je respirais librement pour la première fois depuis le début de la soirée. Cela faisait du bien.

« Il est extrêmement regrettable, observai-je fortuitement, que le professeur ne puisse rester assez longtemps pour que vous, espèces de requins, ayez le temps d'étudier le livre de Zeno et d'y puiser quelques indications précieuses pour le grand match télégraphique fou-cavalier du mois prochain. Il est bien regrettable en outre que Zeno ne soit pas présent pour prendre un échiquier contre les Russes. Il nous donnerait un point gagnant sûr.

— Ouais, dit Jim Bradley. C'est ce qu'il ferait. »

Nottingham lança une question au professeur.

« Est-ce que Zeno serait disposé à nous donner le manuscrit en location pour un mois ? »

Le professeur était sur le point d'accepter lorsque j'intervins.

« Ce serait plutôt difficile, Nottingham. Zeno ignore totalement où il se trouvera dans un mois. En outre, en ma qualité de trésorier du Club, permettez-moi de vous informer qu'après avoir payé le loyer annuel de notre local la semaine prochaine, notre caisse sera aussi plate qu'une crêpe. »

Le visage de Nottingham s'affaissa.

« Naturellement, poursuivis-je avec précaution, si vous étiez disposé à garantir une tournée pour Zeno, je suppose qu'il serait prêt à

vous prêter son manuscrit pour rien. Alors le professeur ne serait pas expulsé et Zeno pourrait rester ici. Il entraînerait notre équipe et pourrait également prendre un échiquier dans le match télégraphique. »

Ni moi ni le professeur n'osâmes respirer en regardant Nottingham lutter dans cette partie d'échecs solitaire qu'il était en train de livrer à son âme. Finalement sa face de hibou exprima une obstination austère.

« Malgré tous ces avantages, il m'est impossible de recommander Zeno pour une tournée. Je tiens à conserver ma réputation. »

Plusieurs autres joueurs hochèrent sombrement la tête.

« Je suis inscrit pour jouer contre Keresloff, dit Pete Summers en regardant tristement le manuscrit. Néanmoins, Nottingham, je suis obligé de me ranger à votre avis. »

Je connaissais Keresloff. Le Club de Moscou avait organisé des tournois internes fou-cavalier chaque semaine au cours des six derniers mois et Keresloff les avait gagnés presque tous.

« Et moi, je dois jouer contre Botvinnik, dit Jim Bradley. Néanmoins je dois vous donner raison, Nottingham, nous ne pouvons souscrire à une tournée pour Zeno. »

Botvinnik était tout simplement le champion du monde d'échecs.

« Comme c'est regrettable, dis-je. Professeur, je crains fort qu'il ne nous faille traiter avec l'Office soviétique des Loisirs. »

C'était une inspiration soudaine et passablement vicieuse. J'en suis encore au point de me demander si j'aurais été jusqu'au bout de mon idée, mais Nottingham a aussitôt demandé au fonctionnaire de l'Immigration :

« Monsieur, c'est bien une caution de cinq cents dollars que vous exigez du docteur Schmidt ?

— C'est le montant habituel. »

Nottingham se tourna vers moi, le visage rayonnant.

« Nous avons plus que ça en caisse, n'est-ce pas ?

— Certainement. Nous possédons exactement cinq cents dollars et quatorze cents, dont cinq cents dollars sont pour le loyer. Ne me regardez pas avec cet air-là !

— Les dirigeants de ce club, statua Nottingham d'une voix de stentor, vous autorisent à tirer un chèque de cinq cents dollars à l'ordre du docteur Schmidt.

— Êtes-vous tombé sur la tête ? m'écriai-je. Où croyez-vous que je trouverai les cinq cents dollars de plus pour le loyer ? Je vous vois déjà jouer votre match télégraphique au beau milieu de la rue K.

— Ce livre, déclara Nottingham, est l'œuvre la plus importante sur le jeu d'échecs depuis *l'Histoire des Échecs* de Murray, Quand nous en aurons terminé avec lui, je crois bien qu'il nous sera possible de

trouver un éditeur pour Zeno. Vous opposeriez-vous à une aussi splendide contribution à la littérature sur le jeu d'échecs ? »

Pete Summers, s'érigeant en accusateur, ajouta son grain de sel.

« Même si vous ne trouvez pas Zeno sympathique, vous pourriez tout au moins réfléchir au bien du club en particulier et des joueurs d'échecs américains en général. Je trouve votre attitude extrêmement étrange dans toute cette affaire.

— Il est vrai que vous n'êtes pas un *véritable* joueur d'échecs, dit Bobby Baker avec indulgence. Nous n'avons encore jamais eu un trésorier qui le fût. »

Nottingham poussa un soupir.

« Je crois qu'il serait temps pour nous d'élire un nouveau trésorier.

— Bon, bon, dis-je sombrement. Je me demande seulement ce que je vais raconter au propriétaire la semaine prochaine. Lui non plus n'est pas joueur d'échecs. »

Je me tournai vers l'homme gris.

« Venez par ici, je vais vous établir un chèque. »

Il fronça les sourcils.

« Un chèque ? Accepter un chèque d'une bande de joueurs d'échecs ? Jamais de la vie. Allons, vous venez, professeur ? »

Alors il se produisit une chose remarquable. Un de nos membres les plus insignifiants prit la parole.

« *Je suis le sénateur Brown, un collègue d'échecs de M. Jones.* Si vous voulez, j'endosserai ce chèque. »

Et puis il y eut comme le bruit d'un bouchon sautant d'une bouteille et un bouton me frôla l'oreille. Je me retournai vivement pour voir un énorme nuage de fumée, se terminant par trois ronds de forme parfaite. Notre magnat du rail tapa sur son cigare.

« Je suis Johnston, de l'A. & W. Pour les questions de ce genre, *nous, les joueurs d'échecs*, nous nous serrons les coudes, Je vais également endosser ce chèque. Et, à propos, Nottingham, ne vous inquiétez pas pour le loyer, le sénateur et moi-même nous nous en chargeons. »

J'étouffai un halètement d'indignation. C'est *moi* qui m'inquiétais au sujet du loyer, pas Nottingham. Mais, naturellement, j'étais indigne de leur attention. Je n'étais pas un *joueur d'échecs*.

L'homme gris haussa les épaules.

« D'accord. J'accepte la caution et je recommanderai le renouvellement du permis de séjour pour une durée illimitée. »

*

* *

Cinq minutes plus tard, j'étais arrêté devant l'immeuble du club, aspirant à pleins poumons l'air froid et pur, lorsque le fonctionnaire de

l'Immigration passa à côté de moi, se dirigeant vers sa voiture.

« Bonne nuit », lui souhaitai-je.

Il se baissa légèrement, puis leva les yeux. Lorsqu'il répondit, il paraissait plutôt se parler à lui-même que s'adresser à moi.

« Cela a été une expérience des plus étranges. On avait nettement l'impression qu'il y avait un petit rat qui courait sur les échiquiers et qui déplaçait les pions avec ses dents. Mais naturellement les rats ne jouent pas aux échecs. Seuls les êtres humains le font. »

Il me fixa dans la pénombre, comme s'il essayait d'avoir une vue plus claire des choses.

« Dites-moi, vous êtes bien sûr qu'il n'y avait pas de rat qui jouait aux échecs là-dedans, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je. Il n'y avait pas de rat là-bas. Ni d'êtres humains, d'ailleurs. Simplement des *joueurs d'échecs*. »

Traduit par ABRAHAM CADABRA.

The chessplayers.

© Charles D. Harness, 1960.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

MANUSCRIT TROUVE DANS UN SABLÉ CHINOIS

Par C.M. Kornbluth

Le pouvoir est proche de la folie. Et par-dessus tout le pouvoir d'écrire. Sur ce thème, Kornbluth a écrit une de ses nouvelles les plus paranoïaques, les plus amères. Il y a beaucoup de gens qui ont trouvé LA réponse, et sans doute fort peu d'écrivains de science-fiction parmi eux. Pourtant la science-fiction, dans l'esprit de beaucoup de gens, est associée à toutes les pseudosciences, à tous les mouvements irrationalistes qui fleurissent à notre époque. Puisse cette nouvelle mettre les choses au point !

ILS disent que je suis fou. Mais je ne suis pas fou ! C'est mon métier d'écrire et je sais bien qu'il y a de meilleures façons de commencer une histoire ! Mais ceci n'est pas une histoire ! Ils disent *vraiment* que je suis fou – schizophrénie catatonique avec phases agressives. Mais je ne le suis pas !

(Ceci est de toute évidence la première des notes de Corwin. Comme toutes les autres, elle est écrite au stylo à bille sur une feuille de papier à cigarettes de marque courante. Comme toutes les autres, elle est précédée de la mention suivante : Urgent. La personne qui trouvera ce mot est priée de le transmettre à C.M. Kornbluth, Wantagh, N.Y. Forte récompense ! Je pourrais dire que c'est là un exemple typique de la manière de Corwin, toujours généreux avec le temps et l'argent de ses amis ; pourtant, cette fois, la situation désespérée dans laquelle il se trouvait excusait sa désinvolture. Je suis pour lui un ami de longue date et, en fait, son agent littéraire : par conséquent, l'homme prédestiné vers lequel il devait fatalement se tourner. C.M.K.)

Cyril, il faut que je vous persuade que je suis sain d'esprit et en

même temps victime d'une énorme conspiration – d'une conspiration dont vous êtes victime vous aussi ; dont tout le monde est victime. Un sacré travail ! Mais je vais essayer, pour en venir à bout, de rédiger un compte rendu méthodique de la série d'événements qui ont abouti à la situation dans laquelle je me débats à présent.

(La première note s'achève là. Pour que les choses soient bien claires, je tiens à signaler qu'elle me fut transmise par un certain L. Wilmot Shaw, qui l'avait trouvée à l'intérieur d'un sablé commandé au dessert au restaurant de la Grande République Chinoise, à San Francisco. M. Shaw s'était dit que ce devait être une blague publicitaire ; néanmoins, il m'expédia le document et reçut par retour du courrier mes remerciements accompagnés d'un chèque d'un dollar. Je ne m'étais pas rendu compte que les Corwin avaient disparu de leur domicile de Painted Post ; j'avais simplement remarqué que j'étais sans nouvelles de mon ami depuis des semaines. Nous nous voyons rarement. Pour être franc, il est plus facile de s'entendre avec Corwin par correspondance que par contact direct. Pour la bonne ordonnance de ce récit et pour éviter, dans la mesure du possible, de le rendre fastidieux, j'omettrai, sauf nécessité, d'indiquer l'origine de chaque feuillet et sa longueur. Le premier, qui compte un peu plus de cent mots, est typique. Bien entendu, j'ai conservé tous les manuscrits des diverses notes et la correspondance qui les accompagne, et je suis vivement désireux de la communiquer aux autorités. Puisse la publication de ces documents secouer l'apathie avec laquelle elles ont accueilli jusqu'à présent les efforts que j'ai faits pour attirer leur attention ! C.M.K.)

La Réponse m'est venue le dimanche 13 mai 1956, vers midi et demi.

J'étais ankylosé et endolori car nous avions passé le samedi, ma femme et moi, à planter de jeunes arbres. J'aime bien retourner la terre, mais un hiver d'oisiveté exceptionnellement long m'avait mis hors de forme. Sur le plan de la création artistique, j'étais en parfaite condition. J'étais improductif depuis des mois, mais, à la venue du printemps, je sentais la sève bouillonner en moi. Je fulgurais d'idées ; des scènes, des bribes de dialogue se bousculaient dans ma tête ; tout ce que j'avais à faire, c'était de laisser le flot se déverser sur le papier.

Quand la Réponse surgit dans mon esprit, je pensai tout d'abord que c'était un sujet pour une excellente histoire. J'allais descendre pour l'essayer sur ma femme quand j'entendis le bourdonnement de la machine à coudre ; je me souvins qu'elle m'avait dit avoir du raccommodage en retard. J'abandonnai donc mon projet. Les yeux vides, je fixai par la fenêtre le paysage (pâturages et collines boisées) pour lequel nous avions acheté la vieille maison et ruminai mon idée.

Pourquoi ne pas m'en servir pour faire évoluer une petite affaire

locale assez désagréable, celle de M^{me} Clonford ? M^{me} Clonford est une voisine qui adore les animaux, possède peu de terre et terrorise bien malgré elle son mari et ses enfants. M. Clonford est un retraité des chemins de fer que son épouse oblige à jouer les fermiers par tous les temps ; chaque hiver, il attrape une pneumonie et ne s'en sort qu'à coups d'antibiotiques. Il ne souhaite qu'une chose au monde : vendre cette fichue ferme et se retirer avec sa moitié dans un petit appartement en ville. Elle, ce qu'elle désire, c'est s'occuper de ses vaches, de ses chevaux et de son domaine.

Je me pris à penser que si j'ébruais l'histoire en l'accompagnant de commentaires inspirés de la *Réponse*, la question serait automatiquement résolue. Ils auraient leur appartement, vendraient la ferme et tout le monde serait heureux, y compris M^{me} Clonford.

Ce serait intéressant à écrire, pensais-je paresseusement. Puis, beaucoup moins paresseusement, je me dis que ce serait intéressant à essayer. Sur ce, je m'assis brusquement, la bouche sèche, bouillonnant d'adrénaline : *cela devrait marcher*. La *Réponse* devait marcher.

Je dressai rapidement une liste de problèmes, depuis l'éthylisme urbain jusqu'à la course aux engins téléguidés. La *Réponse* marchait. Chaque fois.

J'étais convaincu que j'étais frappé de paranoïa : j'avais lu tellement d'aventures de ce genre dans les romans de science-fiction ! N'importe qui est capable de citer une douzaine d'auteurs, d'éditeurs et d'aficionados qui ont brusquement eu l'illumination et se sont résolus à guider la race humaine hors du vieux borbier(32). Évidemment, la *Réponse* semblait logique, inattaquable, Mais n'en allait-il pas ainsi du projet du pauvre Charlie McGandress (au moins dans l'esprit de ce dernier) quand il rêvait d'unir l'humanité par l'entremise des fans de S.-F. ? Sans aucun doute !

(Ici, j'ai supprimé quelques brèves anecdotes mettant en cause certaines personnalités du monde de la science-fiction qui n'ont pas encore commis de délit. Les mobiles qui m'ont poussé à opérer ces coupures apparaîtront clairement aux yeux de toute personne au courant des lois sur la diffamation. Qu'il me suffise de dire que Corwin soutient que la science-fiction attire un certain type d'esprits instables et mine parfois insidieusement le sens de la réalité chez de tels esprits. C.M.K.)

Mais je ne pouvais abandonner l'idée sans l'avoir expérimentée. Après avoir soigneusement étudié ma formule, je pris le téléphone et appelai Jim Howlet, le marchand d'appareils ménagers.

« Ici Corwin, Jim. J'ai une idée du tonnerre. Le samovar est en train de déborder. Rappelez-moi dans une minute, voulez-vous ? »

Et je raccrochai.

Une minute plus tard, il rappelait. Je laissai sonner trois fois avant de décrocher.

« Qu'est-ce que c'était, cette histoire de samovar ? demanda-t-il, complètement dérouté.

— Une simple plaisanterie. Dites-donc, Jim, pourquoi ne tâteriez-vous pas un peu de la nouvelle, histoire de changer ? Laissez donc tomber le roman un bout de temps. »

Il écrit, sans aucune chance d'être publié, un gros bouquin historique sur la Campagne de Sullivan en 1779, fierté du lieu, et je lui sers parfois de conseiller. Un type qui désire avec autant de violence que Jim échapper aux appareils ménagers mérite bien qu'on l'aide un peu.

« Oh ! je ne sais pas », répondit-il.

À trois reprises, pendant qu'il parlait, le volume de sa voix baissa. Légèrement, mais nettement. Cela signifiait qu'il y avait la proportion normale d'oreilles indiscretes à l'écoute sur la ligne.

« ...Et qu'est-ce que vous voulez que je raconte dans une nouvelle ?

— Eh bien... La situation de notre voisine, Mrs. Clonford, par exemple... » Et j'exposai le problème, l'assortissant de commentaires basés sur la *Réponse*. J'entendis l'un des curieux sur la ligne hoqueter.

« Je ne pense pas que ce sujet me convienne, Cecil, me dit Jim lorsque j'eus terminé. C'est très chic de votre part de m'avoir appelé, mais... »

Un client entra dans sa boutique et il dut raccrocher.

Les vingt-quatre heures qui suivirent furent pour moi des heures de fébrilité et de mauvaise humeur.

Le lundi après-midi, la vendeuse de journaux laissa tomber dans le tube à côté de la boîte aux lettres un exemplaire de *l'Evening Times* de Pott Hill. Je bondis, ouvris évidemment la feuille et lus en page sept l'annonce suivante :

FERME À VENDRE

Pour raisons de santé, M. et M^{me} Clonford mettent en vente leur ferme avec ses dépendances, le matériel, l'ameublement et le bétail sur pied y afférant. La vente aura lieu aux enchères publiques le samedi 19 mai à 12 h 30, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Les lots acquis seront payables au comptant.

George Pfennig,

Commissaire-priseur.

(C'est là un des quelques éléments directement vérifiables des notes de

Corwin. *J'ai recherché le journal et retrouvé l'annonce citée. De plus, j'ai eu un entretien avec M^{me} Clonford dans l'appartement que celle-ci habite à la ville. « J'crois ben que j'en ai eu tout simplement assez de la culture, m'a-t-elle dit. Ça me disait rien du tout de lâcher mes poneys, mais les gens commençaient à dire que c'était une vie trop pénible pour Ronnie. Et j'crois ben qu'ils avaient raison. » C.M.K.)*

Coïncidence ? Peut-être ! Je remontai avec le journal et repris le cours de mes réflexions. Si j'avais voulu, j'aurais pu essayer de colporter cent rumeurs encore plus scandaleuses, mais à quoi bon perdre du temps ? La seule chose à faire aurait été de prendre ma machine, de taper la *Réponse* qui tenait en deux cents mots environ, d'aller en ville et de l'épingler sur le tableau d'affichage du poste d'incendie. Alors, ç'aurait été la boule de neige. L'avalanche !

Évidemment, je n'en fis rien. Pour la même raison qui m'a empêché jusqu'ici d'écrire les deux cents mots de la *Réponse* sur deux ou trois de ces feuilles de papier à cigarettes. Un peu effrayant, n'est-ce pas, que je ne me sois pas encore décidé. Qu'un plan pratique pour assurer à l'humanité la paix, le progrès et l'égalité des chances risque d'être perdu pour le monde si, dans les minutes qui viennent, par exemple, une grosse météorite s'écrase sur l'asile où je me trouve ! Seulement, je suis un écrivain... et nous autres écrivains, nous avons tous une légère tendance au sadisme intellectuel. Nous aimons dominer le lecteur comme un matador domine le taureau ; nous aimons le faire enrager, le mystifier avant de laisser voir, pour finir, quelles grandes âmes nous sommes en dissipant généreusement l'obscurité et en laissant la lumière éclairer toute l'histoire. Ne vous inquiétez pas. Continuez votre lecture et vous trouverez la *Réponse* là où les lois de l'art exigent qu'elle soit.

(Je tiens vivement à me désolidariser ici des conceptions que Corwin prête aux membres de notre profession. Il avait – il a toujours, j'espère – ses bizarreries et j'estime qu'il est inexcusable de prétendre que nous sommes tous de la même farine. Je pourrais par exemple révéler qu'il a cultivé l'écriture du XVI^e siècle, absolument indéchiffrable pour le lecteur moderne. Je ne vois à ce trait, comme à beaucoup d'autres, qu'une seule explication : son désir d'embêter le plus de gens possible. C.M.K.)

Oui : je suis un écrivain ! Un matador ne pénètre pas dans l'arène la mitraille au poing et un écrivain ne va pas droit au but avec simplicité. Il commence d'abord par tenir un peu les gens en haleine.

C'est pourquoi je donnai un coup de téléphone à Fred Greenwald. Depuis un bon moment, Fred me relançait pour que je prenne la parole un jeudi à un meeting du Rotary Club et je me faisais tirer

l'oreille pour prendre date. J'ai un petit discours tout prêt pour ce genre d'occasion : « *L'écrivain et ses affaires.* » J'y explique tout : le système archaïque de rétribution qui s'appelle droits d'auteur, les difficultés que nous éprouvons à faire la preuve de nos frais professionnels, la loi Margaret Michel sur les impôts et la nécessité urgente de l'améliorer ; j'explique ce qu'est la propriété littéraire et ce qu'elle n'est pas ; je dis tout ce que je pense de ces généraux et de ces hommes politiques avec leurs Mémoires rémunérateurs. J'avais fait mon numéro devant le Rotary d'Oswego, le Rotary de Horseheads et le Rotary de Cannon Hole ; à présent, Fred voulait que je le répète à l'intention du Rotary de Painted Post.

Je lui téléphonai donc en lui disant que j'acceptais de prendre la parole le jeudi suivant. « Parfait », dit-il. À propos d'une découverte que j'avais faite sur la philosophie, la technique administrative et les relations individuelles des hommes entre eux, ajoutai-je. Fred s'étrangla un peu avant de me répondre : « Bien... bien... Nous avons l'esprit large, ici ! »

Il me faut abrégé. J'ai encore plusieurs blocs de papier à cigarettes d'avance, mais pas assez pour m'étendre sur les points importants autant qu'ils le méritent. Disons simplement que l'annonce de ma conférence parut dans le journal du mardi (*Ce fait est exact.* C.M.K.) et reprenons le récit à partir de mercredi, vers dix-neuf heures trente. Nous venions de finir le dîner, ma femme et moi, et nous nous apprêtions à sortir pour voir comment...

(Je voudrais ici faire état de la difficulté particulière que j'ai éprouvée pour entrer en possession des quatre feuillets suivants. Ils étaient tombés, je ne sais comment, entre les mains d'un agent littéraire connu pour pratiquer une politique du « ce-que-je-trouve-je-le-garde », plus adaptable à l'école maternelle qu'à la propriété littéraire. En dépit du fait que Corwin détenait la propriété physique de ces notes et des droits afférant à celle-ci et que moi-même, en tant que destinataire, possédais tous les autres droits, cet hypocrite s'efforçait de vendre ces textes à divers magazines sous le nom de « Curieux fragments retrouvés dans les tiroirs de Corwin ». Comme la plupart des gens, j'ai horreur des procès : et c'est bien là-dessus que comptait ce monsieur. Il me proposa de me céder les documents au prix exorbitant de cinq cents le mot « plus les frais de timbre » (!). J'ajoute que je n'ai jamais entendu dire que cet individu ait fait le moindre effort pour retrouver Corwin ou ses héritiers afin de leur verser le produit de cette vente, déduction faite de sa commission. C.M.K.)

...venaient les nouveaux arbres fruitiers, lorsqu'une voiture descendit en cahotant la route qui menait chez nous et s'arrêta devant la grille du jardin.

« Va voir ce qu'ils veulent et indique-leur le chemin, me dit ma femme. Il ne va plus faire jour très longtemps. »

Par la fenêtre de la cuisine, elle jeta un regard curieux à l'auto, cligna des paupières, se frotta les yeux et reprit son examen. « Mais on dirait... Non... ce n'est pas possible !... » Sa voix était mal assurée. Je me dirigeai vers la voiture.

« Que puis-je faire pour vous ? » demandai-je aux deux hommes assis sur le siège avant.

Puis je les reconnus. L'un d'eux, un type sec et nerveux, moulé dans un polo, avait à peu près mon âge. L'autre, dodu, grisonnant, bien qu'il eût l'air d'un officiel, était jovial. On ne pouvait s'y tromper : ils m'avaient déjà dévisagé – l'un renfrogné, l'autre souriant – sur les jaquettes de centaines de romans, Il était presque incroyable qu'ils se connussent : pourtant ils étaient là tous les deux dans la même voiture.

Je les saluai par leur nom. « C'est étrange, ajoutai-je. Il se trouve que je suis moi-même écrivain. Je n'ai jamais été comme vous sur la liste des best-sellers, mais...

— Tut-tut », laissa tomber le gros qui ressemblait à un ministre. Et il me gourmanda : « Vous pensez de façon négative, Prenez donc conscience de ce que vous avez accompli : vous êtes propriétaire de cette charmante demeure ; et les deux mille dollars qu'elle vous a coûtés, c'est grâce au travail assidu, à la frugalité dont vous avez fait preuve, vous et votre, adorable épouse, que vous les avez réunis ; vos romans pleins de finesse procurent un plaisir innocent à des milliers de personnes ; votre patronage contribue au développement du commerce local. Enfin, et ce n'est pas le moins important, vous avez combattu pour votre pays pendant la guerre et vous l'entretenez avec vos impôts.

— Surtout si vous n'avez pas suffisamment d'oseille pour tout régler le 15 avril et qu'il vous faille verser 6 % d'intérêt mensuel sur le solde impayé, pauvre tordu, jeta l'homme en polo d'une voix éraillée.

— Je vous en prie, Michael, intervint le gros d'un air désolé, je vous en prie. Vous ne pensez pas de façon positive. Ce n'est ni le moment ni l'endroit...

— Mais que se passe-t-il ? » demandai-je.

Je n'avais même pas dit à ma propre femme que je n'avais pas pu m'acquitter intégralement de la taxe fédérale pour l'exercice 55.

« Entrons », reprit l'homme au polo.

Il sortit de la voiture, ouvrit la grille et s'engagea sans se gêner sur le chemin qui conduisait à la porte de la cuisine. Le gros le suivit, reniflant avec satisfaction l'air embaumé de roses. Je fermais la marche, vacillant sur mes jambes.

« Seigneur, ce sont bien eux ! s'écria ma femme à notre entrée.

— Salut, poupée, dit l'homme au polo. Puis il reluqua la poitrine de mon épouse.

— Puis-je vous complimenter, ma chère, pour les roses splendides de votre jardin ? C'est très rare de voir de telles fleurs à cette altitude.

— Je vous remercie, répondit-elle faiblement en rassemblant ses esprits. Mais c'est très facile quand les voisins ont des chevaux. »

L'autre eut un reniflement :

« C'est juste ça qu'il leur faut, la même ! Vous faites pousser les roses exactement comme moi j'écris des bouquins. Faut leur filer de la...

— Michael ! » s'écria le gros.

Ma femme se tourna vers moi :

« Dis donc, toi, voudrais-tu me dire de quoi il s'agit ? J'ignorais que tu connaissais le Docteur.,,

— Mais je ne le connais pas, murmurai-je. Il semble que ces messieurs veuillent me parler.

— Introduisez-nous dans le saint des saints », dit le gros avec une inclinaison du buste.

Nous montâmes. L'homme au polo se jeta sur le canapé, son compagnon prit place dans le fauteuil-club ; quant à moi, je m'écroulai sur la chaise tournante en face de la machine à écrire.

« Quelqu'un désire-t-il un verre ? demandai-je. Car j'avais besoin de boire ! Sherry, cognac, whisky, angustura ?

— Je touche jamais à ces saloperies, grogna l'homme au polo.

— Je prendrais avec joie une larme de cognac », lança l'autre.

Après que nous eûmes, lui et moi, vidé nos verres d'alcool pur, il entra dans le vif du sujet :

« Je suppose que vous avez découvert la Relation Diagonale »

Je pensai aussitôt à la *Réponse* : la Relation Diagonale était un nom qui lui convenait à merveille.

« Oui, je crois. Vous aussi, vous l'avez découverte ?

— Oui. Et Michael ici présent également. Elle a en outre été découverte au total par mille sept cent vingt-quatre écrivains. Si vous voulez savoir lesquels, cherchez parmi les dix mille écrivains indépendants de ce pays les mille sept cent vingt-quatre confrères qui ont le plus gros revenu : ce seront vos hommes. La Relation Diagonale est découverte trois fois par an en moyenne par des écrivains qui montent.

— Par des écrivains ! Mais pourquoi justement par *eux*, Seigneur ? Pourquoi pas des économistes, des psychologues, des mathématiciens – enfin de véritables penseurs ?

— Le cerveau d'un écrivain est quelque chose d'inimaginable, Corwin. Comment êtes-vous arrivé à découvrir la Relation Diagonale ? »

Je réfléchis un moment.

« Je suis en train de faire une étude sur un épisode de la guerre de Sécession : la bombe du général Burnaside. Au cours de ce travail, j'ai réalisé que Grant aurait pu dépêcher des troupes fraîches. Mais il ne l'a pas fait, Halleck lui ayant fait perdre complètement la tête en contrôlant télégraphiquement ses mouvements. C'est un cas particulier de la *Réponse*, ainsi que je l'appelle. Ensuite, un vieux livre chinois m'a ouvert des horizons sur l'attitude du Moyen Âge envers l'astrologie individuelle : encore un cas particulier. Il y a aussi une formule ambiguë dont certains moines copistes avaient l'habitude de faire suivre la rédaction d'un long manuscrit. La théorie stratégique de Liddell Hart est à moitié inspirée par le contenu militaire de la *Réponse*. L'application de celle-ci dans le domaine commercial m'a sauté aux yeux un jour où je feuilletais le catalogue d'un magasin de Chicago spécialisé dans la vente de vêtements bizarres aux nègres fanatiques du be-bop. Tout cela en s'additionnant permet une expression générale. Et voilà tout ! »

Mon interlocuteur acquiesça.

« Une foule de combinaisons aboutissent à la Relation Générale. Mais seul un écrivain peut embrasser autant de domaines différents, déceler un nombre suffisant de faits apparemment sans lien entre eux. Seul un écrivain possède des canaux associatifs assez larges pour arriver à jeter un pont sur l'abîme qui sépare l'astrologie de... du be-bop. Chacun écrit avec son propre vocabulaire (il dédia un sourire à l'homme en polo)... mais l'un dans l'autre, nous sommes tous des écrivains. Nous avons un esprit qui voit loin, jamais rassasié d'informations et équipé de pouvoirs d'association supérieurs que nous exerçons sans cesse.

— Très bien, répliquai-je avec logique, très bien : mais pourquoi diable n'avez-vous pas publié la Relation Diagonale ? Êtes-vous venu ici pour m'en empêcher ?

— Nous constituons un groupe puissant, répondit-il comme en s'excusant, qui a intérêt à ce que les choses demeurent en leur état présent. Corwin, réfléchissez à ce qu'apporterait la Relation Diagonale si elle était divulguée à *tous* les écrivains. »

Je réfléchis quelques instants.

« Seigneur Jésus, m'écriai-je au bout de deux minutes !

— Eh oui ! »

Et à nouveau, il hochait la tête d'un air approbateur :

« La Relation Diagonale, si elle était divulguée, aurait pour résultat d'uniformiser les revenus de tous. Seules les personnes pratiquant un travail réellement pénible et dangereux bénéficieraient d'un salaire d'encouragement. Le simple fait d'écrire serait une récompense largement suffisante.

— Cela me paraît juste. Une année de droits d'auteur, après tout... »

(Ici intervient le premier hiatus dans le manuscrit Corwin. Je soupçonne qu'il en comporte trois ou quatre. Incidemment, le feuillet précédent et le suivant proviennent d'un lot de six caisses de sablés chinois dont j'ai fait emplette à New York au cours de mon enquête ; elles provenaient de la Société Alimentaire Hip Sin. Sans doute le lecteur se demandera-t-il pourquoi je n'ai pu déterminer l'origine des sablés eux-mêmes et pourquoi j'ai dû m'adresser à un revendeur. La raison en est extraordinaire : le jour où j'essayais d'interroger le propriétaire de la Société Hip Sin, il se trouvait que je portais une chemise blanche, une cravate noire et un complet croisé en serge bleue. Je sus, trop tard, que cette tenue se trouve être l'uniforme officieux des agents du Trésor : je fus immédiatement pris pour un inspecteur des fraudes. « Vous avoir tout de suite comptes, missié'Specteur, moi vous montrer liv', me dit Mr. Hip avec amabilité. Moi teni't'ès jolis liv', tout en ca'acte chinois. » Et après cette ruse, il refusa de me répondre autrement que dans sa langue maternelle. J'ignore comment il se débrouilla, mais, dans les jours qui suivirent, apparemment, tous les commerçants chinois de produits alimentaires des États-Unis et du Canada étaient avertis qu'un nouvel agent du Trésor nommé Kornbluth était sur le sentier de la guerre. En désespoir de cause, je me rendis au bureau new-yorkais du Trésor, Service des Enquêtes, pour essayer d'obtenir ce qu'on pourrait appeler des papiers de non-identité. Là, Mr. Gerson O'Brien, spécialiste des affaires chinoises, m'assura que ma démarche était inutile, le slogan de Mr. Hip et de ses confrères étant invariablement : « Sécurité d'abord ». Et pour arranger les choses, je fus gratifié en quittant le bureau du sourire avenant d'un jeune Chinois en qui je reconnus le comptable de Mr. Hip. C.M.K.)

« Comme vous voyez, poursuivit-il comme s'il avait simplement posé les prémisses d'une démonstration, nous faisons surveiller les écrivains par des agences de police privée, qui nous avertissent dès l'apparition de la première manifestation publicitaire dans la presse, à la radio ou dans les commérages locaux. Il y a toujours de la publicité, Corwin ; c'est la crécelle d'alarme annonciatrice du grand coup. Voilà comme nous sommes, nous autres écrivains ! Cela fait à présent trois ans que nous vous surveillons et, pour être tout à fait franc, je dois vous dire que vous m'avez fait perdre quelques dollars que j'avais misés sur vous. Selon moi, vous êtes en retard d'un an.

— Que proposez-vous ? » marmonnai-je.

Il haussa les épaules.

« Vous deviendrez un auteur de best-sellers. Nous ferons la critique de vos livres et vous critiquerez les nôtres. Nous dirons à votre

éditeur : « Ce que fait Corwin est remarquable. Faites de la publicité pour lui. » Et il le fera parce que nous sommes de bonnes affaires et qu'il ne voudra pas nous déplaire. Hollywood vous tente ? Cela peut s'arranger. Les nôtres sont en foule, là-bas ! Bref, vous deviendrez aussi riche que nous. Vous n'aurez qu'une seule chose à faire : ne pas souffler mot de la Relation Diagonale. À propos, vous n'en avez pas parlé à votre femme ?

— Je voulais lui faire la surprise. »

Il sourit :

« Ah ! Ils sont bien tous les mêmes ! Ces écrivains !

Alors, jeune homme, qu'est-ce que vous en dites ? »

Je m'étais rembruni. Du canapé tomba la voix râpeuse :

« Vous avez entendu ce que le toubib vous a dit pour les gars qui marchent avec nous. Moi, je suis ici pour vous dire qu'on prend des mesures pour ceux qui marchent pas. »

J'éclatai de rire.

« Encore un de ces mecs, dit-il d'un ton neutre.

— Sûrement un cas douteux, Michael, dit le gros. Il y en a tant ! »

Si j'avais raisonné correctement, j'aurais compris que pour eux, *cas douteux* ne signifiait pas *incertain*, mais *danger* – *action immédiate* !

Ils agirent en conséquence. Le gros, qui en outre était joliment grand, me ceintura tandis que l'autre s'approchait dans l'ombre. Lorsque je sentis l'aiguille hypodermique s'enfoncer dans mon bras, je hurlai quelque chose, puis sombrai dans l'hébétude.

Ma femme se précipita dans l'escalier. « Que se passe-t-il ? » interrogea-t-elle. Je la vis qui se dirigeait vers le rideau derrière lequel est rangée une antique Marlin 38 à double détente. Elle a quelque chose dans les tripes, ma femme, mais ils l'attaquèrent en un point où le cran ne sert à rien. Je croassai son nom une ou deux fois et le gros dit doucement et avec beaucoup d'affliction : « Je crains que votre mari n'ait... ait besoin de secours. » Les yeux agrandis, elle se détourna du rideau. Le coup était subtil et savant : il n'existe probablement pas une seule épouse d'écrivain qui ne soupçonne son mari d'être un psychopathe en puissance.

« Mon chéri... »

Et j'étais là, paralysé, devant son regard !

L'autre poursuivit :

« Nous sommes venus, Michael et moi, parce que nous admirons l'un et l'autre l'œuvre de votre mari ; nous avons été surpris et consternés de constater que sa conversation était si... décousue. Comme vous devez le savoir, ma chère amie, j'ai acquis une certaine expérience en matière de psychothérapie. N'avez-vous jamais eu – excusez ma rudesse – des doutes touchant la santé mentale de votre époux ?

— Qu'as-tu, mon chéri ? » me demanda-t-elle avec angoisse. Et je ne pouvais rien faire d'autre que la regarder. Dieu sait ce qu'il m'avait injecté, mais leur drogue avait eu pour effet de m'obscurcir l'esprit, de m'interdire toute activité ; mes pensées tournaient en rond en se mordant la queue. J'étais fou.

(Cet incident, apparemment le moins plausible de tous ceux qui constituent l'histoire de Corwin, n'en demeure cependant pas moins plus convaincant que la plupart des autres aux yeux de ceux qui sont familiarisés avec les récents progrès de la psychopharmacologie. Peut-être avait-on injecté à Corwin de l'acide lysergique, ou bien des protéines extraites de sang de psychopathe. C'est un fait établi en laboratoire : de telles injections provoquent une psychose temporaire chez le patient. C'est justement en se basant sur de semblables psychoses expérimentales qu'on met au point et qu'on éprouve les nouveaux calmants. C.M.K.)

Tristement, elle soliloqua à haute voix :

« Eh bien, cette fois, ça y est ! Quand j'ai fait brûler la dinde de Noël, il est resté huit jours sans me dire un mot. Et cette habitude qu'il avait de pianoter quand je lui disais quelque chose. Et toutes ces façons anormales de se conduire – il descendait au Waldorf ; mais il fallait que je lui coupe les cheveux moi-même pour économiser un dollar ! J'espérais que c'était seulement dû au temps pourri, à la fièvre des marais. J'espérais qu'au printemps... »

Elle se mit à sangloter. Le gros la réconforta paternellement. Moi, je regardais. J'attendais, Et finalement, Mickey se glissa dans la pénombre, la piqua à son tour et...

(Ici, nous sommes en présence d'une nouvelle et plus grave lacune. On peut seulement conjecturer que Corwin et sa femme furent chargés dans la voiture, conduits... quelque part et, à l'arrivée, confiés à deux institutions psychiatriques différentes. J'ai appris récemment, à ma stupéfaction, que dans certains États on autorise de tels établissements à fonctionner presque sans garanties. Un inspecteur des Hôpitaux d'État m'a d'ailleurs écrit en ces termes : « ...il existe sans nul doute dans notre État des établissements qui ne sont même pas habilités ; mais nous n'avons jamais fait la moindre tentative en vue de les fermer et je ne me rappelle aucune disposition légale permettant une mesure de cet ordre. Nous ne sommes pas riches, ici, comme vous, dans le nord : quelques soins pour ces infortunés valent mieux que rien du tout : tel est notre point de vue ici... » C.M.K.)

...trois mois. Les injections se poursuivirent pendant une semaine. Quelqu'un se trouvait toujours là pour les renouveler. Vous savez comment sont les gardiens dans les hôpitaux psychiatriques ? Pas

difficiles à corrompre ! Mais mes ravisseurs auraient été mieux avisés d'acheter un type plus consciencieux, un infirmier, par exemple, parce que mon gardien à la seringue est en train de cuver une cuite. Ma folie s'est donc dissipée ce matin et, depuis, je noircis du papier dans ma chambre. Une rapide incursion dans le corridor m'a procuré le papier à cigarettes et un de ces minuscules stylos à bille qu'on donne en prime avec certaines denrées. Le mieux, je crois, est de glisser mes feuillets dans la fournée de sablés chinois que nous fabriquons à la boulangerie. Thérapeutique d'occupation, ils appellent cela. Mon rôle à moi est d'alimenter le four quand je suis sous l'influence des piqûres.

Maintenant, assez de tout cela. Je vais écrire noir sur blanc la *Réponse* ; puis je me glisserai jusqu'à la boulangerie, j'insérerai les feuilles à cigarettes dans les boules de pâtes qui attendent, je reboucherais le trou et je rejoindrai ma chambre. Sans doute mon gardien sera-t-il revenu à lui et me fera-t-il une injection. Je ne lutterai pas ; je n'ai qu'une chose à faire : attendre.

LA RÉPONSE : LES ÊTRES HUMAINS PARLANT UNE LANGUE INDO-IRANIENNE COMME L'ANGLAIS POSSÈDENT...

(Ainsi s'achève le dernier feuillet des documents Corwin qu'il m'ait été possible de localiser. Il est superflu d'exhorter tous mes lecteurs à examiner soigneusement tous les sablés chinois qui leur tomberaient éventuellement sous la dent. Le prochain que vous ouvrirez recèlera peut-être ce que mon pauvre ami croyait – ou ce qu'il croit – être un important message destiné à l'humanité. Il se peut qu'il ait raison. Son histoire est insensée mais cohérente. De plus, elle a l'avantage de donner la seule explication raisonnable de la présence de certains livres sur la liste des best-sellers. C.M.K.)

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

MS. found in a chinese fortune cookie.

© Mercury Press, Inc., 1957.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

NARAPOIA

Par Alan Nelson

Pour Kornbluth, le pouvoir est lié à la folie, et les histoires de pouvoir sont des histoires de fous. Il en va de même dans cette nouvelle, dont tous les techniciens de l'humour apprécieront la construction « à deux étages ».

« JE ne sais au juste comment vous expliquer mon cas, docteur », commença le jeune homme. Il lissa de la main ses cheveux noirs plaqués, luisants comme un disque de phono, et cligna ses yeux bleus de bébé. « Voilà : apparemment c'est l'inverse d'un complexe de persécution. »

Le docteur Manly J. Departure, petit homme à la mine austère, avait comme règle de ne jamais manifester de surprise. Cette fois, il se permit un haussement de sourcils.

« Qu'entendez-vous par-là, *l'inverse* d'un complexe de persécution, Mr. MacFarlane ? »

Mr. MacFarlane, mains jointes, joues roses et poupines, image de la santé et de la tranquillité, se carra placidement dans le confortable fauteuil.

« Eh bien, par exemple, j'ai sans arrêt l'impression de suivre quelqu'un. »

Le docteur Departure se remua avec embarras sur son siège.

« Vous voulez dire, d'être *suivi* par quelqu'un ? »

— Absolument pas. Simplement, je marche dans la rue et j'ai tout d'un coup ce sentiment qu'il y a quelqu'un juste devant moi, quelqu'un que je suis en train de suivre... Il m'arrive même de me mettre à courir pour le rattraper. Et, bien sûr... je ne trouve personne. C'est extrêmement gênant. D'abord j'ai horreur de courir.

— Je vois, fit le docteur Departure en jouant avec son crayon. D'autres symptômes ?

— Mon Dieu... oui. J'ai aussi l'impression que les gens... euh, c'est vraiment stupide...

— Ne vous démontez pas, dit le docteur d'un ton professionnel. Parlez-moi sans contrainte.

— Eh bien... j'ai le sentiment étrange que les gens cherchent à me faire *du bien*... Qu'ils essaient d'être gentils, bienveillants à mon égard. Tout cela sans savoir même qui ils sont, ni pourquoi ils me veulent tout ce bien... Oh ! c'est absurde, n'est-ce pas ? »

C'était la fin de la journée ; le docteur ne se sentit pas le courage d'aller plus avant. Durant le reste de la visite, il établit le dossier de son client. MacFarlane avait vingt-huit ans ; heureux en ménage, enfance saine et normale, satisfait de son travail comme réparateur de radios, pas de tares physiques, pas de cauchemars, pas d'alcoolisme, nulle discorde entre les parents au cours de l'enfance, aucun souci matériel. En un mot, rien.

Il reconduisit jovialement MacFarlane :

« Disons mardi prochain, onze heures ? »

*

* *

Le mardi à onze heures moins dix, le docteur Departure, consultant son carnet de rendez-vous, fronça les sourcils. L'homme viendrait-il ? Il espérait que non, comme c'était souvent le cas. L'inverse d'un complexe de persécution ! La psychose de la bienfaisance ! Aucun doute, le type devait être... il s'arrêta à temps : il allait penser le mot « *fou* ».

Le timbre de la porte d'entrée retentit à ce moment. MacFarlane entra et lui serra la main avec un large sourire.

« Eh bien, cher monsieur, fit le docteur avec une cordialité légèrement empruntée, où en sommes-nous ? »

— Ça empire, docteur ! rayonna MacFarlane. Je veux dire, cette impression de suivre quelqu'un. Hier, j'ai marché pendant dix kilomètres ! »

Le docteur Departure s'adossa à son fauteuil, les bras sur les accoudoirs.

« Voyons, si vous m'en disiez davantage ? Si vous me disiez *tout* ? Tout ce qui vous vient à l'esprit.

— Comment cela, tout ce qui me vient à l'esprit ?

— Parlez-moi, sans suite, sautez du coq à l'âne... Dites-moi tout ce qui vous passe par la tête.

— Je ne vous comprends pas très bien, docteur. Pouvez-vous me donner un exemple ? »

Le docteur s'accorda un petit rire.

« Tenez, c'est très simple, regardez... Voilà : en ce moment je pense à un jour de mon enfance où j'ai volé de l'argent dans le portemonnaie de ma mère. Et maintenant je pense à ma femme et je me

demande ce que je vais lui offrir pour notre anniversaire de mariage... » Le docteur leva des yeux pleins d'espoir. « Vous voyez ? Des petites choses comme ça, simplement.

— Des petites choses comme quoi ? Je ne vous suis toujours pas. » Le visage de MacFarlane ne reflétait pas la perplexité, mais l'ardeur. « Si vous pouviez me donner d'autres exemples ? Je les trouve très intéressants. »

Le docteur s'abandonna à énumérer des images décousues, des souvenirs à demi oubliés. MacFarlane, carré sur son siège, l'écoutait avec une expression de satisfaction étrange.

Une heure plus tard, le docteur Departure, épuisé, la voix rauque, le débit entrecoupé, le col et la cravate de travers, parlait encore :

« ...et alors, ma femme – elle me domine complètement... J'ai toujours souffert de savoir que j'avais une coquetterie dans l'œil... et jamais je n'oublierai – ce jour-là dans le grenier, avec la petite fille d'en face... Je ne devais pas avoir plus de onze ans, je pense... »

Il s'interrompit à regret, se frotta les yeux, regarda sa montre...

Il entendit MacFarlane dire :

« Merci infiniment, docteur. Je me sens beaucoup mieux. Disons lundi prochain, dix heures ? »

*
* *

Le lundi suivant, à dix heures, le docteur Departure mobilisa toutes ses ressources d'énergie, On n'allait pas s'adonner à des plaisanteries comme à la précédente visite... Mais il vit entrer un MacFarlane silencieux et préoccupé, porteur d'une grosse boîte de carton qu'il déposa avec précaution sur le plancher avant de s'asseoir. Le docteur, en guise de mise en train, lui posa quelques questions préliminaires.

« Je crains de commencer à souffrir d'hallucinations, docteur », avoua enfin MacFarlane.

Le docteur Departure se frotta mentalement les mains. Il se retrouvait avec soulagement sur son terrain.

« Ah ! Ah ! des hallucinations !

— Euh ! c'est-à-dire, docteur, ce ne sont pas à proprement parler des hallucinations. Plutôt ce qu'on pourrait appeler *l'inverse* d'hallucinations. »

Le sourire disparut du visage du docteur. MacFarlane continua :

« Cette nuit, par exemple, docteur, j'ai eu un cauchemar. Je rêvais qu'un gros oiseau affreux était perché sur le pied de mon lit, à attendre mon réveil. Un animal horrible avec un gros ventre, un bec fourchu dirigé vers le haut, des poches sous des yeux injectés de sang et des oreilles (je vous le demande un peu, docteur, est-ce que vous avez jamais entendu parler d'un oiseau avec des *oreilles* ?)... de petites

oreilles flasques en forme d'oreilles d'épagneul !... Je me suis éveillé le cœur battant, et vous savez ce que j'ai vu ? Il y avait *pour de bon* un gros oiseau horrible avec des oreilles perché sur le pied de mon lit. »

De nouveau, le docteur Departure se rengorgea. Cas très classique, confusion de la réalité et de l'imaginaire, question de pure routine.

« Un oiseau réel ? demanda-t-il avec douceur. Avec des yeux injectés de sang ?

— Oui, je sais bien que ça a l'air incroyable, mais...

— Oh ! pas le moins du monde. Phénomène très commun d'aberration visuelle. » Le docteur eut un sourire apaisant. « Il n'y a pas lieu de...

— Vous ne comprenez pas, docteur », interrompit MacFarlane. Il souleva la boîte de carton et la posa sur le bureau. « Allez-y. Ouvrez-la. »

La boîte était ficelée et percée de trous d'aération. Le docteur, un moment indécis, se mit en devoir de défaire la ficelle. Il rabattit le couvercle, se pencha... et déglutit bruyamment. Des yeux injectés et soulignés d'énormes poches le fixaient avec férocité, encadrés par deux oreilles tombantes et séparés par un horrible bec relevé...

MacFarlane jeta dans le carton quelques miettes de pain qui furent englouties avec un répugnant bruit de mandibules.

« Il s'appelle Lafayette, déclara-t-il. Passé le premier moment, on s'attache très bien à lui, vous savez... »

*
* *

Quand MacFarlane eut quitté les lieux avec son hallucination, le docteur se mit à méditer. Il se sentait un peu étourdi, comme à la sortie du train fantôme dans les foires.

« Peut-être, se disait-il, suis-je témoin de l'apparition d'une psychose nouvelle. Il se passe tant de choses bizarres de nos jours. »

Il se voyait présentant une monographie au Congrès psychiatrique. La nouvelle maladie avait apparemment des symptômes opposés à ceux de la paranoïa : il l'appellerait la *narapoïa*. (Il se berçait néanmoins de l'espoir qu'on tiendrait, parmi ses collègues, à la nommer, en souvenir de son découvreur, la *departuromanie*.) Sa renommée atteindrait celle de Freud...

Une pensée affreuse le traversa : et si ce MacFarlane était un imposteur, un simulateur ? Ciel ! il fallait qu'il en eût le cœur net.

Il annula tous ses rendez-vous de la journée et quitta précipitamment son cabinet.

Trois jours plus tard, sa femme y téléphona ; la secrétaire répondit qu'il n'était pas là et que, depuis ce laps de temps, il était absent en permanence, faisant juste un saut de temps à autre pour prendre son

courrier.

« C'est insensé, fit avec irritation Mrs. Departure. Il passe la moitié de ses nuits dehors, il rentre à la maison épuisé... Vous n'avez aucune idée de ce qu'il peut noter dans ce petit carnet ? »

La secrétaire n'en avait aucune idée.

« Il m'inquiète, avoua-t-elle. Il est dans un tel état de nervosité et de précipitation. Il a toujours l'air de courir après quelqu'un. »

*

* *

« On dirait que vous dépérissez, docteur », dit MacFarlane.

C'était à la consultation suivante, une semaine plus tard. Le docteur était assis à son bureau pour la première fois depuis plusieurs jours. Il avait les jambes courbaturées. Il se débarrassa de ses souliers fatigués pour soulager ses pieds endoloris.

« Ne nous occupons pas de moi, jeta-t-il. Vous, comment allez-vous ? »

Ses doigts s'agitaient. Il avait maigri, son visage était pâle et ses traits tirés.

« Beaucoup mieux, docteur, annonça MacFarlane. Depuis quelque temps, j'ai l'impression que *quelqu'un me suit*.

— Absurde ! s'exclama le docteur. C'est votre imagination qui vous joue des tours. »

Si seulement il avait la certitude que MacFarlane ne truquait pas. Rien n'indiquait le contraire : quand MacFarlane levait soudain la tête dans la rue et pressait le pas, son attitude était toute naturelle. Mais il faudrait le surveiller encore un peu. Le docteur Departure récapitula ses activités de la semaine, ses interminables marches à pied à travers la ville, au cours desquelles il avait perdu MacFarlane des douzaines de fois, et ses non moins interminables attentes devant les restaurants et les bars à guetter sa sortie.

« Il faut que je continue jusqu'à ce que j'aie tous les éléments », se dit-il. Mais il s'inquiétait un peu de sa perte de poids et de ces bruits de cloches dans sa tête depuis quelque temps...

À la fin de la consultation, MacFarlane sortit de la pièce sur la pointe des pieds. À son bureau, le docteur Departure ronflait bruyamment.

Quand MacFarlane se présenta pour son rendez-vous suivant, il fut reçu par la secrétaire.

« Le docteur n'est pas là, déclara-t-elle. Il est en congé pour trois mois... peut-être un an.

— Oh ! je suis navré, fit MacFarlane. Il avait vraiment l'air à bout. Où est-il en vacances ?

— À vrai dire, il est dans une maison de repos. » Une étrange

expression de perplexité se répandit soudain sur le visage de MacFarlane et il regarda un moment dans le vide. Puis il sourit à la secrétaire.

« Je viens d'avoir une sensation bizarre, dit-il. Tout d'un coup je me suis senti complètement guéri. Juste quand vous m'avez parlé du docteur. »

*
* *

Les médecins de la maison de santé ne chômaient pas autour du docteur Departure.

« Dites-nous tout. Tout ce qui vous passe par la tête », l'encourageaient-ils.

Le docteur Departure, très excité, avait les yeux brillants.

« Il faut que je le suive, je vous dis ! Je ne peux pas le perdre de vue. Pas une minute. Il a un oiseau avec des poches sous les yeux et des oreilles pendantes.

— Très intéressant, Très, très intéressant ! » Les médecins hochaient la tête, l'air grave et concentré comme de vrais savants, échangeant des paroles à mi-voix :

« Tout à fait nouveau !

— L'équivalent d'un complexe de persécution, mais les symptômes inverses !

— L'illusion de suivre quelqu'un. Remarquable, vraiment !

— Sans doute l'apparition d'une psychose entièrement nouvelle. Je suggère que nous le mettions en observation permanente. »

Les médecins opinèrent du bonnet.

Pour finir, l'un d'eux proposa qu'on laissât le docteur Departure circuler dans la ville à son gré.

Il serait étroitement surveillé, des équipes se relaieraient pour le suivre.

Et tous ses faits et gestes seraient soigneusement notés...

Traduit par ALAIN DORÉMIEUX.

Narapoia.

Publié avec l'autorisation de Mrs. Karen Nelson.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LE HAUT LIEU

Par Richard Matheson

On aura remarqué dans ce recueil une certaine tendance à se mordre la queue. Porges et Kornbluth mettent en scène des écrivains ; Gunn conte l'histoire d'un humoriste, Tenn celle d'un comique. Souvent l'histoire drôle est écrite à la première personne, par un personnage d'autant plus cocasse qu'il n'a pas conscience de l'être, comme chez Finney ou Kuttner. Mais le fin du fin, le comble du cercle vicieux, c'est l'histoire drôle sur les histoires drôles. Cette histoire a été écrite une fois au moins. La voici.

« Doncques, mesnagez-moi dans vos médisances, et lisez cecy plus tost à la nuit que pendant le jour ; et point ne le donnez aux pucelles, s'il en est encores... Mais je ne crains rien pour ce livre, veu qu'il est extrait d'un haut et gentil lieu, d'où tout ce qui est issu a eu grant succez... »

Balzac, Contes drolatiques.
Prologue.

C'EST celle que l'oncle Lyman raconta dans le pavillon d'été qui déclencha toute l'affaire.

Talbert eut juste droit à la fin de l'histoire ; il allait entrer dans le pavillon quand il s'immobilisa brusquement en entendant la voix de l'oncle Lyman :

« Alors l'actrice s'écrie : Oh ! mon Dieu, j'avais compris que vous parliez de salsifis ! »

Tout le monde éclata de rire. Sans dire un mot, Talbert resta un moment à regarder à travers le rosier les invités qui se tapaient sur les cuisses. Dans ses sandales, ses doigts de pieds commencèrent à s'agiter, ce qui, chez lui, était signe de réflexion intense.

Ensuite, Talbert alla faire le tour du lac Bean, contempla les vagues argentées qui venaient mourir sur le bord, admira les cygnes qui

glissaient lentement sur l'eau, fixa dans les yeux les poissons rouges. Et pensa.

« J'ai pensé à quelque chose, dit-il ce soir-là.

— Ah non ! » s'écria l'oncle Lyman, déjà plein d'appréhension.

Mais il n'ajouta rien d'autre. Si une catastrophe devait arriver, autant en être débarrassé tout de suite.

Et elle arriva.

« Les histoires cochonnes, dit simplement Talbert Bean III.

— Comment ?

— Oui, ces montagnes d'histoires cochonnes qui déferlent sur le pays tout entier.

— Tu m'excuseras, dit l'oncle Lyman, mais je crois que je ne comprends pas très bien. »

Sa voix tremblait d'inquiétude.

« Un sujet absolument plein de mystère ; fascinant. Tu ne trouves pas ?

— De mystère ?

— Regarde, dit Talbert. Dans tout le pays, à longueur de journée, les gens passent leur temps à se raconter des histoires grivoises. Dans les bars, sur les stades, dans les salles de spectacles, dans les bureaux, aux coins des rues, dans les vestiaires. Partout. Absolument partout. C'est un véritable déluge. »

Talbert se tut un moment, en pleine méditation.

Puis il s'écria :

« *Qui est-ce qui les fabrique ?* »

L'oncle Lyman regarda son neveu avec les yeux du pêcheur qui aurait trouvé un serpent de mer au bout de sa ligne – avec une expression d'horreur et de répugnance à la fois.

« J'ai bien peur..., commença-t-il.

— Je veux savoir d'où viennent ces histoires, l'interrompt Talbert. Leur origine, leur genèse.

— *Pourquoi ?* demanda l'oncle Lyman en articulant avec peine.

— Parce que c'est capital, répondit Talbert. C'est un domaine mystérieux, inexploré, de notre patrimoine culturel. Presque une aberration, et personne encore ne s'y est jamais attaché. »

L'oncle Lyman garda le silence. Ses doigts se replièrent mollement sur le journal financier qu'il avait à peine commencé. Derrière ses lunettes à verres octogonaux, ses yeux n'étaient plus que deux petites boules affolées.

Il finit par demander à son neveu, avec un gros soupir :

« Et moi, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Nous devons partir, dit Talbert, de l'histoire que tu racontais cet après-midi dans le pavillon d'été. Où l'as-tu entendue ?

— C'est Kulpritt qui me l'a racontée », répondit l'oncle Lyman.

Andrew Kulpritt faisait partie de l'impressionnante équipe de juristes qu'entretenaient les Entreprises Bean.

« Excellent, dit Talbert. Appelle-le au téléphone, et demande-lui de qui il la tient. »

L'oncle Lyman sortit sa montre plate de son gousset.

« Il est près de minuit, tu sais, Talbert. »

Talbert eut un geste dédaigneux.

« *Voyons*, dit-il. C'est sérieux, »

L'oncle Lyman fixa un bon moment son neveu sans rien dire. Que faire ? Avec un soupir de découragement, il prit l'un des trente-cinq téléphones de la Résidence Bean.

Debout sur le tapis en peau d'ours, les doigts de pieds recroquevillés, Talbert le regardait.

L'oncle Lyman composa le numéro.

« Kulpritt ? Désolé de vous réveiller. Talbert voudrait savoir d'où vous tenez l'histoire sur l'actrice qui croyait que le directeur avait dit : salsifis. »

Il se tut un moment, puis reprit :

« Je *disais*... »

Une minute plus tard, il raccrocha et déclara, l'air furieux :

« Il la tient de Prentiss.

— Appelle-le.

— *Talbert !*

— Maintenant. »

L'oncle Lyman prit une grande lampée d'air, plia avec soin son *Wall Sreet Journal*, éteignit son immense cigare dans le cendrier, sur la table d'acajou qui se trouvait à côté de lui, et, l'air épuisé, sortit de la veste de son smoking un carnet d'adresses en cuir marqué au fer.

L'enquête donna les résultats suivants :

Prentiss la tenait de George Sharper, de la C.P.A. ; Sharper la tenait d'Abner Ackerman, de la M.D. ; Ackerman la tenait de William Cozener, des Prune Products : Cozener la tenait de Rodney Tassel, du Cyprian Club ; Tassel la tenait de O. Winterbottom ; Winterbottom la tenait de H. Alberts ; Alberts la tenait de D. Silver ; Silver de B. Phryne ; et Phryne de E. Kennelly.

Mais Kennelly assura que c'était l'oncle Lyman qui la lui avait racontée.

La piste tournait en rond.

« On cherche à cacher quelque chose, dit Talbert. Ces histoires ne naissent pas par génération spontanée. »

Il était quatre heures du matin. L'oncle Lyman, inerte, l'œil vide, était affalé dans son fauteuil.

« Elles viennent bien de quelque part », insista Talbert.

L'oncle Lyman resta sans réaction.

« Mais on dirait que ça te *laisse froid* ! » s'écria Talbert, l'air complètement stupéfait.

L'oncle Lyman grogna.

« Je ne te comprends vraiment pas, reprit Talbert. Nous nous trouvons devant un fait d'une importance incalculable, et dont la signification peut être absolument fantastique ! Peux-tu me trouver un être humain, juste un, qui n'ait jamais entendu de sa vie une seule histoire de ce genre ? Eh bien, moi, je peux te dire que non, tu n'en trouveras pas ! Et pourtant connais-tu un seul être humain qui puisse te dire d'où elles viennent ? Non, il n'existe pas non plus ! »

La démarche lourde, l'air absorbé, Talbert traversa la pièce et alla se poster devant l'immense cheminée. Fixant le feu, il médita un moment en silence, puis déclara :

« J'ai beau être un milliardaire, ça ne m'empêche pas d'avoir une âme sensible. »

Il fit brusquement demi-tour et ajouta :

« Et ce mystère me fascine. »

L'oncle Lyman essayait de dormir sans fermer les yeux.

« J'ai toujours eu plus d'argent qu'il ne m'en fallait, continua Talbert. Je n'ai même pas eu besoin de m'occuper de l'investir. Mais mon père m'a laissé en mourant un autre capital, un autre atout, et c'est celui-là que j'ai toujours cherché à faire fructifier – je veux parler de mon cerveau. »

L'oncle Lyman remua. Il venait de penser à quelque chose.

« Qu'est-ce qui est donc arrivé à cette société que tu avais fondée ? La S.P.S.P.A. ?

— Hein ? Ah ! La Société protectrice de la Société protectrice des animaux ! C'est du passé.

— Et ton intérêt pour les grands problèmes mondiaux ? Ce traité de sociologie, tu sais, que tu avais commencé à écrire.

— *J'ai vécu dans les taudis*, tu veux dire ? dit Talbert en haussant les épaules, Des bêtises !

— Et ton parti politique, les pro-Antidéparlementaristes ? Qu'est-ce qu'il en reste ?

— Rien. Sapé de l'intérieur par la réaction.

— Et le Bimétallisme ?

— Oh ! ça ! s'écria Talbert avec un sourire méprisant. C'est vieux comme Hérode, mon cher oncle. J'avais trop lu d'Emily Brontë.

— Et, puisqu'on parle de romans, tes ouvrages de critique littéraire ? *L'emploi du point-virgule chez Jane Austen* ? Et *Horatio Alger, un satirique méconnu* ? Sans parler de *La reine Elizabeth était-elle Shakespeare* ?

— *Shakespeare était-il la reine Elizabeth* ? corrigea Talbert. Ça, mon oncle, c'est fini, complètement fini ! D'un certain intérêt à une

certaine époque, c'est tout...

— C'est la même chose, j'imagine, pour *De l'embauchoir : le pour et le contre*, hein ? Et pour tous tes articles scientifiques aussi — *Relativisme de la relativité ; Darwin suffit-il ?* etc.

— C'est mort et enterré, tout ce qu'il y a de plus enterré. Non, il était indispensable que je vienne apporter des solutions à tous ces problèmes à un moment donné de mon existence, mais maintenant, j'ai l'intention de me consacrer à des recherches autrement importantes.

— Comme de savoir qui fabrique les histoires cochonnes, dit l'oncle Lyman.

— Exactement », répondit Talbert gravement.

*
* *

Le lendemain matin, quand son valet de chambre vint poser sur son lit le plateau, portant son petit déjeuner, Talbert lui demanda :

« Redfield, est-ce que vous savez des histoires drôles ? »

Redfield regarda un moment son maître avec l'expression impassible et morose dont la Nature l'avait gratifié à sa naissance, puis il dit :

« Des histoires drôles, Monsieur ? »

— Mais oui, vous savez ce que je veux dire, des gaudrioles. »

Redfield debout près du lit de Talbert, prit une tête de cadavre choqué pour dire au bout de trente secondes :

« Eh bien, Monsieur, quand j'étais tout jeune, je me souviens d'en avoir entendu une...

— Oui ? s'écria Talbert.

— Je crois que c'était à peu près comme cela, reprit Redfield. Quelle est, heu... Quelle est la différence entre une valise...

— Mais non ! s'écria Talbert en secouant la tête, je veux dire des histoires *sales !* »

Redfield ouvrit des yeux grands comme des soucoupes. On eût dit qu'il venait de trouver un crapaud dans son assiette.

« Vous n'en connaissez pas ? demanda Talbert, déçu.

— Que Monsieur veuille bien m'excuser, dit Redfield, mais si je peux lui faire une suggestion, je crois que le chauffeur serait plus à même de... »

*
* *

« Connaissez-vous des histoires cochonnes, Harrison ? » demanda Talbert dans le tube acoustique de la Rolls-Royce qui filait

silencieusement sur la route Bean en direction de la Nationale 27.

D'abord, Talbert crut que Harrison n'avait pas entendu. Mais au bout d'un moment, le chauffeur se retourna et regarda son patron. Et il commença, avec un sourire en coin qui lui rida toute sa figure rougeaude :

« Eh bien, Monsieur, il y a celle du type qui est en train de manger un oignon, assis au bord d'une passerelle. Vous la connaissez ? »

Talbert sortit son stylo à quatre couleurs.

*
* *

L'ascenseur emmenait Talbert au dixième étage du Gault Building.

Le trajet pour arriver à New York avait pris une heure, mais pour une fois, il ne le regrettait pas.

Non seulement il avait pu prendre note des sept histoires les plus choquantes et les plus vulgaires qu'il eût entendues de son existence, mais il avait obtenu qu'Harrison promît de l'emmener dans les différents endroits où il les avait récoltées.

L'enquête avait démarré pour de bon.

Talbert lut sur le verre cathédrale de la porte : MAX AXE, DÉTECTIVE PRIVE – AGENCE DE RENSEIGNEMENTS. Il tourna le bouton et entra.

Une réceptionniste faite au tour l'annonça et le fit entrer dans un grand bureau sobrement meublé. Accrochés aux murs, se trouvaient un permis de chasse et une mitraillette.

M. Axe donna une poignée de main à Talbert et lui dit :

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? »

— Tout d'abord, dit Talbert, est-ce que vous connaissez des histoires cochonnes ? »

Une bonne minute, M. Axe eut du mal à avaler. Quand il eut récupéré, il raconta à Talbert celle du singe et de l'éléphant.

Talbert la nota sur son carnet, puis il loua les services de l'agence pour qu'ils enquêtent sur toutes les personnes à qui l'oncle Lyman avait téléphoné la nuit dernière, et pour qu'ils signalent tout ce qui pourrait avoir de l'importance.

Après avoir quitté l'agence Max Axe, Talbert dit à Harrison que c'était à lui de décider de l'endroit où aller maintenant. Dans le premier bistrot, Talbert récolta une histoire : celle du nain qui s'était déguisé en saucisse.

Toute la journée, Talbert fit découverte sur découverte. Le soir, il avait entendu l'histoire du plombier loucheur dans le harem, celle du curé qui gagne une anguille à une tombola, celle du pilote de chasse qui descend en enfer, celle des deux guides scouts qui font tomber leur chewing-gum dans la machine à laver.



« Il me faut, dit Talbert, un billet d'avion aller et retour pour San Francisco et une chambre retenue à l'hôtel Millard Filmore.

— Puis-je savoir pourquoi ? demanda l'oncle Lyman.

— Parce qu'en faisant aujourd'hui cette tournée avec Harrison, un représentant en lingerie de dames m'a assuré que je récolterais une quantité extraordinaire d'histoires osées si j'allais voir Harry Shuler, le garçon du Millard Filmore. Ce vendeur m'a dit que, pendant les trois jours passés par lui dans cet hôtel à l'occasion d'une sorte de congrès, Shuler lui avait raconté plus d'histoires grivoises qu'il n'en avait entendu pendant tout le reste de son existence. Et il a 39 ans.

— Alors, tu vas...? commença l'oncle Lyman.

— Parfaitement, dit Talbert. Il faut remonter la rivière qui a le plus gros débit(33).

— Talbert, dit l'oncle Lyman, *pourquoi* est-ce que tu fais ça ?

— Je fais une enquête, répondit Talbert en toute simplicité.

— Mais pour *quoi* faire, bon Dieu ?

— Pour trouver le *sens caché* des choses. »

L'oncle Lyman se mit les mains sur la figure et s'écria :

« Tu es tout le portrait de ta mère !

— Elle n'a rien à voir là-dedans, dit Talbert d'un ton menaçant. C'est la femme la plus merveilleuse qu'il y ait jamais eu sur Terre.

— Alors, comment se fait-il qu'elle soit morte piétinée par la foule à l'enterrement de Rudolph Valentino ? répliqua l'oncle Lyman.

— C'est un ragot de basse classe, et tu le sais bien. Maman passait par hasard devant l'église en allant porter des secours à la Maison des Enfants des Marins Pêcheurs dans le Besoin – l'une de ses nombreuses œuvres de charité. Elle a été entraînée par un remous de la foule déchaînée, et c'est bien malgré elle qu'elle a trouvé la mort au milieu de ces femmes hystériques. »

Un lourd silence tomba soudain. À la fenêtre, Talbert contemplait le lac Bean que son père avait fait creuser au bas de la colline en 1923.

« Réfléchis un peu, dit-il. Le pays, que dis-je, le pays ?... le *monde entier* résonne d'histoires grivoises ! Pourquoi ? *Comment* ? Oui, comment franchissent-elles les océans, comment se répandent-elles sur tous les continents ? Par quels moyens mystérieux bondissent-elles par-dessus jungles et déserts pour venir atteindre les endroits les plus reculés du globe ? »

Il se retourna et fixa un moment l'oncle Lyman immobile et dont le regard allait se perdre dans quelque lointain infini.

« *Je veux savoir* », dit Talbert.

À minuit moins dix, il montait dans l'avion de San Francisco et s'asseyait près d'un hublot. Un quart d'heure plus tard, l'avion s'envolait dans la nuit noire.

Talbert se tourna vers son voisin. « Est-ce que vous connaissez des histoires cochonnes, monsieur ? » demanda-t-il, le crayon à la main. L'homme le fixa sans répondre. « Oh ! excusez-moi, s'étrangla Talbert, mon père. »

*
* *

En entrant dans sa chambre, Talbert tendit un billet de cinq dollars tout neuf au garçon et lui demanda de lui raconter une histoire.

Shuler lui raconta (de nouveau) celle du type qui mange un oignon assis sur une passerelle. Talbert ouvrit des oreilles plus qu'attentives, ses doigts de pieds s'agitant frénétiquement dans ses chaussures. Quand Shuler eut terminé, Talbert lui demanda où il pourrait entendre d'autres histoires du même genre. Shuler lui dit qu'il n'avait qu'à aller sur les quais, dans un bistrot qui s'appelait *Chez Davy Jones*.

Il était encore assez tôt dans la soirée quand Talbert, après avoir bu un verre avec l'un des représentants des Entreprises Bean pour la côte Ouest, prit un taxi et se fit conduire chez Davy Jones. C'était un endroit mal éclairé, tout rempli de fumée. Talbert alla s'asseoir au bar, commanda un double bourbon et sortit son stylomine.

Il lui fallut moins d'une heure pour recueillir l'histoire de la vieille fille qui se prend le nez dans le robinet de la baignoire, celle des trois voyageurs de commerce et de la fermière ambidextre, celle de la bonne qui croit que ce sont des olives et celle du nain déguisé en saucisse. Cette dernière, Talbert s'appliqua à la reproduire textuellement afin de pouvoir étudier plusieurs variantes imputables au folklore et aux coutumes régionales.

À 22 h 16, l'homme qui venait de raconter à Talbert l'histoire des deux paysans jumeaux et de leur sœur bicéphale, lui dit qu'il trouverait en Tony, le barman, une source inépuisable d'histoires grivoises, de bouts-rimés cochons, d'anecdotes piquantes, d'épigrammes osées et de dictons licencieux.

Talbert se rapprocha du bar et demanda au dénommé Tony comment il avait acquis toute cette érudition spécialisée. Après lui avoir dit le bout-rimé sur le sexe de la bête à bon Dieu, le barman lui donna le nom d'un certain Frank Bruin, un commis voyageur d'Oakland, qui n'était malheureusement pas là ce soir.

Talbert sauta sur un annuaire téléphonique. Il y avait cinq Frank Bruin à Oakland. La poche pleine de jetons, Talbert entra dans une cabine et se mit au travail.

Sur les cinq Frank Bruin, il y en avait deux qui étaient commis voyageurs. L'un d'entre eux se trouvait momentanément retenu à Alcatraz. L'autre habitait Hogan's Alley, mais sa femme répondit à Talbert qu'il était en train de jouer aux boules, comme tous les jeudis soir, avec l'équipe de la Compagnie des Matelas Clair de Lune.

Talbert sortit du bar, monta dans un taxi et dit au chauffeur d'aller à Oakland. Il avait l'impression que ses doigts de pieds avaient la danse de Saint-Guy.

Veni, vidi, vici ?

*
* *

Bruin était un type qui ne passait pas inaperçu.

En arrivant à Hogan's Alley, Talbert aperçut tout un groupe d'hommes qui faisaient cercle autour d'un orateur bien en chair et chauve comme un œuf. Il avait le crâne tout rouge. En s'approchant du conglomerat, Talbert entendit l'orateur dire une phrase qui fut suivie d'un énorme éclat de rire – et cette dernière phrase lui fit tirer l'oreille :

« Alors l'actrice s'écrie : Oh ! mon Dieu, j'avais compris que vous parliez de fruits confits ! »

Une loi fondamentale des histoires cochonnes venait de recevoir une application magistrale, se dit Talbert : celle qui veut que le mot de la fin soit interchangeable.

Quand tout le monde fut parti, Talbert s'approcha de M. Bruin, se présenta et lui demanda d'où il tenait cette histoire.

« À quoi ça rime, cette question ? demanda M. Bruin.

— Oh ! à rien, répondit Talbert, toujours plein de ressources.

— Je ne me rappelle pas où je l'ai entendue, dit M. Bruin d'un ton définitif. Excusez-moi, vous voulez ? »

Talbert le suivit un moment, mais sans arriver à en tirer quoi que ce fût, si ce n'est la certitude que l'autre cherchait à cacher quelque chose.

Quand il rentra à son hôtel, Talbert trouva un télégramme qui l'attendait chez le portier.

M. RODNEY TASSELL REÇU APPEL LONGUE DISTANCE D'UN CERTAIN M. GEORGE BULLOCK, HÔTEL CARTHAGE, CHICAGO, FAISANT PART HISTOIRE NAIN DÉGUISE EN SAUCISSE. STOP. INTÉRESSANT ? STOP. AXE.

« Oh, oh ! Mon petit Talbert ! » murmura-t-il.

Une demi-heure plus tard, il avait quitté son hôtel, pris un taxi jusqu'à l'aérodrome, et il volait vers Chicago.

Vingt minutes après son départ du Millard Filmore, un homme en complet sombre à rayures fines alla demander au concierge de l'hôtel

dans quelle chambre habitait M. Talbert Bean III. Le concierge lui dit qu'il était parti ; alors ses yeux se durcirent brusquement ; il se dirigea vers une cabine téléphonique. Quand il en ressortit, son visage était couleur de cendre.

*
* *

« Je suis désolé, dit le réceptionniste. M. Bullock nous a quittés ce matin.

— Oh... »

Le dos de Talbert se courba. Toute la nuit, dans l'avion, il avait passé son temps à relire, à classer ses notes, essayant de distinguer des catégories, des régions de concentration géographique, des séries chronologiques. Mais aucun résultat ; des efforts stériles. Il était épuisé. Et maintenant, ce nouveau coup.

« Et il ne vous a pas laissé d'adresse où faire suivre son courrier ?

— Juste Chicago.

— Je vois. »

Mais après avoir pris un bain et dîné dans sa chambre, Talbert se sentit en meilleure forme. Il s'installa dans un fauteuil avec, devant lui, le téléphone et l'annuaire. Il y avait quarante-sept George Bullock à Chicago. Après chaque coup de téléphone, Talbert en supprimait un de la liste.

À quinze heures, il s'effondra.

À 16 h 21, il se réveilla et se remit au travail. Il ne lui restait plus que onze coups de téléphone à donner.

Finalement, il tomba sur la propriétaire du M. Bullock qu'il cherchait. Elle lui dit qu'il n'était pas là, mais qu'il allait rentrer dans la soirée.

« Vous êtes trop aimable, merci infiniment », répondit Talbert en raccrochant ; pâle, les yeux rouges, il alla s'écrouler sur son lit – et se réveilla quelques minutes après sept heures.

Il s'habilla aussi vite qu'il put, sortit dans la rue, s'arrêta le temps d'avaler un sandwich et un verre de lait, et monta dans un taxi d'où il sortit une heure plus tard. Il était en face de chez George Bullock.

Ce fut Bullock lui-même qui vint lui répondre à la porte.

« Oui ? » dit-il.

Talbert se présenta et lui dit qu'il était déjà allé à l'hôtel Carthage un peu plus tôt pour essayer de le voir.

« Pourquoi ? demanda M. Bullock.

— Pour savoir d'où vous tenez cette histoire du nain déguisé en saucisse, dit Talbert.

— *Pardon ?*

— J'ai dit...

— Je vous ai entendu, monsieur, dit M. Bullock, mais je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire.

— Et moi, j'ai l'impression, monsieur, que vous essayez de cacher quelque chose !

— Cacher quelque chose ? Je crains...

— Le pot aux roses est découvert, monsieur ! rugit Talbert. Alors, vous ne voulez pas vous mettre à table et m'avouer d'où vous tenez cette histoire ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, monsieur ! » répondit Bullock d'un ton coupant. Mais il était pâle comme la mort.

Talbert ajouta simplement :

« Vraiment ? »

Et avec un ravissant sourire, il fit demi-tour en souplesse et abandonna Bullock qui tremblait de tous ses membres. En se rasseyant dans le taxi, Talbert lui jeta un dernier coup d'œil : Bullock le fixait toujours ; tout d'un coup, il se retourna et rentra dans la maison comme s'il avait le diable à ses trousses.

« À l'hôtel Carthage ! » dit Talbert au chauffeur. Il était ravi de son bluff.

Pendant le trajet du retour, Talbert repensa au trouble et à l'inquiétude de Bullock, et il se mit à sourire. C'était cuit. La bête était aux abois. Et s'il ne se trompait pas, il y avait de grandes chances pour que...

Talbert entra dans sa chambre. Un homme était assis sur son lit, en imperméable et en chapeau melon. En voyant Talbert, l'étranger frémit de toute sa moustache qui avait l'air d'une brosse à dents défraîchie.

« Talbert Bean ? » demanda-t-il.

Talbert s'inclina.

« Pour vous servir », dit-il.

L'homme, un certain Bishop, colonel en retraite, regarda Talbert sans dire un mot. Ses yeux étaient durs comme l'acier.

« Où voulez-vous en venir, monsieur ? » finit-il par dire d'une voix cassante.

— Je ne comprends pas, répliqua Talbert, amusé.

— Je ne vous crois pas, monsieur, dit le colonel. Vous allez me suivre.

— Vraiment ? » dit Talbert.

Il s'aperçut brusquement que l'autre tenait en main un gros 45, un Webley Fosbery.

« Nous y allons ? » demanda le colonel.

— Mais bien sûr, lui répondit Talbert d'un ton froid. Je ne me suis pas donné tout ce mal pour me dérober maintenant. »

Le voyage en avion de tourisme dura assez longtemps. Les hublots de la carlingue étaient bouchés et Talbert fut incapable d'évaluer leur direction. Le pilote et le colonel ne disaient pas un mot. Talbert fit quelques efforts de conversation, mais ne rencontra qu'un silence glacé. Le colonel garda tout le temps son revolver braqué sur la poitrine de Talbert, mais Talbert s'en moquait bien : la seule chose à laquelle il pensait, c'était que son enquête allait enfin aboutir. Il allait enfin savoir quelle est l'origine de toutes ces histoires.

Au bout d'un moment pourtant, il avait la tête lourde. Il s'endormit à moitié – d'un sommeil plein de rêves, avec des nains habillés en saucisses et des actrices obsédées par des salsifis et des fruits confits, et parfois même par les deux en même temps.

Rouvrant les yeux, Talbert se demanda depuis combien de temps ils étaient en l'air. Il n'en avait aucune idée. Ils auraient pu franchir la frontière que cela n'eût fait aucune différence. Mais il se réveilla avec la sensation qu'ils étaient en train de perdre de l'altitude rapidement. Et le colonel lui disait :

« Nous atterrissons, M. Bean. »

Il avait toujours son revolver bien en main. Il mit un bandeau sur les yeux de Talbert qui se laissa faire. Le 45 dans le dos, on le fit sortir de l'avion, et, trébuchant un peu, il sentit sous ses pieds le sol dur d'une piste d'aérodrome. L'air était vif et Talbert avait la tête qui tournait un peu. Il se dit qu'ils devaient être dans une région montagneuse. Mais de quelles montagnes s'agissait-il et dans quel pays ? C'était un mystère. Il ouvrit ses narines, il ouvrit ses oreilles, mais sans arriver à aucune conclusion intéressante.

Avec une certaine brutalité, on le fit monter dans une voiture, et ils se mirent à rouler sur ce qui lui parut être un chemin de terre : des pierres chassaient sous les roues et il entendit craquer du bois mort.

Tout d'un coup, on lui enleva son bandeau. En clignant des yeux, Talbert regarda par la portière. Il faisait nuit, le ciel était couvert de nuages ; en dehors de la route, c'est-à-dire du peu qu'en éclairaient les phares, impossible de voir quoi que ce fût.

« Eh bien, vous êtes plutôt isolés », remarqua Talbert.

Toujours sur le qui-vive, le colonel ne desserra pas les dents.

Au bout d'un quart d'heure à peu près, ils arrivèrent devant une grande maison toute noire. Quand le chauffeur coupa le moteur, Talbert entendit le raclement strident du chant des grillons.

« Alors ? dit-il.

— Vous sortez, dit le colonel Bishop.

— Mais certainement. »

Talbert descendit de la voiture. Le colonel le conduisit jusqu'à un

grand perron tandis que, derrière eux, la voiture s'en allait.

Le colonel pressa un bouton. Talbert entendit un carillon résonner quelque part à l'intérieur de la maison. Ils attendirent en silence dans l'obscurité, et au bout de quelques minutes entendirent des pas qui s'approchaient.

Un minuscule judas s'ouvrit dans la grande porte. Talbert vit un œil qui cligna, puis entendit une voix qui disait, avec un accent indéfinissable :

« Pourquoi la jarretelle droite de la veuve est-elle noire ? »

Le colonel répondit gravement :

« En souvenir de ceux qui ont passé l'arme à gauche. »

La porte s'ouvrit.

Le propriétaire de l'œil et de la voix était un homme d'un âge indéterminé, grand, maigre, avec des cheveux noirs parsemés de fils d'argent ; il eût été difficile de dire son origine. Sa figure était toute anguleuse et ses yeux, perçants derrière les lunettes d'écaille. Il portait des pantalons de flanelle et une veste de sport.

« Voici le doyen, dit le colonel Bishop.

— Enchanté, dit Talbert.

— Entrez, *entrez* donc, dit le doyen en tendant la main à Talbert. Soyez le bienvenu, M. Bean. »

Il eut un regard irrité pour le revolver du colonel.

« Alors, colonel, dit-il, toujours à jouer à la petite guerre ? Cachez vite ça, mon cher !

— On ne saurait être trop prudent », grogna le colonel.

Talbert parcourut des yeux le grand vestibule dont la décoration témoignait d'un goût très sûr. Un sourire mystérieux sur les lèvres, le doyen lui dit :

« Ainsi, vous nous avez découverts, monsieur ! »

Talbert avait l'impression que ses doigts de pieds tambourinaient.

« Vraiment ? dit-il en essayant de maîtriser son émotion.

— Oui, dit le doyen. Vous y êtes parvenu. Et vous avez fait preuve d'une intuition absolument extraordinaire, je dois dire. »

Talbert parcourut encore une fois des yeux l'endroit où il se trouvait.

« C'est donc *ici*, murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Eh oui, dit le doyen. Aimeriez-vous que je vous fasse visiter ?

— *Oh ! plus que tout au monde*, répondit Talbert avec ferveur.

— Voulez-vous me suivre ? »

Les trois hommes traversèrent le vestibule. L'espace d'une seconde, une certaine inquiétude vint ternir la joie de Talbert. Est-ce que ce n'était pas trop facile ? Un piège ? Mais non ; il chassa la mauvaise pensée. C'était trop passionnant.

Au bout du vestibule, ils prirent un grand escalier de marbre.

« Comment l'idée vous est-elle venue à l'esprit ? demanda le doyen. Je veux dire, qu'est-ce qui vous a conduit à passer aux actes ? »

— J'ai simplement *réfléchi*, c'est tout, dit Talbert d'une voix pénétrée. Toutes ces histoires dont personne ne sait d'où elles viennent. Dont personne ne se *soucie*.

— C'est vrai, fit remarquer le doyen. Ce manque de curiosité est bien l'un de nos atouts. Y a-t-il un homme sur dix millions qui va demander comment on a appris une histoire ? Non, tous essaient simplement de se souvenir de cette histoire pour pouvoir s'en servir eux-mêmes plus tard. Et c'est ce qui nous permet de rester dans l'ombre. »

Et le doyen ajouta avec un sourire : « Mais quand nous avons affaire à des hommes comme vous, c'est différent. »

Talbert rougit, mais les deux autres firent comme s'ils ne voyaient rien.

Arrivés sur un palier, ils prirent un large corridor éclairé par des candélabres. Il n'y avait plus rien à dire ; toute conversation aurait été superflue. Au bout du corridor, ils tournèrent à droite, et se trouvèrent nez à nez avec une immense porte montée sur des gonds d'acier impressionnants.

« Est-ce bien prudent ? demanda le colonel.

— Trop tard pour s'arrêter maintenant », dit le doyen.

Talbert sentit un frisson lui courir tout le long du dos.

Il avala sa salive, se gonfla la poitrine. Le doyen l'avait dit. Il était trop tard pour s'arrêter maintenant.

La grande porte s'ouvrit lentement.

« Et voilà », dit le doyen.

*

* *

C'était une immense galerie. Une épaisse moquette couvrait le sol. En marchant dessus, encadré du doyen et du colonel, Talbert eut l'impression d'y enfoncer jusqu'à la cheville. Au plafond, des haut-parleurs accrochés à intervalles réguliers diffusaient de la musique. Talbert reconnut *La Gaîté Parisienne*. Au mur, une grande tapisserie au petit point représentait des scènes, disons assez animées, qui se déroulaient au-dessus d'une banderole portant ces mots :

HEUREUX CELUI QUI N'A PAS LES MAINS VIDES.

« Incroyable, dit Talbert. Ici ! dans cette maison !

— Eh oui », fit le doyen.

Talbert, émerveillé, hocha la tête en disant :

« Penser à une chose pareille ! »

Le doyen s'arrêta devant une porte de verre et Talbert, à côté de lui, vit qu'elle donnait sur un bureau richement meublé. Un homme

jeune, en gilet de soie à rayures et à boutons dorés, y marchait de long en large, un grand cigare à la main, et parlait en faisant des gestes expressifs devant une belle blonde au sweater généreusement rempli, assise, les jambes croisées, sur un long divan recouvert de cuir. En apercevant le doyen, l'homme s'interrompt un moment et lui fit un geste de la main et un sourire, puis se remit à dicter.

« L'un de nos meilleurs éléments, expliqua le doyen.

— Mais, dit Talbert, je croyais qu'il était l'un des directeurs de...

— Oui, oui, mais dans ses moments de liberté, il collabore également à notre entreprise. »

Talbert bouillonnait d'excitation.

« Je ne savais pas ; je m'imaginais que votre organisation ne comprenait que des hommes comme Bruin ou Bullock.

— Ceux-là ne sont que nos moyens de diffusion, nos porte-parole en quelque sorte. Nos *créateurs*, eux, c'est tout autre chose – des directeurs, des hommes d'État, les meilleurs chansonniers, des écrivains... »

Le doyen se tut brusquement. La porte d'un bureau venait de s'ouvrir. Un homme en vêtement de chasse, assez corpulent, avec un collier de barbe, en sortit. Il les croisa, les bousculant au passage et grommelant dans sa barbe quelques vérités assez crues à son propre usage.

« En panne d'inspiration ? » lui dit le doyen en souriant.

Pour toute réponse, l'homme poussa une sorte de grognement animal. Et il disparut en roulant des épaules(34).

« Incroyable, dit Talbert. Lui aussi ?

— Mais oui », dit le doyen.

Ils passèrent devant de nombreuses portes, Talbert en touriste, le doyen tel un mandarin souriant, et le colonel gardant les lèvres pincées, comme s'il était en compagnie d'un lépreux.

« Mais comment tout ceci a-t-il commencé ? demanda Talbert, qui n'en revenait pas.

— Ah ! c'est un secret de l'histoire, dit le doyen, un mystère qui se perd dans la nuit des temps. Notre entreprise a un passé glorieux, remarquez bien. Des grands hommes nous ont honorés de leurs faveurs et de leurs contributions. Benjamin Franklin, Mark Twain, Dickens, Swinburne, Balzac, Rabelais... La liste est longue, vous savez. Shakespeare, naturellement, et son ami Ben Jonson. Et avant, Chaucer et Boccace. Et encore avant, Horace, Sénèque, Démosthène, Plaute. Aristophane et Apulée également. Les palais de Goubilaï ont entendu nos œuvres ; tout comme ceux de Toutânkhamon auparavant. Où est le commencement ? Qui pourrait le dire ? Dans certaines grottes, on a pu relever des dessins gravés à même le roc, et plusieurs de nos membres sont convaincus que ce sont des témoignages des travaux des

premiers fondateurs de notre Fraternité. Mais ce n'est là qu'une légende... »

Au bout de la galerie, ils trouvèrent un plan incliné recouvert lui aussi d'un épaïs tapis.

« Tout ceci représente une énorme affaire, dit Talbert.

— *Juste Ciel !* s'écria le doyen, s'arrêtant sur place. Ne nous confondez pas avec les vendeurs de cartes postales douteuses ! Tous, nous travaillons bénévolement au mieux de nos capacités et suivant la liberté que nous laissent nos occupations. Nous ne sommes animés par aucun autre motif que le souci de défendre la Cause.

— Oh ! excusez-moi », s'empressa de dire Talbert. Puis il ajouta : « Mais quelle Cause ? »

Le regard du doyen parut se perdre dans quelque lointaine méditation intérieure. Il se remit à marcher, lentement, les mains croisées dans le dos.

« La Cause de l'Amour, dit-il, en lutte contre la Haine. La Cause de la Nature en lutte contre l'Artifice. De la Liberté contre la Contrainte. De la Santé contre la Maladie. Oui, M. Bean, la maladie. La maladie qui a nom bigoterie. Cette maladie effroyable, contagieuse plus qu'on ne saura jamais le dire, et qui contamine tout ce qu'elle touche. Quelle Cause ? » Il s'arrêta brusquement, dans une pose dramatique et dit : « La Cause de la Vie, M. Bean, opposée à celle de la Mort ! »

Et le doyen continua en levant un index accusateur :

« Nous nous considérons comme une armée de moines-soldats, de croisés, en guerre contre la pudibonderie. De nouveaux Templiers chargés d'une grande et noble mission !

— Qu'il en soit toujours ainsi ! » conclut Talbert, plein de ferveur.

Ils entrèrent dans une grande salle. D'innombrables petites cloisons, perpendiculaires aux murs, délimitaient et isolaient des bureaux tout autour de la pièce. Partout, des hommes qui tapaient à la machine, qui écrivaient, qui regardaient dans le vide, qui téléphonaient. On entendait parler à la fois toutes les langues du monde. Et tout le monde avait l'air comme inspiré. Au fond de la salle, un *homme*, la figure fermée, n'arrêtait pas de contacter et de débrancher des fils dans un grand central téléphonique.

« Notre salle d'apprentissage, dit le doyen. C'est d'ici que sort le monde de demain... »

Mais il se tut en voyant s'approcher d'eux un jeune homme, une feuille de papier à la main, un sourire craintif aux lèvres.

« Ah ! Olivier, dit le doyen en lui faisant un signe de tête.

— Je viens de faire une histoire, monsieur, dit Olivier. Puis-je... ?

— Mais bien sûr », dit le doyen.

Olivier s'éclaircit la gorge – la peur l'empêchait de parler – et lut son histoire où il était question d'un petit garçon et d'une petite fille

qui regardaient un double de tennis sur le court d'une colonie de nudistes. Le doyen sourit, hocha la tête. Olivier leva les yeux.

« Non ? dit-il.

— Elle ne manque pas de qualités, lui dit le doyen d'une voix bienveillante, mais sous sa forme actuelle, voyez-vous, elle rappelle trop l'effet « duchesse-valet de chambre » de la catégorie *Femme au bain*. Sans parler du double effet en retour « évêque-barmaid », justement célèbre.

— Oh ! monsieur, dit Olivier d'un ton plaintif, je ne percerai jamais.

— Allons, ne dites pas de bêtises, coupa le doyen, et il ajouta gentiment :... *mon fils*. Les histoires les plus courtes sont de loin les plus difficiles à composer. Elles doivent être à la fois logiques et précises, et posséder en plus impact et vigueur.

— Oui, monsieur, murmura Olivier.

— Voyez donc Wojciechowski et Sforzini, ajouta le doyen. Et Ahmed El-Hakim également. Ils vous montreront comment vous servir du Grand Répertoire. D'accord ? »

Il donna une petite tape amicale à Olivier.

« Oui, monsieur », dit Olivier en souriant, l'air misérable.

Il retourna dans son bureau. Le doyen poussa un soupir.

« Une bien triste histoire. Il ne pourra pas arriver en Classe 1. On n'aurait jamais dû le mettre ici, dans le secteur Composition, mais... » Il eut un geste de résignation pour ajouter : « Il y a aussi tout un côté sentimental dans cette affaire.

— Oui ? dit Talbert.

— Eh oui. C'est son arrière-grand-père qui, le 23 juin 1848, a écrit la première histoire de la catégorie *Commis Voyageur*, section Amérique. »

Le doyen et le colonel restèrent un moment tête baissée, en signe de respect pour les vieux souvenirs qu'ils venaient d'évoquer. Talbert fit de même.

*

* *

« Et voilà », dit le doyen.

Ils se retrouvaient en bas, assis dans un grand salon, avec des verres de sherry devant eux.

« Y a-t-il quelque chose d'autre que vous aimeriez savoir ? demanda le doyen.

— Une seule chose, dit Talbert.

— Et c'est ?

— Pourquoi m'avez-vous montré tout ceci ?

— Oui, dit le colonel, une main à l'intérieur de la veste, sur la

crosse du revolver, pourquoi, je me le demande. »

Le doyen scruta longuement Talbert, comme s'il pesait définitivement le pour et le contre avant de lui répondre.

« Vous n'avez pas deviné ? finit-il par dire. Non, je vois que vous n'avez pas deviné, M. Bean... vous ne nous êtes pas inconnu. Qui n'a entendu parler de vos travaux, de votre dévouement en faveur de certaines causes, parfois obscures, dirai-je, mais toujours dignes d'intérêt ? Qui pourrait ne pas admirer votre altruisme, votre désintéressement, votre généreux mépris des conventions et des préjugés ? »

Le doyen se tut. Puis il reprit en se penchant en avant : « M. Bean... » (et sa voix était comme assourdie par l'émotion à laquelle il était en proie) « Talbert – puis-je me permettre de vous appeler ainsi ? – Talbert, *venez rejoindre nos rangs !* »

Comme Talbert ne disait mot, le doyen ajouta : « Réfléchissez. Pensez à la grandeur de notre Cause. En toute modestie, je crois pouvoir dire que vous avez devant vous la chance de votre vie, celle de venir vous joindre à la plus grande, à la plus noble Cause qui soit.

— Je suis muet... balbutia Talbert... je n'ose... c'est-à-dire, comment puis-je... »

Mais déjà dans ses yeux se lisait la joie la plus intense, la gratitude la plus infinie !

Traduit par YVES RIVIÈRE.

The splendid source.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 –, s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du temps)*, 1955-1959 met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *High Crusade (Les Croisés du cosmos)*, 1960 exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers.

BESTER (Alfred). – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit, tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité d'intérêts reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision, et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogue*. Il s'imposa relativement tard comme romancier de science-fiction avec *The Demolished Man (L'Homme démoli)*, 1953) et *The Stars my*

Destination (Terminus les étoiles, 1956). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique des livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et 1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son activité d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été inclus dans *The Science Fiction Novel*.

BUDRYS (Algis). – Né en 1931 sur sol allemand, vivant depuis 1936 aux États-Unis, Algis Budrys est le fils du consul général du gouvernement lituanien en exil (son prénom complet est Algirdas, et Budrys est un pseudonyme signifiant *sentinelle*). Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952, et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents originaux de sa génération, alors même qu'aucun de ses romans ne domine véritablement les autres dans son œuvre. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de la recherche de l'individu par lui-même. Entre 1965 et 1971, Algis Budrys fut critique de livres dans la revue *Galaxy*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y alliait à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

FINNEY (Jack). – Écrivain dont la signature est apparue au début des années cinquante dans des magazines non spécialisés aussi souvent que dans des périodiques de science-fiction, Jack Finney aime traiter le thème de l'évasion ; plusieurs de ses meilleurs récits sont construits autour du motif de l'« ailleurs », de la recherche d'un paradis qui n'aurait peut-être pas été définitivement perdu. Science-fiction fantastique, aspiration de l'inconscient : Jack Finney les identifie dans son évocation de la quête.

GUNN (James E.). – Né en 1920, publie pour la première fois en 1953, James E. Gunn est l'auteur d'une dizaine de romans et d'une soixantaine de nouvelles et récits. Après avoir exercé divers métiers, il s'est consacré à l'étude des lettres. Il enseigne à l'université du Kansas, et ses cours portent sur la science-fiction en tant que domaine littéraire, ainsi que sur la manière d'écrire une œuvre d'imagination. Ses propres œuvres montrent qu'il a commencé par être à l'aise dans des récits brefs et que la facilité du style est apparue chez lui après l'originalité des idées.

HARNESS (Charles). – Juriste de profession, Charles Harness écrivit entre 1948 et 1953 quelques nouvelles ainsi qu'un roman (*Flight into Yesterday*, 1953), qui le firent connaître comme un écrivain original, infatigable brasseur d'idées et modificateur de points de vue. Après une interruption de douze ans, Charles Harness s'est remis à écrire dans le domaine de la science-fiction en 1965 ; il a notamment publié *The Ring of Ritornel* (*L'Anneau de Ritornel*, 1968) qui est un remarquable *space opera* poétique.

KORNBLUTH (Cyril M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, Cyril M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora fréquemment avec Frederik Pohl, en particulier pour écrire *The space merchants* (*Planètes à gogo*, 1953), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. Cyril M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederik Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice du co-auteur.

KUTTNER (Henry). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années sous divers pseudonymes. En 1940, il épouse Catherine Moore, écrivain de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous les pseudonymes de Lewis Padgett et de Lawrence O'Donnell : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il apporte son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonky* (*Le Twonky*, 1942), *Mimsy Were the Borogoves* (*Tout smoudes étaient les Borogoves*, 1943), *Shock* (*Choc*, 1943) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen*

(*L'Homme venu du futur*, 1946), *Fury* (*Vénus et le Titan*, 1947), *Mutant* (*Les Mutants*, 1953). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de « Master of Arts » quand il mourut en 1958.

LEIBER JR. (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr. naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell Jr. dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les aventures héroïques du Grey Mouser (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*) ; en même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940), sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passe au roman avec *Conjure Wife*, roman fantastique humoristique paru dans *Unknown* en 1943, puis *Gather, Darkness !* (*À l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny Times Three* (1945) ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945 il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et cesse d'écrire. De 1949 à 1953, il écrit une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1951) et *The Moon is Green* (*La Lune était verte*, 1952) cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte le *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (*La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer* (*Le Vagabond*, 1964). Fritz Leiber est sans doute, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé, et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice.

MATHESON (Richard). – Né en 1926. De ses études de journalisme, il a gardé le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (*Journal d'un monstre*, 1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés

d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding !* (*Les Seins de glace*, 1955) et deux romans de science-fiction : *I Am Legend* (*Je suis une légende*, 1954) et *The Incredible Shrinking Man* (*L'Homme qui rétrécit*, 1956). Le second a été adapté sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sydney Salkow (*L'Ultimo Uomo délia Terra*, 1961) et par Boris Sagal (*The Oméga Man*, en français *Le Survivant*, 1971). Richard Matheson lui-même est devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher* (*La Chute de la maison Usher*, 1960), *The Pit and the Pendulum* (*La Chambre des tortures*, 1961), *Tales of Terror* (1962), *The Raven* (*Le Corbeau*, 1962). En littérature, son succès croissant lui a ouvert les portes des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production a été en diminuant. Il restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

NELSON (Alan). – Auteur d'une demi-douzaine de nouvelles publiées par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1951 et 1954, et caractérisées en général par leur ton humoristique.

PORGES (Arthur). – Né en 1915, Arthur Porges est un mathématicien dont les travaux ont paru dans des revues scientifiques. Depuis 1951, il écrit assez régulièrement des récits, habituellement courts, de science-fiction et de fantastique, il y montre des dons de renouvellement notables en matière de ton et de sujets.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques, ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Échange standard*, 1965) et *Dimension of Miracles* (*La Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrun* (*Chauds les glaçons !* 1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim* (*La*

Septième Victime, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Decima Vittima* (*La Dixième Victime*), il en tira un roman du même titre (1965).

SMITH (Evelyn E.). – Malgré l'identité du patronyme et des initiales, Evelyn E. Smith n'a rien de commun avec Edward Elmer « Doc » Smith, le plus fameux spécialiste du *space opera* héroïque. C'est une polygraphe adroite qui s'est spécialisée dans la transposition des thèmes familiers dans un cadre de science-fiction. Très à la mode au cours des années cinquante, elle a ralenti sa production par la suite.

TENN (William). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. Débuts en 1946. N'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années cinquante où il fut l'un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu pour son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume ne sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions aux sommaires, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'université de l'État de Pennsylvanie ; il a cependant donné un roman, *Of Men and Monsters* (*Des hommes et des monstres*, 1968). Il a aussi composé une belle anthologie sur l'enfant dans la science-fiction : *Children of Wonder* (1953).

WEST (John Anthony). – Ancien assistant de rédaction au *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, John Anthony West a rarement écrit lui-même ; lorsqu'il l'a fait, il a montré une prédilection pour la satire sociale.

WYNDHAM (John). – Auteur anglais dont le nom véritable était John Wyndham Parkes Lucas Beynon Harris (1903-1969), cet écrivain combina de différentes façons quelques-uns de ses noms et prénoms pour s'en faire des pseudonymes. Après une brève tentative dans la carrière publicitaire, il se mit à écrire aux approches de la trentaine, adoptant avec aisance une appréciable diversité de tons, du *space opera* à la vignette psychologique. Son plus grand succès fut *The Day of the Triffids* (*La Révolte des Triffides*, 1951) : il y développe minutieusement un thème ample plutôt que complexe (ici, la menace de végétaux mutants contre l'homme), et sa réussite dans l'évocation de cet événement devait orienter sa manière vers ce genre de traitement.

-
- 1 Femme de Socrate, souvent brocardée par celui-ci dans les *Dialogues* de Platon (N.d.E.).
 - 2 Aux États-Unis l'époque coloniale est celle qui précéda la déclaration d'indépendance (1776) (N.d.E.)
 - 3 Duodecimus : douzième en latin (N.d.E.).
 - 4 Le chevalier sans peur et sans reproche des romans de la Table Ronde (N.d.E.).
 - 5 Une coutume qui tend à disparaître donnait comme enseigne aux bureaux de tabac un Indien en bois sculpté (N.d.E.).
 - 6 Aux États-Unis, l'administration des postes à le droit de refuser tout envoi (lettre, imprimé ou colis) dont le contenu serait contraire aux bonnes mœurs. (N.d.E.)
 - 7 Où les Germains, conduits par Arminius anéantirent trois légions romaines en 8 ap. J.-C. (N.d.E.)
 - 8 Pluton : dieu des enfers. (N.d.E.)
 - 9 Par les mamelles de Vénus ! (N.d.E.).
 - 10 Généraux américains de la seconde guerre mondiale qui s'illustrèrent respectivement en Europe, à la tête de l'aviation, et en Birmanie (N.d.E.).
 - 11 Général américain, chef des troupes nordistes pendant la guerre de Sécession (1861-1865) (N.d.E.)
 - 12 Une des artères principales de Washington, qui va de la Maison Blanche au Capitole. (N.d.E.)
 - 13 Un des grands musées de Washington, ouvert en 1852, célèbre en particulier pour ses collections archéologiques et zoologiques. (N.d.E.)
 - 14 Il s'agit de l'*Arts & Industries Building*, construit depuis la guerre de Sécession et abritant les plus célèbres créations de la technologie industrielle (N.d.E.).

- 15 Dans la version originale, le commandant parle de *tank*, trouvant avec un demi-siècle d'avance la métaphore dont est sorti l'usage actuel du mot. Ce n'est évidemment pas traduisible en français. (N.d.E.)
- 16 « Bébé faucon » : village de Caroline du Nord où les frères Wright accomplirent le premier vol mécanique de l'histoire, le 17 décembre 1903. L'avion utilisé est conservé dans l'*Arts & Industries Building*. (N.d.E.)
- 17 À cette description, tous les lecteurs américains reconnaissent Lincoln (N.d.E.).
- 18 Il s'agit du monument à George Washington (170 mètres), commencé en 1848 et terminé en 1885. Il est situé dans l'ensemble de parcs séparant la Maison Blanche du Potomac, et où l'absence de constructions, à l'époque de la guerre de Sécession, à favoriser le décollage de l'appareil (N.d.E.).
- 19 La bataille de Cold Harbour eut lieu le 3 juin 1864 (N.d.E.).
- 20 Après la guerre de Sécession, Grant devint président des États-Unis de 1869 à 1877 (N.d.E.).
- 21 Un des principaux généraux nordiste pendant la guerre de Sécession (N.d.E.).
- 22 Le squash est un jeu qui ressemble un peu au tennis (N.d.E.).
- 23 Pour simplifier la tâche du lecteur, nous préciserons que le *moi* dont il est question ici n'est pas l'auteur. Le plus troublant est qu'Alfred Bester est bien né en 1913 ; mais nous avons le triste devoir de dire qu'il est toujours en vie (N.d.E.).
- 24 Fu-Manchu : savant fou et chef de bande chinois, héros de plusieurs romans de Sax Rohmer qui ont fait l'objet de nombreuses adaptations sur le grand et le petit écran (N.d.E.).
- 25 La guerre de Sécession a eu lieu de 1861 à 1865 (N.d.E.).
- 26 La grande peste de Londres a eu lieu en 1665 (N.d.E.)
- 27 « Mon chéri, réveille-toi », en allemand (N.d.E.).

- 28 « Petit maître », en allemand (N.d.E.).
- 29 « Oui, je comprends », en allemand (N.d.E.).
- 30 « Merci beaucoup », en allemand (N.d.E.).
- 31 « Petit Zeno », en allemand (N.d.E.).
- 32 Le plus connu est John W. Campbell, Jr, rédacteur en chef d'*Astounding*, puis d'*Analog*, de 1937 à 1972 et adepte de la dianétique, puis de la Scientologie, inventées par un de ses auteurs, L. Ron Hubbard (N.d.E.).
- 33 Ainsi faisaient les pionniers du XVIII^e et du XIX^e siècle en explorant l'Amérique encore vierge (N.d.E.).
- 34 Rappelons que cette nouvelle a été écrite avant la mort de Hemingway (N.d.E.).